UN ACTEUR TRAGIQUE

GABRIELE D'ANNUNZIO

—

Più ragione v'è nel mio corpo
Valido che in ogni dottrina.

« Il y a plus de raison dans mon corps vigoureux qu'en aucune doctrine. » L'impulsion du corps, la ferveur du sang, l'élan du cœur provoqué par le vent du matin, la chaleur du soleil ou la proie sexuelle qui fuit, l'instinct physique préféré à la pensée, voilà Gabriele D'Annunzio.

Imaginons D'Annunzio enfant. Imaginons ce petit corps irrigué d'un sang vif. Il est né sur une terre calcinée, dans l'Abruzze idolâtre, devant l'Adriatique où palpitent des voiles ocres. Un souffle passe, un son, un goût. Ah ! la chaleur de ce souffle sur sa jeune peau qui se dilate, qui frémit, qui absorbe de tous les pores. Les nerfs se contractent, serrent ce mince vivant en un faisceau étroit, le sang court ardent, chantant, il inonde le cœur ; le cœur s'élargit, s'ébranle, bat. C'est la vie décuplée, c'est l'ivresse, la force, une force nouvelle, une force inconnue, une force qui s'enfle et qui fait trembler tous les muscles, une force qui veut jaillir. Bondira-t-il, l'enfant? sautera-t-il sur un cheval? Grimpera-t-il sur ce laurier ? se jettera-t-il dans les vagues fraîches ? Il s'assied, il écoute. Les mots se pressent sur ses lèvres, le chant sort. Les vers se dévident, tumultueux, ronflants, presque privés de sens. C'est le rythme qui s'exhale, le rythme que le souffle chaud a jeté dans ce corps, le rythme des tempes et du pouls. Et plus le chant jaillit, débordant,

imprévu, et plus la joie augmente. C'est le délire de Dionysos.

Au collège, l'enfant prodige publie ses premiers vers.

Il a goûté le poison de l'ivresse. Il sait comment il peut se donner cette extase surhumaine, cette chaleur du cœur, cette vie supérieure, cette force infinie. D'autres la prennent à l'alcool ; la Pythie la cherchait dans les vapeurs de l'abîme ; elle s'abandonnait, pâmée, sur son trépied. L'enfant D'Annunzio s'abandonne aux sensations du monde. S'abandonner, il faut toujours s'abandonner quand on veut une ivresse subite, se perdre soi-même, devenir le jouet des forces naturelles, un esclave, un miroir, un reflet. D'Annunzio chantera comme la Pythie déclamait : des mots harmonieux vagues et creux, il frôlera des mystères, il jettera au monde des frissons, il ne pourra jamais saisir.

Pour saisir, il faut être une force consciente, il faut savoir renoncer aux plaisirs passagers que l'univers fait passer dans le corps, il faut fermer les sens, il faut se rendre sourd à l'orchestre du monde, il faut descendre dans la chambre obscure et, au lieu d'exhaler en vaines mélopées cette force qui sort de l'être, il faut l'appliquer sur soi-même obstinément dans le silence et dans l'ombre. Il faut resserrer cette force trop molle, il faut en faire un burin aigu. Il faut renoncer à l'instant, renoncer aux jouissances d'aujourd'hui pour travailler sur les apports d'hier, il faut ordonner, classer, même au prix d'un dessèchement, trouver la loi mathématique, évaluer, penser c'est-à-dire peser. Peser, c'est le secret de la maîtrise humaine. Connaître et non jouir. Renoncer au fugace pour trouver l'éternel.

Dans la chambre obscure, source de force, naît aussi la douceur. Aux heures des méditations silencieuses, où sont seules admises les images de quelques êtres choisis, le sentiment se forme fil à fil ; une trame se tisse, solide, indéchirable. Des gouttes glissent vers le profond, mystérieuses, et la nappe s'élargit, tranquille, délicieuse et lourde. Douceur divine et plus pénétrante que tous les miels du vent.

Aux égarés elle semble une flaque insipide. Ceux qui la portent savent bien sa richesse et qu'elle les emplit.

Un trésor plus beau dort dans ce silence, un trésor que les Pythies et les dionysiaques ignoreront toujours. C'est un trésor étrange et qui devient plus réel à mesure que l'homme pense, à mesure qu'il aime. Pour les faibles, pour ceux que le monde envahit, il reste une fumée légère, une vague brume perdue aussitôt que perçue. Pour les forts qui savent faire taire le brouhaha des sens : c'est un pilier solide et c'est bientôt un noyau dur. Et ce noyau que l'homme découvre, c'est lui-même. Se trouver, enserrer ce noyau, goûter cette saveur particulière et réservée, il n'est pas de plaisir plus haut. La certitude est là, le principe est atteint. Désormais une clarté se dégage, une phosphorescence éclaire doucement la route. La vie s'ordonne comme un Parthénon.

Miracle du moi découvert. Le métal pur est au jour. De son doigt sûr le Fort le frappe. Un son s'élève, nouveau, inentendu, un son qui est l'exhalaison de l'âme. Que la matière disparaisse, que le monde s'évanouisse ! Son unique, sérénité. Ce son, le Fort va le faire retentir aux oreilles des hommes. Par l'art, en trouvant des rapports de couleurs, de timbres ou de mots qui sont d'exactes résonances, par l'action en créant sur la terre l'harmonie de ce chant secret. Artiste pur, grand chef, s'il n'entend que son âme. Animateur, car les hommes, ses frères plus faibles, viendront vers lui. Quelle est cette voix ? disent-ils, quel est ce chant qui est presque celui que je pressentais au fond de moi-même et que je n'avais jamais eu la force d'arracher ? C'est un chant moderne, un cri de mon temps. Il n'est pas tout à fait celui que je portais en moi. Il éveille dans mon cœur une légère dissonance, qu'importe ? Je l'accepte pour mon chant, car je veux chanter...

Ce moi créateur, où est-il chez le dionysiaque ? Comment trouverait-il son centre, celui qui, volontairement, n'est qu'un passage, une corde tintante, une terre piétinée par

tous les voyageurs ? Comment pourrait-il extraire la beauté profonde des choses, puisqu'elles le pénètrent, puisqu'il est la femelle et non le mâle conquérant ? Il se dit le maître du monde, parce que le monde joue en lui. Il ne peut pas connaître; il est connu.

Et la beauté, la beauté d'art, le monde ne la livre pas. Il faut aller la lui arracher. Ce qu'il nous donne, le monde, ce sont des délices légères et ce délire animal, plaisir d'enfant qui ne peut satisfaire un homme. La beauté, elle dort sous les apparences, c'est une réalité profonde ; elle jaillit de la nature étreinte par le Fort. Mais, seul, l'homme qui a touché son moi peut accomplir ce viol.

Où est-elle, la beauté créée par l'auteur du *Feu ?* Où est-elle, cette forme qu'il a donnée au monde et qui est sa forme à lui ? Des sensations rapides, des jeux d'apparences fixés, des torrents de paroles et de strophes d'où quelquefois des flammes brusques jaillissent, chocs de mots qui éveillent des frémissements obscurs, hasards des sens. A-t-il créé une beauté, cet homme qui recueille toutes les beautés disparues, qui mêle la Renaissance à la Grèce antique, Wagner à Bellini, Léonard à Michel-Ange, Dante à Hugo ? Il jette ensemble toutes les beautés du monde, toutes les beautés dont il a joui, sans s'apercevoir même qu'elles étaient contradictoires, prenant avec les sens et ignorant l'esprit. Quelle est sa marque à lui ? Une sensualité furibonde d'autant plus forte qu'elle ne peut se rassasier et qu'elle a envahi l'être entier, étouffant les parties élevées, tête et cœur, une sensualité farouche et imaginative qui se crée des fêtes étranges, orgies barbares où César Borgia accole Aphrodite et Iseult, orgie de pillage et de mort.

La tête et le cœur étouffés. Incapacité de connaître, incapacité d'aimer, incapacité de découvrir dans le réel les sources de la joie profonde et fraîche. Il se rejette hors du présent, il évoque des vies disparues, des vies d'apparat tout en cortège, en meurtres ou en luxures. Il se nomme l'*Imaginifique*. Il imagine. « Foscarina, connaissez-vous l'allé-

gorie de l'automne ? » Des mots harmonieux, des couleurs et du vent.

Morire o gioire
Gioire o morire.

« Mourir ou jouir ; jouir ou mourir. » La grande jouissance est l'action. Dans l'action, tout l'être s'ébranle. Vouloir, vouloir, se sentir fort. C'est son éternelle clameur. Donner sa forme au monde, lui qui ignore le réel, s'imposer aux hommes, lui qui n'est pas un homme, lui qui n'a pas de moi. Pour agir, il faut une âme, il la cherche hors de lui. Nietzsche, Apollon, la Patrie italienne, le Christ même fourniront un principe à cette épée sans maître.

Un jour, dans un salon de Paris, il fait l'éloge de l'histrionisme. C'est un comédien. Oui, c'est cette force servante qu'est un acteur, cet être presque parfaitement constitué pour l'action, à qui ne manque que le souffle, cette matière plastique qui devient tour à tour un traître ou un héros, Rodrigue, Macbeth, Iago et qui vit sur les planches avec élan, avec passion, avec sincérité, être qui change d'âme tous les jours, qui ne veut que pérorer, gesticuler, arracher des bravos ou des larmes, mannequin où un autre insuffle la vie d'un soir.

Le comédien a besoin de la foule. Cette action vaine qui ne répond à aucun principe intérieur, il faut qu'elle émeuve la foule pour qu'il la sente réelle, pour qu'il en jouisse. D'Annunzio est allé vers la foule. Il a voulu l'assembler dans une salle close, sentir la chaleur de toutes ces vies accumulées monter vers lui, il a voulu jeter sa force sur cette matière, la dompter, lui arracher l'acclamation du triomphe. Dans ses tragédies il a répandu tout son être désordonné, ses sens violents, son éloquence.

Mais la foule est restée impassible. Elle ne s'est pas reconnue dans ces monstres frénétiques et grandiloquents créés à l'image du maître. Elle a repoussé les Comnène, les Phèdre et les Gigliola, les hommes abâtardis, les femmes

hystériques et guerrières : elle s'est écartée de ce lupanar frénétique où retentissent des discours d'humanistes et de rhéteurs.

L'abondance des vers ne cachait pas le vide de cette âme, de cet abaissement de bête où les sens ont tout envahi. Barbares raffinés, mais d'autant plus barbares.

D'Annunzio injuriait la foule, et puis il essayait de la reprendre. Désespérant enfin de l'Italie, il vint tenter la foule de Paris. Nouvel échec. Exilé dans les sables d'Arcachon, vieillissant, ne trouvant plus dans ses sens fatigués les fortes ivresses d'autrefois, il méditait sur son isolement, il essayait du mysticisme, il rêvait de la vie future, quand enfin la guerre éclata.

§

La guerre : idéal, sacrifice, don de soi. Mais aussi réveil de la force animale, de l'instinct de puissance, du désir de tuer. Plus que l'amour! disait-il autrefois dans un de ses drames, tuer pour réaliser son pouvoir!

Les vieilles sensualités sanglantes qui dormaient tout au fond des hommes, jugulées par les lois, commencent à s'émouvoir, à agiter leurs chaînes. Il n'est pas d'œuvre pure, et pour faire triompher la plus belle des causes, c'est la bête qu'il faut soulever. D'Annunzio part pour Gênes. Il se sent fort. Un principe est entré en lui. Et ce principe est l'animateur de tout un peuple. Pour la première fois il se sent la voix d'une foule. Il parle à Quarto, il parle à Rome. Il prononce des discours ampoulés, encombrés de toutes les littératures. Il pousse des cris de gloire, des cris de haine, plutôt que des cris d'amour. C'est par amour que ce peuple a décidé de combattre. Mais il ne sait plus maintenant. Un homme parle et ses mots sont vibrants. — Peu importe le sens de ces mots; ils sont un rythme national.

Et D'Annunzio se bat. Pour l'Italie peut-être, sûrement pour lui-même. Le héros pur de cette guerre, le héros in-

connu se cache sous un uniforme gris-vert, il se terre dans des trous parmi les mottes, il poursuit la victoire finale moins par des actions tapageuses que par une humble ténacité. A D'Annunzio il faut des œuvres héroïques. Il est aviateur, il est marin, il est de ceux qui forcent la passe de Buccari, il vole au-dessus de Vienne. Soldat divers, oiseau des nues, dragon de l'eau. Il jette des cris sonores à travers l'Adriatique : « Eïa, eïa, alalà ! » Il vit « sa guerre ».

La guerre finit, le tintamarre *dannunzien* va s'éteindre. Il faut redevenir « le vieil écrivain public », reprendre « les pantoufles ». Il faut laisser la sensualité guerrière s'évanouir, rechercher un talent qui s'épuise, voir s'effriter dans le miroir le visage du Don Juan, vivre parmi les dettes, rentrer à Arcachon. D'Annunzio rêve aux beaux soirs de la guerre.

Sur les bords de l'Adriatique la guerre brûle encore. Italiens, Croates, Serbes se disputent les villes, les rocs. Une ville italienne appelle l'Italie. C'est un nid de marchands avare et passionné. Tapi au fond d'un golfe obstrué d'îles, il crie à l'aide. Les Croates l'enserrent. Et Wilson livre Fiume aux Croates. Les Puissances ont décidé.

Le Gouvernement Nitti cède. L'Italie frémit. D'Annunzio reçoit ce frémissement dans ses veines, il se laisse emporter, le drame rebondit.

Drame nouveau, plus restreint, mais plus romantique et dont il est le centre, le héros. A sa voix, les héros s'assemblent. Il les réunit pendant la nuit au cimetière de Ronchi. Au petit jour il part.

Je suis venu, le 12 septembre 1919, du cimetière de Ronchi, comble de fantassins, avec quelques combattants fidèles. De la victoire des morts je suis venu contre la barre de Fiume, déterminé à affronter les forces de l'Entente, à m'opposer au Traité de Versailles. J'ai rompu la barre, je suis entré sans coup férir, j'ai délivré la ville. Les drapeaux de France, d'Angleterre, des Etats-Unis furent amenés. Et on hissa victorieusement le drapeau d'Italie. Le vote populaire confirma ce don à la patrie. Le Con-

seil National représentant légitime du peuple me conféra les pleins pouvoirs civils et militaires.

D'Annunzio est maître de la ville. Il défie toutes les forces du monde. D'un côté se dressent trois immenses empires, de l'autre D'Annunzio. Il se sent devenir Prométhée. Il attend.

Les Puissances souveraines se taisent. En vain D'Annunzio scrute la rade. Il croyait voir s'avancer des escadres; pas le moindre torpilleur n'apparaît. Prométhée va et vient sur les quais de son port sans foudre et sans vautour.

Trois mois s'écoulent. Les meilleurs compagnons sont partis La ville retentit de chants et de musique. Des bandes d'étudiants, devenus officiers par la guerre, courent en processions et en cortèges militaires à travers les rues. Des jeune filles, la *Giovane Fiume,* jettent des fleurs. La foule s'entasse sous le balcon du palais, réclame des discours. D'Annunzio parle. Le port est vide, les quais déserts. La nuit, des bandes d'arditi détroussent les bourgeois.

A Rome, le rusé Nitti, napolitain, gouverne l'Italie par des subterfuges. Ce Fiume est une épine à son talon. Il propose un accord, envoie des conditions. Des gens arrivent apportant des papiers. Faut-il que l'aventure splendide finisse par des procédures? La tragédie aboutirait à un contrat? Où sont les obus et la fusillade? D'Annunzio s'épanche avec ses familiers : « Il est triste que ce merveilleux moyen âge doive finir ainsi. » Le Conseil National accepte les offres de Nitti. Le 16 décembre, D'Annunzio se résout au plébiscite. Le 18 le peuple a voté. D'Annunzio interdit le dépouillement du scrutin. « Si cette expédition se terminait sans gestes héroïques, elle resterait sans gloire. » Contre qui l'héroïsme? Contre les Serbes? Entraîner l'Italie dans une guerre nouvelle! Contre l'Italie? Tuer des hommes de son sang!

Le silence retombe. D'Annunzio bâille dans la mairie de Fiume. Ses cinq mille arditi, mâles lâchés dans la petite ville, insultent les bourgeoises, torturent les prostituées,

envahissent l'hôpital, pillent les banques croates. D'Annunzio voit vivre autour de lui les héros effrénés de ses drames. Il descend dans les rues, se mêle à eux, respire cette odeur de luxure. Au lupanar de Fiume une chambre lui est réservée : *Comando*. Les femmes le poursuivent jusque dans sa maison. Elles se rencontrent dans l'antichambre, se prennent aux cheveux. Et D'Annunzio sourit sans doute. La jeunesse n'est pas enfuie.

Le temps passe, l'été revient. Le port se meurt. Chaque jour, des wagons apportent le pain des habitants qu'envoie la Croix-Rouge américaine de Rome. Le chef s'énerve, il parle. Il parle, de son balcon, à la foule épuisée d'inaction, mais que l'amour de l'Italie soutient et qui vient se nourrir de ses paroles. Il parle à ses légionnaires, à ses arditi déchaînés. Il exalte leur orgueil de mâles.

L'ardito d'Italie est la statue de l'humanité héroïque. « Il se dresse sur la crête de la légère colline comme le symbole antique de la fécondité masculine. »

Le 1er août il annonce aux arditi l'évacuation de l'Albanie :

Légionnaires de Fiume, unique force d'Italie non abâtardie, un autre crime oblique a été consommé contre la Patrie qui ne se plaint pas.

« Non dolet ! » Ne vous laissez pas illusionner par les fausses paroles. Il n'est pas vrai que l'Italie des renonciateurs soit affligée ou courroucée. Il est une paresse insensible aux soufflets, aux coups de pieds, aux coups de cravache. C'est celle qui, sur l'autre rive de l'Adriatique, s'étend dans la commodité de l'été et qui s'évente avec le papier sale de son journal...

Les rebelles, lors des premières razzias, pour prémices de férocité, torturaient les prisonniers et les blessés italiens. Ils les torturaient et les émasculaient. Superstitieux, experts en pratiques magiques, ils s'imaginaient infliger cette humiliation à tout le peuple du drapeau tricolore (1) par l'effet de ce charme que l'on nomme l'envoûtement.

(1) Vert, blanc et rouge.

Jamais envoûtement ne fut plus réussi. Il nous semble voir d'ici les troupes italiennes rentrer dans la patrie, la chose mutilée plantée au bout du fusil comme nous avons l'habitude d'y mettre des feuillages et des fleurs lors de nos retours matinaux. « Non dolet ! »

O Légionnaires de Fiume, l'emblème national sur l'autre rive, c'est le couteau à châtrer. Il n'y a plus d'autre fer en Italie. Sur l'architrave de la porte principale, au palais de la Consulta, devant les deux Jumeaux dompteurs de chevaux et protecteurs du Forum (1) est suspendu le couteau à châtrer symbolique ; et il doit y avoir pour portier un vieux rémouleur avec sa roue...

Par l'expulsion de Valona, l'Italie est aujourd'hui un grand chœur soprano de petits castrats dans une Sixtine sans Michel-Ange. « Non dolet ! » Mais, ô arditi, Michel-Ange peindra à fresque notre ciel suivant vos modèles.

Tenez prêts les muscles et le fer. La virilité reste à Fiume.

Le 9 septembre il proclame l'indépendance de Fiume, la formation de l'Etat libre du Carnaro. Il publie une longue constitution. Ainsi, au centre de la ville ruinée, enfermé dans le Comando, D'Annunzio a passé ses veilles à mettre au point ces périodes creuses. Maître responsable d'une ville bloquée, il imagine un opéra.

Fiume, malmenée par les légionnaires, commence à douter de son chef. Le parti autonome se reforme. Le parti populaire (ouvriers catholiques) se groupe autour de l'administrateur apostolique, Mgr Costantini. Pourtant la ville, italienne jusqu'aux fibres profondes, reçoit son mot d'ordre de l'homme qui l'a gardée de « la porcaille serbe ».

En Italie, Nitti n'est plus le maître. Le Napolitain a disparu devant le Piémontais. Giolitti a repris le pouvoir, Giolitti l'homme du *parecchio* et de l'abaissement national, Giolitti, qu'en mai 1915, D'Annunzio a fait chasser de Rome sous les huées. Ruiné, las de la guerre, le peuple d'Italie est revenu à lui ; il implore de lui la paix.

(1) Statues antiques des Dioscures qui s'élèvent à Rome sur la place du Quirinal.

Pas de paix sans un accord sur Fiume. Giolitti appelle les Yougo-Slaves et conclut le traité de Rapallo.

§

Ainsi le contrat se représente. Et D'Annunzio veut un dernier acte héroïque. Ce Giolitti vieux et retors va lui ravir son dénouement. Fiume, D'Annunzio le pressent, sera refusée aux Croates. L'œuvre d' « italianité » étant accomplie, les arditi n'auront plus qu'à sortir.

Il faut parer le coup. Avant même que le traité soit signé, D'Annunzio fait occuper Veglia et Arbe, deux îles croates du golfe, accordées aux Croates par tous les traités.

Giolitti rentre à Rome avec son pacte. Fiume ne sera pas croate. L'Etat libre est reconnu. Il envoie un général glorieux, Caviglia, le vainqueur de Vittorio Veneto, communiquer le Traité à D'Annunzio. La population de Fiume est en fête. Pour toujours le Croate est chassé. D'Annunzio garde le silence. Caviglia lui demande s'il observera le Traité. Il fait répondre : « Non ! »

Pourquoi, puisque, le 9 septembre, lui-même a proclamé l'indépendance ? Parce qu'on dit que le Traité contient des clauses secrètes défavorables à Fiume, parce qu'on dit que l'Italie a prêté un milliard et demi à la Yougo-Slavie.

Et aussi parce que Veglia et Arbe ne peuvent pas être livrées aux Croates. Elles doivent entrer dans l'Etat du Carnaro.

Mais ce sont des îles slaves. Si elles entrent dans l'Etat libre, la majorité ne sera plus italienne. Fiume retournera livrée à la Croatie.

D'Annunzio refuse d'évacuer les îles.

Et puis, à quoi bon les raisons ? Il faut mourir. D'Annunzio s'enivre de l'idée de la mort. La belle mort fatale avec ruines et phrases ! Il imagine le sang versé et jette ses frissons aux arditi, aux Fiumains, à l'Italie, au monde.

Italiens de Trieste, Italiens de l'Istrie entière, Italiens de toute la Vénétie Julienne, du Timaro au Carnaro !

Le crime est sur le point d'être consommé, le sang est sur le point d'être versé. Ceux qui vont mourir vous saluent. Ceux qui vont mourir saluent la Patrie voisine et la Patrie lointaine... Nous verserons à flots notre sang jusqu'à la dernière goutte pour que l'Italie pacifiée récompense plus largement l'illustre bourreau du Carnaro...

Ceci était écrit et cela est merveilleux.

Eïa, mes frères.

Si je suis frappé à la gorge, je trouverai pourtant la force de cracher mon sang et de jeter mon cri.

Les balles vont siffler. Il écrit à Caviglia :

Je ne reconnais pas votre autorité. Je garderai les îles. J'attends que vous envoyiez vos gens pour chasser les légionnaires. Vos gens seront bien reçus.

Devant ses intimes, il agite des rêves grandioses. L'armée italienne, dit-il, faiblit de toutes parts ; la défection générale est proche. « J'ai conquis Rome deux fois par la parole. Je veux la conquérir encore par l'épée. » Je crie à la foule : « J'en chasserai le vieux bourreau lippu. » A M. Marcel Boulenger il écrit : « *Morituri te salutant.* » Et il dit à ses arditi : « Le mot de Cambronne est le seul digne de ces canailles stipendiées. Je me ferai tuer et je n'envierai pas les survivants. *Hourrah ! Hourrah !..*

Si bien que certains arditi réfractaires à l'ivresse sanglante commencent à se détacher d'un commandant si épris d' « una bella morte ».

Giolitti et Caviglia multiplient les démarches. D'Annunzio répond par des provocations. L'amiral Simonetti ayant rappelé l'escadre italienne de Fiume, D'Annunzio fait boucher la sortie du port. Le cuirassé *Dante Alighieri* est bloqué dans les bassins de Fiume.

La Chambre décide d'intervenir. Une délégation part de Rome. Le moment est difficile. Devant les parlementaires D'Annunzio doit se montrer conciliant et pourtant préserver sa tragédie. Il appelle à lui toute son astuce de barbare ou d'extrême civilisé, affranchi des trop simples lois.

La veille de l'arrivée des députés, il prononce des discours pacifiques :

Tenez ceci pour assuré. Le sang fraternel ne sera pas versé. Pour atteindre l'homme le plus humble de mon peuple, le plus humble de mes légionnaires, il faudra passer sur mon corps. Notre divine cause ne rougira que de sang serbe.

Le 7 décembre les députés arrivent. Ils veulent parler de Veglia et d'Arbe. Là n'est pas la question, dit D'Annunzio. Ce que je veux, c'est l'annexion. « Si l'Italie reconnaît la Régence, le lendemain je proclamerai l'annexion. » A cette déclaration, les députés sont pris de court. Et D'Annunzio les rassure par des paroles imprécises :

Je ne suis ni un ennemi de la patrie, ni un perturbateur de l'ordre. Je ne suis qu'un très humble serviteur, prêt à tout sacrifice sanglant ou non sanglant, suivant ce que le Dieu de la Patrie m'ordonnera.

Nous avons fait et nous ferons tous nos efforts pour que le sang fraternel ne soit pas répandu. Je dis cela au moment même où j'affirme que mon corps sera toujours sur le chemin pour empêcher que la Régence soit assaillie ou tuée.

Les députés se rembarquent satisfaits. D'Annunzio poursuit son œuvre.

Fiume, qui sent venir le massacre, tente de se défendre. Mgr Costantini, soutenu par les *populaires*, envoie au Commandant une lettre publique. Lettre verbeuse et creuse. La rhétorique du Poète a gagné Mgr l'administrateur.

La parfaite allégresse, écrit-il, est dans la sublime contrition franciscaine, non en un geste de rébellion, mais en un geste d'humilité. En ce geste vous trouverez une grandeur nouvelle et plus véritable. Je pense à l'âme douce de votre mère et je sens qu'elle vous demande d'épargner ces jeunes gens, qui s'offrent avec un élan si généreux, mais qui ont des mères tremblantes qui attendent et prient dans leurs maisons. Vous n'avez plus devant Dieu et devant les hommes le droit de sacrifier une seule de ces jeunes existences dans un dessein qui paraît aujourd'hui irréalisable par des moyens violents. Commandant, Dieu vous a donné

génie et gloire, mais ce don entraîne de formidables responsabilités. Pasteur des âmes, j'aime votre âme et, au nom du droit que me donne l'amour, je vous prie d'achever cette geste par un acte d'amour, par une solennelle action de grâce à Dieu au temple de San Vito, et tout le peuple sera avec vous pour un *Te Deum* vraiment sincère. Veuillez prendre en bonne part ma franche mais respectueuse parole. Je n'aurais pu me taire sans trahir ma charge, car la guerre et la paix représentent avant tout un problème spirituel. Au reste, vous savez que l'amour m'a poussé et qu'il me fait parler.

§

D'Annunzio a annoncé la défection. Des hommes à lui travaillent les matelots de l'escadre, les soldats de Caviglia. Ils vantent les ripailles, les débauches de Fiume, les vols, la liberté. Le 7 décembre l'équipage du contre-torpilleur *Bronzetti* se révolte, maîtrise l'état-major et met le cap sur Fiume. C'est ensuite le torpilleur *68 P. N.*, puis le contre-torpilleur *Espero*. L'*Espero* entre le 9 dans les bassins. Les officiers sont enfermés à fond de cale. Le commandant est ligoté au canon de proue. L'Imaginifique exulte. Il croit déjà voir la force italienne s'effondrer. Il descend sur le port, il s'agenouille devant les révoltés, il les conduit dans son palais. Dégoûtés, ses derniers amis de Ronchi quittent la ville. Il reste avec des enfants, des fous ou des pillards. La catastrophe peut commencer.

§

L'ardeur de bravade de D'Annunzio anime tous ses hommes. Chaque nuit, des arditi surprennent des postes de soldats réguliers. Ils les emmènent prisonniers ou bien les laissent sur le terrain. On les retrouve le lendemain demi-nus et transis de froid. C'est la vieille *beffa* florentine.

Le Gouvernement fait une dernière démarche. Il notifie la ratification du Sénat et du Roi. Démarche vaine.

Le 21, Caviglia proclame le blocus effectif. Deux jours sont accordés à qui voudra quitter Fiume. L'escadre tient

la rade, l'armée étreint la ville. Un seul espoir reste à D'Annunzio : la défection. Il prépare un manifeste pour la flotte. Que va-t-il leur dire, à ces Italiens, pour les entraîner, pour les convaincre qu'il faut désobéir à l'Italie ? Quel héros de leur race leur rappellera-t-il ? Doria, Sauro, Rizzo ? L'Anglais Nelson !

Le vainqueur sublime de Trafalgar, s'il renaissait à l'improviste, exprimerait la conviction du pays tout entier ; l'œuvre doit être accomplie avec le moins possible de conséquences douloureuses. La responsabilité retomberait sur ceux qui nous menacent de la ruine de la Patrie. La Patrie compte aujourd'hui que chacun de vous fera son devoir en désobéissant.

Il envoie cent vingt légionnaires en Dalmatie ; ses troupes tirent sur tout vaisseau qui passe près des côtes. Le 21, à minuit, le Conseil de guerre étant réuni, il proclame l'état de guerre. La nuit même, aux avant-postes, le chef d'une patrouille régulière est tué à coups de grenades. Les agresseurs disparaissent dans les bois qui avoisinent l'Enée. Le sang italien a coulé.

Des rumeurs hostiles courent par les rues. Le peuple se demande si la résistance est utile.

Le matin, D'Annunzio lance un manifeste :

Nous avons trop parlé, nous avons trop crié. Si nos paroles, si nos cris n'étaient pas aujourd'hui rachetés par l'action, nous perdrions aussi l'honneur, après avoir perdu tout le reste...

Nous les écraserons...

Je vous le répète, frères, malheur si nous nous laissons fendre par un doute, affaiblir par une incertitude, déchirer par un dissentiment.

Il est nécessaire que nous soyons sûrs de ne pouvoir jamais être vaincus.

Nous ne pourrons jamais être vaincus.

Nous, si peu nombreux, citoyens et légionnaires, nous sommes aujourd'hui la plus grande Italie...

O peuple glorieux, race de passion et de lutte, le drapeau d'Italie est celui de nos légions, c'est le nôtre.

Le nôtre seul est aujourd'hui le drapeau d'Italie.

Nous le défendrons jusqu'au dernier.

Et le défenseur extrême le plantera sur la ruine ; et de cette hauteur il verra la nation se secouer et se lever.

S'insurger, c'est ressusciter.

Partout les affiches blanches de guerre paraissent sur les murs. Des patrouilles d'arditi entrent dans les maisons, cherchent les armes. L'état de siège est proclamé, la peine de mort mise en vigueur. Cinq lires sont promises pour chaque prisonnier.

Le 22 et le 23, silence de D'Annunzio. Plusieurs personnalités de la ville le supplient de céder. Il attend la bataille. Quelques coups de feu, quelques ronflements de mitrailleuses éclatent le long du golfe. La mer est calme.

Le 24, les réguliers s'ébranlent. On leur a commandé d'avancer sans tirer. Ils n'ont ni canons, ni mitrailleuses. Les arditi recommencent leur « beffe ». Un groupe feint de se rendre, puis abat à coups de grenades l'adjudant qui s'avance désarmé vers eux ; c'est un combat d'enveloppement presque sans coups de feu. D'Annunzio est sur le terrain. Il commande la manœuvre. Il ordonne à ses troupes de battre en retraite jusqu'à la ligne de résistance. Les légionnaires s'arrêtent aux faubourgs.

Le matin, les gens de Fiume sont descendus sur le môle Stocco où on prépare pour les enfants pauvres un arbre de Noël. Ils ne peuvent croire encore que des Italiens s'entre-tueront. Ils ont confiance en leur chef. Ils pensent que l'homme qui, pour eux, est encore l'Italie, ne voudra pas ordonner le massacre. Tout à coup des auto-mitrailleuses passent, retentissantes, venant de Cantrida. Au loin les coups de feu crépitent. On se bat. Les Fiumains se dispersent. Ils fuient dans leurs maisons. A cinq heures, ils entendent au loin l'explosion de la poudrière de Val Scurigna. D'Annunzio rentre dans la ville. Il fait ouvrir les portes des prisons aux condamnés de droit commun. « Allez dans les tranchées, dit-il, allez vous réhabiliter. » Les condamnés s'enfoncent dans les rues. A sept heures le feu cesse. C'est

la trêve de Noël. Les blessés passent. Il y a une dizaine de morts.

Dix cadavres saignent autour de la ville. Dix jeunes hommes, qui sont venus par ordre ou que le verbe de D'Annunzio et le goût de l'aventure a grisés, sont couchés sur la terre sèche de Fiume. Ils sont morts pour rien, pour le simple plaisir de cet homme. Dix vies ardentes qui sont éteintes, vingt yeux qui ne voient plus, vitreux et entr'-ouverts. D'Annunzio rentre au Palais. Il rédige un bulletin joyeux. «Nos pertes sont très inférieures aux pertes de *l'ennemi.* » A minuit il lance un défi : « L'Italie célèbre la nuit de Noël en massacrant les soldats italiens dans Fiume d'Italie. Gabriele d'Annunzio salue ses bourreaux. »

Le lendemain il exprime dans un manifeste l'état de son âme. A cette heure les morts sont encore étendus dans les buissons, privés de sépulture. A quoi pense-t-il ? A la nuit de Noël, à la Galilée, au chœur des anges, à l'enfant-Dieu en qui il ne croit pas. Ainsi Néron, en faisant brûler Rome, célébrait l'incendie de Troie. Incapables tous deux de saisir le réel, même quand le réel est un crime :

Le Dieu renaissant sur la terre nue de Galilée avait pour nom Emmanuel dans le chœur nocturne des anges. Emmanuel, dans le langage d'Orient, signifie : Celui qui est plus fort. Et qui est plus fort sinon l'amour ? Qu'il soit plus fort que vous, qu'il soit plus fort que nous, qu'il soit plus fort que toute perdition vôtre ou nôtre. Et s'il est nécessaire que nous nous sacrifiions après cette parole, nous nous sacrifierons en souriant.

Est-ce un poète, est-ce un homme, l'être qui, dans une réalité de sang dont il est responsable, lorsqu'un pays entier implore de lui la cessation du feu, applique son esprit à ces ingénieuses niaiseries ?

Pendant le jour de Noël les arditi et les femmes de la *Giovane Fiume* placent des chevaux de frise à toutes les routes d'accès. D'Annunzio sait que tout effort est inutile. « Il vivra son drame jusqu'au bout. »

Le 26, le feu reprend. D'Annunzio est à son balcon. Il

admire la silhouette forte du cuirassé *André Doria* en station dans la rade. Puis il rentre. Il s'assied à sa table avec deux de ses officiers. Tout à coup un obus frappe la fenêtre. D'Annunzio est blessé à la tête. Un filet de sang coule sur son crâne chauve. « C'est moi qu'on vise, dit-il, je m'y entends. » Puis, souriant : « Je récompenserai le canonnier. » Il quitte son palais et va s'installer chez le maire. Dans la salle voisine, un grenadier a été tué.

L'*Espero* essaie de sortir du port. Deux obus de l'*André Doria* l'incendient. Le maître d'équipage est tué.

Un peu du sang du poète a coulé : l'Italie doit en être instruite. On rédige sur l'heure un bulletin :

L'acte de lâcheté est dénoncé au mépris particulier du peuple italien... Tout le peuple de Fiume est plus que jamais autour de son libérateur... il est joyeux des souffrances et des périls qu'il traverse pour sauver avec le plus grand Italien ce qui reste d'honneur à l'Italie.

Vers sept heures, le plus grand Italien voit arriver un messager: c'est un lieutenant de ses arditi. Fait prisonnier par les réguliers, il revient annoncer de la part de Caviglia que si le feu ne cesse pas, on emploiera l'artillerie. « Dites à qui vous a envoyé, répond D'Annunzio, que le commandant se réserve comme toujours pleine liberté d'action. »

Le soir, les légionnaires font sauter des ponts. Ils arrivent en chantant, bousculant les civils consternés. Ils chargent trop les mines ; le pont de Sussak saute : deux Fiumains sont tués. Les arditi poussent plusieurs *alalà* en l'honneur de leur chef, puis ils repartent dans la nuit en répétant leur chant : « Ah ! jeunesse ! jeunesse ! » Les blessés passent sur des civières. Caviglia bombarde les casernes.

Pendant la nuit, nouveau conseil de guerre. D'Annunzio décide la résistance.

Le 27, le combat continue. Evidemment D'Annunzio a décidé de mourir avec ses arditi. Comment pourrait-il vivre ? Il y a près de 40 morts et plus de 200 blessés. Le soir, le

maire Gigante et le recteur de la guerre Venturi demandent une entrevue au général des réguliers. L'entrevue est accordée.

Le 28 au matin, trêve. Les délégués fiumains arrivent à Abbazia. Plusieurs fois dans la journée ils rentrent à Fiume, puis reviennent. D'Annunzio refuse de céder. Alors la ville sera mise en cendres. Se tuera-t il ? Un coup de revolver, « la bella morte » ! Le 29, les délégués apportent sa démission. Le premier rôle n'a pas voulu mourir. On l'eût bien applaudi pourtant ! Ah ! si l'on pouvait faire le simulacre de mourir, puis redescendre vers la rampe et saluer ! Mourir ! Et quelles belles tirades le monde aurait perdues !

Il s'assied à sa table. Une tirade encore, un message au peuple italien.

La tête de fer n'a été qu'entamée. O lâches d'Italie, je suis encore vivant et implacable. Et tandis que je m'étais préparé hier au sacrifice et que j'avais fortifié mon âme, aujourd'hui je me dispose à défendre, par toutes les armes, ma vie. Je l'ai offerte cent et cent fois pendant ma guerre en souriant ; mais ce n'est pas la peine de la jeter aujourd'hui au service d'un peuple qui ne se soucie pas de distraire pour un moment sa gourmandise des ripailles de Noël, tandis que son gouvernement fait assassiner, avec une froide détermination, des gens de sublime vertu comme ceux qui, depuis seize mois, souffrent à mes côtés et ne sont jamais las de souffrir et de lutter.

Il parle, il parle. Il essaie de se justifier, de couvrir de sa voix les voix accusatrices, de jeter une pauvre gloire sur le massacre :

Nous avons combattu comme savent combattre les vétérans du Carso et de l'Alpe, du Grappa et du Piave. Les plus jeunes ont suivi cet exemple, certains le dépassèrent. Les citoyens furent égaux aux légionnaires. Les femmes furent héroïques... Pendant cinq jours les troupes royales furent repoussées. Et ces cinq jours victorieux sont parmi les plus hauts de l'histoire fiumaine. Ils seront connus et ils seront glorifiés. Nous gardons la ligne intacte et cette ligne est insurmontable...

Nous sommes fiers d'avoir pu témoigner avec notre sang notre

dévouement à une race d'aussi pure trempe et de foi aussi haute. Je suis aujourd'hui comme la nuit de Ronchi le chef des légions. Je ne conserve que mon courage. J'attends que le peuple de Fiume me demande de sortir de la ville où je ne vins que pour son salut. J'en sortirai pour son salut. Et je lui laisse en garde mes morts, ma douleur et ma victoire.

Au moment où il parle, on identifie les quarante cadavres. Bientôt les mères seront averties.

Le 31, nouveau manifeste. C'est l'*alalà* funèbre.

Le fait militaire est celui-ci : le 24 les troupes royales devaient occuper la ville ; aujourd'hui 31 les troupes royales n'ont pas réussi à imprimer à notre ligne le plus léger fléchissement. Nous sommes donc victorieux.

La voix semble se troubler. Dans ces affirmations acharnées de victoire ne sent-on pas l'hésitation d'un criminel qui sent son crime ? Il lui faut de la gloire pour se laver les mains.

Dans quelques heures la nouvelle année commence. Elle est déjà nôtre, elle nous appartient. Elle sera notre année admirable. Jetons cette nuit un alalà funèbre sur la cité assassinée et puis restons en silence et tenons les yeux fixés dans les ténèbres. Quelqu'un de vous, mes arditi, a-t-il cette médaille frappée par le 30e contingent d'assaut après Fontanasecca, après le Mont d'Aviel après le Spinoncia, après le Solarolo, après le Grappa, après Vittorio Veneto? Une tête de mort couronnée de lauriers serre entre ses dents découvertes le poignard nu et regarde fixe, du fond de ses profondes orbites, vers l'inconnu. Cette nuit, les morts et les vivants ont le même aspect et font le même geste. A qui l'inconnu ? A nous !

L'avenir ! Malgré ses rodomontades forcées, l'Imaginifique est frappé. L'odeur du sang versé a fini par inquiéter ses narines, par l'éveiller à demi dans son drame. Il continue le rôle d'autrefois, mais une lassitude émane de ses phrases, quelque chose d'incertain, de grinçant, les terreurs d'une bête troublée.

Le 2 janvier, il paraît au cimetière de Cosala où les

cercueils de ceux qui sont venus mourir dans Fiume sont rangés. Trente-trois bières de soldats, dix réguliers, vingt-trois légionnaires, attendent couvertes de laurier et d'un large drapeau tricolore. Mgr Costantini dit la messe en plein air. Il fait chanter la maîtrise des Orphelins du Sacré-Cœur, puis il parle, et devant ces jeunes corps presque palpitants encore, il évoque César et Pompée.

La grandeur n'est pas dans la haine, mais dans l'amour. Quand Jules César eut vaincu Pompée, il fit redresser dans le Forum les statues de Pompée qui avaient été abattues et Cicéron dit qu'ainsi César s'éleva un monument à lui-même. Frères, qu'ici parmi les victimes soit ensevelie toute pensée de rancœur. Et redescendons de cette colline en rebénissant la vie, l'amour, la justice et la paix.

D'Annunzio écoute immobile et pensif, puis il s'avance vers les cercueils, tend une main et commence d'une voix forte :

Mes légionnaires, milices fiumaines, peuple mutilé de Fiume! Il a dit la vérité, devant l'autel posé à terre, après avoir brisé l'hostie et posé le calice, cet humble homme de Dieu qui, dans le sol d'Aquilée, enterra les prémices de l'offrande cruelle (1) et qui, aujourd'hui, bénit ici l'extrême tribut qui nous est imposé par l'injustice de l'oppresseur.

Si celui qui pense près de la fosse de Lazare, si le Fils d'homme apparaissait maintenant entre l'autel et les bières, entre la nappe sacrée et le labarum sacré, entre les cierges allumés et les vies éteintes, s'il poussait un cri et ressuscitait les morts désunis, s'il les dressait hors de leurs couvercles non cloués encore, je crois qu'ils ne se lèveraient que pour sangloter et pour se donner le pardon et pour s'embrasser...

L'esprit de pitié et d'horreur monte de ces pauvres caisses de sapin pleines déjà de décomposition, où désormais les mères désespérées elle-mêmes ne pourraient plus reconnaître les visages de leurs fils trop longtemps attendus par la mère de tous. Nous les avons recouverts du même laurier et du même drapeau. L'arome du laurier dit l'odeur sombre et le drapeau embrasse la discorde.

(1) Costantini fut chargé au début de la guerre de la paroisse d'Aquilée.

D'Annunzio est visiblement ému. Il s'agenouille et toute la foule s'agenouille. Depuis on le voit errer sur le rivage, regardant la mer et tombant soudain à genoux. Les marins de *l'Espero*, qu'il accueillait le 9 novembre parmi les cris de joie, lui ont volé son trésor et ses papiers (1).

Ses arditi, à qui il promettait le Capitole, partent sous bonne escorte, désarmés, et par quatre, après avoir été soigneusement fouillés. Par les rues, il entend les rires et les chants renaître. Fiume est heureuse de sa défaite et que la paix soit revenue. Et pourtant il ne peut quitter Fiume, il ne peut s'arracher à ce sol où ses victimes dorment.

Dépression nerveuse qui passera. Le premier souffle lui refera une âme. Sera-t-il bolchevik ou moine comme Charles-Albert? Il aura bientôt oublié.

PAUL RIVAL.

(1) Il a été démontré, quelques jours plus tard, que le vol du trésor et des papiers n'était qu'un roman intéressé de l'Imaginifique.

UNE MINUTE DE L'HEURE SYMBOLISTE

ALBERT AURIER

—

I

Dans son *Essai sur une nouvelle méthode de critique*, Aurier réclame contre la critique qui traite en science ce qui doit être un objet de foi, qui disperse sur l'auteur, sur son milieu, un soin qui devrait aller exclusivement à l'œuvre : cette « méthode des cancanages biographiques et des épiloguements historiques ou sociologiques » dont Sainte-Beuve et Taine lui paraissent responsables. Il lui oppose une critique attachée à l'œuvre comme l'amant idéal à l'objet aimé. Car « l'œuvre est un être ayant une âme et la manifestant par un langage qu'on peut apprendre,.... la compréhension est proportionnelle à l'amour,... le seul moyen de comprendre une œuvre, c'est d'en devenir l'amant ».

Je ne lui appliquerai pas cette méthode, tentante avec les belles créatures. Son œuvre excite la curiosité, mais elle ne commande pas l'amour, et il faut de la bonne volonté pour que la sympathie que l'on porte à son auteur rejaillisse un peu sur elle. Sous l'angle esthétique pur elle offre matière infertile et petite. Elle a besoin qu'on la regarde de ces points de vue psychologue et historien qu'Aurier condamne dans l'essai susdit avec plus de brio que de souci des contingences. Mais alors elle devient une source... d'épiloguements. Pour faire plaisir à notre auteur — et aussi pour ne pas allonger notre analyse — nous tâcherons de ne pas trop boire à cette source...

Né le 5 mars 1865, à Châteauroux, mort le 5 octobre 1892, à Paris, Aurier a publié une plaquette de vers, *L'Œuvre*

Maudit (1) (1889), et *Vieux* (2), roman (1891), dispersant dans les revues et les journaux des contes, des critiques (d'art, pour la plupart), des essais divers. Beaucoup de cela figure dans les *Œuvres Posthumes* (1893), un fort volume qu'ouvre une notice de Remy de Gourmont et dont partie se compose d'inédits et d'inachevés.

Qui a lu cette œuvre, aujourd'hui ? Qui donc seulement se souvient de l'homme ? Le contraste est grand entre le renom qu'il eut et le silence qu'il a. A le voir si oublié, comment croire que sa mort causa à l'avant-garde des lettres, où le souvenir d'ordinaire est si fidèle, un deuil profond ! En 1892, il occupe le meilleur rang dans la riche génération qui compte, pour ne parler que des disparus, Samain, Mikhaël, Quillard, Schwob, Jules Renard, Hugues Rebell. Poète, romancier, esthéticien, nulle réputation ne le dépasse. Partout, cénacles et ateliers, on le considère comme le critique de l'avenir. Les quotidiens l'accueillent. L'un des fondateurs du *Mercure de France*, il y dispute à Gourmont, dans une lutte fraternelle et vive, le rôle de leader. On jugera son importance par le numéro que le *Mercure* lui consacre au lendemain de sa mort. Eh bien ! je gagerai que, depuis, une revue si alimentée de ses vers et de sa prose ne l'a pas rappelé dix fois. Là, ni ailleurs, vous ne le verrez dans ces énumérations auxquelles les historiens-acteurs du mouvement symboliste se prêtent complaisamment lorsqu'ils évoquent le passé. Ne le demandez pas aux anthologies ; même au recueil officiel du Symbolisme *Poètes d'Aujourd'hui* dont les auteurs, au prix de quelle indulgence, parfois ! ont voulu n'oublier personne. Il ne figure pas davantage, cet humoriste assidu, dans l'*Anthologie des Humoristes* que M. Pierre Mille a publiée. Ajoutons que les *Œuvres Posthumes* (3), tirées à 259 exemplaires, ne sont épuisées que depuis peu. Le volume est

(1) Vanier, éditeur.
(2) Savine, éditeur.
(3) *Œuvres Posthumes* de G. Albert Aurier, avec un autographe de l'auteur et un portrait gravé à l'eau-forte par A.-M. Lauzet. Notice de Remy de Gour-

notable, cependant, en outre de son contenu, par ses arrangement et illustration. Pour ouïr parler d'Aurier, il faut aller rue Le Pelletier et Laffitte, là où se débitent ces peintres extraordinaires qu'il n'est pas trop fort de dire qu'il inventa. Vous y trouverez son reliquaire ouvert à la bonne page, soit Gauguin, De Groux ou Van Gogh, suivant les besoins de la boutique. Cet esthète existe surtout à l'état de réclame commerciale.

Etre parti si fort et rester en panne ainsi, voilà qui est grave pour un écrivain ! Sans doute le traitement d'Aurier a quelque chose d'excessif ; et on peut dire que, pour lui, plus que pour d'autres, s'est vérifié le proverbe que les absents ont toujours tort. Mais, tout bien considéré, son cas ne ressortit point à la conspiration du silence. Des raisons sont à cet oubli qui ne vont au reproche de personne que de l'œuvre. Ce qui ne veut pas tout à fait dire qu'elles sont au reproche de l'auteur. Car l'auteur est supérieur à l'œuvre, et j'espère le montrer en recherchant les causes de cette faillite.

II

Commençons-le par ses vers. Poète, c'est ce qu'il a mis le plus d'efforts à vouloir être.

Ces efforts, dans la notice déposée comme une couronne, sur sa tombe fraîche, Gourmont ne veut pas les voir. Trop bon juge pour exagérer le mérite de ses poèmes, il leur accorde *proprio motu* l'excuse qu'Oronte sollicite pour son sonnet : — « Quant aux caractères propres, différentiels de sa poésie (écrit-il), ce sont, il me semble, la spontanéité et l'inattendu... Trop confiant en sa force improvisatrice...

mont. Dessins et croquis de G.-Albert Aurier, Vincent Van Gogh, Paul Serusier, Emile Bernard, Jeanne Jacquemin, Paul Vogler. Paris, Edition du « Mercure de France », 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 1893. — Les exemplaires de luxe contiennent deux lithographies originales d'Eugène Carrière et Henry de Groux. Le volume comprend 4 livres. Livre I : *Ailleurs*, roman ; Livre II, *Les Poèmes*, divisés en Les Psychiques, les Intermédiaires, les Cosmogoniques, les Ironies d'après un projet de classement laissé par Aurier ; Livre III, *Les Affranchis* (études de critique) ; Livre IV, *Mélanges*.

D'ailleurs presque rien de ce que nous connaissons de lui, en fait de vers, n'avait reçu la suprême correction... »

La suprême, cela se peut, mais les autres! Rien de moins spontané, d'abord, que ces vers. Rien de moins inattendu — j'entends de l'auteur ; — il n'est que trop vrai que leur préoccupation c'est d'offrir des spectacles qu'on n'attendait guère. Pour en avoir une idée, lisez *Irénée* (1), comédie inachevée, à cause, en partie, du surcroît d'abondance rhétoricienne, de la faculté du poète d'ajouter aux alexandrins les alexandrins, les tirades aux tirades. Mais, loin d'avoir confiance en l'improvisation, cet improvisateur la combat ; et ses poèmes sont une gageure de souci, une application obstinée du principe de Boileau. *Gigantomachie*, *La Montagne du Doute*, *Le Cœur de la Femme*, *Le Pendu*, son meilleur, et j'en dirai autant de son médiocre, lui demandent des flots de brouillons raturés. J'ai ces brouillons sous les yeux ; le limage de chaque strophe, vingt fois remise sur le métier, fait songer à la fourmi de qui Gengiskhan apprit la persévérance. On peut citer n'importe où, même en laissant les poésies « très pures et d'art complet » que Gourmont signale comme exceptions à la prétendue négligence de son ami.

Sous ses cheveux, pleurs d'un soleil occidental,
Sentant tourbillonner les ailes prophétiques
Des funèbres corbeaux aux plumes de métal
Qui clamaient les gibets émergeant des portiques,

Jésus, désabusé de *l'ave* des faubourgs,
Fuyait, à pas traînants, la muraille écarlate
Où vibraient les tubas de bronze et les tambours
Et les boucliers d'or des soldats de Pilate.

Il allait soulevant les poudres du chemin,
Dardant ses bras en croix vers l'azur implacable (2)...

ou bien :

Ecoute ! Maintenant le râle aigu des cors
Rôde dans la forêt éclatante et farouche...

(1) Dans le livre IV des *Œuvres Posthumes*.
(2) *La Montagne du Doute*.

Mes doigts ont moissonné l'automne de ton corps,
Ma bouche s'est grisée au muscat de ta bouche (1)...

et encore :

Au milieu des haillons des truands et des gouges,
Parmi les loqueteux joueurs de zanzibar
Et les clairs alambics ventrus, en cuivres rouges,
Illustrant les comptoirs poisseux du louche bar,

Et parmi les tonneaux recélant l'eau régale,
Le pétrole et l'acide atroce des alcools,
Et parmi les gueux saouls cherchant qui les régale,
Les gaupes, les rôdeurs sans souliers et sans cols,

Nestor dépenaillé, né pour l'aréopage,
Il est assis, Celui dont nul n'a dit le nom,
Celui dont on ne sait ni le pays, ni l'âge
Et qu'appellent de loin les cris du cabanon.

Ses yeux glauques noyés dans son breuvage glauque,
Il est assis depuis le soir jusqu'au matin (2)...

Voilà de l'art parnassien ! (direz-vous), ultra-parnassien ! — Oui, sous la poigne de cet écuyer brutal, le Pégase des Leconte de Lisle et des Heredia fait constamment feu des quatre pieds. Ou plutôt celui de Flaubert. N'est-ce pas du Flaubert en rimes que *La Vierge au Serpent*, évidemment inspirée d'un épisode de *Salammbô*; que *Chair*, où le poète revêt la cagoule de Saint-Antoine ; et cette « tentation » tirée du *Don de Joie par le Mystère ?*

Mais tout à coup, évocatrice du passé,
Surgit des tours, les bras levés, le cil froncé,
La fille du Soleil et de Persa, Circé.

Elle avance, Circé, théa des Etruries,
Elle avance en l'azur bienveillant des prairies
Et son corps dévêtu brille de pierreries.

Elle a des colliers lourds de clairs chrysobérils,
Un soleil de rubis étoile son nombril,
Et sa bouche fleurit d'un éternel avril...

(1) *Chanson d'Adieu.*
(2) *Gigantomachie.*

Un essaim de jolis papillons envolés
Fleurit d'alertes fleurs ses cheveux violets,
Des serpents sont tordus au fût de ses mollets.

Les roses de ses seins brûlent comme des flammes,
Et son corps est verni avec des amalgames
Parfumés et brillants de laque et de cinnames.

Les diamants et l'or ruissellent sur son corps.
Elle avance, tenant dans ses doigts gantés d'or
L'éclatant cinnor d'or, le sonore cinnor...

On peut être flaubertiste plus délicat : La Tailhède, Mikhael, Samain ; on ne saurait être plus intentionnel qu'Aurier ; et ceux qui furent plus délicats, c'est parce qu'ils furent moins mécaniques. Indiquons la caractéristique de sa nature théoricienne : le radicalisme. Partout où nous le verrons passer, il apparaîtra décidé à ne pas faire à demi.

Aussi double-t-il Flaubert par ce peintre de littérature qui a tant influencé les cénacles symbolistes : Gustave Moreau, issu lui-même autant de Flaubert que des préraphaélites de Florence, prodigieux dépensier de métaux rares, de perles, de gemmes. Aurier ne ménage pas plus que ce maître la joaillerie, et son art évolue vers une rhétorique de plus en plus orfévrée. Un de ses derniers poèmes figure son Apollon sous un de ces personnages byzantins auxquels le vouait l'esthétique de 1891.

Je suis le Basileus dilettante et farouche,
Ma cathèdre est d'or pur sous un dais de tabis.
Quand je parle, on dirait qu'il tombe de ma bouche
Des anges, des saphirs, des fleurs et des rubis... (1)

C'est la minute où l'un de ses co-esthètes du *Mercure* (que les lettres n'ont pas conservé), M. Louis Denise, publie la *Petite Doxologie du lapidaire*, un vade-mecum qui eût fait si bien dans la bibliothèque de Des Esseintes !

Voilà pour le vêtement des vers d'Aurier. Regardons leur « âme ».

(1) *Le Subtil Empereur*

III

Ils sont sinistres, ces vers, ils déploient leurs plumes de corbeaux dans une atmosphère lugubre.

Il m'en souvient... ce fut dans ce royaume morne
Où plane un soleil noir sur des fleuves amers...
Ce fut dans ce royaume au bord des autres mers...
Ce fut où m'emporta le vol de la Licorne...

En l'immuable nuit qui tombe du soleil,
Sur la terre de cendre, et sur les vagues grises...
En l'immuable nuit sans parfums et sans brise,
Sans brise et sans parfums, sans rêve et sans sommeil... (1)

Et le sol qui les exhale, c'est un composé savant : limons, fanges, bourbiers, cloaques, fumiers, égouts, de tout ce qui ressortit au marécageux et au pestilent. Là grouillent : poulpes, crapauds, araignées, limaces, sangsues, tœnias, stryges, goules ou larves...

La larve s'échappa par un trou de ma bouche...

Un peuple auprès duquel le « million d'helminthes » qui habite certaines *Fleurs du Mal* apparaît comme anodin. Monde de désespérance et de remords, monde de néant, et par-dessus tout de putréfaction. Putréfaction! voilà l'image favorite de notre poète, et *Les Pourries* le titre, longtemps caressé, du recueil pour lequel nombre des pièces recueillies dans son florilège ont été écrites. Et, par exemple, *Contrition :*

Vous jetâtes, ô Loi, de hideux scorpions
Dans les navrants déserts de ma jeune poitrine!
Dites-nous, dure Loi, la lointaine origine
Des crimes ignorés que, tous, nous expions !...

A peine avais-je vu mes blonds lilas éclore,
Que déjà je sentais dans le cœur de mon Cœur,
De mon Cœur rayonnant et d'or comme une aurore,
Fermenter le poison du Cloaque vainqueur !

Et maintenant mon Cœur est le fumier étrange
Fait de monstres crevés dans leurs déjections,
Le ténébreux soleil des putréfactions...

(1) *La Larve.*

etc. Les éditeurs datent ce poème 1886 et j'en trouve dans ses papiers une version d'août 1887. — 1886-1887 : nous sommes en pleine Décadence; et Aurier, de par la qualité que j'ai signalée, reste le type peut-être le plus poussé des esthètes qui s'intitulèrent décadents avant de s'appeler symbolistes. Il a pris à la lettre ce « concept » — comme ils disaient — *décadence;* et il emploie, à bourrer ses poèmes des idées, sentiments et images qu'il contient, la conscience que nous lui voyons apporter à leur facture extérieure. C'est, aussi, que le premier de ses principes consiste dans la recherche de l'originalité. Du nouveau, du nouveau à tout prix ! Il estime avec toute son école qu'un artiste n'est pas digne de ce nom qui ne vient pas faire autre chose que ce qui a déjà été fait. Mais découvrir un territoire inconnu dans le domaine du Baudelaire de *La Charogne* et du *Voyage à Cythère*, ce n'est pas facile. Raison de plus. D'où *Contrition;* d'où *les Grenouilles dans l'Ame*, et le reste. De quoi dépasser non seulement le modèle, mais tous ceux que Baudelaire inspira, depuis le Verlaine des *Poèmes Saturniens* jusqu'au Moréas des *Cantilènes ;* de quoi battre en satanisme le Rollinat des *Névroses* lui-même.

Pour cela on fuira la nature et la santé; on proclamera, avec l'horreur de « la Loi »,

La haine du Texte et l'amour des Fleurs Damnées ;

on ne s'unira à l'existant que par le lien trahisseur de la pourriture. Hors de ce réalisme, on idéalisera sans cesse aux antipodes du réel. Ce « paysage parisien », que Baudelaire, une minute, rêva, cet univers géométrique d'où l'animal et le végétal sont bannis deviendra l'univers quotidien. Ainsi, l'on aboutira aux expressions sentimentales les plus fausses, les plus à rebours qui se soient encore lues. Exemple: *Le Cœur de la Femme*, mélange du naïf et de l'ingénu avec l'artificieux et le faisandé, triomphe de l'anachronisme et du contresens subtils, qui, commençant en idylle pour poupée

Sous des ciels ingénus et mauves d'élégie
Qu'étoilent les rubis des baisers en allés,
En l'immuable avril des prés bleus de Phrygie,
Près du gazouillement chaste des ruisselets
Qu'étoilent les rubis des baisers en allés,
Est assise Erato, la nymphe aux cheveux jaunes...

mérite ensuite de figurer au chapitre du sadisme dans le musée secret de l'anthologie. Car, comme tous les baudelairiens, et plus qu'eux, Aurier fait un grand usage du vice, de la luxure ; et, dans le domaine anormal où le Maître pénètre d'un pas discret, celui-ci saute à pieds joints :

Il lacérait les chairs de lys de l'adorée ;
Elle tendait aux dents son sein petit et blanc,
Riant de voir couler la pourpre de son sang...
. . . .
Et buvant le sang qui giclait en rouge gerbe...
Morne, il mangea le cœur en l'arrosant de larmes...

« Crime, horreur et folie ! » — Cette devise des *Fleurs du Mal*, il la creuse comme une mine ; et si vous croyez qu'il n'arrive pas, dans des coups de chance, à mettre la main sur un filon insoupçonné, regardez, Messieurs et Mesdames, *Sarcophage Vif* :

Les Doigts ont dit à la Cervelle : Non !
Et fors les yeux maléfiques du Rat
Nul doux espoir d'étoile n'éclaira
Le ciel moisi du sanglant cabanon !

La Tarentule immonde en faction
Raille mes cris d'un fou rire moqueur !...
J'ai dans le corps, à la place du Cœur,
Un vieux cadavre en putréfaction....
. . . .

— Vois-tu les yeux maléfiques du Rat ?
Mange mon cœur, commensale du ver,
Tu me diras s'il sent le vetyver
Ou le cédrat, ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Et Aurier exploite aussi, plus que personne, une autre veine du Maître, celle qui coule dans le beau cantique en

l'honneur de la Débauche et de la Mort et que centralise le vers

> Au Poète sinistre, ennemi des familles,

aboutissant de la conception que le Romantisme s'est faite du poète. Sautant, comme un larron sur un écu, sur cette expression « poètes maudits » que Verlaine vient d'actualiser, il s'offre en holocauste à côté des Mallarmé, des Villiers, Corbière, Rimbaud, de la plaintive Valmore et du Pauvre Lélian. Et il intitule *L'Œuvre Maudit* une plaquette dédiée au Caravage, pris comme le type des artistes en révolte et en tourment.

> Nous sommes les Maudits, les Excommuniés,
> Traînant, comme un boulet, nos chefs-d'œuvre niés !
>
> Nous avons dédaigné le miel des Purgatoires
> Et vomi vers le Ciel nos cris blasphématoires !...
>
> Nous avons dit : Fuyons les cortèges banaux,
> Errons par les nuits, seuls, sans cierges ni fanaux !
>
> Ne soyons plus le Fleuve vain qui se déroule,
> Courons, drapeaux dressés, où ne va pas la Foule...

Conception qui subsistera au décadentisme de notre esthète. Devenu symboliste, il la retournera de vingt façons allégoriques. *La Montagne du Doute*, c'est le Gethsémané où lamente un Jésus parabolisant le Poète, l'intransigeant rêveur que l'on crucifiera demain, parce qu'il voulut parler au vulgaire le langage des Dieux, « lui verser le vin des empyrées », à cet « éternel contempteur des triomphes du Verbe ». Dans *Le Pendu*, Aurier n'hésitera pas à suicider le vieil Homère,

> Vieux piteux colporteur de rêve et d'harmonie,
> Las d'avoir promené l'or nié de ses chants,

afin que son squelette sonore, râclé par le vent, fasse entendre à travers les âges la sublime chanson des Victimes de la Muse. *Gigantomachie* dépeint le séjour auquel l'éloignement des « familles » réduit l'aède moderne, sans qu'il

y perde un pouce de sa dignité et une parcelle de son génie.

Mais un jour que daigna sa tête apostrophée
Se soulever, on vit, dans le ciel de ses yeux,
Une lyre à la main planer l'ombre d'Orphée
Qui chantait les combats des géants et des Dieux.

IV

La prose d'Aurier confirme ses vers. Notons le titre du roman *Vieux*. L'ébauche en remonte à 1886 ; et s'il ne le publie que cinq ans après, c'est parce qu'il l'a poli beaucoup « Je m'y mets le matin, j'y suis encore le soir (écrit-il en 1889), et pour cette copie définitive je n'avance pas à plus de quatre pages par jour. »

Mais il tint à lui laisser la date où il fut écrit, sinon parfait. « Le plus grave défaut de ce livre (dira Gourmont) fut qu'il n'exprimait plus, quand il fut achevé, les tendances de l'auteur, ou qu'il n'en exprimait que la moitié et la partie la moins neuve et la plus caduque. »

L'auteur de *Vieux* est un réaliste à tous crins, comme il sera anti-réaliste dans l'autre roman, cet *Ailleurs* symboliste et posthume, publié sur un manuscrit, sauf quelques morceaux, de premier jet, et qui montre où il en était quand la mort le prit. Car (insistons-y, pour qu'on le comprenne et qu'on le regrette), s'il avait de quoi, ce fanatique, changer de principes, il n'eut qu'une manière de les appliquer : intransigeante — ce qui promettait pour le jour où, ayant épuisé les règles absurdes, il serait tombé sur les sages... Réaliste ou naturaliste, c'est le contraire de symboliste; parce que le symbolisme, — et, en tout cas, celui d'Aurier — s'appuie (accoudoir peu solide, nous le verrons) sur l'éloignement et la négation même du réel. Mais le terme ne s'oppose pas à décadent. Au contraire, bien des décadents de prose, à commencer par leur chef de file, Huysmans, sortent de Zola et font la « tranche de vie » d'abord. Ce naturalisme porte un nom : *modernisme* ;

et traite à la manière noire, à la fois, et pimentée des sujets empruntés à la vie parisienne, celle des cafés, des lieux de plaisir, des champs de course, des grands magasins. Le modèle du genre pourrait être le roman de Moréas et Paul Adam : *Les Demoiselles Goubert* (1886). Comparez ces élégantes à leurs faubouriennes cousines, *Les Sœurs Vatard* de Huysmans, et vous saisirez la différence entre modernisme et naturalisme. Tandis que le second se destine au lecteur moyen, l'autre se propose aux délicats. Aurier est naturaliste et décadent, mais pas moderniste encore ; ses personnages et leur décor, loin d'être parisiens, affectent un provincialisme quadruple et racontent en un style calqué sur leur vulgarité et leur sottise. Non le Zola de Huysmans, mais celui d'un disciple plus adéquat, Paul Alexis. *Vieux* dérive de *Nana ;* Bertha, l'héroïne, c'est Nana transportée dans un café-concert berrichon. Le roman porte en épigraphe une phrase du *Roman comique*, mais la phrase qui le coifferait plus juste, c'est celle du directeur de *Nana*, quand il proteste que son établissement n'est pas un théâtre. Celui d'Aurier n'est café-concert, lui aussi, que pour pouvoir être autre chose. En attendant, il dit l'histoire du père Godeau, un commandant en retraite, rentier correct s'il en fut, cervelle et sens froids, qu'une passion, cependant, pour une chanteuse, conduit au gâtisme. On devine ce qu'un pareil sujet peut donner ès mains du chimiste des *Pourries*. Aurier l'a traité consciencieusement, pressé jusqu'à la dernière goutte. Voici l'une des premières. L'Etoile du « Grand concert de l'Eldorado » fait sa quête, cependant que le père Godeau « l'escorte de pertinaces regards ».

La vue de tous ces manèges, de toutes ces privautés blessait, torturait le vieux commandant. Péniblement il détacha ses yeux des épaules nues de la chanteuse et, comme dégringolé d'un rêve, retourna s'asseoir à la table de ses amis. Quelques minutes après, la diva venait leur tendre, à eux aussi, son quémandeur plateau. Volontiers y eût vidé sa bourse le père Godeau. Il n'osa.

Se devinant observé par Cassignol et les autres, il imita le commis-voyageur et déposa, en tremblant quelque peu, un décime. Bertha remercia d'un signe; et désirant sans doute injecter quelque insignifiant potin en l'oreille du petit Martinet, elle se pencha par-dessus la table. D'aventure, elle s'était appuyée du coude sur l'échine du commandant. Il sentit la voluptueuse brûlure d'un frisson couler dans ses moelles.

Le contact de ce bras nu qui lui frôlait le cou, de ce corps féminin qui pesait sur son épaule, la senteur de cette chair jeune et suante mêlée à des parfums de corylopsis, d'oppoponax et de poudre de riz firent tout à coup vibrer ses nerfs d'un trémolement aigu et délicieux.

Il dégagea, avec d'indicibles précautions, son bras et timidement, très timidement, le cœur battant à rompre, il posa ses doigts, comme il avait vu d'autres le faire, sur le mollet tendu de la chanteuse. Alors, stupéfié qu'aucun foudroiement ne châtiât cette énorme témérité, il se complut d'infinies minutes en ce peureux attouchement; puis une relative hardiesse lui venant, une folie de pusillanime audace l'envertigeant, lentement, il fit glisser sa main sur le maillot, peu à peu, par une insensible progression, très haut, jusqu'à l'extrême commissure du petit tutu de satin mauve...

Il y a 377 pages ainsi, dosées, étagées en vue de la vraisemblance et de l'intérêt, suivant les principes de l'art classique. De *Vieux* il faut rapprocher certains contes, dont le reliquaire a recueilli l'un : *Aïeule*. Ici nous tombons dans la fourniture d'obscures gazettes illustrées où, au nom de la liberté de l'Art, une conjuration d'étudiants et de rapins provoquaient la Ligue contre la licence des rues à naître. Pour l'une d'elles, *Le Moderniste*, dont il fut le directeur, bâtie à l'image du *Courrier Français*, Aurier écrira ce texte décadentissime. On y voit devenir folle une courtisane qui apprend qu'elle est grand'mère. Cette Bertha se dénomme Charlotte d'Albreuse; son Godeau, Baba. Ce n'est pas mal, dans son genre, comme on dit. Aurier a fait aussi bien, jusqu'à mériter les foudres judiciaires et une amende mitigée — *sic vobis non vos* — par la loi Béren-

ger, fraîche éclose. Ne le traitons pas de pornographe; la presse d'alors en a vu bien d'autres! *Echo de Paris, Gil Blas*, *Courrier Français*, *Fin de Siècle* et « suppléments », il semble que le conte ait pour objet de chatouiller les parties basses du lecteur, soit rondement, gauloisement à l'Armand Silvestre, soit d'une façon plus subtile à la Mendès. Aurier ne chatouille pas, il... découragerait plutôt. C'est un moraliste sans le vouloir, ce qui n'est pas la façon la moins légitime de moraliser. Je l'aurais dit à ses juges, s'il m'eût chargé de sa défense quand il vint s'asseoir, non loin de son confrère en modernités, Paul Adam, l'auteur de *Chair Molle* (une trouvaille encore, ce titre!) sur les bancs sanctifiés par Baudelaire et Flaubert. De fait, *Vieux* n'est pas une réclame pour le beuglant et pour ses filles; et il est regrettable que M. Godeau ne l'ait pas lu. Mais Aurier s'en soucie peu; il naturalise, il peint sur le vif, en joignant au souci documentaire, il est vrai, son idée de décadence.

Nulle part, mieux qu'en littérature d'avant-garde, ne s'observe la loi spirituelle autant que physique d'action et de réaction, et c'est vraiment là que les excès préparent les excès contraires. Le conte et le roman symbolistes sont nés par protestation contre l'influence de Zola et de Maupassant et leurs créateurs furent précisément ceux qui étaient allés le plus loin dans la voie tracée par ces maîtres. Au début de 1890, « l'universelle confiance que ses amis ont en son avenir » valut à Aurier la visite de l'auteur de l'*Enquête sur l'Evolution littéraire*.

Le naturalisme est-il mort ? lui demanda M. Huret.

Je crois vraiment qu'il agonise et ma joie en est grande (répondit-il). La littérature de demain sera, je pense, une littérature d'idées exprimées par des formes, et ces formes significatrices, évidemment par réaction contre la platitude et la banalité des créations naturalistes, devront être magnifiques et rares, en dehors de la possibilité physique... J'essaye, en ce moment, cette expérience en un roman... sans me dissimuler que le public, de

longue date habitué au plat et précis terre à terre de la littérature immédiate sera, sans doute, dérouté par cette tentative. Mais qui sait aussi si quelques-uns ne se réjouiront pas d'être ainsi arrachés à l'ignoble réalité de leur au jour le jour !

C'est *Ailleurs*, ce roman. Du réalisme le plus cru, nous passons à l'*idéalisme* (Aurier préférerait dire l'*idéisme*) radical. Hier la matière, aujourd'hui l'idée ; l'imagination effrénée après l'imitation servile. Dans sa première œuvre, le romancier ne quittait la nature d'une semelle, ici il nage en plein rêve. Rapprochez de la chanteuse Bertha, vingt fois peinte vêtue ou nue dans sa carnation à la Rubens, l'être immatériel, désincarné que Hans, le héros d'*Ailleurs*, baptise Edwige, et qui sort de son cerveau comme l'héroïne de Gourmont, Sixtine, vient de sortir du cerveau d'Hubert d'Entraigues. Sans recommencer *Sixtine* (« un roman qui est quasiment un chef-d'œuvre », déclare Aurier à M. Huret), *Ailleurs* en dérive ; et j'en profite pour signaler sur cette portion de notre écrivain, ou sur cette heure, sa dernière heure, l'influence grande de Gourmont. Mais le livre de ce dernier est surtout métaphysicien ; c'est de la philosophie en roman, la démonstration expérimentale, quotidienne, du principe que Schopenhauer popularisa en disant que le monde est notre représentation, à chacun. Aurier fait œuvre sentimentale et de poésie. Considérant le principe symboliste comme démontré, il en développe, en l'appliquant à sa propre personnalité, cette conséquence que le rêve, source de beauté et de délices, doit remplacer la réalité, amas nécessaire de laideur et d'ignominies. Mais ses imaginations restent empestées du néo-baudelairisme que nous connaissons, et c'est son fonds décadent sous des formes symbolistes qu'il nous sert. *Ailleurs* fait le carrefour où le dégoût de la nature, d'autrui et de soi, l'indifférence à tout ce qui n'est pas l'Art (entendu comme le rebours du sain, du droit, du possible), la hantise du nouveau, de l'inouï, la phobie du présent esthétique et politique, la faim du scandale se joignent et se fécondent.

Crime, horreur et folie ! Ayant commencé par un attentat à la pudeur sur... la Madone, Hans finit par assassiner sa maîtresse. Les mobiles de ce forfait, nous les chercherons plus loin ; en voici les circonstances. Elles se déroulent dans le temple de « la terrible ville aux murailles de bronze », un jour où le grand prêtre de Moloch officie :

— Edwige, êtes-vous folle ? Etes-vous folle ?

Est-ce une vision ? Est-ce un cauchemar ? Ah ! voici qu'elle aussi, ma blonde, ma blanche Edwige, s'est jetée, comme une chienne affamée, grinçant des dents, dans cette boucherie humaine et qu'elle dispute, elle aussi, sa part de viande et qu'elle se roule en hurlant dans ce sang, dans tout ce sang...

— Vos bas blancs, Edwige, pourquoi n'avez-vous plus vos bas blancs ? Pourquoi vos bas sont-ils rouges, sont-ils si rouges ?

Ah ! quel délire la fait se tordre, hurler ainsi ? Et pourrais-je voir plus longtemps ses ongles et ses dents déchirer ces lambeaux ? Et moi, et moi, est-ce que je suis ivre ?

Ne suis-je point aussi à genoux, parmi ce sang, n'ai-je point les mains pleines de sang, et ne disputè-je point à Edwige un lambeau de chair ? Ah ! voilà maintenant que je me suis jeté sur elle, fou, les yeux sanglants, sur elle, sur ma bien-aimée, et voilà que je la terrasse, et que je déchire de mes dents sa gorge, sa gorge blanche.

— Oh ! oui, râle-t-elle, tue-moi, je veux que tu me tues, je veux voir couler mon sang, je veux être la naïade d'un fleuve de sang...

Et, en hurlant, je l'ai traînée par les cheveux jusqu'au plus proche autel, et j'ai arraché le coutelas d'or des mains du prêtre et j'en ai troué la poitrine d'Edwige et le sang a giclé comme une gerbe de rubis, jusqu'à mon visage, et le sang m'a aveuglé !

— Encore ! Encore ! râlait Edwige... Je veux voir couler mon sang... Je veux couler sur le sol en grand fleuve rouge... Encore !...

V

Le lecteur demande cependant ce qu'il doit penser de cet étrange garçon. Et s'il apprend que le héros de son *Irénée* appartient au sexe que les dialogues de Platon et les

« éthopées » du sâr Péladan nomment *androgyne;* que, critique, Aurier s'est complu à rechercher chez autrui les fleurs et les fruits qu'il cultivait dans son jardin ; que son humour voltige aussi volontiers que son lyrisme autour du macabre, il craint, le lecteur paisible et bucolique, de se trouver en pleine pathologie. Là-dessus, il regarde le portrait que donne le reliquaire. Ce masque puissant et volontaire, au vaste front blanc auréolé d'une crinière léonine, aux grands yeux vagues à la fois et fixes, aux lèvres sensuelles et crispées, au dur menton, épouvante et apitoie. On en fait l'image synthétique d'un Edgar Poe idéal. On loge dans ses rides une légion de vices et d'amertumes. Et sachant qu'Aurier est mort à 27 ans, on le voit victime — outre les hérédités ! — de la débauche physique et mentale, de la luxure, des livres, de l'alcool et de la faim. On l'imagine déshérité, et rapportant fidèlement à sa tombe la misère de son berceau. Ou bien on le fait naître dans l'aisance, pour lui construire une jeunesse malmenée par ses parents et par ses maîtres, justifiés par sa paresse et ses désordres ! On le chasse du foyer familial pour suivre le démon littéraire. Abandonné des siens, on l'envoie mener dans les bas fonds de la capitale,

Au milieu des haillons des truands et des gouges,

une bohème enragée, calvaire que termine la mort clémente au moment où le cabanon que pronostiquaient ses vers va s'ouvrir...

Et on se trompe. L'image d'Aurier, dans son livre, est le portrait d'un esthète fatalisé par un autre esthète, l'hommage d'un « fauve » de l'eau-forte à un « fauve » de l'encrier — et voilà tout. Belle tête, si on la regarde sans prévention, aux traits réguliers et purs et qui respirent l'intelligence et le sang-froid. Aurier n'a rien du Maldoror ; les qualités... boileausiennes de sa composition l'établissent ; mais il n'a joué ni les Gérard de Nerval, ni les Villon, et pas davantage, quoi qu'il en dise, les « nouveaux

Gilbert ». Sa vie quotidienne comme sa vie littéraire ont été favorisées. Il est mort d'une fièvre typhoïde, contractée au cours d'un des voyages à la chasse des paysages et des musées que lui permettait, chaque fois qu'il lui en prenait fantaisie, sa situation pécuniaire. Jusque-là, et malgré une vie sans ménagement de Quartier Latin et de Montmartre, il a joui non seulement de la santé, mais de la force ; haut de taille, large d'épaules, bâti pour vivre cent ans. Ses origines sont tranquillisantes. Du côté paternel, une série de propriétaires poitevins aisés ; maternel, une dynastie de fort honorables artisans carrossiers, berrichons de longue date. Son père, notaire d'une bonne étude, excellent homme que l'attachement à sa profession n'indispose pas aux lettres, a satisfait ses goûts pour la lecture, la peinture (il y aura chez Aurier un dessinateur et un coloriste adroits), les sciences naturelles (jusqu'à lui permettre d'imprimer à quatorze ans un certain *le Monde scientifique*) et les voyages enfin. Aurier le perd en 1883 au moment où, ni fort en thème, ni cancre, il vient d'être reçu bachelier, restant aux mains de la plus tendre et indulgente des mères. Satisfaite de le voir passer dans le temps normal sa licence en droit, accepter *(sic)* de se faire inscrire au barreau, cette mère ne mettra que des obstacles de forme à une vocation exprimée par l'étudiant dès son départ pour Paris, et ses subsides et ses gâteries n'auront de limites que celles que cet enfant gâté et d'ailleurs discret fixera. Aurier trouve en elle, et dans une sœur unique, sa cadette, des confidentes toujours prêtes. Comme il les accompagne aux vacances dans les villes d'eaux, il les tient au courant de ses ambitions, de ses travaux, de sa vie de brasserie et de cénacle avec un abandon, une franchise invraisemblables. Et dans cette correspondance il nous apparaît, l'auteur des *Pourries*, de *L'Œuvre Maudit*, comme une nature saine, heureuse, joyeuse même et éminemment sociable.

Est-ce à dire que son œuvre...? Ecartons d'abord un soupçon. Pour l'avoir appelé humoriste assidu, et en constatant dans

ses lettres, qu'on a bien voulu me laisser lire, un fort penchant à prendre la vie à la blague, ne laissons pas croire qu'Aurier, décadent et symboliste pourrait, comme eût dit Sarcey, s'offrir notre tête. Car on peut épistoler en auteur gai et littératurer en auteur grave. On peut même agir joyeusement et agiter des pensées sinistres, outre que la blague peut se nommer ironie, et alors servir de masque à une gravité profonde. Enfin, l'être gai, comme le triste, n'est pas d'une seule pièce, surtout à l'âge d'Aurier, et il y a temps et circonstances pour tout. L'illogisme, l'inconséquence criante ! mais le psychologue les rencontre constamment, et il est justement là pour expliquer leur présence. Que, dans le numéro du *Moderniste* où il publie *L'Œuvre Maudit*, dédié au terrible peintre qu'il désire avoir pour guide « dans l'abîme fatal et sanglant de l'enfer », Aurier, sous son nom de caricaturiste, Marc d'Escorailles, campe une cocotte et un gommeux en marché, cela ne signifie point qu'il ne s'est pas cru un pur *maudit* en rimant, et même en publiant son poème. Fumisterie, donc, l'œuvre « sérieuse » d'Aurier ? Pas le moins du monde. Insincérité, mensonge? Pas tout à fait. C'est une œuvre de tête, d'imagination. Aurier est sincère, mais artificiel. Ces deux termes ne sont pas contradictoires, chez un esthète, surtout, qui confond systématiquement art et artifice, qui puise dans son culte pour Flaubert la conviction de la toute importance de la forme et de la toute-puissance de la volonté, à qui Baudelaire enseigna la haine du réel, du sain, du normal. Victime satisfaite du milieu et du moment, Aurier croit à la décadence, à l'art pour l'art, au nouveau à tout prix, à l'opposition entre l'art et la nature ; il croit au bourgeois, il croit au maudit, parce que, autour de lui, tout le monde y croit, parce que, ces dogmes, l'effort quotidien de tous ceux qui visiblement ont du talent en établit l'authenticité et que la médiocrité ou le parti pris des adversaires la démontre encore. Pour comprendre que son œuvre puisse émaner d'une cervelle sans démence, il faut la situer

à son rang et à son heure. *Vieux*, *les Pourries*, *Ailleurs*, il faut les considérer non comme des accidents, mais des phénomènes dans une série de phénomènes analogues, produits dans la chaleur de la bataille. Sans nommer certaines folies que les errements d'Aurier ne dépassent pas (folies de jeunesse dont les fous sont devenus des écrivains très et parfois trop raisonnables), rappelons que la période de 1885 à 1895 est une période de révolution comme notre histoire n'en offre pas de pareilles. Et comme elle n'en connaîtra plus sans doute, puisque le principe générateur de la crise, celui de la liberté de l'art, grâce précisément aux outrances de ses partisans, demeure victorieux pour toujours. Crise de romantisme aigu, qui est au romantisme de 1830 ce qu'est 1793 à 1789, à la prise de la Bastille la Terreur. L'analogie se présente d'autant mieux que la littérature des décadents et des symbolistes s'accompagne de politique. Qu'ils soient mystiques ou anarchistes (ils sont l'un et l'autre en général), nos revendicateurs se comportent en mécontents sociaux, en adversaires de l'ordre établi. Et ces droits de l'artiste, qu'ils prétendent une bonne fois pour toutes mettre hors de discussion, ne sont qu'un compartiment des droits de l'homme. Terroriste parmi des terroristes, si nul ne se montre plus violent qu'Aurier, cela tient d'abord au caractère de son programme qui ne prête ni à la discrétion, ni au bon goût. Et puis à son propre caractère : enthousiaste, ami des coups, théoricien et absolutiste, à sa nature ambitieuse, à une dose considérable de franchise et de naïveté. Ce bon garçon, que ses premières lettres aux siens montrent comme le modèle de l'étudiant chanté par Xanrof, effroi des concierges du Boul'Mich et du « gérant du Muller », garde dans sa vie littéraire ses manières du Quartier. Il aspire au rôle de chef et, son bord plat en arrière sur ses longs cheveux, il mène le combat contre les ci-devant de la poésie, de la philosophie, de la critique, de la morale, ainsi qu'on mène un monôme. Mais les tendances et la tenue de son œuvre s'expliquent par des causes plus particulières.

VI

Voici ses manuscrits d'entre quinze et dix-huit ans. A cet âge on donne déjà des indications à l'analyste ; on lui dit au moins si l'on a ou si l'on n'a pas le tempérament poétique. Eh bien ! à cette question les vers d'Aurier ne répondent pas favorablement. Coulants, ingénieux, ils accusent par pénurie d'imagination, défaut de sentimentalité (ne lisez pas de sensibilité, ni surtout de sensualité), par absence de mysticisme, par abondance de sens critique, une nature prosaïque en diable. Un adolescent qui met en sentences, en refrains, en discours pareils, la nature, l'amour, la religion, pourra faire un écrivain, il ne deviendra pas un poète dans le sens que le romantisme a fait donner à ce mot. Et surtout quand il n'ignore pas ce que poésie veut dire. Celui-ci adore Musset. Il s'enivre avec l'imagination des *Contes d'Espagne* et des *Nuits ;* il y gagne à la maison, au collège des attitudes qui le font tenir pour un rêveur, un mélancolique. — « Cet enfant sera poète ! » répète sa bonne mère, en le voyant bayer aux nues, — mais il ne faut pas confondre contempler ou tout simplement observer avec rêver ; ou bien, rêver, avec capacité de créer du rêve. Car s'il versifie, et pas maladroitement, je le répète, ce sera dans le propre goût de Béranger, ce Musset moins les ailes, un Musset, aussi fermé au romantisme que l'autre y a été ouvert. Et Musset c'est Béranger plus le romantisme, plus la poésie. Aurier voit bien qu'il n'a pas d'ailes et que le romantisme ne lui en donnera pas. Alors il se retranche dans l'ironie. Il livre à sa positivité les tendances impuissantes que les beaux vers et les paysages ont mises en lui. La dernière pièce du cahier, une tartine inspirée de *Don Paez*, et où il ne s'agissait que d'être verveux avec un brin de romance, s'interrompt sur le mot de Cambronne et trois coups de grosse caisse. *Roger*, un long poème inédit, travaillé, fruit de sa vingtième année, s'ouvre sur le mode grandiloque et, après avoir imité *Rolla*, termine

en farce. Ici nous saisissons les deux temps et que l'ironie est venue, parce que la poésie ne venait pas. Mais voici, qui eut les honneurs de l'impression, une franche parodie de la *Nuit de Mai*, laquelle dépasse les bornes permises à l'esprit de prose, en revanche...

Regarde-moi. Ne suis-je pas assez cochonne?
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

Convaincu, après un exploit pareil, de sa gauloiserie congénitale, Aurier, quand il termine son droit, n'intitule plus que *Pochades* les élucubrations qu'il destine à je ne sais quels *Faucon Noir*, *Grillon* et autres contrefaçons de l'organe du « gentilhomme cabaretier ». Décidé à ne faire qu'un prosateur, attelé à son roman *Vieux*, où, dans la personne du grotesque mussetiste Coquillard, la poésie sentimentale reçoit son compte, l'art des vers ne lui est plus qu'un amusement chatnoiresque. Puis le démon le reprend ; et des cabarets et des caveaux sa muse aspire aux cénacles. La transition s'opère entre 1886 et 1888, pendant qu'il collabore au *Décadent*. On connaît l'aventure de cette gazette, qui, plutôt mystificatrice à sa naissance, et notamment de son propre directeur, le bon Anatole Baju, prend sans s'en apercevoir un ton assez littéraire pour finir en petite revue type et prototype. Aurier a suivi analogue évolution. Entré à demi fumiste chez Baju, il en sort esthète. Cette idée de décadence, où il n'a vu d'abord qu'un prétexte à gaillardises scandaleuses, à force de la retourner lui apparaît capable de supporter une philosophie et une esthétique.

J'achève un volume de poésies décadentes appelées à révolutionner le monde littéraire et à stupéfier la bourgeoisie (écrit-il au début de 1886 à sa sœur). Il y a des choses d'une déliquescence hyperbabifiante.

Mais déjà le dupeur est dupe. De ses *Pochades*, devenues les *Pourries*, il extirpe la fumisterie pure, tout ce qui ne cache pas de dessous, tout ce qui ne paraît pas « pensé ». De polissonne, sa Muse devient satirique. Il ne s'agit plus

de parodier Musset, il s'agit d'adjoindre à Baudelaire un Juvénal gouailleur et de fustiger le bourgeois, tout en l'offusquant.

Dam ! Ça ne sent pas bon, les immondes sentines
Où gisent les corps des vieilles races latines.

Puis un suprême échelon. — « Il n'est de poésie que du subjectif », note-t-il. Le décadent devient symboliste et l'objective satire cède le pas à l'examen de soi-même. *Les Pourries* se changent en *Marais du Cœur*. C'est sa propre déliquescence qu'Aurier va peindre. Voici *Les Grenouilles dans l'Ame*, *Contrition*, machines destinées à justifier son pessimisme, à lui établir des origines profondes, à mettre sur le compte de l'instinct les agissements de la volonté, à expliquer par la seule psychologie un cas aux quatre cinquièmes littéraire.

Dans l'étonnant classement du recueil, encore sans titre, qu'il préparait (ce classement que les éditeurs ont conservé en dit long sur sa manie théoricienne et la part que la volonté joua sur son inspiration !) il a placé ces poèmes au début de la 1re partie : *Les Psychiques*. Psychiques ou « psychies centripétiques : le moi conscient de lui-même, de ses vouloirs », le moi pur, par opposition aux *Intermédiaires*, « psychies centrifuges, modifiées par l'attraction du moi : amour, haine, passions morales, sociales, esthétiques ». On voit l'importance qu'il leur attachait, *lasciate ogni speranza* de son enfer ! Mais ces mensonges laborieux, est-il conscient de leur fausseté, quand il les perpètre? En se posant en victime de sa sentimentalité native, a-t-il réellement oublié l'évidente stérilité sentimentale de son recueil d'adolescent ? Certes, quand il symbolise ses « illusions perdues » (1) en de « blonds lilas » qui, à peine éclos, pourrissent sur le fumier de son cœur, « hier rayonnant et d'or comme une aurore » ; quand il métamorphose les pures, chastes, célestes « Rimes » de sa jeunesse en

(1) C'est le titre de la 4e pièce des *Psychiques*

habitantes du plus gluant et puant bourbier — son cœur, encore ; un cœur irrémédiablement souillé, grâce à l'excès paradoxal de son idéalisme, par le contact de la vie — nous trouvons qu'il ne manque pas d'audace ! Mais à force de jouer au Maudit, il a fini par se croire tel, et il trouve dans l'exercice de son personnage les jouissances coupables et les remords qu'il croit la condition du poète (et qui sont dans une certaine mesure, en effet, la condition du poète romantique).

> Et voilà maintenant, chastes filles du Ciel,
> O mes Rimes, voilà que vos gorges issues
> S'enflent au chaud contact des limons onctueux
> Et que vos corps, pris de frissons voluptueux,
> Se pâment aux suçons voraces des Sangsues !... (1)

Et une volupté d'artiste l'a secoué le jour où il s'est cru en droit de dire :

> — Si tels sont mes avrils, quels seront mes hivers ?
> Qui donc éclairera la nuit de mes journées (2) ?

Il veut violemment être poète. Il voit que sa nature le lui interdit, qu'il n'a chance de le devenir qu'en se plaçant au contre-pied de sa nature, qu'en vivant de mensonge et de suggestion. Et le drame de son œuvre joue entre son moi véritable et son moi acquis ; entre son tempérament matérialiste, gaulois, sceptique, railleur, prosaïste, et son désir ardent d'idéalisme, de romantisme, de foi, de poésie. Drame tragi-bouffon dans lequel le lecteur et l'auteur lui-même ne discerneront pas toujours où le sérieux finit et où le plaisant commence.

VII

Revenons à l'impardonnable *Nuit de Mai*. Cette pochade n'a pas pour seul intérêt de fixer le nom de l'infirmité lyrique du futur esthète. Elle en dévoile la cause, tout en en produisant l'effet. Ce qu'Aurier ne pardonne pas à

(1) *Les Grenouilles dans l'âme.*
(2) *Contrition.*

Musset, c'est sa conception relativement idéaliste (tout est relatif, ô Dante, ô Pétrarque !) de l'amour. Mais il ne bafoue pas son poète cher, il se gausse de lui-même. Il moque ce désir ardent et vague, irrésistible et irréalisable à la fois, d'aimer, de chanter, de souffrir comme Musset, qui s'agite... ou plutôt qu'il voudrait sentir qui s'agite dans son cœur. Console-toi (dit le Dieu que Pascal réclame), tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé ! Possible pour le sentiment du divin, mais pour le sentiment poétique : tendresse, mélancolie et mystère, Aurier voit bien qu'il y a une différence entre qui cherche et qui trouve.

Regarde-moi : ne suis-je pas assez ..

Cette Muse est exactement le genre de femme qu'exige le tempérament de ce gaillard sanguin, doublement gaulois, parce qu'il réunit un atavisme de villageois limousin et de bourgeois berrichons, et qui vient dépenser dans les brasseries et les caveaux du Quartier les réserves que (d'après Renan) accumule pour certains privilégiés la lente économie des aïeux. Elle est l'idole, dressée à renfort d'images et d'épithètes païennes, mais qui démontrent que païen et grec ne sont pas toujours synonymes, dans le poème intitulé *Chair :* la Bertha que nous voyons empaumer à « coup de viande » le père Godeau ; la garce de tréteau et de trottoir que les manuscrits d'Aurier présentent à l'encre, au crayon, à l'aquarelle sous toutes ses piles et toutes ses faces ; l'héroïne, enfin, de *Roger*, poème d'intention autobiographique, peut-être de signification certainement, et qui s'ouvre avec la clef : Dis-moi qui tu aimes, je te dirai qui tu es. Désespéré par la trahison d'une maîtresse, la rencontre d'un « ange » bâti suivant le type de son éternel féminin raccommode avec l'existence notre Rolla de brasserie. Et quand du septième ciel — de lit (le mot n'est pas neuf, mais il s'impose) — où cet ange l'a guindé, Roger retombera sur la terre, ayant découvert que l'amante est une vulgaire entôleuse, où croyez-vous qu'il aille se consoler ?

— Dans les poésies de Sully Prudhomme? — Non, au b..., et pas dans le plus tentant.

Et ce fut dans cet antre affreux
Avec une femme hydropique,
Au ventre flasque, aux yeux vitreux,
Dans des draps sales et pisseux
Qu'il consomma, triste et cynique,
Son suicide psychologique...

Carcasse! tu vas voir où je te mène. Son dépit d'un sensualisme inesthétique, antipoétique, inintellectuel, mais invincible; et sa volonté d'en guérir par une cure de dégoût, Aurier l'exprime sérieusement, sous les brutalités rhétoriciennes qui remplaceront la mélancolie interdite, dans *Chair*. Avec *l'Amante* (1) l'ironiste reparaît.

... J'ai choisi ma maîtresse très maigre, afin de sentir, au milieu de nos ardents baisers, les clous de ses vertèbres et le treillis de ses côtes et de me remémorer ainsi, en accomplissant l'œuvre de vie, que le squelette grimaçant de la mort veille et guette éternellement caché sous notre peau.

Triste post coitum! Leit-motiv de cette œuvre d'un bout à l'autre érotique. Ce qu'il y a de réel dans le pessimisme d'Aurier, ce qui constitue la portion que j'ai réservée en le taxant de littérature, vient de là: défaut d'idéalisme amoureux; incapacité d'illusions, et non pas excès et non pas puissance, comme *Contrition* voudrait nous le faire croire. Ce leit-motiv, *Vieux*, ne nous y trompons pas, le développe, indirectement, mais précisément; d'où la science, la sûreté psychologiques qui rendent intéressant, qui rendent touchant ce triste récit.

Ces qualités ne s'expliqueraient pas, quel que soit le don d'objectivité de notre écrivain, si, dans le commandant Godeau, Aurier ne s'était pas un peu peint lui-même, tel que, d'après ses « avrils » sentimentaux éclos sur le fumier du beuglant, il prévoyait ses « hivers ». Et *Vieux* confirme

(1) *Œuvres posthumes:* Mélanges.

la règle qui veut que notre premier roman, subjectif ou objectif, ait un caractère d'autobiographie. Mais laissons sa personnalité physique, lorsque, contrairement à son habitude, il ne s'est pas désigné, confessé, et tenons-nous à sa nature esthétique. En n'oubliant pas, toutefois, que l'esthétique, chez lui, est fonction du tempérament, la projection des goûts et des dégoûts corporels parmi le champ de l'esprit ; et que, dans l'antagonisme littéraire entre sa cervelle et ses sens, entre ses instincts et ses tendances, réside l'originalité de son cas.

VIII

Nous le découvrons alors de cette nuance gauloise qu'on appelle *rabelaisienne*. Il est rabelaisien, comme depuis le moyen âge on ne l'est plus. Il est né rabelaisien, comme on naît brun ou blond. Qu'est-ce qu'être né rabelaisien ? C'est, quand on a 19 ans et qu'on se trouve en visite chez un de ses oncles, en Poitou, écrire, ayant donné des nouvelles de la maison :

Rien autre chose de palpitant à te dire si ce n'est cette piquante anecdote advenue à la servante de la Boublagère.

La cuisinière de mon oncle est une fille à l'embonpoint mastodomestique ; son visage figure assez exactement la rotondité de la lune arrivée à son dernier quartier ; elle a au suprême degré ces carnations grasses et fermes que peignait Rubens. Bref, c'est une grosse et forte fille superbe de chair et de bonne santé. Or, l'autre jour, à l'heure exquise où le soleil vermillonne l'occident, où dans le ciel couleur de safran voltigent des vapeurs purpurines, la pauvre servante se trouvait, je ne sais pour quelle cause, à suivre de son pas léger comme celui d'un éléphant le chemin vicinal qui côtoie la ligne du chemin de fer. Peut-être avait-elle mangé avec excès de ces excellents haricots que produisent si abondamment les terres de la Boublagère ; peut-être subissait-elle à distance la néfaste influence du choléra. Je ne saurais rien affirmer ; mais toujours est-il qu'elle fut soudain prise d'un besoin aussi pressant que désagréable. La pauvre fille jeta un coup d'œil désespéré sur le chemin ; il était désert. Alors, n'hé-

sitant plus, d'un bond elle monte sur le rebord de la voie ferrée, d'un bras fébrile elle retrousse ses jupons et s'accroupit pleine de la volupté d'un besoin irrésistible qui s'accomplit. Elle était là depuis quelques instants inconsciente et béate. Tout à coup un bruit haletant et pressé retentit ; un express arrivait comme un ouragan. La belle cuisinière, tirée de sa rêverie, allait se lever, lorsque le train, poussant un sifflement strident, s'arrêta juste derrière la belle Vénus accroupie. Le mécanicien avait cru que le disque n'était pas tourné.

Prenez, l'un après l'autre, la correspondance d'adolescent de ses confrères du *Décadent* et du *Mercure*. Vous n'y trouverez rien de pareil. Un Mikhaël, un Samain reculeront d'horreur devant cette page ; ce paysan de Jules Renard, pour si peu bégueule qu'il veuille être, la regardera avec un... sourire pincé. Aurier l'écrit en courant, et à sa mère, — signe qu'il n'y entend pas malice. C'est de l'Armand Silvestre sans malice, en effet ; du pur instinct. Dans ses lettres d'étudiant, la haute graisse n'est pas rare et le mot propre est commun. Qu'on me permette d'en citer une ; je m'appuie si souvent sur elles ! et ce sera faire d'une pierre plusieurs coups. Toujours à sa mère :

Quant à ce que tu me dis de ma poésie de la *Revue Septentrionale*, je ne puis m'empêcher de trouver cela fort extraordinaire. Comment ! je veux symboliser « Mon Ame, Ma Pensée » par une femme qui vagabonde dans un paysage de rêve et tu me reproches de ne pas avoir revêtu cette femme *symbolique* du moindre jupon ou caraco. C'est comme si tu demandes à Puvis de Chavannes pourquoi il a peint nus les personnages de sa fresque du « Bois Sacré », pourquoi l'on ne met pas de culottes aux petits amours de boîtes de dragées ou de pantalons aux Jésus crucifiés... Tu devrais pourtant savoir qu'en Art c'est le nu qui est moral, et le vêtu qui ne l'est pas ; tu devrais savoir que rien n'est plus indécent que les feuilles de vigne, et que les nudités de Puvis de Chavannes (déjà cité) sont infiniment plus chastes que les polissonneries plus ou moins habillées des Chaplin ou des Gervex. — Cela soit dit non pour insinuer que je crois à la nécessité de la morale dans l'art et que j'ai l'intention

de ne faire que de l'art moral, mais pour démontrer que ta critique n'était guère justifiée.

— A propos du nu — tantôt mon cul le sera. Mon unique pantalon est dans un état de délabrement complet. Tu me dis de retourner chez le tailleur qui me l'a fait. Jamais de la vie...

Mais en dehors de la liberté de langage, Aurier touche à Rabelais par sa disposition à chausser pour l'humour ou le sérieux les lunettes du médecin. Il y a du carabin chez ce basochien sans conviction qui disposa, adolescent, de la bibliothèque d'un des siens, décédé au cours d'études médicales, et y prit goût. Maintes de ses *Pochades* semblent écrites pour des dîners d'internat. — « Un musée Dupuytren! » annonce le sonnet préface des *Pourries*. « Je pousse mon roman activement et je fais de la physiologie cérébrale pour me mettre au courant des matières traitées dans le cours de psychologie-physiologique de M. Soury, professé à l'école des Hautes Etudes et auquel je me suis fait inscrire » (Lettre à sa sœur 21 nov. 1887). Dans *Vieux*, Aurier accusera le côté médical avec un pédantisme qu'on sent compétent. C'est un médecin qui assiste aux progrès du gâtisme de Godeau. Car psychologie et physiologie c'est tout un pour lui. La scène où le commandant poursuit sa déclaration amoureuse, cependant que Bertha, accroupie, se soulage, nous le prouve. Scène si hardie qu'elle bat le record du naturalisme le plus... rectal (comme disaient en 1891 les transfuges de Médan). Scène qui n'est pas du Zola, en effet, mais du Rabelais (1) et qui se présente avec une simplicité, un naturel si grands qu'à la réflexion elle ne nous choque pas, ou pas autrement que si nous la rencontrions dans la nature où en effet elle est prise. Sans être jamais redescendu à une pareille profondeur, Aurier a marqué de la complaisance pour certaines images qui, au bon vieux temps, faisaient partie de l'art et que la pudeur,

(1) Gourmont l'a constaté avant moi : « C'est d'un genre de comique qui n'a de vulgaire que la forme et qui laisse dans le souvenir une impression de rabelaisianisme quasi grandiose » (Notice).

l'idéalisme romantique (défense de déposer des ordures contre ce mur) en ont exclues. A travers les vitraux gras du bouge de *Gigantomachie*, Aurier n'en montre pas moins

> ses jambes écartées
> La vierge ivre, épanchant sur l'indulgent trottoir
> Le trop plein des liqueurs fortes ingurgitées,

cependant que ses albums illustrent souvent des situations pareilles. La scène, épique de cocasserie, où le docteur Cocon, dans *Ailleurs*, lavemente sa lionne, c'est encore du Rabelais, et du Rabelais cette fois selon la formule ; car dans *Vieux* Aurier ne cherche pas à grossir. C'est, en tous cas, de ces pages comme seul, dans sa génération, il était capable d'en concevoir. Et nous verrons ce que son *Aveline* signifie.

Voilà la nuance. Pour revenir à la couleur, c'est parce qu'il est gaulois, comme on ne l'a guère été depuis que le romantisme est intervenu, qu'il a écrit avec *Vieux* le roman le plus réaliste qu'à ma connaissance le naturalisme ait produit, un livre auprès duquel non seulement *Madame Bovary*, mais *l'Assommoir*, mais les *Sœurs Vatard* paraissent des œuvres romantiques, idéalisantes. Je ne parle pas de la description matérielle, de la ressemblance physique, encore qu'auprès de ce photographe-là Flaubert, Maupassant lui-même aient l'air de peintres ; encore qu'il y ait chez les bourgeois et les villageois de ce berrichon un je ne sais quoi de plus, peut-être, qu'aux portraits des maîtres normands dont ils se sont, je m'en aperçois bien, inspirés :

> Il voulut entraîner Bertha hors de la métairie. Mais elle venait d'apercevoir une cane qui conduisait sa couvée à la fosse. Une envie la prie d'attraper un des canetons pour le caresser. Ce fut une course, des battements d'ailes, des coin coin assourdissants. Puis, quand elle eut le petit tout effarouché, tout tremblotant en son duvet jaune, elle l'embrassa, l'agaça, le calma, le mignonna, se fit mordre la langue.

— Bonjou! not' maître. Bonjou, not' dame!... fit la mère Moireau, qui s'était approchée.

Elle resta quelques instants immobile, embarrassée, riant bêtement, tortillant le galon d'un vieux tablier crasseux. Puis, elle ajouta :

— Ah! ils sont ben fins, ben mignons, les petits canards, et pis qu'y s'laissent ben manier!...

C'était une grande vieille, très sèche, un peu voûtée, aux os saillants en pointe. Une multitude de petites rides minces et creuses sillonnaient tous les coins de son visage anguleux et formaient sur son épiderme tassé et jaunâtre comme un réseau inextricable. Derrière ses paupières clignotantes, plissurées, bordées de chassie, de petites prunelles grises brillotaient fureteuses, actives, pointues, un peu dures. Elle semblait gênée de ses mains, de grosses mains maladroites dans l'oisiveté, inhabiles au repos, brunies, gercées, plissées, crassées, toujours mi-ouvertes. Comme les manches de son caraco étaient retroussées, ses deux grands bras maigres, d'un blond sale, nus jusqu'au coude, ballaient gauchement sur ses flancs. Ils semblaient faits d'une autre matière que l'énorme poing rugueux et brun. On les eût dit taillés dans de l'ivoire très vieux. Sous la jupe de toile verdâtre sale, déchirée, très courte, apparaissaient, chaussés de gros bas bleus, ses jambes nerveuses, fortes et grêles comme des triques, qui plongeaient dans des sabots de hêtre pleins de paille.

Mais, outre le photographe du dehors, il y a chez Aurier un photographe du dedans. Il n'est pas possible d'entrer davantage dans la peau des personnages. Tour de force d'objectivité, *Vieux* semble pensé et écrit par les personnages qu'il met en scène: le commis-voyageur Cassignol ou le comique-souteneur Tournesol. Prêter ses propres sentiments à ses héros, donner aux plus frustes pour exprimer leur joie, leur tristesse, leur curiosité non seulement sa langue à soi, l'auteur, mais son intelligence; les doter de sa psychologie, de son esthétique, de sa conception du monde, il y a là un contresens de réalisme que Flaubert, Zola, Huysmans lui-même, malgré que son attention ait été attirée sur ce danger, ont commis. Il est curieux de voir à

quel point Aurier y échappe. Je ne dis pas que l'art gagne à cette élimination de l'artiste et que le lecteur en éprouve plus de plaisir, surtout quand il s'agit d'un milieu aussi crapuleux et borné que celui où *Vieux* nous promène. Je préfère les contresens de Flaubert. Et cet enfant terrible d'Aurier, sans l'avoir voulu, mais non sans s'en être rendu compte, le coup fait, a joué un mauvais tour au réalisme absolu, démontré expérimentalement (comme il s'efforcera de le prouver théoriquement, quand, esthéticien pictural, il prônera l'art idéaliste) que l'art doit être autre chose que la pure imitation.

Mais j'en suis à constater la puissance de son instinct réaliste. Elle apparaît dans ce que j'appellerai ses atmosphères. Celle où respirent les convives du dîner qu'offre le capitaine Vercelin pour la pendaison de sa crémaillère nous transporte du livre dans la vie. A tel point que l'on voudrait être là où Aurier lui aussi va vouloir être : ailleurs. Comparez ce repas et l'orgie des chanteurs et de leurs amis, quand Bertha, devenue Mme Godeau, les reçoit à sa maison de campagne, aux scènes similaires qui sont chez Flaubert, chez Zola. Vous verrez la différence entre des imaginatifs et un réaliste pur, des romantiques et un classique. Pardessus ses maîtres modernes, Aurier, quand il ne recherche pas le grossissement rabelaisien, retrouve ce Scarron, sous l'autorité duquel il a eu quelque raison, en effet, de placer son livre répugnant et talentueux.

IX

Des raisons littéraires déterminent *Ailleurs*; et des morales. Il s'agit de racheter aux yeux de compagnons que le seul nom de Zola fait grincer les dents le navrant exemple de *Vieux*. Il s'agit aussi de se laver les mains et l'intelligence. Une purification ; « une rédemption ». Elle exige un changement complet de méthode et de modèle. Ainsi qu'a fait le lyrique, le romancier d'objectif devient subjectif, afin de remplacer l'or de prosaïsme du monde extérieur

par l'océan de poésie qui baigne son propre monde. Le thème de *Contrition*, toujours, mais exploité cette fois, en promesse de paradis.

Descends en ton âme !... Ton âme, enfant, est un jardin fleuri comme l'Eden où coule le Léthé que tu implorais... Un ciel éternellement bleu s'y mire en des lacs éternellement bleus. Il y a des montagnes roses, des gazons, des mousses et des bois de cytises. Descends en ton âme, enfant, et marche dans le paysage choisi au hasard de ta fantaisie à la recherche du bonheur. C'est là seulement que tu le trouveras ! Si tu veux sortir de toi-même, tu ne rencontreras que déceptions, amertumes et dégoûts...

Monde idéal, mais non irréel. Pour bâtir dans les nuages Aurier entend ne pas bâtir sur le sable.

Les rêves que nous faisons tout éveillés (explique-t-il à M. Huret) ne sont-ils pas logiquement déterminés, de l'aveu des physiologistes mêmes, par les faits matériels de notre existence ? Si donc je vous raconte la suite de ces rêves, ne sera-ce pas indirectement ma vie elle-même, intégralement, mais transposée dans un monde que j'estime plus beau et plus intéressant que celui où nous nous agitons ?

L'idée est ingénieuse : un imaginatif, un rêveur, un vrai symboliste, quelque Maeterlinck, une Rachilde, en pouvait tirer parti. Mais en aurait-il eu besoin ? Et sûrement, si Hans était tel qu'il désire être, il ne commencerait pas ses mémoires en s'écriant : « Une tranche de vie ! Une tranche de ma vie » ! — Tout cela souligne le positivisme incorrigible d'Aurier, l'abîme entre sa nécessité et son désir. Et ses façons outrancières connues, cela promet à foison de l'illogique, du contradictoire, de l'incohérent, de l'absurde. *Ailleurs* tient largement sa promesse.

Rien d'étonnant quand on précise l'intention de son auteur. Ce n'est pas une œuvre simplement idéaliste, c'est une manifestation de mysticisme qu'il se propose. Un comble ! s'écrierait le commis-voyageur Cassignol. Mais Aurier est mystique pour la même raison qu'il a été moderniste, et pour suivre, ou plutôt pour... précéder son milieu. L'his-

toire d'*Ailleurs* est assez celle du *Mercure de France*. Deux courants se mêlent dans la petite revue qui, fondée avec un programme plutôt naturaliste, devient rapidement la maison-mère du Symbole. Le fusil change d'épaule sous l'action de Gourmont, le Gourmont du *Latin Mystique*, embarqué lui-même, en tous cas encouragé par Huysmans dans un catholicisme plus que moyenâgeux : byzantin, à tendances non seulement antisociales, mais antiterrestres. Aurier appuie le mouvement avec le fanatisme d'un néophyte doublé d'un transfuge, et sa manie surenchérisseuse. Si quelqu'un doit muer la tour d'ivoire de l'esthète en une cellule de moine, ce ne sera pas un autre que ce voltairien né !

Hélas ! Pour son début Hans ne va-t-il pas couler une main démente sous les jupes de la Madone, et les soulever, « ces lourdes et raides jupes bénies », assez haut pour apercevoir, « au-dessus des bas d'or et d'argent tissés, un scintillement de marbre rose qui était la chair » ? — Ainsi, Aurier constate-t-il pour la religion ce qu'il a constaté tellement pour l'amour : qu'il ne concevra jamais l'idéal que sous des formes matérielles, que sa nature le brouille avec l'abstraction et la spiritualité. Et la suite de la confession développe sans pitié cette découverte...

D'où l'accent d'exaspération qui y retentit, et la façon sanguinaire dont ce pacifique Hans, mouton enragé, termine. Au bout de cent pages notre autopsychologue ne domine plus ses nerfs. Trouver le blasphème où on attendait la foi ! Semer de l'idéal et récolter du matériel ! Croire plonger dans le mystère et s'aplatir sur le sol ! Avoir promis des « créations magnifiques et rares » et aboutir à un idéalisme de chromo ! Cela fatigue à la longue ; et brusquement Aurier se tire d'une situation ridicule par le meurtre de sa chimère. L'œuvre idéalisante, romantique devient une œuvre de naturalisme excessif dont l'esprit gaulois, contrarié à coups de déliquescence et d'horreur, se rebiffe en cocasserie.

Et comme, dans ce roman symboliste, les moindres épisodes sont calculés, nous remarquerons la façon dont le héros passe du « fleuve du songe » dans « la terrible ville aux murailles de bronze ». Au milieu de leurs délices muettes, Edwige, oubliant leurs conventions, a parlé. Qu'a-t-elle dit? Une phrase insignifiante, ni favorable, ni défavorable au décor; mais elle s'est réveillée, celle en qui la sensualité de Hans sommeille, et voilà renversé le château de cartes !

Si les épisodes symbolisent, les personnages aussi. Son positivisme vomi, Aurier l'a malmené sur le dos de types grotesques, et l'on peut dire du Docteur Cocon et de l'ingénieur Bildebières d'*Ailleurs* ce que l'on a dit du Coquillard de *Vieux*, de la lyre duquel notre romancier fait jaillir des stances sentimentales qu'il avait, j'en jurerais, rimées sérieusement au temps peu lointain où Musset l'inspirait, lui aussi. En eux Aurier plus ou moins consciemment se bat lui-même; et cela explique l'amertume des plaisanteries colossales qu'il leur joue.

Issus du *Tribulat Bonhomet* de Villiers de l'Isle-Adam (à cette heure professeur d'humour d'Aurier comme il est le professeur de métaphysique de son co-équipier Gourmont), que sont donc ces monstres qui lavementent les lionnes en mal d'amour et organisent des battues au rossignol? — Des gens de science. *La Science!* Voilà la grande coupable du malheur des hommes, la cause du pessimisme qui afflige l'univers, la fabricante de la laideur moderne, grâce à qui du plus petit objet au plus grand, assiette à deux sous du Bazar de l'Hôtel-de-Ville, palmier de la Samaritaine, Tour Eiffel, romans de Zola et toiles de Meissonier (« ton Meissonier » — comme Aurier dit à sa mère), grâce à qui les sens et la pensée des esthètes se trouvent perpétuellement offusqués. A cette haine de la science *Ailleurs* doit quelques bons morceaux de cocasserie, mais d'une puérilité de signification que l'on constate avec une sorte de gêne. Dira-t-on que ce roman, quoique terminé, manque de fini? Qu'Aurier, s'il était resté vivant, aurait pu donner à ces dia-

tribes de premier jet plus de finesse dans l'expression et dans la substance plus de poids? J'en doute, il était dans le destin de cette œuvre vraiment trop paradoxale de faire une œuvre ratée.

Davantage encore dans le destin d'*Irénée*, œuvre prise, reprise et définitivement abandonnée. De ce repas, tantôt repas magnifique, tantôt repas ridicule, la malédiction de la science, de la connaissance, constitue le plat principal.— Et l'on y trouve un certain professeur Cubitus qui montre que, dans la bouffonnerie truculente, en vers aussi bien qu'en prose, Aurier pouvait aller loin. L'ancien directeur du *Monde Scientifique*, resté amateur de botanique et zoologie, y prend à partie les sciences naturelles, qui lui paraissent pour l'instant « conduire fatalement au scepticisme et à la peur de la pensée » ; qu'il faut accuser « de nous avoir fait cette société sans foi, terre à terre, incapable de ces mille manifestations intellectuelles ou sentimentales qu'on pourrait classer sous le nom de dévouement » (1). — Mais sitôt qu'il quitte la bouffonnerie, sur cet absurde terrain Aurier n'a plus à sa disposition que la rhétorique, et ce sont tirades de trois cents vers, qui en auraient aussi bien trois mille, si notre versificateur ne les coupait pas, et qui n'en seraient pas moins vides. A côté du vide d'Irénée, *Ailleurs* paraît plein. Cela se conçoit, car la pièce ne ressortit pas, comme le roman, à l'autobiographie. Et si, personnellement, notre esthète peut se plaindre de l'esprit sceptique, investigateur qui l'a fait au contraire de ce qu'il aurait voulu être, il lui est bien interdit de condamner l'idée de connaissance, l'idée d'examen, des points de vue généraux où son *Irénée* se place. La faillite de la science, Aurier devait laisser sa démonstration aux Huysmans ou aux Brunetière. Ni son génie, ni ses études ne le préparaient à ces fonctions de syndic... à la Duez que le Gourmont du *Latin mystique* a pu quelque temps remplir et dont il s'est vite débarrassé...

(1) *Essai sur une nouvelle méthode de critique.*

« *Le Manuel du Parfait assassin*. Etude sur la légitimité du meurtre au point de vue moral, sur sa nécessité dans toute société bien organisée, suivie de l'exposition théorique des principes de la science de l'assassinat, ainsi que des notions d'anatomie, physiologie, chimie, toxicologie, droit pénal, etc., etc., nécessaires à l'assassin moderne, par J.-B. LANCELOT, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques et de la Société de Philanthropie de Lyon (Morissot, éditeur) », — Aurier vise là ces maîtres psycho-physiologues, les Ribot, les Jules Soury, dont il vient de suivre avec ardeur l'enseignement. Ou peut-être Lombroso, le symbole du positivisme aux yeux des mystiques de 1891 et leur bête noire. Ces pages sont amusantes. Je les signale à la prochaine édition de l'*Anthologie des Humoristes*.

X

La distance marquée dans les poèmes, les romans, l'humour d'Aurier entre ce qu'il est et ce qu'il veut être, nous la mesurerions dans sa critique (critique surtout picturale). Là aussi il fut amené à se contrecarrer violemment. Là aussi cet esprit, disposé au bon sens, à l'équité, à la vérité, mit vigueur et persévérance à se rendre excessif, injuste, compliqué et faux. Disciple en puissance et forte puissance de Sainte-Beuve et de Taine, c'est contre leur doctrine que *l'Essai sur une nouvelle méthode de critique* est dirigé : « Hommes d'une grande valeur, d'une grande intelligence, mais dont le rôle fut si néfaste sur l'art contemporain qu'on doit en toute justice leur refuser la moindre admiration », déclare l'esthète.

Quand tout le portait vers ce qu'il appelle, avec des gestes dégoûtés, la *critique scientifique*, la vraie, l'unique, parce qu'elle contient toutes les autres : — celle qui se place devant les œuvres comme un naturaliste devant les animaux ou les végétaux ; celle qui écarte le plus possible (soyons tranquilles, il en restera toujours assez) les préfé-

rences personnelles; celle qui, tout en faisant de l'œuvre son principal objet, n'hésite pas à expliquer l'œuvre par l'homme, si l'œuvre n'est pas suffisamment claire toute seule ; cette critique qui, lorsque l'œuvre est pauvre et l'homme riche, se rattrape sur l'auteur ; celle enfin qui, sans se refuser au jugement esthétique, devient s'il lui plaît : *humani nihil a me alienum !* savante, sociologue, historienne : — Aurier soutient mordicus une critique subjective, partiale, polémique, étroitement esthéticienne. Et de quelle esthétique : la sienne ! ou plutôt celle que nous l'avons vu faire sienne si indûment. Méthode pleine d'inconvénients, dont le principal, en l'espèce, nous aurait déterminés à le laisser, lui, Aurier, dormir dans l'oubli. Mais la dialectique au poing, il se tient mieux qu'à manier le lyrisme ; et, au milieu des paradoxes et des sophismes, son génie, appuyé sur des connaissances abondantes et solides, jette de vives lueurs. Même quand il nie ou rabaisse l'influence du milieu — lui le plus significatif exemple que le tainisme puisse invoquer ! — même s'il jure que l'art véritable, c'est celui qui demande le moins à la réalité et le plus à l'imagination (comme si l'imagination des plus grands imaginatifs n'était pas une minuscule parcelle des capacités imaginatives de l'univers !) — même quand, ayant raison de voir dans l'originalité la condition indispensable de l'œuvre, il confond par trop indispensable avec suffisant — Aurier intéresse, enseigne. Son *Symbolisme en peinture*, à propos de Paul Gauguin, son étude révélatrice de Van Gogh sont de généreux morceaux, stimulants comme un coup d'alcool. Et les matérialistes crus, les copistes plats, littérateurs ou peintres, peuvent en faire leur profit. Comme je l'ai dit plus haut, le naturalisme absolu se tire mal des griffes d'Aurier. Les quelques études, réunies sous le titre : *Isolés*, ajoutent quelques motifs à ceux que l'on possède déjà pour admirer les génies idéalistes et mystiques. De même, par-dessus les toiles d'Henry de Groux, ce peintre de cauchemar en qui il a exalté ses propres aspirations décadentes, son commen-

taire projette l'idée que les grandes œuvres sont celles qui généralisent, qui synthétisent; qui, pour employer le jargon métaphysique, permettent de découvrir dans le phénomène la chose en soi. Là et ailleurs, on sent qu'il ne lui faudrait pas grand'chose pour être un juge modèle. Que lui faudrait-il, en effet ? Etre lui-même. Malheureusement, à part quelques chroniques sur des Salons, sensées, spirituelles, et dont l'une, *Les Aquarellistes*, rappelle la manière de Rivarol, sa critique appartient à la période où il se tourne le plus le dos.

Oui, sans doute, c'est là du mysticisme, et c'est le mysticisme qu'il faut aujourd'hui, et c'est le mysticisme qui seul peut sauver notre société de l'abrutissement du sensualisme et de l'utilitarisme. Les facultés les plus nobles de notre âme sont en train de s'atrophier. Dans cent ans, nous serons des brutes, dont le seul idéal sera le commode assouvissement des fonctions corporelles, nous serons revenus, par la science positive, à l'animalité pure et simple. Il faut réagir. Il faut recultiver en nous les qualités supérieures de l'âme. Il faut redevenir mystique. Il faut réapprendre l'amour, source de toute compréhension.

Mais hélas ! Il est trop tard pour reconquérir l'amour dans toute son intégralité primitive. Le sensualisme du siècle nous a désappris de voir en la femme autre chose qu'un bloc de chair propre à l'assouvissement de nos désirs matériels. L'amour de la femme ne nous est plus permis. Le scepticisme du siècle nous a désappris de voir en Dieu autre chose qu'une abstraction nominale, peut-être inexistante. L'amour de Dieu ne nous est plus permis.

Un seul amour nous est encore loisible, celui des œuvres d'art. Jetons-nous donc sur cette ultime planche de salut. Devenons les mystiques de l'art.

Et si nous n'y réussissons, retournons tristement à nos auges en gémissant le définitif *Finis Galliæ*.

Ainsi conclut l'*Essai sur une nouvelle méthode de critique* (1). Mais ici, comme dans *Ailleurs*, nous sommes au

(1) Ou du moins une note trouvée dans les papiers d'Aurier et que les éditeurs ont pensé (justement, je crois) être une préparation de conclusion.

point culminant de la crise, et Aurier n'aurait pas tardé à imiter Hans. Impossible d'aller plus loin, et comme il n'était pas de ceux qui restent en place, il eût fait nécessairement machine en arrière. Son conte d'*Aveline* (1), la dernière chose qu'il ait écrite (juillet 1891), est sur le chemin du retour.

Il y avait une fois une jeune fille qui s'appelait Aveline. Elle était si belle et si douce avec ses grands yeux couleur de myosotis, ses chairs pâles commé du lait, et ses longs cheveux presque blancs que les garçons du pays, qui n'étaient pourtant point des poètes, la prenaient tous pour un ange qui avait perdu le chemin du Paradis.

C'est pourquoi Notre Seigneur Jésus-Christ vint la chercher et la réintégrer avec les lys et les anges. Et pendant une journée entière, il n'y eut point d'être plus disposé qu'Aveline à marcher dans l'azur et à chanter les louanges du Très-Haut, et à boire le nectar.

Mais le soir on la vit inquiète, anxieuse. Une imperceptible crispation altère le calme de son visage ; elle se mord les lèvres ; elle fait le tour de chaque nuage, impatientée de trouver partout des anges, des archanges et des chérubins.

— « Mais je ne sais pas, je ne vous comprend pas », lui répondit l'un d'eux, qu'elle se décida à questionner tout bas en rougissant. Et comme elle insistait, il appela d'autres anges et d'autres archanges et d'autres chérubins, et tous dirent : « Nous ne savons pas... nous ne comprenons point... nous n'avons jamais entendu parler de cela » Alors Aveline s'éloigna et se mit à pleurer.

Notre Seigneur Jésus-Christ, qui était assis à la droite de son père, l'aperçut toute en larmes et lui fit signe d'approcher :

— Eh ! quoi ! lui dit-il, vous pleurez, Aveline ? Vous pleurez dans le Paradis ? Qu'avez-vous donc, Aveline ?... — Seigneur, dit-elle, c'est sans doute le nectar, tout le nectar que j'ai bu... et les anges n'ont pas voulu me dire...

(1) Inséré dans *Mélanges*.

Elle s'interrompit pour éclater en sanglots, et comme Notre Seigneur Jésus-Christ ne comprenait point encore, elle fut obligée de se pencher à son oreille et de lui dire tout bas, en rougissant, ce qu'elle avait dit aux anges...

Aveline a été rendue à la terre. Elle ne déteste point les lys de son jardin ; elle évoque avec plaisir le souvenir des musiques célestes, mais le Paradis ne la tente plus. « Car elle sait bien, mainténant, qu'elle n'est point un ange, point du tout un ange. »

Au moment où la mort le prit, Aurier s'apercevait définitivement, je crois, qu'il n'était point du tout un ange, et qu'il avait tort de vouloir faire l'ange, aussi bien Gabriel que Lucifer. Car, comme dit l'autre, qui veut faire l'ange fait la bête. Aurier *a fait la bête* et il a mis beaucoup d'intelligence à faire la bête, et c'est parce qu'il était très intelligent qu'il a pu faire la bête si longtemps et si fort.

Heureux artistes qui trouvent leur art tout bâti, leur chemin tracé ! D'autres doivent se chercher, se conquérir. Dans cette conquête certains ont de la chance, et certains jouent de malheur.

Aurier a joué de malheur, mais c'est surtout parce qu'il est mort à 27 ans. Ne lui faisons pas de reproche. Ses efforts, si intempestifs qu'on les juge, lui auraient servi. C'était une bonne préparation, un entraînement. En ce qui concerne la technique, il n'avait plus à apprendre et ses laborieux poèmes lui avaient tout enseigné. Et puis il était utile qu'un génie comme le sien s'incorporât un peu de substance romantique, s'idéalisât quelque peu. Puisque nous sommes certains qu'il se tirait de l'abîme où il avait fallu qu'il tombe, n'ayons regret que de sa fin prématurée. Songeons que s'il eût vécu, tout ce que j'ai étudié comptait à peine dans son œuvre ; que la critique n'aurait pas eu à y faire plus d'allusions qu'aux tentatives lyriques et dramatiques de Zola, à ces poèmes, contes, pièces où le futur auteur des Rougon-Macquart s'acharna des années, sans parler de

ses premiers romans dont aucun, à beaucoup près, n'égale le début d'Aurier. Songeons qu'il en est de même pour Balzac, pour Flaubert peut-être, et pour beaucoup d'autres. Morts à l'âge d'Aurier, peu de nos grands écrivains auraient laissé ce qu'il a produit; ce qu'il a produit dans les conditions les moins favorables où se soit trouvé un artiste.

1913

MARCEL COULON.

DEVANT LA MORT

—

N'as tu pas dit : fantômes vains, ce sont des formes
Sans couleur, sans regard, sans désir et sans voix ?
L'aube renaît ; il n'est plus l'heure que tu dormes,
Détourne-toi des vains fantômes que tu vois.

Les premiers jours d'automne ont été si moroses,
Si ternes, si trempés de boue et de brouillards
Qu'un uniforme ennui s'étendait sur les choses
Et les passants glissaient, tels des spectres blafards.

Eveille-toi. Ne plonge plus au fond du gouffre,
Exalte-toi dans les prestiges du matin ;
Ecoute murmurer la terre au cœur qui souffre
L'hymne réconfortant de son espoir certain.

Qu'importent les douleurs et les chutes lointaines ?
Ceux-là qui sont partis ne reviendront jamais.
Rafraîchis ton esprit avec l'eau des fontaines
Des nocturnes erreurs en qui tu te complais.

L'ombre n'alourdit plus les plaines ; le silence
Emplit l'espace et vibre où frémit la clarté
Sur les chaumes, autour des meules, dans l'air dense
Et pacifique où se survit le bel été.

Le superflu regret d'un passé qui s'écroule
Et la tristesse avec les larmes et le deuil,
C'est le breuvage épais dont s'abrutit la foule :
Toi, regarde plus haut ! dresse-toi sur le seuil,

Dresse-toi sur le seuil au soleil qui ruisselle ;
Les sources de la vie ont jailli sous tes yeux ;
Contemple se mêler la force universelle
Dans les cris de la terre et les frissons des cieux.

Il n'est pas vrai que tout se dissolve en poussière,
Ni que seul le néant de nos désirs soit sûr ;
Les visages des morts brillant de beauté claire
Sourient à nos regards tendus vers le futur.

Il n'est pas vrai que tout succombe et disparaisse ;
Nous sommes faits de ceux qui furent avec nous ;
En nous grandit leur joie ou gronde leur détresse,
Essaims tumultueux en d'incessants remous.

Le temps viendra bientôt qu'à ton tour tu t'endormes
Dans l'impassible nuit qu'on croit sans lendemain ;
Ta forme se fondra parmi les autres formes...
Délivre-toi du deuil et des fantômes vains.

ANDRÉ FONTAINAS.

28 septembre 1916.

NOTRE CORPS IMMORTEL

—

Spiritualistes croyant à l'immortalité de l'âme, ou matérialistes pour qui la mort clôt, définitivement et sans espoir de survie aucune, la série des actes par lesquels s'affirme l'être vivant, tous les hommes, quelle que soit la religion à laquelle ils appartiennent, la doctrine philosophique qu'ils aient adoptée, s'accordent sur un point, à savoir que notre corps, lui, n'est pas immortel.

Peut-il le devenir ?

C'est là une hypothèse qui n'a guère été envisagée jusqu'à présent que par les romanciers seulement ; en dernier, avec *Celui qui vaincra la Mort*, par Bruno Ruby, et depuis par Marcel Rouff dans *Le Monde à l'Envers*. Cependant, pour audacieuse qu'elle semble, elle n'est pas, nous allons le voir, ni si fantastiquement imaginaire, ni aussi scientifiquement insoutenable qu'elle le paraît dès qu'on l'énonce.

Notre corps immortel ?

Peut-être.

Une remarque s'impose tout d'abord, qu'avait déjà faite Metchnikoff : nous ne possédons pas l'instinct de la mort naturelle. En d'autres termes, nous ne souhaitons pas sortir de la vie ainsi qu'on se lève de table après un bon repas ; nous n'appelons pas la mort comme un reposant sommeil après une journée de fatigue. De là, ces impressions de malheur, de châtiment souvent immérité, de tristesse, d'épouvante, que presque toujours nous ressentons devant la disparition d'un être humain, malgré l'expérience plusieurs fois séculaire qui nous enseigne que c'est pour nous tous l'aboutissement inévitable de la vie. Cette douloureuse sur-

prise, constamment neuve, ne constituerait-elle pas, s'est demandé M. Jean Finot, un témoignage de notre aspiration inconsciente à l'immortalité?

> ... Cet instinct, dont le défaut paraît être tant regretté par certains biologistes, ne se manifestera peut-être jamais, pour cette simple raison que certains êtres élémentaires étant immortels, il se peut que l'homme aspire d'une façon inconsciente au privilège dont jouissent les protozoaires (1).

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que la plupart des hommes se résignent mal à l'idée de disparaître un jour, et la recherche de la fameuse Eau de Jouvence symbolise assez bien leurs aspirations secrètes vers l'éternelle jeunesse et l'immortalité. Ce n'est pas que l'on se soit interdit pour cela de traiter d'utopique et de paradoxale cette prétention à vouloir humaniser un attribut qui fut et demeure encore l'apanage des dieux.

Mais nous savons que récemment un célèbre physicien anglais vient d'élever au rang d'une théorie scientifique la légendaire transmutation des métaux, de retrouver dans les émanations du radium la pierre philosophale des alchimistes; et, depuis Galilée, tant et de si multiples preuves nous ont été administrées de la facilité avec laquelle l'utopie de la veille se transforme le lendemain en une prosaïque réalité vite incorporée à nos usages, à nos idées, que l'on voudra bien au moins admettre que la série des merveilleuses découvertes qui ont totalement bouleversé nos jugements, renouvelé nos habitudes, modifié profondément nos moyens d'action sur la nature, ne saurait être définitivement close.

On nous objectera que la question de la vieillesse et de la mort compte parmi celles qui ont le plus vivement préoccupé l'esprit des hommes, suscité de nombreux écrits, provoqué de copieuses recherches, sans que cependant nous puissions découvrir dans cet ensemble de travaux et de livres une réponse satisfaisante.

(1) Jean Finot : *La Philosophie de la Longévité*, Schleicher, éd.

Cette pauvreté de résultats pratiques par rapport à cette abondance d'études prouve-t-elle que le problème doit être considéré comme insoluble ?

N'est-il pas, au contraire, plus logique d'en inférer que cet insuccès résulte de causes qu'il importe tout d'abord de découvrir, sous peine de renouveler les mêmes fautes que nos prédécesseurs et de nous fourvoyer à leur suite dans une identique impasse?

Nous reconnaîtrons, en effet, que le problème a été abordé par sa face la moins facilement accessible, et sans doute aussi avec un manque de préparation qui devait fatalement conduire à un échec.

C'est ainsi que, d'une part, en majorité, les chercheurs, au lieu de suivre cette méthode féconde qui part du simple pour s'élever au complexe et les eût conduits à commencer par l'observation des conditions de la durée de la vie chez les êtres organisés rudimentaires, si l'on peut dire, inférieurs, ont préféré la méthode inverse et ont attaqué la question en essayant de discerner les causes de la vieillesse et de la mort chez l'homme. Ces efforts n'aboutirent à rien de net. Ils mirent tour à tour au premier plan l'artériosclérose, l'accumulation de sels minéraux insolubles dans nos tissus, la déchéance des cellules composant nos principaux organes, cœur, cerveau, foie, reins, etc. Metchnikoff incrimina l'activité insolite des globules de notre sang (phagocytes et leucocytes). Le Professeur Marinesco découvrit un certain pigment, apparaissant sur le tard dans les cellules nerveuses, celles de notre cerveau et de notre moelle, pigment auquel il attribuait la déchéance progressive de nos facultés intellectuelles.

D'autre part, les théories générales sur la vie demeuraient rares, incertaines, vacillantes, peu fondées. Pour nous en tenir aux plus modernes, les théories *vitalistes* avaient, on le sait, dû faire place peu à peu, au cours du dernier siècle, à des conceptions qui ne considéraient plus les phénomènes de la vie sur un autre plan que les réactions des corps

non organisés et tendaient à en rendre compte par le jeu ordinaire des lois de la physique et de la chimie.

Toutefois, on ne s'était pas encore débarrassé d'un certain mysticisme. Il se traduisait par une tendance à l'explication *finaliste* : on transposait ainsi dans la nature le mécanisme de l'esprit humain, causant volontairement de multiples effets en vue d'un but, d'une fin à atteindre.

Il ne s'agissait plus de la volonté d'un dieu, mais, par exemple, de celle d'un Génie de l'Espèce, dont le but était la conservation de l'espèce, mais dont les moyens, les décisions, les arrêts demeuraient tout aussi obscurs et non moins sans appel que la Fatalité antique, ou les décrets implacables d'un démiurge. Ce qui durait ne subsistait que pour servir, non plus la gloire du dieu, mais les desseins de cette entité mystique. Ce qui disparaissait mourait parce qu'inutile ou nuisible aux fins de cette dernière déesse : l'Espèce.

Au demeurant, la même certitude de l'impuissance humaine à modifier soit la Fatalité, soit le Plan divin, soit leur ultime substitut, rendait stériles à l'avance les efforts des philosophes et des savants. Ils se bornaient à espérer une amélioration du triste sort de l'homme, analogue à celles obtenues déjà en thérapeutique, un sursis à l'exécution, une maigre remise de quelques années accordée à ce condamné à mort dès sa naissance.

Dans la période actuelle, la science, après s'être libérée du vitalisme, de l'anthropomorphisme, tend à éliminer de ses hypothèses les derniers vestiges de ces tendances, soit le finalisme. Il est trop tôt encore pour établir un bilan des résultats de cette nouvelle manière de voir. Tout au plus pouvons-nous enregistrer, au point de vue qui nous occupe, la réfutation de théories séduisantes, mais fausses, et l'apparition de nombreux faits provenant d'expériences plus nombreuses encore, restés trop souvent sans lien entre eux, sans ce rapprochement d'où naît une féconde idée générale, parce qu'ils émanent de savants occupés à des recherches

particulières, isolés dans leurs laboratoires et leurs préoccupations spéciales.

Et voici démasquée une troisième cause d'insuccès, tout aussi importante que les précédentes, sinon davantage. L'étendue, chaque jour accrue, de nos connaissances commence à devenir un obstacle à leur progrès. Elle interdit, même à un spécialiste, de connaître *tout* ce qui concerne sa partie, limite le champ de son action, rétrécit son horizon, s'oppose aux larges synthèses, aux vues d'ensemble audacieuses, plus simplement disperse les efforts et stérilise ainsi une admirable moisson de documents qui s'éparpillent dans les bibliothèques, oubliés presque aussitôt que publiés.

§

Nous venons de montrer pourquoi, malgré leur mérite, qui, pour certains, fut grand, nos prédécesseurs n'ont pu réussir à trouver de remède assuré contre la vieillesse et la mort, et comment entravaient leurs recherches à la fois la complexité de l'être humain, sujet de leurs études, leur propre soumission à une pseudo-évidence, la mort, fin dernière de tout être vivant, et la dispersion de leurs travaux.

Il nous reste, en évitant les écueils que nous avons signalés, soit en adoptant une méthode résolument opposée à celle que ses résultats condamnent, en rejetant les anciens préjugés théoriques, en rapprochant des faits non encore confrontés, à demi ignorés, à tenter d'utiliser ces connaissances jusqu'ici dédaignées pour indiquer de quelle façon on pourrait transformer le rêve de tous les hommes, prétendu utopique, en une réalité prochaine, et rendre notre corps immortel.

§

Parmi les théories générales de la vie qui s'opposent à notre manière de voir concevant l'immortalité comme un attribut possible de l'homme, celle de Weissmann est la plus célèbre et la mieux connue.

On sait qu'il n'admet l'immortalité de la matière vivante que pour une partie de nous-mêmes. Tout être vivant, très différencié, serait composé d'un *germen* immortel, et d'une enveloppe, *soma*, périssable.

A l'origine, la matière vivante, ainsi que l'avaient observé les biologistes, ne périt pas : elle se divise. Les protozoaires ne disparaissent donc que pour renaître, en ce sens qu'une amibe, par exemple, atteignant un certain développement, se sépare en deux, engendrant deux nouvelles amibes qui recommenceront la même opération, et ainsi de suite.

Weissmann en déduisait que les composés cellulaires plus différenciés, parmi lesquels il rangeait l'homme, gardent un *germen*, analogue aux protozoaires primitifs, dépositaire du privilège de cette immortalité qui persiste au travers des générations, le *soma* support du *germen* périssant seul à chaque génération.

Il s'en faut, d'ailleurs, que les choses se passent toujours ainsi dans le monde des protozoaires. Un auteur dont nous avons déjà mentionné ailleurs les expériences (V. G. Danville : *Psychologie de l'Amour*, Alcan), M. Maupas, ayant fait des recherches sur la multiplication des infusoires ciliés, a constaté qu'après un nombre, variable selon les espèces, de générations par scissiparité, ou dédoublement, les derniers venus présentaient des symptômes de sénescence, et pour ne pas mourir, pour se rajeunir, étaient obligés de s'unir, opération inverse de la précédente. Dans le premier cas, une amibe se sépare et forme deux amibes ; dans le second, deux amibes séniles se conjuguent et n'en font plus qu'une.

En réalité, Weissmann, aussi bien que Maupas, ont frôlé la vérité sans l'apercevoir, ou plutôt ils n'ont soulevé un pan du voile qui cache le secret de la vie immortelle que pour le laisser retomber, sans oser aller au delà, hallucinés eux autant que le plus humble des ignorants, et de la même façon, par le mirage de néant où habite le fantôme

menteur, ironique, menaçant et terrible du Squelette à la Faux.

C'est ce qui ressort, avec une lumineuse évidence, de deux séries d'expériences concordantes, quoique très différentes, poursuivies séparément pendant ces dernières années par Loeb, le frère du célèbre physiologiste Jacques Loeb, en Amérique, et par Metalnikoff en Russie.

Elles montrent nettement que, soit qu'il s'agisse d'un groupe de cellules différenciées de notre corps, soit que l'on opère sur un protozoaire, la matière vivante se comporte *identiquement* dans les deux cas : elle *meurt* ou NE MEURT PAS, suivant les *conditions du milieu* où elle est placée, et non, comme le croyait Weissmann, selon son degré de différenciation, ni, ainsi que Maupas l'avait déduit de recherches incomplètes, après plusieurs générations épuisant en quelque sorte une jeunesse et une vitalité primitives des protozoaires. L'immortalité ne doit donc plus être considérée à la façon d'un privilège accordé au *germen*, et transmissible seulement par lui de générations en générations. Ce privilège s'étend à *toute la matière vivante* qui nous compose, mais sous certaines conditions.

On sait, en effet, qu'une greffe d'un fragment de tissu ou d'organe meurt assez rapidement, si on la laisse en place une fois reprise. Or, Loeb, au cours des expériences auxquelles nous venons de nous référer, est parvenu à lui conserver *indéfiniment* la vie, en la changeant *indéfiniment* de milieu.

La durée de la vie serait donc uniquement conditionnée par le renouvellement du milieu vital.

Ce fait est confirmé par les expériences de Metalnikoff, effectuées de 1917 à 1919. Il a pu observer, de son côté, que, contrairement aux conclusions de Maupas, il n'y a ni sénescence entraînant la conjugaison, ni mort des protozoaires, si l'on prend la précaution de placer les amibes dans un milieu sans cesse renouvelé. Il a ainsi obtenu, alors qu'après 315 générations Maupas constatait les signes de

déchéance qu'il a relatés, 3.000 générations sans trace de vieillissement.

Ainsi, la mort n'est plus le sort inéluctable de toute matière vivante. Il semble, au contraire, que la matière *organisée* devienne par là même immortelle, et que ce soit le milieu où elle vit qui s'épuise, non elle-même.

Nous savons désormais le remède certain à la vieillesse et à la mort, et qu'il ne réside pas uniquement dans le procédé de la conjugaison, renouvelé des protozoaires, pour réaliser en créant un nouveau milieu le rajeunissement indispensable, puisque, pour les protozoaires eux-mêmes, il en est un autre. Nous savons encore que, protozoaires ou greffe, c'est-à-dire matière vivante peu ou beaucoup différenciée, rudiment d'organisme ou organisme complexe, se comportent identiquement à cet égard.

Cherchons à présent comment on pourrait pratiquement obtenir une modification du milieu vital entraînant un renouvellement de ce milieu, et par conséquent une prolongation quasi-indéfinie de la vie, chez un être vivant.

A la lumière de ces connaissances nouvelles nous pouvons déjà discerner les raisons de l'insuccès des tentatives de Brown-Séquard et des essais de culture de notre flore intestinale effectués par Metchnikoff. Ils ne pouvaient modifier qu'une infime partie du milieu vital humain. De même pour les greffes du Dr Voronoff, qui ont fait tant de bruit récemment : le caractère très *particulier* de cette sorte d'opothérapie la condamne au point de vue d'une application *générale* (1).

N'existe-t-il pas d'autres moyens?

(1) A ce propos, nous tenons à préciser le sens que nous attribuons à ce terme « application *générale* », afin d'éviter toute méprise. Si l'on sait, depuis les expériences de Steinach, en 1911, que l'influence de certaines glandes est susceptible, après leur greffe sur un sujet, de modifier le cerveau, la forme extérieure, et jusqu'au squelette de ce dernier, c'est-à-dire de provoquer des changements considérables et très étendus, il n'en est pas moins vrai qu'il ne s'agit là que d'une influence dont les effets gardent, malgré tout un caractère déterminé, spécial, en un mot « particulier » et dont les limites sont indiquées par la nature même de ces glandes.

Jusqu'à ce jour, il semble qu'ils n'aient pas été soupçonnés, probablement pour les diverses raisons que nous signalons plus haut, et surtout, comme l'indiquent suffisamment les recherches que nous venons de citer, parce qu'on ne s'applique pas à trouver la solution progressive du problème en partant des données les plus simples, mais on commence par l'homme au lieu de finir par lui.

Continuons donc l'examen de cette question de la vie et de la mort, en passant à des êtres déjà plus complexes que les *protozoaires*.

Nous trouverons, chez certains *rotifères*, appartenant à la classe des vers, et chez certains *acariens*, un curieux phénomène, connu de longue date (1), état intermédiaire entre la vie et la mort. On n'ignore pas, en effet, que ces animaux, vivant dans les eaux stagnantes ou la mousse humide, lorsque l'eau s'évapore ou que la mousse se dessèche, subissent à leur tour une dessiccation qui peut devenir complète. A ce moment, et tant que subsiste leur dessiccation, ils demeurent en état de *mort apparente*, puisqu'ils n'accomplissent plus aucune fonction vitale, et que cependant il suffit d'une goutte d'eau pour leur permettre de revivre.

Quels changements peut produire cet état de dessiccation, cette suspension prolongée, longtemps parfois, entre la vie et la mort, dans l'évolution ultérieure de l'animal?

Nous ne pensons pas qu'on se soit préoccupé de les rechercher : nous ne savons rien de précis là-dessus.

Il est certain toutefois que la durée de la dessiccation entraîne *mathématiquement*, si l'on peut dire, une prolongation correspondante et rigoureusement égale de la durée de la vie. C'est ce qui, dans l'*Homme à l'oreille cassée*, forme le thème sur lequel s'est exercée la brillante fantaisie d'Edmond About : un officier français, fait prisonnier à l'époque des guerres du Premier Empire, est desséché par un savant allemand. On le retrouve dans cet état et on le

(1) Il fut rapporté par Levengouk, au commencement du XVIIIe siècle.

rappelle à la vie sous Napoléon III ; naturellement le héros n'a pas vieilli, et a gagné ainsi cinquante années de survie.

En transférant à l'homme une propriété des rotifères, Edmond About n'a peut-être, sans le savoir, qu'anticipé à la manière de Jules Verne, dont l'imagination créa le sous-marin dans *Vingt mille lieues sous les Mers*. Car, depuis, on a découvert un autre procédé de dessiccation ; et ici, nous allons continuer à nous élever dans la série des êtres et nous rapprocher peu à peu de l'homme.

Cet équivalent de la *dessiccation* des rotifères, entraînant lui aussi l'arrêt de la vie sans provoquer la mort, s'obtient aisément non plus par *déshydratation*, soit en *évaporant les liquides* contenus dans l'animal, mais par *congélation*, soit en faisant passer les divers *liquides* de l'organisme à l'état *solide*. Ces expériences sont assez connues, surtout en ce qui concerne les Insectes et les Poissons.

Bakhmetieff a pu vérifier que le point de congélation des liquides du corps était dépassé par un léger saut que fait la température du corps de l'animal à un moment donné, et qu'il attribue à un phénomène de surcongélation. Par exemple, il a constaté que les liquides du corps d'un Papillon se solidifient à — 1°,5 dans une éprouvette. Or, si l'on abaisse la température du corps d'un Papillon à — 9°, il arrive que cette température remonte à — 1°,7 pour ensuite s'abaisser progressivement. Ce saut, selon Bakhmetieff, correspond à l'instant de la prise en masse, de la solidification des liquides surcongelés.

Toutefois, on ne peut abaisser indéfiniment la température de l'animal. Il est un point, dit léthal ou mortel, que l'on ne saurait dépasser sans entraîner sa mort, point variable selon les espèces. A — 10°, les scarabées meurent, les mouches résistent ; à — 11° les punaises ne sont pas tuées. Certains papillons supportent jusqu'à — 13°. Par contre, M. Pictet a pu maintenir 28 poissons dans un bloc de glace à — 20°. Après deux mois, la fonte de la glace a permis de

constater que les poissons n'avaient nullement souffert de cet arrêt de vie prolongé.

Cet état de vie latente et de mort apparente, qu'on a appelé l'*anabiose*, se trouve donc entre le point de congélation et le point léthal. Il est analogue à l'état de dessiccation des rotifères : l'animal reprend ses fonctions vitales, dès qu'il n'est plus desséché ou congelé.

Mais la température du corps des Insectes est généralement celle du milieu ambiant, sauf quand ils battent des ailes, où elle s'élève. Les Poissons sont, comme chacun sait, des animaux à *sang froid*. On aurait donc été tenté de croire l'anabiose impossible chez des animaux à *sang chaud*.

Bakhmetieff cependant résolut d'essayer, et choisit d'abord, chez les Mammifères, des animaux à *température variable* : ce sont les mammifères hibernants, marmottes, chauves-souris, etc., animaux à sang chaud, durant l'été, et dont la température s'abaisse au cours du sommeil hivernal.

C'est justement ces chauves-souris, qui se trouvaient déjà dans l'état d'hivernage que Bakhmetieff a prises pour ses expériences.

Une chauve-souris, préalablement liée (pour qu'elle ne se débatte pas dans le cas où elle se réveillerait), était placée dans un récipient refroidi par un mélange de neige et de glace. Dans le rectum de l'animal on introduisit un électro-thermomètre, composé de deux fils très fins, l'un en nickel, l'autre en fer, soudés entre eux à leur extrémité. Pour marquer la température, on procédait exactement de la même façon que dans les expériences avec les insectes, c'est-à-dire au moyen d'un galvanomètre. La température de l'air qui entourait la chauve-souris était de — 22°.

Tout d'abord, la température du corps de la chauve-souris était de + 26°4, puis, après une heure de séjour dans le récipient froid, elle descendit jusqu'à 0° et continua de descendre encore plus bas.

A la température de — 2°1, on a pu observer un petit « saut » vers le haut, comme chez les insectes, puis la baisse

de la température continua jusqu'à — 4°. A ce point, la chauve-souris fut retirée du récipient, déliée et posée sur la table.

Nous nous sommes penchés tous les trois, raconte M. Bakhmetieff, vers la chauve-souris pour mieux l'observer. Au toucher, elle était dure et ne présentait aucun signe de vie. Petit à petit, ses ailes s'abaissèrent et tout à coup apparut un faible mouvement du côté de l'abdomen, la chauve-souris commença à respirer !

Au premier moment, notre joie fut telle que nous ne savions plus quoi faire, mais bientôt le docteur Bourèche sortit sa montre et se mit à compter le nombre des respirations. Six minutes après sa sortie du bain froid, la chauve-souris avait 9 respirations à la minute, mais celles-ci étaient irrégulières et interrompues. Dix-sept minutes plus tard, on comptait déjà 19 respirations à la minutes et, après trente-six minutes, 212 respirations.

L'anabiose des mammifères était découverte, il ne restait plus qu'à l'étudier. On a trouvé que, dans différentes conditions, le « saut » de la température chez la chauve-souris varie : quelquefois, elle ne monte que de — 2°1 C., à — 1°9 C., d'autres fois, la différence atteint 6°. « Si la température du corps de la chauve-souris descend au-dessous de — 9°, l'animal ne revient plus à la vie (1). »

Ces expériences de Bakhmetieff sur les mammifères hibernants furent malheureusement interrompues par la mort du savant, non sans qu'il ait lui-même indiqué de quelle façon il comptait les poursuivre avec les mammifères à sang chaud et *température constante*.

Il semblerait cependant impossible d'essayer d'obtenir une congélation totale chez ces derniers, puisque les expériences de Cadisse démontrent qu'une souris meurt lorsque sa température atteint + 18°, et celles de Pictet que la température du corps ne peut descendre à + 22° chez le chien sans le faire périr.

Mais Bakhmetieff avait trouvé une solution ingénieuse.

(1) Résumé et traduit du russe par Mme Cheinisse. (*Le Froid*, numéro du 25 mai 1914.)

Il se proposait de transformer, par une préparation préalable, un animal à *température constante* en un animal à *température variable*, c'est-à-dire placé dès lors dans les mêmes conditions que les animaux hibernants, et sur lequel, par conséquent, il devenait possible d'opérer avec le même succès que sur une chauve-souris. Il rappelait à cet égard que, dès 1895, Dubois, ayant constaté que l'hivernage des marmottes coïncide avec une certaine augmentation de teneur de leur sang en acide carbonique, eut l'idée de faire respirer à d'autres mammifères un mélange d'oxygène et d'acide carbonique, et obtint ainsi, chez des lapins, une sorte de léthargie pendant laquelle il réussit à abaisser leur température de 30°.

Peut-on, par le procédé de Dubois, et comme l'espérait le savant russe, obtenir l'anabiose de tous les mammifères, y compris l'homme?

Il est douloureusement regrettable que la mort de Bakhmetieff ait brutalement terminé ses essais, d'autant plus qu'aucun savant n'a tenu à les reprendre, malgré l'importance du problème posé, car Bakhmetieff lui-même signalait déjà l'intérêt que présentait l'anabiose au point de vue thérapeutique : si on pouvait provoquer cette congélation dans des conditions inoffensives pour l'homme, les bacilles de la tuberculose étant détruits après quelques semaines d'exposition à une température de — 6°, il y aurait là un remède efficace contre cette maladie — et sans doute d'autres.

Relativement à la vieillesse et à la mort, cet état de vie latente, en admettant qu'il puisse être entretenu pendant une période assez longue, constituerait déjà un gain appréciable en suspendant durant ce temps l'action, actuellement destructive, de la vie. Mais n'obtiendrait-on pas davantage ?

La simple logique voudrait qu'il en soit ainsi. Nous avons vu, avec les expériences de Lœb, qu'une *modification*, un changement du milieu, équivaut, au point de vue de la con-

servation indéfinie de la vie, au *renouvellement* total employé par Metalnikoff. Or, un abaissement de température considérable constitue à coup sûr une *modification* importante qui se traduit d'ailleurs par l'état d'anabiose, différent de l'état de vie normale. Ce procédé doit par conséquent conduire à des résultats identiques à ceux des expériences précédentes, c'est-à-dire offrir un moyen de transformation *générale* du milieu vital, entraînant la *prolongation de la durée de la vie*, et nettement supérieur aux essais *particuliers* tentés jusqu'ici.

On a peine, en effet, à concevoir un mode de vie si contraire à tout ce que nous étions accoutumés d'appeler la vie, un état tellement ressemblant à la mort et qui ne soit pas la mort, par quoi un animal devient un bloc de matière rigide, en apparence inanimée, au cœur immobile, sans battement, dont les humeurs et le sang sont solidifiés, les muscles rigides, et chez lequel nul organe ne garde la souplesse et les fonctions habituelles. Et comment admettre qu'une métamorphose de ce genre, aussi profonde, aussi totale, aussi absolue, ce repos insolite, complet, s'étendant à des vaisseaux, à des glandes, à des muscles qui, d'ordinaire, ne le subissent jamais, ne transforme pas l'existence ultérieure de l'être qui l'a connue ?

Il faudrait pour cela assimiler l'être vivant à un objet de pure mécanique. Immobiliser les rouages d'une pendule par l'arrêt du balancier ne change évidemment pas le degré d'usure des dents et des pivots, qui demeurent les mêmes lorsqu'on la remet en marche. Mais rien n'autorise une pareille comparaison : un être vivant ne fonctionne pas à la façon d'un appareil d'horlogerie ; il répare lui-même ses pertes, se nourrit, se fatigue, se repose ; et la durée de la matière vivante, nous l'avons vu, paraît, contrairement à celle d'une pièce mécanique, devoir être mesurée non par son usure propre, mais par le vieillissement des composés qui l'entourent. Il semble donc, *à priori*, impossible que l'anabiose, en créant des conditions de vie toutes

différentes de la vie ordinaire, ne révolutionne pas du même coup les conditions habituelles de la mort.

Toutefois l'importance de cette recherche de l'influence que peut avoir l'anabiose sur l'évolution ultérieure d'un être vivant n'a même pas, répétons-le, été soupçonnée. L'on ne s'est guère préoccupé que des applications immédiatement pratiques et lucratives de ce procédé. M. Pictet l'a étudié en vue du transport des poissons vivants et congelés dans des blocs de glace au lieu de wagons-citernes. Bakhmetieff envisageait son application à la conservation des ichneumons et autres ennemis des insectes nuisibles qu'on expédierait ensuite partout où il en serait besoin. Le gouvernement de la Californie a d'ailleurs réalisé cette application, par l'élevage et la conservation en frigorifique de coccinelles qui exterminent ensuite les pucerons, grands ennemis des vergers. Bakhmetieff proposait également l'anabiose des abeilles, leur entretien dans un frigorifique devant revenir moins cher que le miel qu'elles mangent pendant l'hiver ; celle du bétail, afin de réaliser une économie analogue sur sa nourriture, durant la saison froide, et... l'empêcher de maigrir !

Enfin, ajoute Mme Cheinisse dans l'article que nous avons déjà cité, ne pourrait-on pas appliquer l'anabiose à l'homme pour réaliser, au moins en partie, les rêves fantastiques des utopistes sur la prolongation de la vie ?

On le voit, l'idée n'est même pas venue, ni aux savants, ni à leurs commentateurs, que l'anabiose pourrait agir *physiologiquement*, modifier, autrement que par une prolongation *mathématique* de durée, le cours ultérieur de l'existence d'un être.

Notre hypothèse d'une influence du froid, dépassant la *prolongation mathématique* de la vie, et créant un nouveau milieu susceptible de provoquer une *prolongation biologique*, analogue à celles obtenues par Lœb et Metalnikoff, risquerait donc de n'être étayée que par la simple logique.

Car l'on ne saurait raisonnablement élever au rang de preuves expérimentales de notre manière de voir les résultats favorables obtenus en thérapeutique par l'emploi de l'eau froide pour abaisser de 1° ou 2° la température anormalement élevée d'un malade, non plus que les faits curieux rapportés de l'extrême longévité de certains poissons, les carpes de Fontainebleau, par exemple, encore que pour ces dernières on puisse songer à l'anabiose par la congélation.

Mais, à défaut des renseignements qui nous manquent sur la prolongation possible de la vie chez les animaux ayant subi l'anabiose, d'autres faits déjà connus, en dehors de l'emploi de l'eau froide en thérapeutique, que nous venons de citer, ne se rencontreraient-ils pas, qui soient susceptibles de nous indiquer à cet égard les effets d'un abaissement sensible de la température interne ordinaire d'un être vivant?

Eh bien, si ! il en existe quelques-uns. Par exemple, une série d'expériences faites sur des jeunes grenouilles a mis en évidence que si l'on soumet un certain nombre de celles-ci à une température plus froide que le reste de leurs congénères du même âge, leur développement est *deux à trois fois plus lent*.

D'autre part, Jacques Lœb, au cours d'expériences sur des larves d'oursins, a enregistré pour un *abaissement de leur température de 10° une* PROLONGATION DE MILLE FOIS LA DURÉE DE LEUR VIE !

Ce dernier fait, très net, confirme, on le voit, entièrement notre hypothèse et nous apporte ainsi une éclatante vérification expérimentale. Le physiologiste américain attribue cette prolongation extraordinaire à l'augmentation du pouvoir propre aux lysines, que le refroidissement porterait au coefficient 3, entraînant par une mystérieuse multiplication l'application du coefficient 1.000 à la durée de la vie. Négligeons cette interprétation, difficile à contrôler, l'existence des lysines étant elle-même actuellement très discutée en chimie biologique. Le fait en soi n'en reste pas moins

acquis. Or, étant donné que, depuis 1895, il est prouvé que, par le procédé de Dubois, on peut sans danger obtenir un abaissement de la température interne d'un mammifère à température constante, allant jusqu'à 30°, sinon, comme le pensait, peut-être à juste titre, Bakhmetieff, en 1914, jusqu'à l'anabiose, rien ne s'oppose donc à ce que l'on étende le bénéfice de cette opération à tous les mammifères y compris l'homme, et que l'on obtienne ainsi une nouvelle confirmation des découvertes de Lœb et de Metalnikoff sur l'*immortalité* de la matière vivante, plus spécialement *de notre corps*.

Beaucoup d'entre nous, d'ailleurs, s'accommoderaient d'une simple prolongation, à la manière des larves d'oursins, de *mille* fois la durée de la vie normale, sans renouvellement ultérieur.

Vieillir d'une année tous les dix siècles, quelle femme ne souscrirait d'avance à ces nouvelles et agréables conditions de vie ?

Et cependant, parmi les rares romanciers qui aient traité le sujet, ceux en particulier que nous avons cités plus haut, bien qu'ils obéissent dans leurs œuvres à des tendances diamétralement opposées, s'accordent pour considérer l'immortalité, non comme une acquisition heureuse, mais à la façon d'un châtiment infligé au crime que l'homme commet, selon eux, en intervenant dans l'ordre établi par Dieu (Bruno Ruby) ou par la Nature (Marcel Rouff).

Sans rappeler cette absence de l'instinct de la mort naturelle, à laquelle nous avons fait allusion au début de cette étude, l'horreur universelle qu'inspire la mort, peine suprême, inscrite à ce titre dans la généralité des Codes, nous nous permettrons d'objecter que l'œuvre humaine, ses efforts, des plus simples aux plus complexes, offrent, à quelque époque que l'on se reporte, le même caractère : l'homme, depuis la préhistoire jusqu'aux civilisations actuelles, tente partout et toujours de modifier à son profit les conditions d'existence qu'il a trouvées sur terre, et n'y

parvient qu'en organisant, autant qu'il le peut, le chaos naturel.

Des pilotis lacustres, des briques ornant les palais assyriens, aux jardins de Versailles et au vol quotidien de nos avions, rien ne se rencontre qui ne s'érige en trophée péniblement conquis au cours de la longue guerre, menée par l'homme contre l'aveugle, la stupide, la marâtre Nature, l'éternelle Ennemie, et qui ne témoigne ainsi, pour les croyants, du don merveilleux que Dieu fit à l'homme d'une étincelle de Son Esprit.

Au surplus, la prolongation même renouvelable et quasi indéfinie de la vie, équivalant à l'immortalité de notre corps, ne supprimerait pas la mort du même coup. Il resterait suffisamment d'imprudences, de maladies, d'agressions, d'accidents mortels, sans compter les divers moyens d'occire en détail ou en masse son semblable que l'homme a notablement perfectionnés au cours de ces dernières années.

Et c'est ici que la nature prend une terrible revanche, en interdisant à l'homme d'agir sur lui-même aussi facilement qu'il opère sur elle, car la mentalité de l'homme varie moins que les décors qu'il crée en façonnant le monde à sa guise. Cette impuissance, Remy de Gourmont l'avait appelée « la loi de constance intellectuelle ». Et, malgré l'optimisme, l'élan idéaliste d'un Bergson proclamant que « le mental déborde le cérébral », notre « mental » demeure en réalité fort peu différent de celui de nos ancêtres des cavernes et de nos frères inférieurs. Les mêmes instincts le gouvernent, les mêmes sentiments le régissent, avec un égal despotisme : nous possédons, enracinés en nous, l'instinct de la Propriété individuelle, comme la plupart des Carnivores — essayez de reprendre, au chat le plus familier et le plus doux, la souris qu'il garde entre ses griffes !... — celui de la Famille, à la façon du Cerf et de la Biche, prêts, ainsi que beaucoup d'autres animaux, d'ailleurs, à se sacrifier pour leurs faons ; celui de la Société,

avec les troupeaux d'Herbivores, et même les Poissons ; les Castors nous ont appris à abattre les arbres, à construire des demeures et à les grouper ensemble, sans que notre Politique atteigne cependant leur sagesse, ni l'ordre des Abeilles et des Fourmis ; nous savons chasser en bandes, sous la direction des anciens, comme les Loups ; jouer entre nous, puis nous mordre, comme les Chiens.....

. . . .

Aussi, la réelle utopie, nous espérons qu'à présent on voudra bien l'admettre, consisterait plutôt à supposer, pour un avenir prochain une humanité dont l'esprit, le « mental », aurait perdu son animalité, que d'imaginer, dans le même temps, notre corps ayant gagné l'immortalité.

GASTON DANVILLE.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES KURDES

—

Les Kurdes ne sont pas connus en France. Quelques résidents et voyageurs en Orient ou les savants spécialistes comme M. de Morgan mis à part, l'opinion publique est très mal éclairée sur ce sujet. Tout au plus se rappelle-t-on vaguement le triste rôle que ce peuple a joué dans les événements d'Arménie. Il est d'autre part évident que cette ignorance est nuisible à la compréhension des questions politiques qui prennent naissance dans les régions jadis délaissées, mais actuellement clamant leur droit à l'existence et exigeant qu'on s'y intéresse. Sans parler de la question de Mossoul, qui pourrait un jour revenir sur le tapis et pour laquelle un peu de lumière sur les Kurdes serait de première importance, sans nous préoccuper du sort du Kurdistan en général, nous croyons que, la question de Mésopotamie battant son plein, il est important de prêter notre attention aux divers éléments de population qui s'y agitent. Si par conséquent cet intérêt est justifié par son actualité, on ne saurait passer sous silence que toute une partie de la Mésopotamie est habitée par les Kurdes et que ce peuple est loin d'accepter docilement n'importe quelle domination étrangère. Rappelons-nous, en effet, que déjà, l'année dernière, il y a eu quelques informations éparses dans la presse sur les attaques kurdes contre les officiers et fonctionnaires britanniques à Akra et Amadia (au nord de Mossoul) (1). Bien qu'on ne mentionne par les Kurdes dans les nouvelles de Mésopotamie,

(1) Au commencement de cette année les Anglais ont été obligés d'envoyer une expédition « against the truculent Kurds north of Mosul ».

il est à présumer qu'ils ne restent pas tranquilles et qu'ils guettent peut-être le moment propice.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les tribus kurdes qui habitent la partie nord-est de la Mésopotamie; nommons cependant les principales — telles que les Djaffs et Hamavend dans les environs de Souleymanieh, les Chouans entre Altoun-Kepru et Kerkouk, les Dizéis du côté d'Erbil, les Talabanis, les Daoudas, les Zenguinanes et les Badjilanes tout le long du Chatt-el-Azm et vers la ville de Khanékine.

Il s'agira pour nous, dans cet exposé forcément succinct, de montrer la structure sociale des Kurdes, de pénétrer un peu dans leur vie et leurs coutumes.

Or, tous ces éléments, en majorité nomades et fluides, nous montrent en premier lieu qu'ils sont régis par le principe de désagrégation si contraire à notre conception de la vie sociale. Non seulement toute la masse kurde, en Perse et en Turquie, qu'on peut évaluer à 3 millions environ, s'émiette en une infinité de tribus, mais ces tribus elles-mêmes se subdivisent habituellement en sections plus minimes encore, à cause des querelles interminables entre les membres d'un même groupe, les chefs héréditaires aspirant tous au pouvoir. Tantôt les uns réussissent à imposer leur volonté, tantôt les autres se séparent de la tribu pour ne pas supporter la suprématie du rival. — Il est bien entendu que les relations d'une tribu à l'autre sont aussi celles d'une paix armée. Si les tribus voisines ne se battent pas, parce que voisines, elles sont toujours sur le qui vive. Du reste ceci n'est que trop compréhensible dans un milieu où la notion de propriété est encore à l'état primitif, où les relations ne sont pas régularisées par un pouvoir coërcitif reconnu et accepté, où enfin la cohésion sociale est absente et où chaque homme armé est lui-même son juge.

Il ne faudrait pas cependant conclure de ces remarques générales que les Kurdes vivent dans un état d'anarchie perpétuelle et qu'ils ne reconnaissent aucune autorité. Loin

de là. Toute cette masse, au premier coup d'œil si instable et si incohérente, a une hiérarchie qui lui est propre. Et ici, au premier plan, apparaissent les cheikhs.

Pour la plupart, les cheikhs sont les descendants de ces missionnaires arabes qui venaient prêcher l'Islam dans les montagnes du Kurdistan, qui s'y sont établis et peu à peu se sont assimilés aux Kurdes, à tel point que maintenant ils sont devenus les piliers et les défenseurs du sentiment national kurde. Un autre changement s'est produit de même chez eux : de prédicateurs religieux et de chefs de confréries qu'ils étaient au commencement, à force d'élargir le cercle de leur influence, d'agrandir le nombre de leurs adeptes, ils ont fini par devenir des chefs temporels, ils s'enrichissent, possèdent des troupeaux, disposent de nombreuses suites armées.

Mentionnons quelques-uns des cheikhs vénérés par les Kurdes en Mésopotamie. Ainsi, à Souleymanieh, les descendants de Kak Ahmedi cheikh, représentés par le cheikh Ahmed ibn cheikh Saïd. Ce cheikh Saïd et sa nombreuse famille, qui se targuait de son origine de la tribu des Koreïchites (la tribu du Prophète), avait dans le temps une grande influence politique, s'étant mis au service d'Abd-ul-Hamid pour la propagande parmi les Kurdes persans en vue de faciliter les annexions turques. Entre parenthèses on n'a mis fin à ces convoitises ottomanes que juste à la veille de la guerre, alors qu'étaient terminés les travaux d'une commission de délimitation turco-persane avec participation de commissaires russes et anglais. Revenant à cheikh Saïd, il faut dire qu'un beau jour, soupçonné de mal servir les ambitions de la Porte, il n'a pas seulement été conduit à Mossoul, mais il a été mis à mort. C'est alors que son fils aîné, cheikh Kader, s'enfuit chez les Hamavend et les soulève contre les Turcs. La tribu des Barzanis se joignit à la révolte et les Turcs eurent beaucoup de mal à remettre les choses en ordre. Après quelques infructueuses expéditions militaires, ils durent capituler et satisfaire à toutes les demandes de la

famille du cheikh assassiné. Notons, en passant, que cheikh Marouf, le frère aîné et le remplaçant du cheikh Saïd, ne connaît pas du tout la langue turque, ce qui est presque une règle générale pour la majorité des Kurdes. Une autre famille influente est celle du cheikh Ali Talabani, dont le représentant, cheikh Mohammed Ali, habite Kerkouk. Plus au nord, à Amadia (ou Behdinane, déjà mentionnée plus haut), la famille du cheikh Nour-ed-Dine Bérifki et, à Akra et Zibar, celle des cheikh Barzanis et Bedjilis exercent leur pouvoir. Pendant la guerre, les Turcs ont exécuté le cheikh Abd-ous-Salam Barzani, et c'est son frère, cheikh Ahmed, qui est maintenant le chef de cette famille. Quand aux cheikhs Bedjilis, ils sont surtout connus pour leur opulence. Il y a en outre des cheikhs très écoutés à Chemdinane et Aoraman, régions particulièrement inconnues et peu accessibles.

De cette brève énumération le lecteur a pu conclure que notre affirmation quant au rôle nationaliste joué par les cheikhs est fondée et que les Turcs méfiants ne s'arrêtaient pas devant les répressions, qui ne faisaient d'ailleurs qu'exalter le sentiment kurde. Malheureusement, pendant la guerre, le commandement de l'armée du Caucase n'a pas eu de politique kurde bien tracée et elle manquait surtout d'uniformité sur les fronts divers. Autrement on aurait peut-être pu tirer profit de cette animosité qui caractérisait les relations turco-kurdes.

Au point de vue religieux, nous l'avons dit, les cheikhs sont les chefs des confréries des derviches. Ces confréries varient entre elles quant aux rites et certaines particularités, mais les plus répandues au Kurdistan sont les derviches Nackhbendis (cette compagnie est autremente dite « la chaîne d'or », elle est très ancienne et a été fondée par un certain Pir El Khodja Mohammed Beha-ou-Dine de Boukhara). Le rite des derviches Kadris (fondé par Abd-el-Kader Guilani, un mollah kurde dont le tombeau se trouve à Bagdad et est très vénéré), bien qu'il ait été introduit le premier chez les Kurdes, a maintenant moins

d'adeptes. Nous ne pouvons pas nous attarder sur la théorie du dervichisme ; qu'il nous soit permis de remarquer que dans cette franc-maçonnerie musulmane les confrères appartiennent aux différents degrés de perfectionnement et d'initiation (« tariqat ») et ils passent de l'un à l'autre sous la conduite de leurs supérieurs (« mourchide », c'est-à-dire « celui qui met sur le chemin droit »). Ils aspirent au perfectionnement moral et à la contemplation de la Divinité aux moments de l'extase. Pour y parvenir, ils ont recours aux prières spéciales à sens mystique (« zikr » et « talquine ») qu'ils accompagnent de certains gestes. Les derviches se livrent à ces pratiques mystico-religieuses dans leurs maisons de prière (« tekké ») qu'on trouve généralement dans les résidences des cheikhs. Chaque cheikh a ses représentants (« khalifeh ») presque dans toutes les tribus importantes et par leur intermédiaire tout le Kurdistan est couvert d'un filet imperceptible pour l'étranger et qui permet aux cheikhs à tout moment de mettre en mouvement leurs intrigues.

Dans tout cela il nous faut dégager le principal, à savoir que la propagande des derviches qui pensent à rétablir la pure foi de l'Islam et la puissance de Khalifat est nettement panislamiste et que les cheikhs sont des adversaires convaincus de toute influence étrangère. Ils en préservent leurs adeptes autant pour des motifs religieux que pour garder les profits personnels et la puissance qui disparaîtraient du jour où le Kurdistan serait réuni au monde civilisé. Quoi qu'il en soit, il faut bien avoir en vue que le point de départ dans la question kurde est tout indiqué par l'importance des cheikhs et qu'il faut toujours tenir compte de leur influence, de leurs sympathies et antipathies, du nombre de leurs adeptes, etc. Rappelons-nous que, dans ce cas, nous ne faisons que soulever un peu le voile qui garde jalousement le mystère musulman dans le monde entier. Que ce soit Chamile au Caucase, avec ses « murides » (adeptes) intrépides, qui s'opposa autrefois à la

domination russe, ou les cheikhs Senoussi et autres marabouts et confréries en Afrique du Nord ou, enfin, un de nos cheikhs kurdes, — on se trouve toujours en face de la même force d'autant plus dangereuse qu'elle est occulte et trop souvent méconnue. Sur un mot du cheikh les tribus qui le reconnaissent saisissent leurs armes, comme nous l'avons vu pendant cette guerre à l'exemple des tribus au sud du lac d'Ourmiah, qui ont marché même contre la volonté de leurs chefs, parce que le cheikh l'a voulu.

Si, comme nous l'avons montré, les cheikhs ont su conserver tout leur prestige, il n'en est pas de même pour les chefs temporels des tribus. Leurs droits de suprématie héréditaire ont été fortement battus en brèche par l'autorité ottomane, qui est parvenue, après beaucoup de peine, à imposer sa volonté à ce peuple récalcitrant vers la moitié du XIX[e] siècle et à installer dans le Kurdistan ses fonctionnaires, sauf dans quelques régions bien éloignées du Kurdistan central, comme Chemdinane ou Oramar entre Ourmiah et Mossoul. Avant cette époque, il y avait des princes (mirs ou émirs) kurdes qui étaient indépendants de fait ou reconnaissaient vaguement le lien de suzeraineté du Sultan, comme les princes de Bitlis, les « Sarasbeks », qui disposaient d'une armée de 20 à 25.000 hommes, la famille régnante des Valis d'Ardélan avec sa capitale et sa cour à Senneh (en Perse), les beks de la tribu Bébé, qui ont fondé la ville de Souleymanieh, etc. La liste de toutes les insurrections kurdes par lesquelles ce peuple s'est opposé à la mainmise turque serait très longue et sanglante et pourrait faire l'objet d'une étude historique à part.

A côté des chefs héréditaires, remarquons que la tribu Hakkiari, par exemple, appliquait le principe électif de telle façon que le khan reconnu indigne de son poste était invité à l'assemblée des vieillards ; après les débats on plaçait devant lui une paire de souliers, l'invitant de la sorte à les mettre, à quitter l'assemblée et par là à abdiquer ses droits en faveur d'un candidat plus digne.

Bien que le système féodal kurde paraisse ébranlé par les Ottomans, il reste vivant à l'état latent et on le retrouve très fortement ancré dans l'esprit national. Il se conserve dans toutes les anciennes familles qui tiennent avant tout à leur noblesse et ont leur généalogie bien établie. Rien de tel pour gagner la sympathie d'un chef kurde que de lui parler de ses ancêtres. Vous pouvez en connaître plusieurs : il vous en ajoutera encore quelques générations et vous dira leurs exploits hardis contre les « roumis » (turcs) ou « adjems » (persans). Pour être bien à l'aise dans les choses kurdes nous ne saurions assez recommander d'être bien au courant de ces généalogies. Ecartons la portée pratique, qui vient d'être indiquée, c'est le plus sûr moyen d'apprendre l'histoire kurde, tout à fait inédite, qui se résume dans ces études généalogiques d'une tribu à l'autre. Nous ajouterons, pour compléter ce point, qu'en résumé la noblesse kurde se compose des cinq classes suivantes : 1° les « mollah-zadés », descendants de mollahs connus par leur science et leur vie exemplaire ; les mollahs qui ne possèdent pas ces qualités sont spirituellement dénommés « niou-mella », c'est-à-dire demi-mollahs ; 2° les « cheikh-zadés », la descendance des cheikhs dont nous avons déjà parlé ; 3° les « bek-zadés », les grandes familles nobles dans le genre des émirs de Bohtan et de Ravandouz, des Sardars Mokris (Baba Miri), des Pachas Bébé de Souleymanieh. Abdourrézak Bey, qui voulait jadis être prince d'un Kurdistan autonome, est de la famille de Bohtan ; c'est la meilleure noblesse ; 4° les « aga-zadés », chefs des tribus de moindre importance ; 5° et enfin les « zéveh-dar », familles des personnages saints.

Pour en finir avec ce qui subsiste encore du système féodal chez les Kurdes, nous devons dire quelques mots sur la compétence des chefs dans la tribu, sur leur juridiction. Il n'en reste pas grand'chose, mais disons que parmi les peines les plus sévères est la mise à sac de la propriété du coupable, qui est appliquée, par exemple, dans le cas de rapt

d'une jeune fille ou femme mariée contre sa volonté; on incendie la maison ou on abat les arbres du jardin pour les autres crimes; mais ce qu'on craint le plus, c'est d'être chassé de sa tribu. Il est du reste très naturel que, pour ces hommes qui ne sont forts qu'en tant qu'ils appartiennent à leur groupement, le bannissement équivaille à la perte de tous les droits. A quel point un Kurde est-il attaché à sa tribu, on le voit à l'exemple de ces Kurdes qui, faits prisonniers par les Turcs après une révolte, sont envoyés en Tripoli d'Afrique et réussissent à s'échapper de là-bas et à regagner leurs montagnes à la frontière persane. Il y a des peines moins sévères pour les délits moins importants ; ainsi on fera payer une amende de 10 à 100 livres turques pour le rapt d'une jeune fille avec son consentement; si on a volé un animal, on doit restituer son équivalent au propriétaire et quatre pièces au chef de tribu ; de même pour la volaille, avec cette différence que le chef ne reçoit que deux pièces, c'est-à-dire que l'on fait le compte d'après le nombre des pattes.

L'assassinat est jugé d'après le principe de vengeance « tola ». Les parents de l'assassiné acquièrent le droit de vengeance sur l'assassin, qui en même temps est banni de la tribu pour cinq ans ou plus. Si, dans ce laps de temps, les ayants droit le tuent, la question est résolue, sinon, à l'échéance du terme, l'assassin peut revenir dans la tribu après l'avis des vieillards confirmé par le chef, mais le droit de vengeance reste toujours acquis. On peut se mettre d'accord pour estimer le prix du sang : le versement de ce prix (qui n'atteint jamais celui fixé par le chariat — 100 chameaux) a la vertu d'arrêter le sang, car on croit que le sang de l'assassiné coulera tant qu'il ne sera pas vengé ; mais cet arrangement à l'amiable n'est pas en faveur chez les Kurdes, qui aiment mieux dans ce cas le coup de poignard ou la balle. Quant à l'adultère, il ne peut être puni que par la mort de la coupable; pour donner un trait des mœurs, signalons que la prostitution est inconnue chez

les Kurdes et que pour la définir ils sont obligés d'emprunter des mots turcs ou persans.

Ceci dit pour expliquer sommairement la vie publique chez les Kurdes. Passons à leur vie familière qui nous rapprochera du peuple proprement dit. Il serait en effet naïf de croire que les Kurdes ne sont représentés que par les cheikhs, les chefs des tribus et leur valetaille armée qui souvent se livrent aux abus sur la masse populaire. Le peuple, comme partout et toujours, voudrait bien être laissé tranquille et pouvoir gagner son pain. Un de nos amis kurdes ne nous a-t-il pas expliqué que « la guerre c'est quand aujourd'hui on me pille et que demain je pille un autre » ? Partant de cette définition dépourvue de toute finesse déclamatoire, ne vaut-il pas mieux rester chez soi ? D'autre part, la famille, chez les Kurdes, se rapproche plus que chez les Persans et les Turcs de nos notions, grâce à la place qu'y occupe la femme. Le Kurde a son foyer, il est plutôt monogame et sa femme jouit d'une grande autorité dans la vie d'intérieur. C'est elle qui dirige la maisonnée, et les domestiques sont sous ses ordres; c'est elle qui, pendant les repas, distribue les portions, et sans sa permission on ne se met pas à manger. En l'absence de son mari elle reçoit les visiteurs, les régale et cause librement avec eux. Elle ne se voile pas comme les autres musulmanes. Parmi les femmes kurdes on peut mentionner Adéleh Khanoum, veuve d'un khan, qui habite Alebtché (près de Souleymanieh) et dirige les affaires de sa tribu, ou les femmes de la tribu Hakkiari qui portent le titre de khan et en ont presque tout le pouvoir. Nous avons rencontré aussi une dame kurde qui jouissait d'une grande autorité et était très obéie. C'était Mariam Khanoum de la famile des cheikhs de Néri (province de Chemdinane). Nos militaires entraient même en pourparlers avec elle, si grande était l'influence qu'elle avait sur les Kurdes de sa région. Par ailleurs c'est un trait remarquable de la vie kurde que les mariages s'y font par amour et que les fiancés se voient et se connaissent avant la noce, tandis que

chez les autres musulmans les mariages sont contractés en dehors de la volonté des futurs conjoints par l'intermédiaire des tiers. A part cela, dans la famille kurde, c'est le père qui est le chef et qui dispose de tout avoir. Il occupe la première place et en sa présence les membres de la famille ne peuvent ni s'asseoir ni causer sans son autorisation. Le fils aîné lui succède et rien n'est si cher à un Kurde que son successeur. Cela explique pourquoi dans les pourparlers avec les Kurdes on se sert comme otages des fils aînés du chef, ce qui vaut même mieux qu'un serment prêté sur le Koran. La tribu peut passer outre sur tous ses engagements, si c'est son chef qui est emmené, parce que son remplaçant (« sa graine », comme ils disent) est là ; mais elle ne le fera pas si l'héritier est absent, car cela la menacerait de luttes intestines après la mort du chef.

Dans ses occupations journalières, le Kurde sédentaire ou semi-sédentaire est un cultivateur assidu. On est surpris, en voyageant dans les coins perdus du Kurdistan, de voir combien de travail obstiné il emploie pour arracher à la montagne, trop souvent aride, son morceau de pain. Un petit lopin de terre cultivable est aussitôt utilisé : les pierres et les mauvaises herbes sont enlevées, le sol est labouré minutieusement et souvent enrichi avec de la bonne terre apportée de loin dans des hottes. Le système d'irrigation doit dater d'un temps immémorial, et tout le long des rigoles on voit plantées de belles rangées de peupliers qui en consolident les berges.

Nous n'oublierons jamais le tableau idyllique qui s'est présenté à nous quand, après quelques jours de marche bien pénible par monts et par vaux à travers le Kurdistan central, nous arrivâmes à un groupe de hameaux coquets dans deux hautes vallées surplombées par la muraille de rochers crénelés et inaccessibles. Sur les versants de ces vallées, on voyait les champs minuscules disposés en gradins et le tout donnait l'aspect d'un amphithéâtre verdoyant; le maïs y alternait avec le millet, le tabac avec les potagers. Chaque

terrasse était entourée d'un mur en grosses pierres, tapissé de vignes. Les arbres fruitiers plantés ci et là abritaient les maisons solidement bâties en pierre taillée; les ruisseaux chantaient dans les buissons. Tout cela se trouvait à Oramar, pays kurde inconnu et réputé très sauvage.

Ces efforts, qui nous montrent les qualités louables des Kurdes, sont quelquefois récompensés; c'est ainsi, par exemple, que le tabac cultivé à Chemdinane a conquis une grande renommée sur les marchés persans. Outre le tabac, les Kurdes vendent la noix de galle (dont 2/3 après la récolte reviennent au chef et 1/3 au récoltant), la gomme adragante, le miel, le raisin et les fruits secs, mais surtout les produits d'élevage, la laine, le fromage, etc. Les conditions naturelles s'opposent beaucoup au développement pacifique de cette race foncièrement laborieuse et bien douée. Les montagnes ne leur permettent pas de pratiquer l'agriculture sur une grande échelle; d'autre part les marchés, les débouchés pour leurs produits et, avant tout, les voies de communication leur manquent complètement; aussi ne doit-on pas s'étonner que le Kurde soit poussé plutôt vers son fusil et son coursier et qu'une telle vie exige de lui la ruse, les expédients et puisse le rendre perfide, ce qui est vrai pour les tribus de frontière, qui mènent pour ainsi dire une vie double, obligées qu'elles sont, pour éviter les poursuites, de changer souvent leurs demeures.

Les tribus kurdes se divisent en sédentaires, semi-sédentaires et nomades. Les semi-sédentaires sont celles qui ont des domiciles fixes pour l'hiver et pour l'été; les nomades vivent toujours sous les tentes et passent l'hiver dans la plaine (« guermian ») et, quand il commence à faire plus chaud, ils émigrent avec leurs troupeaux toujours plus haut à la recherche des pâturages frais. Depuis des siècles, chaque tribu a son itinéraire bien fixé et ne s'en écarte jamais. De même les pâturages sont délimités d'une façon précise. L'unité qui sert de base à cette délimitation s'appelle « oba ». Quand l'« oba », qui représente un grou-

pement de plusieurs familles, dont le nombre peut varier, mais qui ne dispose pas moins de 500 têtes de bétail, arrive au pâturage, les maires (« ryspi ») viennent avec des cadeaux chez le chef de la tribu, qui leur indique les emplacements. Chaque troupeau de 200 têtes de bétail est gardé par un berger qui est payé à raison de 3 francs (1 fr. 50 au cours normal) par tête et par an, plus un pain de chaque tente durant le pâturage. Les aides-bergers, au nombre de dix, reçoivent un agneau par an à eux dix. Toutes les circonstances du pâturage (la sortie du troupeau, la rentrée, l'abreuvoir, etc.) sont aussi d'une régularité d'horloge.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les redevances des Kurdes aux chefs, sur les coutumes qui accompagnent la naissance, les noces et les funérailles, ainsi que sur la mythologie kurde, mais, laissant ces détails de côté, nous finirons par quelques conclusions qui s'imposent.

Et tout d'abord nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas une question kurde, comme il n'existe pas un peuple qui serait animé d'un même sentiment et uni par les mêmes intérêts économiques et sociaux. Il y a à présent plusieurs questions kurdes, tant en Arménie, qu'en Mésopotamie, qu'en Perse, et pour le moment on est obligé de les analyser séparément. Nous croyons avoir démontré ensuite que la triste réputation dont jouit ce peuple s'explique par les conditions malheureuses de sa vie. Il est ce que nous le voyons, parce qu'il s'est trouvé entouré d'une nature ingrate et sévère et qu'il était sous la domination d'un gouvernement qui n'a jamais rien fait pour mettre en valeur les qualités de ces aryens de pur sang, les laissant dans l'ignorance et n'exploitant que leurs mauvais instincts. Si on traite le Kurde autrement, si on parvient à faciliter son éducation, si on rapproche ses montagnes des centres civilisés en les dotant de moyens de communication, nous sommes persuadé que cette belle race pourra participer avec succès aux bienfaits de la civilisation. Mais,

pour attirer le Kurde, il faut bien l'étudier d'abord, se garder de froisser son orgueil et son amour-propre et ne pas être hautain avec lui.

De bonnes écoles et de bonnes routes, une administration attentive et éclairée, — voilà des moyens beaucoup plus sûrs que la guerre, laquelle ne peut que les effaroucher et les isoler encore davantage.

B. NIKITINE

Ancien vice-consul de Russie à Ourmiah.

LE
BOUCHER DE VERDUN

(*Suite* [1])

—

VII

Le milieu de la pièce était occupé par une grande table que couvrait presque entièrement, en guise de tapis, une carte du front de Meuse au 1/20.000e, allant de la forêt d'Argonne à la Woëvre et de Dun aux Éparges. La suite des positions françaises et allemandes y étaient figurées, les premières en bleu, les nôtres en rouge. Assis ou debout, fumant de gros cigares ou tétant de riches pipes d'écume, discutant par petits groupes ou, penchés sur la table, promenant des doigts épais sur les fines courbes de la carte, une trentaine d'officiers généraux remplissaient la salle de bruit, de fumée et d'importance. Il y avait là le général-lieutenant Schmidt von Knobelsdorf, chef d'État-major de Son Altesse impériale le Kronprinz, le général de l'infanterie von Mudra, tout grisonnant, à la moustache tombante et au petit menton proéminent, le général de l'infanterie von Strantz, commandant le détachement d'armée de la Woëvre, le général-colonel von Falkenhausen, commandant le détachement d'armée de Lorraine, le général de l'artillerie von Gallwitz, à la courte barbe poivre et sel taillée en pointe, commandant le corps de réserve de la Garde, le général de l'infanterie von François, au masque énergique et régulier, coupé d'une épaisse moustache, le général de l'infanterie von Deimling, commandant le XVe corps, le général de l'in-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 540, 541 et 542. *Copyright 1921 by Louis Dumur.*

fanterie von Schenk, commandant le XVIIIe corps, les généraux de l'infanterie von Gündell, von Gossler, von Zwehl, von Steuben, commandant les Ve, VIe, VIIe et XVIIIe corps de réserve, le général-lieutenant Kosch, commandant le Xe corps de réserve, le général de la cavalerie baron von Gebsattel, commandant le IIIe corps bavarois, le général-lieutenant baron von Lüttwitz, sec, maigre, ridé, parcheminé, à l'aspect de momie, et notre bien-aimé chef le général de l'infanterie von Lochow, au front bosselé, aux sourcils blancs, à la courte moustache blanche, commandant notre brillant IIIe corps, dont une division, la sixième, était alors en Serbie. L'assistance était complétée par une douzaine de généraux divisionnaires. Les deux seuls personnages de cette solennelle assemblée qui ne fussent pas généraux étaient le major von Müller et le capitaine baron von Werthau, qui eut l'obligeance de me reconnaître et m'adressa un petit signe amical.

La porte s'ouvrit. Tout le monde salua. Le général-lieutenant Kronprinz Wilhelm faisait cavalièrement son entrée, sa cigarette à la lèvre, son épée sous le bras et ses gants d'automobiliste au poing. Il serra avec alacrité de nombreuses mains, lançant à droite et à gauche de rapides paroles, sur un ton vif et joyeux. Il était accompagné d'un général de haute taille, distingué, froid, compassé, au grand front lisse sous un boudin de cheveux gris, aux larges yeux curieusement ondulés, au long nez de mouflon sur une grosse moustache aux pointes à peine esquissées, et à qui il n'eût fallu que la perruque blanche pour lui donner l'aspect d'une figure militaire du temps de Frédéric II. C'était le général de l'infanterie Erich von Falkenhayn, chef de l'État-Major général des armées en campagne, ministre de la Guerre.

Le Kronprinz s'avança vers le milieu d'un des longs côtés de la table, où un fauteuil avait été réservé, et avant de s'asseoir, parcourant du regard, comme pour s'orienter, la carte étendue devant lui, dit, en repérant avec la poignée de l'épée les points qu'il reconnaissait :

— Ah ! ah !... bien, bien... nord... sud... la Meuse... J'y suis !... Montfaucon... Béthincourt.., très bien... Forges... Haumont... Beaumont... Jumelles... C'est parfait !...

Puis, s'adressant au général von Falkenhayn, qui avait pris place en face de lui :

— Et maintenant, allez-y, Excellence !... Nous vous écoutons. Et surtout, soyez clair.

Dès ce moment, je m'apprêtai à noter religieusement tout ce qui allait se dire, jusqu'aux moindres paroles, tandis que le général von Falkenhayn se levait lentement, son boudin de cheveux atteignant presque le cadre d'où la chromolithographie du kaiser contemplait cette scène de ses yeux vernis.

— Altesse Impériale, Messieurs les généraux, fit la voix sobre de Falkenhayn, je vous ai convoqués à cette Inspection d'étapes de la Ve Armée pour vous communiquer les résolutions qui ont été prises, concernant la suite de la campagne, par la Direction Suprême de l'Armée et son Chef souverain, Sa Majesté l'Empereur et Roi. Avant d'aborder l'exposé de la situation stratégique, il convient de vous faire connaître les considérations d'ordre politique qui la dominent. L'Allemagne est actuellement dans la pleine forme de sa puissance militaire et se trouve en mesure de résister indéfiniment à tous les assauts. Sa carte de guerre, déjà magnifique, pourrait à la rigueur lui suffire. Bien que nos principaux ennemis ne soient pas encore abattus, incapables qu'ils sont de nous reprendre le moindre pouce carré de nos conquêtes, nous n'aurions qu'à nous maintenir sur une défensive désormais invulnérable pour lasser leur stupide patience et nous autoriser à considérer, dès maintenant, la guerre comme militairement gagnée.

— Elle est gagnée ! décida le Kronprinz d'un ton dégagé.

— Elle serait gagnée, en effet, si la situation économique était aussi brillante que la situation militaire. Mais c'est là, messieurs, pour employer une expression triviale, c'est là que le bât nous blesse. La guerre, qui devait être fou-

droyante et courte, se prolonge. Le peuple allemand souffre; il commence à murmurer.

Son Altesse impériale laissa échapper un geste d'impatience.

— Les denrées se raréfient, continua le général von Falkenhayn ; la famine nous guette. Vous ne vous en apercevez pas, messieurs, l'armée ne s'en aperçoit pas, car toutes les ressources du pays sont mises à sa disposition. Les classes riches ne s'en doutent pas non plus, sinon par les prix qu'elles paient. Mais les soixante millions d'Allemands qui restent le savent et ne le ressentent que trop. Il est vrai que nos stocks sont encore considérables et que notre merveilleuse organisation fait des miracles. Mais à l'impossible nul n'est tenu et il n'y a pas de miracles qui prévalent contre un fait. Or, le fait, c'est que le sol allemand ne peut pas nourrir le peuple allemand. Le sol allemand est insuffisant et le blocus nous ronge. Je sais que la bienveillante neutralité des pays non belligérants qui nous entourent n'a cessé de nous apporter un précieux concours. Grâce aux neutres, nous pouvons tenir pendant une année encore. Mais les neutres sont eux-mêmes victimes du blocus. Un jour viendra où, menacés aussi dans leur alimentation, ils devront cesser leurs exportations. Ce jour-là, ce sera l'inconnu, et ce sera peut-être le désastre... le désastre dans la victoire !... Put-on jamais concevoir perspective plus tragique ?...

Les généraux se regardaient soucieusement. Schmidt von Knobelsdorf, von Mudra, von Lochow froissaient avec perplexité leur moustache, tandis que von Lüttwitz, qui n'en avait pas, se grattait la narine d'un index nerveux.

— Nous nous voyons donc contraints, prononça fortement Falkenhayn, de reprendre l'offensive et de chercher coûte que coûte une décision.

— A la bonne heure ! s'écria le Kronprinz. Une décision, ça me va !.. Ecoutez, messieurs.

Tous s'immobilisèrent dans un silence plus attentif. On allait enfin savoir ce qui avait été résolu en haut lieu.

Le chef de l'État-Major général poursuivit :

— Il était à la vérité beaucoup plus facile de reconnaître qu'une décision de la guerre devait être cherchée et obtenue dans le plus bref délai, que de déterminer où et comment devait être réalisée cette décision. C'est à quoi le Commandement Suprême de l'Armée a dû mûrement réfléchir, examinant avec le plus grand soin les différents plans d'opérations possibles, évaluant scrupuleusement leurs avantages et leurs inconvénients. Exploitant notre offensive triomphale de cet été en Russie, nous pouvions d'abord songer à nous emparer des immenses territoires prodigieusement fertiles de l'Ukraine et de la Volga. Ce plan, à première vue séduisant, a été rejeté. En raison de la température et de la nature du sol, aucune offensive décisive dans l'Est ne saurait être exécutée avant le courant d'avril. De plus, les communications dans cette direction sont loin d'être suffisantes. Il nous faudrait, pour la conquête et l'occupation d'aussi vastes régions une armée de deux millions d'hommes, dont l'état de notre recrutement nous interdit la levée, sans compter un cadre d'un demi-million de civils pour organiser le pays et faire travailler la population. L'opération fût-elle praticable, que les résultats n'en seraient atteints qu'à trop longue échéance. Nous avons également exclu, pour des motifs analogues, les entreprises en Orient. A Salonique, au canal de Suez, dans l'Irak, des succès seraient sans doute retentissants, mais on ne pourrait en attendre un effet réellement décisif, comme l'espèrent les partisans d'une marche vers les Indes, à l'exemple d'Alexandre, ou d'une attaque sur l'Egypte, à l'instar de Napoléon. Nos alliés turcs ne disposent pas des moyens nécessaires et, toujours en raison des mauvaises communications, nous sommes hors d'état de leur en fournir. Nous avons écarté d'autre part le plan préconisé par notre alliée l'Autriche-Hongrie, lequel était d'écraser l'Italie. Nous avons fait comprendre à l'Autriche que si la mise hors de cause de l'Italie lui était avantageuse, elle n'aurait pas d'influence

immédiate sur l'ensemble de la guerre, que l'Angleterre et la France ne seraient sans doute pas fâchées, en mettant pour elles les choses au pis, de voir sortir de l'affaire un associé qui rend si peu et qui exige tant, et que, dussions-nous lui envoyer notre pied jusque dans le bout de sa botte, cela n'avancerait pas d'un pas la décision.

Arrivé à ce point de son exposé, le général von Falkenhayn souffla un moment, tandis que ses auditeurs ruminaient silencieusement ses paroles, s'efforçant de conjecturer ou soupçonnant déjà où il allait en venir. Agité d'une sorte de frétillement nerveux, le Kronprinz allumait cigarette sur cigarette.

Pas plus que ses subordonnés l'impérial commandant du groupe d'armées ne paraissait encore initié aux conceptions du Grand État-Major. Aussi, quelle que fût son envie d'intervenir, s'abstenait-il par prudence de toute observation. Mon regard se reposa un instant sur la belle figure calme et intelligente du baron von Werthau. Je me rappelai alors ce qu'il nous avait dit, sur la terrasse de Dun, du Kronprinz et de son peu d'autorité militaire. Le général-lieutenant Kronprinz Wilhelm n'avait pris sans doute aucune part aux conférences de Mézières.

Les fronts excentriques ainsi éliminés, Falkenhayn expliquait maintenant que la décision envisagée ne pouvait être acquise que sur le front occidental. Mais où ? Dans les Flandres, au nord de la croupe de Lorette, la constitution du sol interdisait jusqu'au printemps les entreprises de grande envergure. Au sud de cette croupe, de l'avis des chefs qui y commandaient, il faudrait au moins trente divisions. Or, il nous était impossible de réunir de pareils effectifs sur un seul secteur, sans dégarnir dangereusement de réserves le reste du front. Au reste, les échecs subis récemment par les Français en Champagne et par les Anglais et les Français en Artois dans leurs assauts en masse démontraient que la méthode de la bataille frontale devait être proscrite. En supposant, contre toute vraisemblance, que le but de

l'opération fût atteint, à savoir l'expulsion des Anglais du continent et le refoulement des Français derrière la Somme, la décision ne serait pas obtenue pour cela. La France ne serait pas grièvement atteinte et l'Angleterre continuerait à s'obstiner. Il faudrait alors monter une nouvelle opération, pour laquelle il était douteux que l'Allemagne disposât encore des forces nécessaires.

Tout cela bien établi, la solution s'imposait. C'était de choisir une zone nettement limitée, d'une importance vitale pour la France, où, avec un maximum de moyens matériels et un minimum d'effectifs, on pût frapper la France à mort. Privée de son meilleur soldat, l'Angleterre serait bien obligée ensuite de mettre les pouces.

— *Gott strafe England!* ponctua le Kronprinz.

Deux objectifs, d'après Falkenhayn, remplissaient précisément ces conditions : Belfort et Verdun. Toutefois, exposa-t-il, c'était Verdun qui méritait la préférence. Il en donna des raisons morales, stratégiques, tactiques et manœuvrières. Il ne négligea pas non plus d'indiquer qu'au point de vue purement défensif l'existence d'un point d'appui français aussi puissant que Verdun, à vingt kilomètres des principales voies de communication allemandes, constituait un danger d'une telle importance, que sa simple suppression devrait déjà être considérée comme un succès militaire de premier ordre.

La seule raison qu'il oublia d'invoquer, bien qu'elle eût apparemment exercé son influence sur les délibérations du Grand Quartier, c'était le prestige que la prise de Verdun, la célèbre forteresse française, vaudrait à l'héritier du trône et la gloire immortelle que cet exploit grandiose lui assurerait dans l'histoire. Le laurier qu'il n'avait pu cueillir en 1914, 1916 le lui tendait.

— Et quand serons-nous à Paris? demanda le Kronprinz.

Falkenhayn répondit :

— Un mois après le commencement de notre attaque,

si tout va bien, Votre Altesse impériale pourra faire son entrée à Babylone.

Sortant de leur mutisme déférent, les généraux se mirent alors, les uns après les autres, à poser des questions, à solliciter des compléments d'information, ayant trait pour la plupart à des points d'ordre tactique. Quand aurait lieu l'offensive? Par où? Sur quels secteurs? Quels seraient les corps et les divisions qui attaqueraient? Quelles seraient les réserves?

Falkenhayn répondait, mais pas à tout. C'est ainsi qu'il évita de se prononcer sur l'époque de l'offensive, qui dépendait de circonstances non encore appréciables. Pour le reste, voici quel fut l'essentiel de ses explications.

La région fortifiée de Verdun formait dans notre front un saillant qui pouvait être attaqué par trois côtés: par le nord, par le sud ou par l'est. L'escalade des côtes abruptes de Meuse en partant de la plaine de Woëvre, souvent marécageuse, était trop difficile pour pouvoir être envisagée comme opération principale. L'organisation de l'attaque par le sud devait être encore plus résolument écartée, les montagnes y étant dépourvues de routes et couvertes d'épais fourrés qui les rendaient presque infranchissables à de gros corps de troupes et à leurs convois. Seul restait à considérer comme base de l'opération le terrain situé au nord, sur les deux rives de la Meuse, du pied de l'Argonne à l'ouest aux bas-fonds de l'Orne à l'est. Sa largeur était de quarante à cinquante kilomètres. Mais pour l'utiliser dans toute son étendue il était nécessaire d'engager beaucoup plus de troupes et de matériel d'artillerie que nos disponibilités ne le permettaient. Il y avait en conséquence à choisir entre la rive droite et la rive gauche de la rivière pour le départ de l'offensive. C'est sur la rive droite que s'était arrêté le choix de l'Etat-Major général, pour de multiples considérations que le général von Falkenhayn résuma avec une admirable lucidité. C'était, d'ailleurs, ajouta-t-il, le plan

même qui avait jadis été conçu et préconisé par le maréchal von Hæseler.

L'angle aigu, expliquait Falkenhayn, formé par le front ennemi au nord-est du fort de Douaumont, pouvait, dès le début, être enveloppé avec une facilité qui ne se rencontre que rarement dans la guerre de position. La configuration du terrain ne favorisait pas de la même manière les opérations sur la rive ouest. Certes, il ne fallait pas méconnaître le danger d'être pris de flanc, pendant la marche en avant, par les pièces de l'ennemi postées sur l'autre rive. Mais avec une progression rapide et bien coordonnée de l'artillerie lourde mobile, la situation se retournait et c'est nous qui prenions de flanc les lignes françaises de la rive gauche. Il suffisait pour cela d'une avance de quelques kilomètres. Devenues intenables, les lignes de l'ouest s'effondraient à leur tour. Les ponts de la Meuse étaient bombardés. Toute l'armée française de la rive droite était cueillie dans le coup de filet d'un nouveau Sedan. Verdun était emporté. Les côtes de Meuse tombaient jusqu'à Saint-Mihiel. Une immense brèche de soixante kilomètres disloquait le front français. La voie s'ouvrait large et triomphale sur la Champagne et l'Ile-de-France, avec, comme objectif ultime, Paris.

L'enthousiasme suscité par ces brillantes perspectives fut considérable. Le Kronprinz félicita Son Excellence. Les généraux se levèrent avec ensemble pour pousser un triple *hoch !* Chacun était anxieux de connaître les corps qui auraient l'honneur de donner cette formidable poussée.

Falkenhayn se décida à les énumérer. Ce seraient, sur la rive droite, le IIIe corps, les Ve et VIIe de réserve, le XVIIIe corps et une partie du XVe, soit neuf divisions; sur la rive gauche, le VIe corps de réserve, la 2e division bavaroise, la 22e de réserve et la 192e brigade; en Woëvre, une division du XVe corps. Six divisions tiendraient la région d'Etain à Saint-Mihiel : la 5e de landwehr, la 33e de réserve, le Ve corps et le IIIe bavarois. Enfin un certain nom-

bre de divisions, sept à dix, seraient groupées en réserve derrière le front. Les neuf divisions d'assaut étaient absolument reposées et particulièrement instruites. Chacune d'elles occuperait un secteur d'attaque de moins de deux kilomètres.

Cette distribution des rôles produisit la plus vive agitation parmi les généraux, et pendant un bon quart d'heure on ne s'entendit plus. Von Falkenhausen, von Gallwitz, von Lochow, von Mudra, qui étaient les plus autorisés, discutaient âprement. Ce dernier paraissait partisan d'une attaque simultanée par les deux rives.

S'abstenant, quant à lui, de formuler aucune critique ou de poser aucune question, le Kronprinz, qui faisait fonction de président, adjugeait volontiers la parole à ceux qui lui semblaient désireux de nourrir le débat ou qu'il croyait aptes à l'agrémenter. Son chef d'État-major était de ceux-là. Aussi, dès que le bruit se fut un peu apaisé, entendit-on jaillir la voix de ténor léger du prince :

— Vous avez quelques observations à présenter, Knobelsdorf ? A vous le crachoir !

Schmid von Knobelsdorf dressa sa haute corpulence :

— Je ne le garderai pas longtemps, Altesse impériale. Je demanderai seulement à Son Excellence quelles mesures elle compte prendre pour empêcher les Français d'amener des renforts au moment où nous attaquerons.

— Silence ! silence, messieurs ! jappa le Kronprinz, comme pour souligner l'importance de la question.

— Vous savez comme moi, monsieur le général-lieutenant, répondit alors Falkenhayn, que les Français ne disposent que d'une seule voie ferrée à écartement normal, la ligne de Châlons à Verdun. Ils auraient dû depuis longtemps construire le raccordement de Revigny, pour remplacer la ligne de Saint-Mihiel qu'ils ont perdue. Ils ne l'ont pas fait.

— Quelle imprévoyance ! s'écrièrent plusieurs généraux.

— La ligne Châlons-Verdun, qui est sous notre feu,

sera coupée par le canon entre Aubréville et Dombasle dès les premières heures de l'offensive. Les Français n'auront donc plus pour s'alimenter que le petit chemin de fer Meusien, à voie étroite, d'une insuffisance, ridicule. Comment, dès lors, recevraient-ils des renforts, sinon au compte-goutte ?

Des rires accueillirent cette boutade.

— Ils pourraient en amener par avance, objecta Schmidt von Knobelsdorf, car les Français ne seront pas, j'imagine, sans s'apercevoir de nos préparatifs, si bien dissimulés qu'ils soient.

— Ils ne s'en apercevront pas ou ils s'en apercevront trop tard, répliqua Falkenhayn. Nous ne ferons venir les gros d'infanterie qu'au dernier moment. Le transfert d'une douzaine de divisions ne constitue d'ailleurs pas un trafic extraordinaire, et c'est encore là un des avantages d'un secteur d'attaque étroit. Quant à la concentration d'artillerie, qui est notre atout capital, elle s'opère et continuera à s'opérer de nuit ou sous le couvert des bois. Soyez sans crainte, monsieur le général-lieutenant, la muscade passera.

— Très drôle ! très drôle ! applaudit le Kronprinz. Knobelsdorf, vous êtes collé.

— A ma grande satisfaction, Altesse impériale !

— J'ajoute, reprit Falkenhayn pour achever son triomphe, que nous ferons, pendant les semaines qui précéderont immédiatement la bataille, des feintes sérieuses sur tout le front, de manière à interdire à l'ennemi le moindre soupçon sur le lieu véritable de l'offensive. La IIIe armée s'engagera en Champagne, la IIe donnera sur la Somme, nous attaquerons en Artois, en Flandre, en Alsace. Lorsque sonnera le signal de l'assaut décisif sur la région fortifiée de Verdun, nous n'y trouverons, en toute certitude, que les troupes que nous y connaissons déjà, maigres effectifs bien loin, comme vous le savez, d'être de premier ordre : une division et demie sur la rive gauche, deux divisions et demie sur la rive droite, de la Meuse aux Eparges, un

corps vers Saint-Mihiel, une division en réserve à Verdun, une autre à Tillambois, en tout sept divisions pour tenir tête à nos dix-neuf magnifiques divisions de choc, sans compter nos réserves ; nous n'y rencontrerons qu'une ligne de tranchées médiocrement fortes, l'incurie française ayant jugé inutile d'aménager des positions de soutien, et, pour répondre à nos milliers de canons, dont plusieurs centaines d'obusiers aux calibres énormes, qu'une artillerie insuffisante, ne comportant, en fait de pièces lourdes, que les six tourelles de 155 des forts, quelques affûts-trucs sur voie étroite de 120 et 155 court, trois canons de 155 long, quatre canons de marine de 140 voguant sur le canal, deux obusiers de 200 et un seul canon de 305. Nous écraserons tout cela. Ce ne sera pas une bataille, messieurs, ce sera un ouragan.

Après avoir fauché d'un geste large toute la partie française de la carte, le général von Falkenhayn se rassit au milieu d'un grand enthousiasme.

— L'affaire est dans le sac ! glapit joyeusement le Kronprinz. Messieurs, un *hoch* à Sa Majesté !

Un nouveau tonitruement répondit à cette invitation. Les solives du plafond en résonnèrent et le cadre de Sa Majesté en trembla sous son clou, comme pour manifester lui aussi son allégresse.

La séance avait duré trois heures d'horloge, et mon poignet commençait à se paralyser.

Le Kronprinz la leva, puis il se disposa à prendre congé.

— Quand verrez-vous l'Empereur? demanda-t-il à Falkenhayn.

— Demain matin, Altesse impériale.

— Veuillez lui faire part, Excellence, de mes respectueux compliments et de ma profonde satisfaction.

Il jeta ensuite un coup d'œil de mon côté, échangea quelques mots avec le baron von Werthau, et j'eus l'immense émotion de voir Son Altesse impériale s'avancer vers moi, tandis que je me figeais dans une attitude impeccable.

— Premier-lieutenant... Hering... je crois ?...

—*Oberleutnant Hering, Kaiserliche Hoheit !*

— Charmé. Vous aurez l'obligeance, premier-lieutenant Hering, de me préparer six copies de votre sténographie.

— A vos ordres, Altesse Impériale. Je les ferai parvenir dès demain à votre Altesse Impériale.

— Non, non, monsieur... Ceci est strictement secret et vous ne confierez vos copies à personne. Vous me les apporterez vous-même à Stenay, où vous me les remettrez en mains propres. Vous y joindrez l'original de vos notes, qui ne doit pas rester par devers vous et que je détruirai en votre présence.

Sur quoi, suivi de ses deux aides de camp et dans l'ovation de ses généraux, Willi se retira, pour aller rejoindre sa torpedo rouge et ses lévriers.

Rentré chez moi, je dépêchai Schmutz au bureau pour me rapporter une machine à écrire. Je passai la nuit au travail.

Dans la chambre voisine, Juliette Rossignol dormait... ou ne dormait pas. Peut-être écoutait-elle mon léger tapage nocturne...

Je ne pus m'empêcher d'aller deux ou trois fois coller mon oreille à la paroi. Mais je n'entendis rien, pas même son souffle enchanteur, sinon dans mon imagination. Ma colère contre elle se calmait par suite de l'épuisement nerveux que me causait ma tension d'esprit. Vers cinq heures du matin, mes copies terminées, je m'étendis sur mon lit pour prendre un peu de repos.

A neuf heures, une magnifique automobile d'état-major ronflait devant la maison. Sanglé dans mon plus bel uniforme, pommadé, astiqué à fond, superbe, je sortis. Je rencontrai Juliette dans le vestibule. Je la saluai avec ostentation et, pour lui donner une haute idée de mon importance, je lui dis :

— Vous vous demandez sans doute où je vais, made-

moiselle ? Permettez-moi de me faire un plaisir de vous l'apprendre. Je me rends à Stenay, où je m'en vais voir personnellement Son Altesse Impériale.

Les yeux de Juliette battirent et une expression étrange modifia ses traits.

— Le Kronprinz ? murmura-t-elle.

— Parfaitement, mademoiselle : Son Altesse Impériale le Kronprinz d'Allemagne.

Je montai solennellement dans la voiture, dont une ordonnance d'état-major m'ouvrait la portière. On démarra. Je me retournai. Droite sur le seuil, énigmatique et fixe, la jeune Française suivait mon départ d'un regard singulier.

VIII

Noël. Je passai la sainte soirée au casino du Grand Cerf, où, à défaut de sapin illuminé, nous nous contentâmes des feux de la plus flamboyante ébriété. Que d'événements en un an ! Je me rappelais mon précédent Noël, fêté joyeusement à Halle, entre mes parents, mes sœurs, ma chère Dorothéa, le professeur Anton Glücken et le pasteur Helgoland. Qui m'eût dit qu'un an plus tard, à pareille date, je célébrerais Jésus au bord de la Meuse, en compagnie du comte Max von Kubitz, le grand dolichocéphale blond, et à la veille peut-être d'une des plus formidables batailles de l'histoire? Qui m'eût dit que j'aurais eu l'honneur de faire la connaissance de Son Altesse le Kronprinz, auquel j'aurais remis en main propre le fruit d'une nuit de travail, qu'il m'en aurait remercié en termes aimables, ajoutant qu'il serait heureux de me revoir et qu'il aurait peut-être l'occasion de faire appel à mon concours? Qui m'eût dit surtout qu'après avoir obtenu les faveurs de la plus adorable des fiancées de l'Allemagne, au lieu de lui être désormais uni par les liens éternels de la fidélité germanique, je ne songerais qu'à lui substituer dans mon cœur l'image perfide d'une étrangère, amoureux fou que je serais devenu des charmes ensorcelants et jusqu'ici cruels d'une actrice française ?...

Noël 1914 ! Noël 1915!... Où serais-je et où en serais-je à la Noël de 1916 ?...Peut-être mort, enseveli sous un tertre militaire ou pourrissant dans un trou d'obus, ce qui mettrait fin à tout!...

Les troupes commencèrent à affluer dès les premiers jours de janvier. On les voyait débarquer de nuit à Dun ou le long des lignes embranchées à Spincourt, par trains interminables se succédant de deux en deux heures. A la lueur sourde des lampes à huile lourde, les hommes dégoulinaient des portes, se groupaient, sac au dos, devant les wagons, puis, sur un coup de sifflet, partaient silencieusement par escouades, dans les étincelles des briquets et les points lumineux des pipes; piétinées de sabots ombrageux, les rampes mobiles sur longrines dégorgeaient les fourgons de leurs chevaux, à grands coups de bottes et à grands tiraillements de brides des palefreniers; suspendues aux poulies de déchargement, les voitures régimentaires débarrassaient les trucs; progressivement, sans arrêt, échelon par échelon, les colonnes se formaient, s'allongeaient, s'enfonçaient dans les routes noires.

La 5e division arriva de Champagne en trois fractions : la 10e brigade d'abord, puis notre régiment, le 48e, enfin le 1er brandebourgeois. La 6e division, qui avait fait la campagne de Serbie, rejoignit par les routes du nord, après deux mois de repos dans la région de Mangiennes. Au fur et à mesure de leur arrivée, ces troupes gagnaient les cantonnements que nous leur avions préparés entre Damvillers et Réville. L'état-major de la Ve armée établit son poste de commandement à Damvillers et celui du IIIe corps, avec le général von Lochow, se fixa quelques kilomètres plus au sud, à Ville-devant-Chaumont.

C'est là désormais que je résidai le plus souvent, nos services y ayant été transférés. J'occupais à Ville une petite chambre avec un lit de camp dans une maison de paysans à moitié détruite. Pas plus à Ville qu'à Damvillers il ne restait aucun habitant français, le peu de population qui avait

pu y subsister jusqu'ici ayant été évacué. J'avais cependant conservé mon installation de Dun chez les Lormeau, et le confort du logis n'était pas le seul mobile qui me poussait à y revenir aussi souvent que l'occasion s'en présentait. Je n'étais plus seul à y être domicilié. Sommairement aménagées par la Kommandantur, les chambres du haut étaient continuellement habitées par des militaires de passage. Inquiet de ce va-et-vient et mû par je ne sais quel sentiment, j'avais obtenu du bureau des logements et du sergent Flachsmann que la chambre à coucher des vieux Lormeau, qui était au-dessus de celle de Juliette, ne leur fût pas enlevée. J'avais d'ailleurs la satisfaction de constater que la jeune Française demeurait plus laide et plus réservée que jamais.

Peu à peu les contingents qui tenaient les tranchées depuis 1914 cédaient la place aux troupes fraîches et étaient ramenés en arrière. L'abondance régnait ; on suralimentait les hommes. Tous les signes d'une offensive imminente s'accumulaient. Mais nous continuions à être dans la plus grande ignorance sur le moment précis où elle se déclencherait.

Cependant les feintes annoncées par le général von Falkenhayn se produisaient. Le 9 janvier, la IIIe armée attaquait à Maisons-de-Champagne avec trois divisions en formations massives, après bombardement par obus asphyxiants ; le 23, la VIe armée se battait à Neuville ; le 24, Nieuport, en Flandres, recevait 20.000 obus ; le 28, nous opérions en Artois, sur dix kilomètres de front ; le même jour nous remportions un succès à Frise, au sud de la Somme ; le 8 février, c'était à Vimy, le 12, à Sainte-Marie-à-Py ; le 13, le détachement d'armée Gaede réussissait une poussée dans les lignes françaises en Alsace ; le 16, nous foncions sur les Anglais dans le secteur d'Ypres et, le 20, sur les Français dans celui de Souchez. Partout, sur toute l'étendue des fronts, de la mer à Belfort, le tonnerre des canons se déchaînait, la foudre tombait et l'enfer des in-

cendies rougeoyait, partout, sauf dans ce paradis astucieux de Verdun, grouillant de troupes et d'une artillerie muette, sous la ramure paisible de ses forêts. Et pour mieux tromper l'ennemi, nous n'avions pas tracé de parallèles de départ.

Le temps, malheureusement peu favorable, fit remettre plusieurs fois le grand jour. Une pluie incessante détrempait le terrain ; le brouillard noyait les avions et aveuglait les observatoires des batteries ; la Meuse avait débordé. Prévue pour le 10, puis pour le 12, l'attaque fut encore remise le 13. Le 14 février, une proclamation du Kronprinz fut distribuée aux troupes.

Ich, Wilhelm, sehe das deutsche Vaterland gezwungen zur Offensive überzugehen... Je vois la patrie allemande contrainte de passer à l'offensive. Le peuple aspire à la paix. Pour avoir la paix, il faut terminer rapidement la guerre par une victoire essentielle. C'est à Verdun, cœur de la France, que vous recevrez le prix de vos efforts. Incapable de résister au feu écrasant de notre artillerie, l'ennemi sera pulvérisé devant vous et vous n'aurez plus qu'à avancer au pas de parade. Pour Dieu, pour l'Empereur, pour la Patrie, soldats allemands, levez-vous pour la dernière bataille ! Moi, Wilhelm, je donne l'ordre à mes armées de se porter à l'assaut de la forteresse de Verdun.

Mais d'autres jours suivirent, le temps était encore plus détestable et l'ordre resta en suspens. Et comme si les Français se doutaient de quelque chose, le tir de leur artillerie se fit plus actif. Nous ne quittions plus les abris. Très énervé et pris de sinistres pressentiments, non pour notre victoire, certaine, mais pour moi-même, je voulus revoir Dun encore une fois. Je profitai d'une automobile qui s'y rendait. C'était le 19 février.

Il neigeait.

Revenu dans cette demeure, rentré dans cette chambre qui m'était déjà si familière et où, peut-être pour la dernière fois, je n'avais qu'une heure à rester, je me sentis sombrer dans une sorte de dépression désespérée. L'angoisse

de la mort me saisit. Où était le courage avec lequel j'avais affronté la bataille de la Marne ? Je n'étais pas un lâche et je ne me reconnaissais plus. Sans doute subissais-je ce phénomène de psychose si fréquent, avais-je entendu dire, chez ceux qui avaient déjà été blessés. Des larmes jaillirent d'entre mes paupières, tandis que je rédigeais pour mes parents une lettre destinée à être laissée, cachetée, sur mon bureau. J'hésitai à en préparer une semblable pour Dorothéa. Il fallut cependant me résoudre à l'écrire. J'entendais au-dessus de moi remuer des pas bottés. Dans la chambre voisine, nul bruit, nulle présence : Juliette ne s'y trouvait pas. Je regardai le jardin, tout blanc, où je l'avais si vainement abordée. Les branches y croisaient des arceaux cotonneux. La Meuse était invisible, voilée par les flocons.

Prêt à repartir et ma porte fermée, j'allai frapper chez les Lormeau. Le vieillard m'ouvrit. Juliette était là.

Il y eut un instant d'émoi à mon apparition. Puis Juliette se ressaisit, s'avança vers moi, me tendit la main et me dit :

— Je sais ce que vous avez fait pour mon oncle et ma tante. Je vous en remercie.

— C'est peu de chose, mademoiselle, répondis-je, et il n'eût tenu qu'à vous que j'en eusse fait davantage. Croyez du moins que je me sens encore confus de m'être montré quelque peu brusque à votre égard. Mais j'espère que vous m'avez pardonné mon incivilité. Recevez en tout cas, aujourd'hui, mademoiselle, l'hommage que je dois à la dignité de votre caractère, comme celui que je me plais à adresser encore au charme de votre personne.

— Je reçois le premier, fit-elle.

Je m'inclinai. Puis je remis au vieux Lormeau la clef de ma chambre en lui recommandant de n'y laisser pénétrer personne, en dehors de sa femme et de Juliette, qui était autorisée à se servir des livres de la bibliothèque.

— Si la Kommandantur demande cette chambre, vous la

refuserez. Si la Kommandantur insiste, vous répondrez : « Ordre de l'Etat-major du IIIe corps d'armée. » Vous ne me reverrez sans doute pas avant un certain temps. Peut-être même, ajoutai-je lugubrement, ne me reverrez-vous jamais.

— Une bataille? interrogea le vieillard, dont la barbiche s'agita.

— Souhaitez-moi bonne chance.

— Je ne vous souhaiterai pas bonne chance, répliqua le vieux Français sourdement, pas plus à vous, monsieur, qu'à votre pays... Vive la France ! gronda-t-il.

— Et vous, mademoiselle, fis-je avec un attendrissement insurmontable et presque ridicule, ne me direz-vous pas un mot de bon augure, ne ferez-vous rien pour moi ?

— Que désirez-vous ? demanda Juliette.

— Je voudrais un souvenir de vous, suppliai-je. Ne me le refusez pas... Donnez-moi une boucle de vos cheveux.

A ma grande surprise, elle tira de son tablier de toile un sécateur et s'apprêta à se trancher une petite mèche au-dessus de la tempe.

— Pas là ! m'écriai-je. Vous allez encore vous enlaidir davantage !

Trop tard. La boucle était dans ses doigts. Elle me la tendit silencieusement.

Je la reçus tout tremblant, et, avant de la glisser dans le boîtier de ma montre, je la portai à mes lèvres.

— Qu'elle me soit un talisman ! prononçai-je.

L'automobile qui m'avait déposé une heure auparavant cornait dans la rue.

— Adieu ! fis-je en m'enveloppant de mon manteau.

On ne me répondit pas. Quelques secondes plus tard, je me retrouvais sur la route de Damvillers.

Il neigeait.

Le lendemain dimanche, les lourds nuages hivernaux se déchirèrent lentement ; un ciel bleu très pâle apparut par

lambeaux, d'où bientôt glissèrent d'obliques zébrures de soleil. La neige se constella de scintillations ; les arbres rayonnèrent et commencèrent à s'égoutter. L'air se cristallisa. Un frémissement courut sous terre, le long des abris, et les téléphones tictaquèrent. Le déblaiement céleste se poursuivit jusqu'au soir. Nos drachen s'élevèrent et virent, pour la première fois depuis longtemps, le soleil se coucher derrière la Meuse débordée, qui s'empourpra comme un immense lac de sang. La nuit fut claire et froide. Une aigre bise se mit à souffler du nord-est, desséchant la terre fangeuse et préparant le gel du matin. Malgré l'ordre de repos complet que nous avions reçu, peu d'entre nous dormirent tranquillement. Contrairement à l'habitude, aucune sonnerie ne devait réveiller les troupes d'infanterie. Une diane formidable allait s'en charger.

L'aube se leva radieuse dans un ciel sans nuage. Je la vis blanchir, puis s'argenter sur les forêts orientales miroitantes de givre. Chassé de mon terrier par l'insomnie, je rôdais excédé d'attente sur la place du village, dont les maisons ébréchées s'enlevaient très pures sur la lumière froide. Seuls des convois de caissons la traversaient interminablement dans un bruit grésillant de roues sur les flaques gelées. La berge céleste des forêts devint rose, puis cramoisie. Un jet topaze jaillit dans l'éther. Tout fut éblouissant au-dessus de la Woëvre. Fulgurant d'or, aveuglant, splendide, le soleil émergeait du rivage rutilant des collines et montait majestueusement sur les champs onduleux de Verdun.

A 8 h. 15, heure allemande, une immense déflagration, composée en quelques minutes de centaines et de centaines d'épouvantables détonations, doublées, triplées et quadruplées presque aussitôt et indéfiniment de centaines et de centaines d'autres, ébranla comme un cataclysme toute l'étendue perceptible du front. Immédiatement projeté sur le sol par cette secousse sismique inattendue, ahuri, assourdi, bu par le déplacement d'air, je fus incapable de me représenter

tout d'abord ce qui se passait, et je crus, l'espace d'une seconde, à un effroyable tremblement de terre. De monstrueux vomissements de gueules d'enfer tonnaient tout autour de moi, devant, derrière, à gauche, à droite, les plus énormes et les plus sombres en arrière, tandis que des roulements de trains, des bruits de chaînes, des sifflements, des rafales hurlantes passaient par-dessus ma tête. J'étais au centre d'une éruption volcanique.

De partout, des abris, des maisons, des caves surgissaient des têtes effarées, des corps titubants, officiers en tricot, groupes de soldats réveillés en sursaut, les yeux écarquillés et les mains sur les oreilles. Des chevaux cassaient leurs attelles ou ruaient dans leurs limons. Des pierres dégringolaient.

Je vis accourir le colonel Schwarzmuth très excité, qui criait, les bras en giration :

— *Trommelfeuer !... Trommelfeuer !...*

Le premier moment de stupeur passé, ce fut une jubilation, un enthousiasme, une frénésie ; on se mit à danser, à faire de grands sauts de joie, à pousser des hurlements, qu'on entendait à peine dans le fracas du tonnerre. Jamais on n'avait eu l'idée, jamais on n'aurait cru à la possibilité d'une pareille intensité de bombardement. Cela défiait toute mesure, comme toute imagination. Jamais on n'avait vu quelque chose de semblable et jamais on ne le reverrait, car c'était assurément la fin de la guerre.

Le colonel s'approcha de moi, mit ses mains en cornet et me cria dans le pavillon de l'oreille :

— Pas besoin de se mettre à l'abri ! Pouvons rester tranquillement dehors ! Les Franzouilles ne tireront pas sur nous ! S'il reste quelque chose de leur malheureuse artillerie, auront assez à faire d'essayer de faire taire quelques-unes de nos pièces !

On distribua du coton et de l'huile camphrée pour se boucher les oreilles et se lubrifier les tympans. La titanique symphonie croissait en violence. Bien des hommes se cou-

chaient sur le ventre, la tignasse entre les coudes, ou redisparaissaient dans les sous-sol, ne pouvant en supporter la commotion.

Cela dura des heures et des heures. C'était comme un gigantesque feu d'artifice de sons étourdissants, où les fusées, les raquettes, les baguettes détonantes, les ballons, les bombes lumineuses, les pots à feu et les barils foudroyants auraient été composés d'autant de coups de canon de toute tonalité, de toute portée et de toute cadence. Entre les fougasses profondes des gros mortiers, les girandes et les gloires des obusiers lourds, partaient les boîtes, les lances, les étoiles des terribles 305 et des 280 délirants, éclataient les marrons, les pétards, les péterolles, sautaient les lardons, les boudins et les saucissons, se tordaient les salamandres, zigzaguaient les serpenteaux, flambaient les comètes et les chevelures, jaillissaient les gerbes, se répandaient les nappes rayonnantes et tombaient les pluies de feu. Le cirque entier des forêts, des ravins et des collines s'embrasait de lueurs immenses ; les arbres se déchiquetaient et disparaissaient à vue d'œil ; des clairières s'ouvraient ; des flammes d'incendies s'élevaient au loin, de tous côtés, piquées comme des feux de la Saint-Jean sur les fonds basanés ; des colonnes opaques de terre et de fumée se dressaient, se suspendaient et replongeaient ; des cyclones noirâtres tourbillonnaient ; tout se bouleversait. Chargé de vapeurs, le ciel s'empoudrait, s'ocrait, se vermillonnait ; de larges nues bitumineuses en détruisaient l'azur ; peu à peu la lumière naturelle se résorba, remplacée par l'irradiation plutonienne venue d'en bas ; gainé de pourpre, puis jaune, puis blanc, puis gris, le soleil lui-même, le magnifique soleil du matin, après avoir longtemps et vainement tenté de soutenir une lutte inégale, finit par clignoter comme un phare fumeux et par s'évanouir, tandis que tournoyaient et fulguraient sur les horizons convulsés les soleils artificiels allumés par cette colossale pyrotechnie.

— Il n'en restera rien ! me corna Max von Rubitz, tout pâle.

— Tant mieux ! répliquai-je, pouvant à peine maîtriser moi-même mon émoi.

A midi, la tourmente durait encore. Des troupes d'infanterie commençaient à passer, se dirigeant vers les premières lignes, au milieu du fracas. Les hommes avançaient au pas demi-cadencé, le sac à grenades au flanc, la bouche ouverte, poussant des acclamations qui se perdaient dans le vacarme.

C'est alors que je pris mon service, au central téléphonique du poste de commandement. Il était installé dans un abri bétonné à cinq mètres sous terre. Nous devions nous y relayer deux par deux toutes les quatre heures. Nous recevions les nouvelles des états-majors régimentaires et nous leur transmettions les ordres et directives du général.

A deux heures, le *Trommelfeuer* continuait à déchaîner sa tempête. A trois, je téléphonai : « La marche en avant commence à cinq heures ».

A cinq heures moins cinq, les artificiers lancèrent leur bouquet, puis, comme un orage qui s'apaise brusquement, le déluge foudroyant s'éteignit, et l'on ne vit plus sous le ciel livide que les feux de Bengale des incendies, l'on n'entendit plus que le pétillement des mitrailleuses dans le sud et la grêle lointaine des 105 déclenchant leurs tirs de barrage derrière les lignes françaises.

De nouveaux contingents ne cessaient de monter en direction des tranchées, pionniers, grenadiers, fusiliers, réserves de régiment ou de brigade, hurlant et chantant, gorgés d'eau-de-vie. On entendait maintenant ce qu'ils criaient en marchant, et le bruit de leurs clameurs, quand ils passaient, couvrait à son tour celui de la bataille. Ce qu'ils beuglaient, c'était : « *Hurra Kronprinz !* »

Six heures, sept heures... Que se passait-il ?... Etait-on déjà sur les forts ?... Pleins d'angoisse et d'énervement, nous attendions presque sans parler, consumant à grands

traits nos cigares. Nous concevions l'importance de ces quelques heures, qui allaient décider peut-être du sort de la guerre. Si tout marchait bien, comme on pouvait l'escompter, Douaumont serait pris ce soir, et demain, à la même heure, nous serions à Verdun. Il y avait de quoi trembler, espérer et scruter dans les yeux le visage de la destinée.

Il était nuit noire quand nous reçûmes les premières nouvelles. Elles venaient du bois d'Haumont, où le VII[e] corps de réserve, avançait avec beaucoup de peine et des pertes considérables. Contrairement à toute prévision, le terrain n'avait pas été vidé par l'ennemi. Ecrasé, assommé, déchiqueté, brûlé, empoisonné, enseveli par notre terrible bombardement, il trouvait encore moyen de résister, cramponné à ses positions dévastées. Partout où il restait quelques hommes dans quelque anfractuosité du chaos, c'était une poignée de démons qui nous décimaient ; partout où il subsistait une mitrailleuse, c'était une machine infernale qui fauchait atrocement nos héros. Il en était de même au bois des Caures, de même au bois de Ville, de même à l'Herbebois, où s'évertuait la 6[e] division. La marche l'arme à l'épaule, qui avait été promise à nos vaillantes troupes, paraissait déjà n'être, hélas, qu'un leurre !...

Au lieu de cette triomphante et rapide offensive *nach Verdun*, sous le facile couvert d'une toute-puissante artillerie balayant et nivelant tout devant le pas de nos guerriers, il fallait conquérir mètre à mètre un sol hérissé d'obstacles chaotiques, bardé de défenses détruites, qui n'en restaient pas moins des défenses, hanté de spectres horribles qui se levaient de terre, le visage dégouttant de sang, les poils roussis, les yeux forcenés, pour nous disputer l'accès de leurs repaires et nous assassiner férocement.

Devant tant de ténacité, nos courageux fantassins devaient se livrer à des prodiges de méthode et d'endurance. Les régiments étaient échelonnés en profondeur par bataillons, le bataillon de tête remplacé par le bataillon de sou-

tien, à mesure que les vagues qu'il lançait fondaient sous les coups impitoyables des Français. La terrible progression s'opérait de la façon suivante. Des groupes d'éclaireurs se disséminaient d'abord prudemment en exploration ; ils étaient suivis d'une double ligne de pionniers et de grenadiers ; ensuite venait une première vague, dense, d'infanterie, chargée d'emporter et de submerger la position ; puis, à cent mètres, une seconde vague, d'appui, déferlait, roulant avec elle des mitrailleuses et des canons de tranchées. Quand l'assaut n'avait pas réussi et que le flot redescendait, laissant ses morts comme une écume, on recommençait ; le bataillon de soutien se gonflait et un nouveau flot montait. Si la position était prise, le bataillon suivant la franchissait en masse, pour se diviser, s'infiltrer plus loin, former ses vagues et essayer à son tour de porter plus avant la marée.

A minuit, nous avions conquis ainsi, péniblement et à grand prix, la moitié septentrionale du bois d'Haumont. Au bois des Caures et à l'Herbebois, nous étions moins avancés ; nous n'y avions pris encore que quelques tranchées de première ligne.

A mesure que ces nouvelles nous parvenaient, nous nous regardions consternés. C'était si loin de ce que nous attendions ! Bientôt les premiers blessés apparurent. Ils arrivaient claudicants, moignonneux, boursouflés, par les routes de Beaumont et de Soumazannes. Ils racontaient, les yeux hallucinés, des histoires incroyables. Les Français se défendaient comme des bêtes fauves et dépassaient dans leur obstination les bornes de la sauvagerie. On en voyait qui, tapis à deux dans un trou d'obus, une méchante mitrailleuse entre les pattes, arrêtaient tout un bataillon. A quoi servait une bonne préparation à l'écrasite et le déversement de milliers de tonnes d'acier, si c'était pour trouver encore devant soi de pareils brigands ? Il n'y avait plus de guerre possible dans ces conditions !... On nous massacrait ! Les morts et les mourants s'entassaient devant les bastions bouleversés de ces cannibales. Les postes de secours et les am-

bulances de la ligne de front regorgeaient déjà des horribles résidus de la bataille.

Tout cela n'était pas fait pour nous réconforter. Le reste de la nuit se passa à transmettre des ordres. A l'aube, la canonnade reprit, très violente. Mais elle n'avait pas le même caractère que la veille et se combinait maintenant avec les attaques de l'infanterie. Voici quelle était la nouvelle tactique adoptée. Chaque unité avait un objectif strictement limité, que ses éclaireurs allaient reconnaître. Le champ d'attaque subissait alors, pendant plusieurs heures, un arrosage de projectiles lourds. Après quoi, les sapeurs sortaient des sapes et avançaient avec des *Flammenwerfer*. Ces lance-flammes étaient constitués de cylindres métalliques d'un mètre de hauteur, actionnés par un levier, et de tuyaux munis d'une lance de jet. Deux hommes soutenaient le tuyau, long d'une dizaine de mètres, et un troisième dirigeait la lance, à l'abri de monticules de terre préparés dans la nuit. Le liquide producteur de feu était noirâtre; il avait l'aspect et l'odeur du goudron. Les flammes jaillissaient jusqu'à cinquante mètres de portée, puis s'écoulaient de tous côtés en ruisseaux de pétrole ardent. Grenadiers et fusiliers s'élançaient alors par les brèches ainsi calcinées et donnaient leur assaut. Mais, s'ils rencontraient de nouvelles défenses, ils devaient s'arrêter, se replier légèrement, se retrancher derechef, et les canons recommençaient à battre la zone qui restait à emporter.

C'est selon cette méthode que la lutte reprit, dès le matin, sur tout le front d'attaque, de la Meuse aux Jumelles d'Ornes. Le VIIe corps de réserve acheva la conquête du bois d'Haumont et aborda le village. Sur le bois des Caures, que s'obstinaient à tenir les débris de deux bataillons de chasseurs français et qui paraissait le morceau le plus dur, on lança tout un corps d'armée actif, le XVIIIe, qui n'avait pas donné la veille, huit régiments. Nos deux divisions du IIIe corps brandebourgeois s'acharnèrent héroïquement, la 5e dans le bois de Ville, la 6e dans l'Herbebois, tandis

qu'à leur aile gauche la 10e division du Ve corps de réserve poussait en direction d'Ornes.

Accablé, je pus, vers midi, me jeter sur mon lit, où je dormis quelques heures au milieu des ébranlements prodigieux du *Trommelfeuer*. On vint me réveiller pour interroger des prisonniers. Le passage énorme de nos blessés remplissait le petit bourg d'une cohue sanguinolente et boueuse, dont on entendait bruire la sinistre rumeur dans les interstices de la canonnade. Des voitures sanitaires à plein chargement filaient sur Damvillers, ou plus loin, vers les hôpitaux de Romagne, de Brandeville ou de Dun. Dans dix masures délabrées des postes de secours improvisés pansaient, charcutaient, suturaient. L'air se chargeait de relents de chairs, de pieds et de chimie. Et tandis que le déchet lugubre des blessés refluait hideusement vers l'arrière, de nouvelles troupes de choc montaient perpétuellement au carnage, casquées d'acier, brassardées de blanc, les échelles d'assaut aux épaules, au cri immuable et vibrant de : « Hourrah Kronprinz ! »

Les prisonniers étaient au corps de garde du poste. Il y en avait une trentaine. Sans être très grièvement blessés, la plupart se trouvaient dans un état d'épuisement physique et moral tel, qu'il n'y avait pour ainsi dire rien à tirer d'eux. Hagards, les pupilles dilatées, la respiration stertoreuse, ils paraissaient tous être sous l'empire plus ou moins violent de ce fameux shock commotionnel, qui exerce autant de ravages dans la guerre moderne que le traumatisme sanglant. Peu étaient capables de répondre à mes questions; peu qui n'avaient pas oublié jusqu'aux circonstances qui les avaient amenés où ils étaient. Ils dévoraient silencieusement du pain et buvaient de l'eau. Il y avait là des lignards, qui venaient des bois d'Haumont et de Ville, des territoriaux, affreusement brûlés, pris dans l'Herbebois, et trois ou quatre chasseurs sortant de l'enfer du bois des Caures. Seul, parmi ces derniers, un caporal à tête tragique barrée d'un pansement individuel semblait avoir conservé

quelque résistance mentale. Je l'interrogeai plus à fond.

— C'est bien le 56e et le 59e bataillon de chasseurs qui sont au bois des Caures ?

— Oui.

— Et c'est tout ?

— Oui.

— Pas d'autres troupes dans le bois ?

— Non.

— Combien d'hommes ?

— Il y en avait dix-huit cents. Il ne doit plus en rester grand'chose. Ça, je puis bien vous le dire, car c'est fini : vous avez le bois ou vous allez l'avoir. Mais nous vous l'aurons fait payer cher ! lança-t-il avec un éclair dans le seul de ses yeux qui fût visible.

— Y a-t-il des troupes derrière vous ?

— Je n'en sais rien.

— Du côté de Beaumont et de Samogneux ?

— Je n'en sais rien.

— Vous avez le 165e régiment d'infanterie à votre gauche et le 164e à votre droite ?

— Ça se peut.

— Et derrière, y a-t-il des troupes ?

— Je n'en sais rien, je vous dis !

— Où avez-vous été pris ?

— Au Bourbier.

— Y a-t-il beaucoup de morts dans le bois ?

— Par pleines tranchées, de quoi peupler un cimetière. Mais il y a dix fois plus d'Allemands que de Français.

— Quel est votre chef ?

— Le lieutenant-colonel Driant.

Tout cela ne donnait pas grand'chose. Mais c'est avec d'innombrables petits recoupements de ce genre, joints aux observations des aviateurs et aux renseignements des espions, qu'on arrive à connaître jusque dans ses moindres détails la situation d'un front ennemi. Ce qui se passe à l'arrière des lignes reste plus mystérieux, et c'est aussi ce

qu'il importe le plus de savoir. Mais là les prisonniers, à moins qu'ils ne soient des traîtres à leur pays et ne se trouvent, en outre, renseignés eux-mêmes, ce qui n'est que rarement le cas, sont de peu d'utilité et ce qu'ils disent ne doit être accueilli qu'avec la plus grande méfiance. Au delà de la zone propre de la bataille, les seuls moyens d'information valables sont la photographie par avions et le grand espionnage. C'est ainsi que nous savions que deux divisions nouvelles étaient apparues sur le front de Meuse, à la faveur du retard de notre offensive ; mais elles avaient été dirigées sur la rive gauche et n'augmentaient pas sensiblement les forces qui nous étaient opposées sur la rive droite. Quant à d'autres renforts, les Français n'en recevraient pas, sinon par quantités infimes, la voie ferrée de Sainte-Menehould ayant été coupée aux premiers coups de canon, ainsi que l'avait indiqué le général von Falkenhayn.

Au soir de cette seconde journée, selon ce qu'avait prévu mon caporal de chasseurs, nous étions sur la lisière sud du bois des Caures. A l'ouest nous occupions le village d'Haumont, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. A l'est, nos valeureux Brandebourgeois tenaient le bois de Ville et mordaient sur l'Herbebois. Ce n'était pas beaucoup pour ce formidable effort de deux jours, mais il fallait se contenter de peu.

La nuit, il y eut une chute de neige et le soleil se releva sur un paysage blanc frais, où les décombres des villages et les équarrissements des bois traçaient de grossières études au fusain. Les locomobiles avaient avancé un certain nombre de gros mortiers qui écrasaient maintenant Brabant, Samogneux, la ferme de Mormont, Beaumont, la cote 351 et le bois de la Wavrille. Leurs éclairs rougeoyaient lourdement dans la brume solaire. Le même flux et reflux de bataillons neufs lancés à la fournaise et de torrents de blessés ou de fous qui s'en écoulaient avec épouvante battait et submergeait les routes d'accès, roulant bouillonneusement autour des caissons d'artillerie et des camions

de cadavres. Dans le ciel tourmenté passaient, comme des rapaces, de petits avions de combat.

Le froid était âpre, bleuissant les faces crispées et gelant les flaques de sang. Dans l'air vif et la bise lorraine les odeurs de pourriture se dissolvaient. Puis la neige se remit à tomber par flocons secs. La lumière se cendra et le ciel se boucha. Mais la trombe des obus continua à crouler sur les objectifs repérés.

Aux corps déjà engagés vint se joindre la 77e brigade d'infanterie, de la Prusse Occidentale, qui fut dirigée sur Brabant.

Le soir, dans l'horreur et la neige, nous avions conquis Brabant et la Wavrille, et nous étions aux portes des ruines de Samogneux. Le reste de l'Herbebois fut enlevé dans la nuit. Nous avions progressé de huit cents mètres.

Et de nouveau ce fut l'aurore d'un nouveau jour, le quatrième de l'angoisse, du vertige et du massacre. Nous étions affolés d'impatience, de rage et de fatigue. Quand verrions-nous la fin de ce gigantesque effort ? Combien de tonnes de sang faudrait-il encore pour prix de ce terrible Verdun ? Quand Douaumont, tout au moins, serait-il pris? Notre magnifique IIIe corps était abîmé. Qu'en resterait-il ? Il recevait maintenant dans le flanc une contre-attaque sauvage de zouaves et de tirailleurs africains qui, accrochés aux bois des Fosses, prétendaient lui reprendre la Wavrille. Héroïquement il s'infiltrait pour les tourner dans le bois le Chaume et dans celui des Caurières. Il couvrait d'obus suffocants, toxiques, vésicants, sternutatoires et lacrymogènes leur réduit des Fosses et les rejetait sur Beaumont. A sa droite, les Hessois du XVIIIe saisissaient le pigeonnier d'Anglemont, s'agrippaient à la cote 344 et tentaient de déborder sur Louvemont, décimés par l'artillerie française de la rive ouest qui les assommait par le travers. En liaison avec les nôtres et à leur gauche, les Polonais et Silésiens du Ve corps de réserve, débouchant de l'Herbebois, assaillaient Ornes de trois côtés. La bataille

se poursuivait sans un quart d'heure de répit, toujours plus meurtrière, toujours plus acharnée, toujours plus épique.

Assoiffé de carnage, dévoré de haine, l'œil injecté de sang, un rictus de tigre soulevant sa courte moustache blanche, le général von Lochow apparaissait parfois dans notre chambre téléphonique.

— Ça tarde, ça tarde ! rauquait-il, après avoir jeté un ordre comme un coup de griffe. La résistance est monstrueusement opiniâtre !...

Nous n'osions supputer le chiffre de nos pertes. Il devait être effroyable. Aurions-nous assez de monde pour aller jusqu'au bout ? Consterné par la mort de tant de beaux jeunes hommes, Max von Kubitz psalmodiait comme une litanie :

— Quelles hécatombes, *mein Gott !...* quelles hécatombes !...

Dans l'après-midi, pendant une relève, comme nous étions trop surmenés pour espérer dormir, nous décidâmes d'aller nous calmer les nerfs un peu à l'arrière. Depuis quatre jours je n'étais pas sorti de Ville. Nous nous dirigeâmes du côté de Damvillers, en évitant la grande route encombrée de charroi et qu'atteignaient de temps en temps des obus français. Le froid était moins dur. De gros nuages lourds de neige, gris vers le nord, rouges vers le sud, boursouflaient le ciel. Le sol était gelé et l'on pouvait suivre les petits chemins des champs. Nous atteignîmes le Moulin-Blanc, puis les abords de Moirey, du côté du ravin de la Vieille-Fontaine. La marche et la solitude nous faisaient du bien. Si nous avions pu nous soustraire aussi à l'obsession infernale du canon, nous aurions pu nous croire loin de la guerre. A partir de Moirey, la région était bien défilée et l'on n'y courait plus aucun risque. Nous continuâmes sur Damvillers ; mais nous nous gardâmes d'affronter la cohue militaire qui devait obstruer ce gros bourg, siège du Kommando de l'armée, et nous préférâmes nous

réfugier sur les pentes sapineuses de son poétique cimetière, situé sur une hauteur voisine.

A mesure que nous nous élevions, la vue s'ouvrait sur les environs. Tout près, à un kilomètre à peine vers l'ouest, nous découvrions, dominés par les flancs neigeux de la Grande-Montagne, la longue suite de nos hangars et baraquements d'Etraye, que nous avions édifiés pendant trois mois, tout grouillants aujourd'hui de troupes au cantonnement. Au delà, les bois de Consenvoye étalaient leur croupe velue comme une peau d'ours blanc, et l'on voyait dans un de leurs plissements s'étendre, laiteux et plat, un segment de la vallée de la Meuse. La ligne forestière se continuait dans le sud par les ballonnements confus des bois d'Haumont et des Caures, du bois le Comte, du bois de Ville, de l'Herbebois, où nous nous étions si furieusement battus pendant quatre jours, charniers maintenant pleins de râles et de cadavres, noyés dans la fumée des éclatements français et mouchetés des flammes de départ de nos canons. Au-dessus, la chape basse du ciel rougeoyait comme le couvercle d'un brasier, lamée de larges bandes de cuivre éblouissant et fendue de crevasses d'un violet sombre. Une vibration continue et puissante grondait insondablement sur le chaos des couleurs, ébranlant l'espace et stupéfiant le vide.

Tonnantes et profondes, hurlantes et aiguës, les dissonances se confondaient en une désharmonie cohérente, qui roulait le cerveau comme un galet, donnait le vertige et décrochait le cœur. La tempête était houleuse, angoissante, convulsive, et la terre perpétuellement tremblante, agitée de secousses, était un vaisseau ballotté. Une trouée de plaine s'orientait comme un courant blafard jusqu'aux Jumelles d'Ornes, qui en sortaient comme deux phares fulgurants d'éclairs. Tout l'est était couvert de l'immensité mugissante de la forêt de Spincourt, gonflant ses flots tumultueux et blancs, d'où partaient lourdement d'énormes bordées, qui sillonnaient l'air de jets étourdissants. Comme

des câbles noirs lancés à travers la bourrasque, les routes d'Azannes, de Ville et de Flabas dirigeaient vers l'horizon rouge leur éternel roulement de troupes minuscules. A nos pieds, le bourg de Damvillers semblait un îlot fourmillant, et nous en distinguions la petite place carrée où d'un roulis visqueux d'insectes grisâtres émergeait, grosse comme un soldat de plomb, la statue d'un général français, dont le geste immobile se tendait vers l'Alsace-Lorraine.

Nous arrivâmes aux premières tombes. Elles disposaient dans la mousse et les aiguilles de sapins leurs tertres gazonnés ou leurs rectangles de pierres. Des croix modestes portaient des inscriptions rongées, que des couronnes de verroterie baignaient de larmes de rouille. Quelques cyprès étiques essayaient d'ériger leurs cippes funéraires. Une chapelle de bois ouvrait sur un Christ squelettique son porche étroit.

Une demi-douzaine d'officiers nous apparurent entre les arbres. Nous nous approchâmes et nous saluâmes. Le comte von Kubitz serra la main de l'un d'eux. Et tout à coup je me roidis, saisi d'émotion et figé de respect. Un peu plus loin, sur le sommet de l'éminence, deux personnages en long manteau gris et en casque à pointe, debout entre la grille d'un tombeau et un pan de vieux mur qui les protégeait jusqu'au cou, observaient le panorama.

Le plus rapproché de nous, de stature élevée, mais à la taille courte et replète, nous offrait son dur et fin profil d'émouchet, au bec incisif, au menton légèrement fuyant, à la moustache grise relevée en crocs aigus fortement cosmétiqués. Le bras droit gesticulait avec une sorte de frénésie; il était armé d'une lorgnette qui venait de temps en temps s'appliquer presque spasmodiquement sur les yeux. Le gauche, par contre, pendait inerte dans sa manche, la main enfouie dans la poche du manteau. Je reconnus l'homme dont j'avais eu pendant des semaines le portrait en uniforme de hussard rouge devant les yeux, dans mon lit de souffrances de l'hôpital d'Aix-la-Chapelle. C'était le Sei-

gneur de la Guerre, Sa Majesté l'Empereur Guillaume II.

Le second personnage, plus trapu, plus gros, à la moustache tombante et au petit menton proéminent, je le connaissais également ; je l'avais vu au conseil de guerre tenu par le général von Falkenhayn à la Kommandantur de Dun-sur-Meuse. C'était le général von Mudra. D'un geste plus rare et plus précis, tantôt du bras droit, tantôt du bras gauche, il expliquait à l'Empereur la bataille.

Les deux hommes parlaient, discutaient, s'animaient, les têtes et les trois bras gravitant dans la direction du sud, et l'on entendait leurs voix, l'une claire, vibrante et saccadée, celle du souverain, l'autre lourde et mesurée ; mais leurs paroles se brouillaient dans le vent. Ils restèrent ainsi dix minutes, puis ils se rapprochèrent de nous, discutant toujours. Nous nous rangeâmes, la main fixée à la tempe. L'Empereur passa à deux pas de moi. Je vis son œil bleu très brillant, au regard presque égaré, une boucle grise sortant du casque, la cicatrice qui marquait sa pommette gauche, et je l'entendis qui disait d'un ton tintant très nerveux :

— Dussé-je y mettre quinze jours, j'aurai Verdun !...

Ils descendirent à travers les sépultures, accompagnés de leur suite, et nous restâmes seuls, Max et moi. Nous montâmes jusqu'à l'endroit d'où l'Empereur et von Mudra avaient considéré le paysage, essayant de deviner leurs pensées et ce qu'ils avaient pu se dire ; et nous y demeurâmes aussi quelques minutes les yeux tendus vers le sud, où l'incendie s'exaspérait sur les bois et où les petits flocons blancs des shrapnells parsemaient les grands nuages rouges.

De retour à Ville à la nuit tombée, nous apprîmes que nous étions maîtres de Beaumont, des Fosses et de la ferme des Chambrettes. Ornes nous restait avec 264 prisonniers et l'ennemi était en retraite sur Bezonvaux. Il évacua dans la nuit Maricourt et Mogeville.

Je pus dormir trois heures. Le matin me retrouva à mon poste, toujours plus fatigué. Nous buvions du café coupé de cognac. C'était le 25 février. Journée plus terrible encore que les précédentes, dans le sang, la neige, la bise et l'orgie phénoménale des canons. De nouveaux régiments, appartenant au XVe corps, furent poussés en avant. On attaquait Louvemont et la côte de Talou. On essayait le bois de la Vauche et on entreprenait Bezonvaux. Le soir arriva sans autres succès bien caractérisés. L'exacerbation était à son comble et se tournait en rage.

Agité, agacé au plus haut point, manifestement détraqué, Max von Kubitz se jeta tout à coup sur moi et voulut me couvrir de baisers. Je le repoussai rudement.

— Vous êtes malade, dis-je. Allez vous coucher.

Il m'obéit. Je restai seul devant le tableau. Les nouvelles se faisaient rares. Le lourd ébranlement de la canonnade envahissait le sous-sol et battait le béton. Rien, pas d'appel. Sous le rythme de l'artillerie, les ampoules électriques clignotaient comme des paupières.

Toujours rien. J'avais la fièvre. Mes tempes répercutaient douloureusement la pulsation spasmodique de l'électricité. Je sentais à mon poignet la boucle de cheveux de Juliette qui me brûlait la peau à travers l'or du boîtier. Je rêvais à Dun, à ma chambre sur le jardin au bord de la Meuse... J'entendais une voix troublante qui récitait des vers...

> C'était le rossignol et non pas l'alouette...
> Mon Roméo, demeure...
> C'était le rossignol et le jour est lointain.

Un cliquettement de l'appareil interrompit mon songe.

— *Hier, Kommando. Wer dort?*

— *Vier und zwanzigstes. Oberst.*

— *Zu Befehl.*

— *Fort Douaumont gefallen.*

Douaumont!... Douaumont était pris!... Douaumont!...

L'inexpugnable fort était entre nos mains !... Quelle nouvelle!... quelle formidable nouvelle...

J'enregistrai avec avidité le peu de détails que l'on connaissait encore sur cet exploit. Le fort avait été pris sans coup férir vers quatre heures par une section du 24e régiment brandebourgeois, qui avait réussi à s'y faufiler par surprise et sous le déguisement d'uniformes français. On venait seulement d'en être informé au poste de commandement du 24e.

Je me mets aussitôt à carillonner de tous les côtés. On accourt « *Was?... Douaumont gefallen?... Unerhœrt!... Douaumont?... Douaumont?...* » Le général von Lochow est là, en pantoufles, le major Wetzell, le colonel Schwarzmuth, qui a oublié de passer son pantalon, dix autres officiers, tout l'état-major du IIIe, tous, à l'exception du grand-dolichocéphale blond, qui dort du sommeil accablé de l'innocence. On crie, on vocifère, on se réjouit, on se fait répéter par le 24e la bienheureuse nouvelle, que le général von Lochow tient à transmettre lui-même au quartier général. Il n'y a plus de fatigue, plus d'énervement. Douaumont pris, c'est la fin de la résistance française; nous sommes dans l'intérieur du camp retranché de Verdun; nous en avons brisé l'armature; nous n'avons plus devant nous que des tronçons épars de troupes fugitives; c'est le coup de poing de la décision.

Alors, la joie éclate, énorme. On danse, on saute, on s'égosille; on sable la demi-douzaine de bouteilles de champagne qui restent au fond du trou à vin. C'est le débordement, le délire, l'enthousiasme. . *Douaumont! Douaumont!... Hurra Kronprinz!...* Dans huit jours nous serons sur la route de Paris!...

Le lendemain, la jubilation fut immense dans l'armée. A Damvillers, où l'Empereur se trouvait encore, les troupes acclamèrent frénétiquement le Seigneur de la Guerre. Le splendide communiqué, qui devait en ce même moment combler d'orgueil l'Allemagne et remuer le monde, portait:

Le fort cuirassé de Douaumont, le pilier angulaire Nord-Est de la ligne principale des fortifications permanentes de la forteresse de Verdun a été pris d'assaut hier après-midi, par le 24e régiment d'infanterie de Brandebourg. Il se trouve solidement dans la main allemande.

Le surlendemain, ce régiment, le désormais fameux et historique 24e brandebourgeois, qui était arrivé à Ville, réduit, hélas, à l'effectif d'un bataillon et qu'on envoyait se refaire en Alsace, fut passé en revue par le général von Lochow. Quelques hommes portaient encore l'uniforme français des premiers assaillants de Douaumont. Sur le front des troupes, le général fit avancer à l'ordre le capitaine Haupt et le premier-lieutenant von Brandis, les deux officiers qui avaient enlevé le fort, et leur lut la dépêche suivante qu'il venait de recevoir de Charleville :

Seine Majestät der Kaiser und Kœnig haben allergnädigst geruht, dem Hauptmann Haupt und dem Oberleutnant von Brandis den Orden « Pour le Mérite » zu verliehen (1).

Puis il distribua toute une avalanche de croix de fer. Après quoi, l'héroïque 24e, drapeau en tête et au pas de parade, défila devant son chef, le général de l'infanterie von Lochow, commandant le IIIe corps d'armée, qui, la dextre au casque, le salua de ces mots :

— *Heil und Sieg, Regiment Douaumont* (2) !

IX

Notre joie et les espoirs suscités par la prise du fort principal du camp retranché de Verdun furent de courte durée. Si les troupes qui nous avaient arrêtés pendant cinq jours et avaient brisé la fureur de notre offensive étaient à peu près anéanties, d'autres les remplaçaient, auxquelles leur « monstrueuse résistance », pour parler comme le général

(1) Sa Majesté l'Empereur et Roi a très gracieusement daigné décerner au capitaine Haupt et au premier-lieutenant von Brandis l'ordre « Pour le Mérite ».

(2) Salut et victoire, régiment de Douaumont !

von Lochow, et leur implacable sacrifice avaient donné le temps d'arriver, d'autres plus terribles encore : le redoutable XXe corps, avec ses deux fameuses divisions, la division de fer et la division d'acier, le Ier, le XXIe, armée d'élite, placée sous les ordres d'un chef dont la guerre avait révélé la valeur, le général Pétain.

Telle fut la surprise désagréable qui nous attendait dès le 26 février, au lendemain même de la chute de Douaumont, alors que nous pensions n'avoir plus qu'un bond à faire pour toucher au but de nos efforts : Verdun, le fascinant Verdun !...

Par quel miracle, par quel sortilège ou quel tour de prestidigitation ces légions survenaient-elles juste à point pour nous ravir notre proie ? C'est que Falkenhayn avait tout prévu, tout, sauf une seule chose : l'utilisation de la route. Qui aurait pu penser que, privés de toute communication ferrée, ces démons de Français, au lieu d'abandonner un secteur condamné, auraient trouvé le moyen de monter sur une chaussée une double ligne continue de milliers de camions automobiles, immense chaîne sans fin, gigantesque courroie de transmission, qui, roulant jour et nuit, comme sur deux poulies, entre Bar-le-Duc et la place, alimenterait sans relâche et pourvoirait infatigablement de bataillons, d'obus et de bouches à feu ce champ de carnage et d'horreur ? « Voie sacrée », comme la baptisèrent bientôt ces bandits, voie infernale, comme nous étions portés plutôt à l'appeler, dans notre rage de ne pouvoir la détruire et de la voir toujours amener contre nous de nouveaux soldats à bourguignote et de nouvelles coulevrines.

En vain entreprîmes-nous, quelques jours plus tard, d'attaquer aussi par la rive gauche. Dès le 6 mars, nous jetions sur la côte de l'Oie, le bois des Corbeaux, le Mort-Homme la valeur de trois corps d'armée. Cette extension de l'offensive n'eut d'autre résultat que d'accroître nos pertes par la multiplication même des combats, et, sur la rive gauche comme sur la rive droite, nous heurtant partout à

une défensive incroyable, toute progression de nos intrépides *Feldgrauen* ne put se faire que dans des ruisseaux de sang et ne se mesurer qu'au centimètre.

Régiment après régiment, le III° corps, très éprouvé, ne tarda pas à être tout entier retiré du front, où il fut remplacé par la 113° division d'infanterie. La 6° division, à laquelle appartenait le 24° régiment, fut envoyée comme celui-ci en Alsace; la 5° fut répartie dans les cantonnements de Billy, Romagne, Brandeville et Stenay; et ce n'est guère que deux mois plus tard, qu'une fois refaites et reposées, on les revit en ligne devant Verdun. Quant au Kommando, il se fixa à Damvillers, où il resta jusqu'en avril, époque où son chef, le général von Lochow, succédant au général von Mudra dans le commandement des troupes de la rive droite, transféra son quartier général à Nouillonpont, près de Spincourt. Mais, à ce moment, j'avais déjà passé dans l'Etat-major du Kronprinz, ainsi que je vais le raconter.

Deux routes conduisaient en trois quarts d'heure d'auto de Damvillers à Stenay: l'une par Brandeville, que je connaissais bien, car c'était celle de Dun, et on la quittait un peu avant Murvaux pour aller rejoindre à Mouzay la route nationale n° 64 qui suivait le cours de la Meuse; l'autre, par Jametz, plus longue de quelques kilomètres, mais plus large et moins accidentée, qui rencontrait à Baalon la route nationale n° 47 venant de Montmédy. Je circulais fréquemment, pour raison de service ou de plaisir, sur l'une ou l'autre de ces routes, et le plus souvent en compagnie du comte von Kubitz, qui avait ses grandes et petites entrées au quartier général de l'armée, où il connaissait à peu près tout le monde. Stenay nous attirait, comme la lumière les phalènes, et nous y courions aussi souvent que nous le pouvions.

Petite ville médiocre, grise et assez sale, Stenay, dont la modestie séculaire n'eût jamais osé rêver qu'elle aurait un jour l'extraordinaire honneur de servir de résidence à l'héritier de l'Empire germanique, agglomérait provincialement

au bord de la Meuse ses toitures surannées et ses grâces mesquines. Bien que rien dans les vestiges de son passé ne dût la signaler à une admiration particulière, elle aurait pu cependant, avec sa curieuse place carrée encadrée de vieilles maisons à porches, sa belle église à deux clochers, ses hôtels bourgeois du XVIIIe siècle, sa grosse porte voûtée, ses restes de fortifications et son heureuse situation sur la rivière, présenter un aspect fort agréable dans son cadre riant de vergers, de jardins et de prairies, si, comme toujours et partout en France, l'incurie de l'administration ne l'avait laissée croupir et se dégrader, au lieu de lui assurer, comme en Allemagne, les soins d'entretien et de restauration d'une édilité consciencieuse. Ce qu'on y voyait encore de mieux, c'était, au midi de la ville, un vaste quartier de casernes, de construction neuve, bondé de huit à dix mille de nos *Feldgrauen*. Au reste, notre occupation n'avait pas épargné sa peine pour nettoyer la ville de ses immondices, et si sa vigilance n'avait pu s'étendre à la moisissure des boutiques et à la crasse des habitations privées, elle faisait régner sur la voie publique une propreté et un ordre méticuleux. Les immeubles réquisitionnés avaient été ravalés et recrépis, et de belles plaques toutes neuves remplaçaient par des noms allemands les anciennes appellations françaises des rues, dont la principale, la rue Chanzy, se dénommait maintenant, comme de juste, *Kronprinz-Wilhelmstrasse*.

La résidence de Son Altesse impériale était une somptueuse villa moderne, située à l'extrémité nord de Stenay, sur la route de Cervisy, propriété d'une comtesse Duverdier et qui s'appelait le Château des Tilleuls. C'est là que le prince recevait ses visiteurs de marque, donnait audience, décorait de sa main d'innombrables chevaliers de la croix de fer, traitait à dîner ou à souper ses amis et les officiers de son État-major. Le Quartier Général du groupe d'armées avec l'Ober-Kommando de la Ve armée se trouvait Schulenstrasse, dans l'École communale de garçons, énorme bâtiment rectangulaire, dominant de sa masse

grise la vallée de la Meuse. Le prince venait à l'État-major entre onze heures et midi ; il y entendait le rapport et prenait lecture du communiqué. Mais le principal lieu de rencontre était le casino. Il était installé dans un vieil hôtel du XVIIe siècle, plein de meubles de style, de tapisseries, de bronzes, de bibelots d'art, et entouré d'un parc superbe. Le salon, que chauffait une cheminée monumentale, était orné de tableaux et d'une série de gravures anciennes représentant les guerres d'Alexandre, dont l'une portait cette légende : « La vraie force, c'est la victoire ». On passait de là dans une belle galerie salle à manger, donnant de plain-pied sur le parc par quatre grandes portes-fenêtres, et qui pouvait réunir une cinquantaine de convives. Il y avait un salon de jeu et de musique, et une bibliothèque bien fournie de journaux allemands. Sous l'excellente administration du capitaine Krause, commandant la compagnie de garde du prince, le casino de Stenay constituait un modèle du genre; aussi, en l'honneur de l'admirable Krause, avait-on donné son nom à la rue qui conduisait à ce petit paradis militaire et qui s'appelait donc *Krausestrasse*.

Aussitôt rendus à Stenay, à moins que quelque mission urgente ne nous appelât tout d'abord au Quartier Général, c'était au casino que nous allions. On y trouvait nombreuse et brillante compagnie, surtout le soir. Ses hôtes les plus habituels étaient le major von Müller, chef de la maison militaire de Son Altesse impériale, le maréchal de la Cour et chambellan von Behr, le major von Iena, commandant le Quartier Général, intrépide et magnifique buveur, les majors von der Planitz, Ehrhardt, Heymann, le rittmeister von Zobeltitz, le médecin chef général professeur Widenmann, le major Mathias, directeur des voyages, le capitaine aviateur Sibringhaus, chargé spécialement de la sûreté de Son Altesse contre les bombardements aériens et qui avait aménagé excellemment à cet effet les caves de la villa princière et celles du casino. On y voyait aussi, naturellement, le capitaine baron von Werthau, dont l'intelligence et la

liberté de langage m'avaient fait une si vive impression sur l'esplanade de Dun. J'y reconnus encore un inquiétant personnage rencontré également à Dun, le policier Klein, que, par abréviation de son titre de *Kriminal-Inspektor*, le Kronprinz appelait plaisamment son « Criminel ». Le policier Klein paraissait jouer à Stenay un rôle important. Quant au chef d'État-major, le général Schmidt von Knobelsdorf, on l'y rencontrait peu, soit que le lieu ne lui plût pas, soit en raison de ses absorbantes occupations. Par contre, Son Altesse Impériale et Royale fréquentait assidûment le joyeux casino, où elle aimait à trouver des distractions et une facilité de mœurs que lui permettait moins le genre parfois un peu décoratif du Château.

C'est vers la fin de mars que le baron von Werthau me dit un jour :

— Si vous voulez être des nôtres, mon cher monsieur Hering, il y a une occasion à saisir.

— Laquelle ?

— Vous vous rappelez notre malheureux officier sténographe qui attrapa si mal à propos un obus perdu le jour du conseil de guerre à Dun et que vous avez opportunément remplacé ? L'infortuné ne s'est pas remis, et si les soins diligents du professeur Widenmann ont pu le rendre à la vie, ils n'ont pu le rendre à l'intelligence, du moins à l'intelligence de son métier. Le pauvre diable a perdu la mémoire et ne sait plus la sténographie. Nous l'avons restitué à son régiment, qui en fera ce qu'il voudra. Voulez-vous devenir notre secrétaire sténographe ?

J'acceptai avec empressement.

— Alors c'est parfait. Venez demain au Château, un peu avant onze heures.

A onze heures, le lendemain, le Kronprinz me recevait, au milieu des abois et des gambades de ses lévriers. A onze heures cinq j'étais son secrétaire sténographe et à onze heures dix il m'emmenait dans sa torpedo à l'État-major où il me présenta au général Schmidt von Knobels-

dorf. C'est désormais avec celui-ci et dans ses bureaux que j'eus principalement à travailler ; car pour le Kronprinz, je n'eus pour ainsi dire jamais l'occasion de lui prêter mon concours, sinon comme officier de sa suite et compagnon de ses plaisirs.

Si les soixante millions d'Allemands qui attendaient chaque jour fiévreusement le communiqué, fiers de le voir généralement commencer par ces mots : « Groupe d'armées du Kronprinz allemand », et qui, se rappelant les déclarations belliqueuses du rejeton des Hohenzollern et les manifestations exaltées qui avaient fait de lui l'idole des pangermanistes, le prenaient pour un foudre de guerre, si ces excellents avaleurs de vérités d'Empire et de légendes dynastiques avaient été admis comme moi à l'honneur de contempler d'un peu plus près l'objet de leur adoration, ils eussent été bien étonnés.

Le général-lieutenant Kronprinz Wilhelm n'aimait à là vérité la guerre qu'à la manière des enfants qui jouent aux soldats. Du moment que la guerre était quelque chose de grave, de long, de fatigant, qu'elle exigeait un travail assidu, une patience infinie, des capacités étendues, l'élaboration compliquée d'une minutieuse et savante stratégie, la guerre ne lui allait plus du tout. Tactique, topographie, balistique, administration, le prince n'y entendait rien. Incapable de conduire convenablement au feu un seul bataillon, il se reposait entièrement sur ses généraux du soin de lui ménager les succès qu'il ambitionnait, et s'il ne faisait rien pour leur en alléger la charge, il savait fort bien s'impatienter des lenteurs de leur réussite et leur reprocher aigrement l'insuffisance de leurs résultats.

Il arrivait en coup de vent à l'État-major, se plantait, la cravache sous l'aisselle et les mains dans les poches, devant la carte du front, l'examinait un instant, le monocle dans l'œil, puis ricanait :

— Eh bien, général, ça n'avance pas ! Toujours au même point ! Nous n'avons pas bougé d'une ligne !

— Pardon, Altesse Impériale, répondait Knobelsdorf, voyez : les régiments tant, tant et tant ont été ramenés en arrière, et ils ont été remplacés par les régiments tant, tant et tant.

— Oui, je vois bien, parbleu, que des drapeaux ont été déplacés, mais la ligne, elle, la ligne ne change pas !... Voyons... une, deux, trois, quatre semaines... Quatre semaines, général ! Et on appelle cela une offensive !... Depuis le 26 février nous n'avons pas fait un pas !

— Pardon, Altesse Impériale, nous avons avancé ici, ici et ici... Nous avons pris Forges, Régueville et Fresnes...

— La belle affaire !... De ce train-là nous mettrons dix ans pour aller à Verdun !

— Patience, Altesse Impériale... Il arrivera bien un moment où ça craquera.

— Où ça craquera, où ça craquera... Et si ça ne craque pas ?... « Patience ! » Vous n'avez que ce mot-là à la bouche !... Patience, toujours patience !... C'est assommant, à la fin ! Savez-vous que je commence à en avoir plein le nez de votre patience ?...

Sans se laisser troubler par les récriminations princières, le chef d'Etat-major employait toute la sienne, une patience vraiment angélique, si l'on peut appliquer ce terme à un général prussien, à prodiguer à l'Altesse énervée des détails sur les mouvements de troupes. Willi écoutait d'un air absent, risquait quelques observations sans consistance, se faisait présenter les dépêches et communications téléphoniques de Mézières, les lisait en sifflotant et en grillant cigarette sur cigarette, décochait deux ou trois plaisanteries plus ou moins piquantes, touchait des mains, pirouettait, puis, redevenu tout souriant, filait pour le casino.

Bien qu'âgé de près de trente-quatre ans, le Kronprinz Wilhelm était invraisemblablement jeune d'aspect. Découplé, dégagé, flexible, la taille étroitement baleinée, il haussait sur un cou élastique une tête aux mobilités excessives et au profil de rat. Le visage effilé et mince, au front et au

menton fuyants, au nez pointu soutaché d'une fine moustachette blonde, se vrillait de petits yeux bleus très brillants, qui tantôt se fixaient avec hardiesse et insolence, tantôt se dérobaient d'un glissement subreptice et fourbe, tantôt encore vacillaient étrangement, inquiets, égarés et lointains comme ceux d'une bête fausse. Ce regard déconcertant, joint aux rides légères qui, de près, striaient d'un réseau serré le pourtour des orbites, des ailes du nez et des commissures des lèvres, détruisait vite l'impression d'ingénuité juvénile que donnaient au premier abord la sveltesse du corps et l'agilité des allures. Le voûtement précoce de la nuque et la flexion indécise des genoux dénonçaient l'abus des exercices d'adresse et les excès sexuels. Les manières étaient plus dégingandées qu'élégantes et le ton général tenait moins du gentilhomme dégénéré que du voyou distingué.

D'une intelligence primesautière et capricieuse, le prince se rebutait facilement de tout ce qu'il ne comprenait pas du premier coup et par don naturel, ce qui, en dehors du sport et des femmes, était à la vérité peu de chose. Le travail, l'attention, l'effort ne lui convenaient guère ; aussi, bien qu'il eût des lumières éparses sur ce qu'il attrapait à la volée, sa conversation restait-elle superficielle et sans originalité, à l'exception des deux thèmes favoris de ses méditations, où il savait se montrer brillant causeur, non moins que remarquable champion. Sans véritable culture littéraire et artistique, il avait le léger vernis qui s'acquiert par la fréquentation de la bonne société, et même de la mauvaise. Il parlait à merveille un français académique et sans accent, qu'il se plaisait à entremêler des expressions argotiques les plus divertissantes. Les doigts chargés de bagues, le bracelet au poignet, le cheveu coquettement ondé et parfumé, il représentait assez exactement ce type de joli garçon qu'on appelle en France un « gigolo ». Quoiqu'il se flattât de ressembler, au physique comme au moral, à son grand ancêtre Frédéric II, il n'en figurait bien plutôt qu'une piètre caricature. On peut même dire que,

dans sa personne psychologique comme dans sa conformation extérieure, le Kronprinz Wilhelm était fort peu allemand, ce qui s'explique par le sang étranger qui, comme c'est trop souvent le cas dans nos maisons souveraines, était venu corrompre le noble sang germanique.

Ce qui était peut-être moins allemand encore que le reste, c'était sa manière de se comporter à l'égard de la population française. Son manque de dignité sur ce point, avant que j'eusse fini par m'y habituer, me semblait particulièrement choquant. Loin de tenir en respect cette racaille welche et de lui faire sentir la sévérité salutaire de notre poigne victorieuse, Son Altesse Impériale paraissait démangée d'un besoin de s'encanailler et de se rendre populaire. Qu'il fût en voiture, à cheval ou à pied, Willi prenait je ne sais quel dégradant plaisir à adresser des signes aux passants, à saluer avec ostentation les femmes et les jeunes filles, à interpeller les marchands dans leurs boutiques ou à s'arrêter devant les grosses mères pour leur demander des nouvelles de leur « homme » ou de leur « fiston » prisonnier en Allemagne ou « pioupiou » en France encore libre, comme si les malheureuses pouvaient en recevoir. On le voyait même descendre de son auto pour accoster en pleine rue quelque jolie fille et lui décocher crûment : « Eh bien, la belle poulette, quand couchez-vous avec moi? » Aux petites filles il donnait des bonbons et des images pieuses ; il distribuait aux ouvriers et aux paysans, non moins libéralement qu'à ses soldats, des poignées de cigarettes blondes qu'il puisait dans une grande boîte blanche à ses armes. Mais les gamins surtout faisaient sa joie. Il les ameutait après lui en leur jetant des sous, et ces petits sacripants s'étaient à tel point familiarisés avec lui que, du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils criaient en accourant : « V'là Gugusse !... Ohé, Gugusse !... »

C'était d'autant plus honteux que, loin de se formaliser de cet irrespect, Willi s'en amusait follement. S'il n'eût été le fait quede cette peste de marmaille, cet affligeant spec-

tacle eût encore été supportable. Mais la population entière faisait chorus. Les sourires, les rires, l'épanouissement joyeux et la bonne humeur des gens, quand on parlait de lui ou qu'on voyait paraître sa silhouette falote, ne témoignaient que trop du peu d'estime où on le tenait. Si ses officiers ne prenaient pas le prince au sérieux, ce qui était leur droit et ce pour quoi ils avaient sans doute de justes raisons, du moins lui marquaient-ils la déférence qui était due à son haut rang. L'indocile plèbe française, elle, se moquait ouvertement de lui et le tournait en dérision. Gugusse connaissait d'autres sobriquets : le populaire le surnommait plus communément encore « Zigomar », tandis que les bourgeois, relevant leur malignité d'un horrible calembour, l'appelaient le « Clown-prince ». Ces diverses dénominations procédaient, on le voit, du même ordre de dénigrement et témoignaient fâcheusement de la peu glorieuse impression que produisait non seulement à Stenay, mais dans toute la vallée de la Meuse, notre illustre prince impérial.

Il ne faudrait cependant pas croire que cette macaronique réputation fût attribuable à une bienveillance réelle, à une condescendance sincère envers la population française occupée. Il n'y avait chez le prince ni faiblesse de cœur, ni sensibilité mal placée, ni pitié pour les vaincus, mais seulement légèreté, inconscience et coupable abandon de ce qu'il y a de plus pur et de saintement inflexible dans l'officier prussien. Sous ses dehors aimables il cachait un égoïsme profond. Rien ne devait troubler le cours de ses plaisirs ou lui causer le moindre dérangement. L'apparence engageante de ses manières l'exposait naturellement à de multiples sollicitations. Il n'en écoutait aucune ou s'en débarrassait avec désinvolture. Jamais il ne rendait un service, à moins qu'il ne dût en résulter un agrément pour lui-même. Les Français, il les renvoyait à la Kommandantur ou à l'Inspection d'étapes, les Allemands à l'Etat-major général. Il s'en excusait lestement : « Que voulez-vous, disait-il, je ne

suis rien et on ne m'écoute pas ; il suffit que j'intervienne pour qu'on me refuse ce que je demande. » Ce qui était en partie vrai, mais qui dénotait une étrange oblitération d'amour-propre.

Cette fallacieuse humeur et ces façons singulières ne se traduisaient pas davantage par une générosité bien chevaleresque, et il s'entendait à voler et à piller tout comme un autre. De nombreux wagons chargés de ses déprédations avaient déjà pris pour son compte le chemin de l'Allemagne. Il fallait toutefois lui reconnaître une vertu, et même une vertu cardinale : la tempérance. Le Kronprinz n'était ni goinfre, ni ivrogne, et en cela encore il se montrait fort peu allemand. Mais s'il pratiquait cette vertu plus par hygiène et souci de se maintenir en forme que par réelle modération, ce n'était que dans une de ses parties : la sobriété. Pour la partie chasteté, j'ai déjà pris soin de le noter, elle lui était déplorablement étrangère, et l'on peut même se demander s'il ne cultivait pas l'une pour mieux pouvoir violer l'autre. Le nombre des familles auxquelles il avait fait l'honneur de les déshonorer était considérable ; il engrossait leurs filles et il enlevait leurs mineures ; quant aux femmes qui, déjà déshonorées, constituaient ce que les galants Français appellent élégamment « le bataillon de Cythère », il n'en restait probablement pas une, de Hirson à Conflans et de Rethel à Luxembourg, qui, à moins qu'elle ne fût un épouvantail, n'eût eu le privilège de lui vendre ses faveurs au plus juste prix. Il n'avait peur de rien : paysannes, ouvrières, demoiselles de magasin, filles publiques, tout y passait, sans compter les dactylographes allemandes et les dames de la Croix-Rouge. Il avait essayé de pénétrer dans quelques nobles salons de Sedan et de Charleville : mais jusqu'à quel point ses gracieusetés y avaient-elles reçu leur récompense, c'est ce qu'il était difficile de savoir. Sa seule aversion concernant le beau sexe se concentrait sur la personne de sa femme. La Kronprinzessin Cécile était venue le relancer une fois à Stenay. Au bout de deux jours, elle avait

dû vider les lieux et battre en retraite, effarée, sinon même, à ce que d'aucuns assuraient, maltraitée et rouée de coups. Il se refusait à prendre des permissions pour aller voir ses enfants, dont il avait pourtant six. On parlait d'un divorce imminent. Sa belle-mère, la grande-duchesse de Mecklembourg-Strelitz, qui, en dépit de la guerre, continuait à vivre sur la Riviera, poussait de toutes ses forces à une rupture et qualifiait publiquement, paraît-il, son impérial gendre d' « ignoble individu ». Celui-ci, qui lui rendait sa sympathie et ne voulait pas être avec elle en retard de politesse, la traitait partout de « vieille toquée » et répandait le bruit, fondé ou non, qu'elle avait pour amant un croupier de Monte-Carlo.

Il serait tout aussi dénué de saine psychologie d'induire de cette relative douceur de caractère que le Kronprinz fût personnellement porté à déplorer et à réprouver les duretés de la guerre. S'il n'eût pas toléré que des actes de cruauté fussent commis en sa présence ou dans son voisinage immédiat, il s'inquiétait fort peu de ce qui se passait loin de ses yeux, et était toujours prêt à souscrire aux sévérités que ses généraux jugeaient nécessaires pour le bien de la patrie et l'honneur du nom allemand. Les pertes fabuleuses que subissaient ses troupes ne l'émouvaient en aucune façon, sinon par les résultats peu proportionnés à l'enflure de ses désirs qui étaient le fruit de leurs souffrances. Quand quelque affaire était engagée, que quelque opération était en vue dont on pouvait espérer un avantage, il n'hésitait pas à préconiser l'envoi au feu du plus grand nombre de bataillons possible, ne rêvant que plaies et bosses, indifférent à l'effusion du sang et à l'horreur des mêlées, ardent à faire prévaloir les décisions les moins modérées, pourvu que sa précieuse personne fût à l'abri et que l'exercice de ses plaisirs accoutumés n'en fût point troublé. Par contre, quand le coup n'avait pas réussi, il était le premier à se décourager et à parler de tout envoyer promener. Etait-ce au prix qu'il attachait à sa sécurité propre ou au désir

d'épargner à ses regards délicats des spectacles trop cruels qu'il fallait attribuer son peu de penchant à aller s'exposer à l'avant? Le fait est qu'il ne se montrait jamais sur le front pendant les périodes de grands combats. On ne l'avait pas vu devant Verdun, et la canonnade, qu'on entendait fort distinctement de Stenay, continuant avec une intensité redoutable, il préférait ne pas s'aventurer trop au sud de son Quartier Général. Par ailleurs, lorsque le temps était au beau et le baromètre de la bataille au calme, il aimait à aller se pavaner au milieu des troupes et à se faire acclamer par les soldats. Il leur faisait de petites harangues assez bien troussées, exaltant leur loyalisme et les stimulant au courage. Juché comme un jockey sur son pur sang à robe blanche, il se plaisait à passer en revue un régiment ou, le gant à la casquette marquée de la tête de mort d'argent, à voir défiler devant lui une relève de compagnies. « *Guten Morgen, Kameraden!* » saluait-il de sa voix aigrelette de ténorino. A quoi le tonitruement des *Feldgrauen* répondait d'une seule haleine, dans un barytonnement martelé : « *Gutenmorgenkaiserlichehoheit!* »

La légende guerrière du dernier héritier de Frédéric II était soigneusement entretenue, tant par ces petites cérémonies peu dangereuses, qui se renouvelaient aussi souvent que le permettaient les circonstances, que par une propagande fort bien comprise au moyen de l'image, de l'écrit et de la parole. Des conférenciers dûment stylés portaient sur le front et jusque sous les bombes le récit de ses exploits; des représentations cinématographiques le filmaient sous ses aspects les plus avantageux et chauffaient l'enthousiasme, des tracts, des feuilles volantes, un journal spécial, *die Westfront*, trompetaient partout la gloire du jeune héros, et, tout le long des lignes encerclant Verdun, les marches, attaques et assauts ne se faisaient qu'au cri de guerre de la V_e armée : *Hurra Kronprinz!*

Mais, hélas! le Français résistait partout aux rudes coups de bélier que nous lui assénions périodiquement. Nulle

part il ne paraissait entamé, pas plus dans sa volonté de tenir que dans la perpétuelle improvisation de ses moyens militaires, et son moral se maintenait aussi haut que le nôtre. Que devenait cette fameuse propagande de démoralisation que nous faisions chez l'ennemi et dont j'avais pris quelques aperçus à Magdebourg, au contact du général von Z... ? Sans doute les Sosthène Rossignol n'étaient-ilspas encore assez nombreux, ou le résultat de leur activité tardait-il à se rendre sensible : quoi qu'il en fût, aucun signe de lassitude, nul symptôme de défaillance ne se laissait percevoir jusqu'ici chez les défenseurs de Verdun, dont nous harassions sans effet la constance stoïque.

Chose curieuse, c'était le fils des Hohenzollern, le hussard à la tête de mort que semblait seul déprimer cette longue attente! De ce qu'on n'avait pas réussi du premier coup, il paraissait presque désespérer qu'on pût réussir jamais. Il en rejetait la responsabilité sur les généraux et s'exprimait en termes extrêmement aigres à l'endroit du Grand Etat-Major. « Falkenhayn est un âne ! déblatérait-il. Il fallait marcher par la rive gauche. C'est une faute irréparable d'avoir attaqué sur la rive droite. » Sa vanité vexée lui faisait ajouter : « Si l'on m'avait consulté, j'aurais préconisé l'attaque par la rive gauche ». Puis, se souvenant qu'on avait exécuté un ancien plan de Haeseler, il s'écriait plein d'amertume : « Ce vieux Gottlieb est un misérable! » Onavait bien ensuiteattaqué aussi sur la rive gauche, mais, selon le Kronprinz, trop tard ; il eût fallu commencer par là, bref,faire le contraire de ce qu'on avait fait.

Certes, le Kronprinz n'en était pas à douter de la victoire, mais déjà elle ne lui paraissait plus devoir être absolue. Aussi, à la suffocation de ses généraux, l'entendait-on parfois parler de paix. « A quoi bon s'obstiner à se casser les dents sur un os trop dur ! disait-il. Les Français seraient contents si on ne leur prenait que leurs colonies. On leur donnerait en compensation la Lorraine française,

on reconstruirait leurs usines, on remettrait un toit à leur cathédrale de Reims et on partagerait la Belgique. C'est l'Angleterre qui est notre ennemie. On peut s'entendre avec la France. » Et circulant familièrement dans les rues de Stenay, la Kronprinz-Wilhelmstrasse, le Cæcilienplatz, la Goldschmidtstrasse ou la Krausestrasse, on l'entendait dire d'un petit ton paterne aux bonnes gens sur leur porte :

— Eh bien, on en a « marre » de la guerre !.. Bah ! ne vous en faites pas, vous redeviendrez Français...

Les déjeuners et dîners que donnait au Château des Tilleuls S. A. I. le Kronprinz, sans être dépourvus d'une certaine cérémonie, ne se départaient pas d'une intimité de bon ton et d'une simplicité toute militaire, en raison de l'exiguïté de la villa et de la proximité du front. Ils avaient lieu le plus souvent en l'honneur d'hôtes d'importance, généraux venus des lignes, personnalités allemandes ou étrangères arrivant de Charleville. C'est ainsi que l'on vit successivement au Château, pendant mon séjour à Stenay, les généraux von Mudra, von Lochow, von Gallwitz, von François, le prince Waldemar de Prusse, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, le duc de Brunswick, le prince Boris de Bulgarie, Enver-Pacha, le feld-maréchal comte von Sturgh, représentant l'Empereur d'Autriche auprès du Grand Quartier, les attachés militaires de Suède, major von Adlerkreutz, d'Espagne, major Valdivia, de Roumanie, lieutenant-colonel Mircescu, des Etats-Unis, major Langhorne, du Brésil, colonel Jullien, du Chili, major Ahumada, de la République Argentine, lieutenant colonel Pertiné, le comte Zeppelin, le général von Bissing, le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, beau-père de Son Altesse impériale, avec qui elle s'entendait mieux qu'avec sa femme et surtout qu'avec sa belle-mère. On y vit une fois le maréchal von Hæseler ; mais, au dire de von Werthau, qui assistait au déjeuner, ce fut très froid, le Kronprinz, à l'ordinaire si

bavard, ne prononçant pas une syllabe et le vieux Gottlieb, plus mécontent que jamais, se bornant à chevroter de quart d'heure en quart d'heure entre les dents de son râtelier : « Ça traîne,ça traîne... *Donner und Blitz !* en 1870, nous avions mené les choses plus rondement ! » On y voyait aussi le prince de Schaumbourg-Lippe, sexagénaire et crapuleux ivrogne, qui trouvait dans le major von Iena, de la maison du Kronprinz, un partenaire digne de lui. Au reste, faisant fi des corvées officielles, c'est surtout au casino que l'on rencontrait alors le prince de Schaumbourg-Lippe, festoyant, bambochant jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit, en dépit des règlements, et d'où les deux compagnons ne sortaient que complètement poivrés, titubant, roulant entre les maisons, hurlant, cassant des vitres et épouvantant tout Stenay du bruit de leur orgie et de leurs déjections.

A la rare exception de dames de la Cour ou d'épouses légitimes d'officiers généraux, le Kronprinz ne recevait jamais de femmes au Château. Celles-ci animaient par contre de leurs gracieux essaims les salles et le parc du casino, centre des rendez-vous galants. La plupart habitaient Stenay même, où elles occupaient des fonctions dans l'administration militaire ou le service de santé. Elles appartenaient souvent à la bonne société allemande et quelques-unes étaient titrées ; toutes avaient des liaisons avec des officiers ; toutes, ou du moins toutes celles qui plaisaient, avaient été, étaient ou devaient être, une heure, un jour, une semaine, des maîtresses du Kronprinz. Outre cet escadron stable, de sémillantes voyageuses arrivaient fréquemment de Charleville, de Bruxelles ou même de Berlin, mondaines et demi-mondaines aux élégances capiteuses et aux desseins entreprenants. On me montra un jour, bien déchue de sa gloire, la belle Kahn, l'ancienne favorite du prince à Luxembourg, venue, comme la Kronprinzessin Cécile, pour tenter, sans plus de succès qu'elle, de reconquérir son impérial amant de deux mois. Hélas ! la place

était prise. Car si le princier papillon voltigeait de fleur en fleur, avec un éclectisme stupéfiant et une légèreté étourdissante, il avait toujours, conjointement avec ses multiples passades, une rose préférée, une maîtresse en titre. Et cette fleur de choix était pour le moment une charmante Française, la plus jolie jeune fille de Stenay, Mlle Blanche Desserey.

Fille d'un gendarme en retraite, brune, fine, svelte, âgée de dix-neuf ans, la gentille Blanche Desserey, d'âme simple et sensible, n'avait pu résister aux attraits cavaliers et aux entreprises du prince. Très douce, de caractère affable et caressant, ses beaux yeux noirs chargés de regards extrêmement tendres et poétiques, elle était sentimentale au point de pleurer quand un aviateur allemand était descendu par un aéroplane ennemi. C'était une véritable Gretchen sous sa gracieuse enveloppe française. Elle portait chaque jour des fleurs au Château, accompagnée par sa petite sœur. Elle habitait chez ses parents. Le prince l'avait eue pure et sage. Il lui avait monté un magasin, qu'elle tenait avec sa mère et qui, approvisionné par l'intendance de l'armée et achalandé par tout ce qu'il y avait de mieux dans la garnison, rapportait beaucoup d'argent. Et comme elle paraissait l'aimer d'amour sincère, il s'en montrait très épris, ce qui ne l'empêchait pas de lui adjoindre d'innombrables rivales, aussi prétentieuses que passagères.

Si de nombreuses Allemandes fréquentaient le casino, on n'y rencontrait, à part Blanche Desserey, que peu de Françaises : celles-ci, on les voyait chez elles ou dans des maisons spéciales. La basse débauche et l'exercice local des droits du vainqueur n'avaient pas accès au casino de la Krausestrasse, réservé aux ébats d'une certaine distinction. Pour l'assouvissement de ses besoins inférieurs, Son Altesse Impériale s'était fait aménager aux champs, à mi-chemin entre Stenay et Carignan, une manière de Parc-aux-Cerfs dans un pavillon de la ferme de Presles, où il se rendait par lubies avec quelques-uns de ses familiers, von

Müller, von Iena, von Zobeltitz, et où se tiraient d'invraisemblables bordées en compagnie de drôlesses du dernier étage ou de filles du pays que lui procurait le policier Klein. De ces lupercales, dont il sortait rompu, flageolant, assommé pour deux jours, je ne puis parler que par ouï dire, n'y ayant jamais assisté. Max von Kubitz, qui s'y trouva une fois, m'affirma que, personnellement, il n'y avait pris aucun plaisir.

J'étais par contre un assidu du casino. Le Kronprinz y dînait chaque jour, quand il n'avait pas d'invités au Château, et s'y montrait habituellement d'excellente humeur. Il y oubliait les devoirs inhérents à son rang et y secouait avec satisfaction l'étiquette cependant peu sévère de sa résidence officielle. Entouré de femmes folâtres et de joyeux amis, loin de Knobelsdorf, des plans directeurs et du téléphone qui le reliait au Grand Quartier de son auguste père, il y coulait les heures les plus agréables de la guerre, de cette guerre qui était un peu la sienne et qu'il s'entendait si bien à transformer, pour ce qui le concernait, en guerre en dentelles. Il y prenait le thé et le champagne, il y jouait au tennis, jeu qu'il affectionnait, car il était une excellente raquette ; parfois, quand le temps était beau, il emmenait Blanche Desserey ou une cargaison de femmes dans une de ses Mercédès faire une randonnée à travers la pittoresque campagne ardennaise. Le soir, on dansait le tango, aux sons d'un petit orchestre de soldats et des tambours de basques de la lointaine canonnade de Verdun.

Au milieu de cette société suprêmement galante et où chacun tenait à honneur d'arborer une jolie maîtresse, qui n'était pas toujours la même, je n'étais pas sans éprouver une certaine mélancolie à ne pas me trouver tout à fait à la hauteur de la situation. Il n'eût tenu qu'à moi d'offrir avec succès mes hommages à telle ou telle des aimables flirteuses du casino, et les avances peu dissimulées de quelques-unes de ces dames m'eussent même dispensé de trop longs préliminaires. J'étais jusqu'ici resté solitaire, aussi

insensible à ces blandices que le grand dolichocéphale blond lui-même, qui n'avait pu ou daigné rencontrer à Stenay d'âme sœur du genre de Mme la baronne von K..., à défaut d'une âme frère qui lui eût sans doute mieux agréé encore.

C'est que j'avais un projet, un obscur mais séduisant projet, qui sollicitait à la fois mon cœur et mon désir de briller. J'en portais avec moi la constante suggestion sous la forme d'un bracelet-montre contenant une boucle de cheveux. Quel triomphe pour moi, si j'amenais un jour à mon bras dans le casino de Stenay, sous les yeux éblouis, fascinés d'admiration des officiers du Kronprinz et les regards incendiés de jalousie de leurs compagnes, cette merveilleuse fleur de France, cette petite reine de beauté et de charme, la divine Juliette Rossignol ! Plus j'y songeais, plus je me sentais hanté par ce désir obsédant et cette idée magnifique. Mais comment m'y prendre? La réalisation d'un pareil dessein, pour attrayant qu'il fût, n'allait ni sans difficulté, ni peut-être sans risque.

Je n'avais pas revu Juliette depuis le don de sa boucle de cheveux, à l'avant-veille de la grande offensive, ce qui faisait plus de six semaines. J'avais de ses nouvelles par mon ordonnance Schmutz, que j'avais envoyé deux fois à Dun, chez les Lormeau, et ces nouvelles étaient qu'il ne s'y passait rien. J'aurais pu en avoir de plus précises par le lieutenant de police Moral, auquel je n'aurais eu qu'à envoyer un coup de téléphone, mais je préférais ne pas mêler cette mouche à mes affaires. Il me fallait les faire moi-même, d'autant qu'elles n'étaient pas encore bien avancées.

Je demandai donc quelques jours de permission et me fis précéder par Schmutz, porteur d'une lettre, qu'après avoir un peu hésité je jugeai plus adroit et plus convenable d'adresser à Mme Lormeau et où j'annonçais mon arrivée :

A. O. K. 5
Ic 2841
Saal des A. O. K. A. H. Q., 7.4. 1916.

Honorée Madame Lormeau,

Je vous serai obligé de bien vouloir tenir prête ma chambre,

que j'ai l'intention de réoccuper très prochainement. J'espère que, conformément aux instructions que je vous ai données, personne n'y est entré pendant mon absence, hors vous, votre mari et Mademoiselle votre nièce, que j'ai autorisée bien volontiers à disposer des livres de la bibliothèque.

Veuillez agréer, honorée Madame Lormeau, ainsi que Mademoiselle votre nièce et votre digne époux, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

PREMIER-LIEUTENANT WILFRID HERING
Attaché à l'Etat-Major de S. A. I. et R. le Kronprinz.

Deux jours plus tard, j'étais à Dun. Je retrouvai ma belle chambre dans un ordre parfait et je remerciai très poliment Mme Lormeau de ses soins, m'informant de sa santé, et de celle des siens. Je brûlais de revoir Juliette.

Une jolie lumière baignait le jardin, dont les arbres, bourgeonnant avec ardeur, verdissaient déjà de petites pousses fraîches la dentelle brune des branches.

— Elle est près de la rivière, me dit Schmutz.

Je sortis par la porte-croisée, plus ému peut-être qu'il ne fallait, et je descendis vers la Meuse, entre les planches de légumes et les buissons de groseilliers. J'aperçus bientôt une mince robe noire, élimée et rapiécée, qui se promenait dans une allée, un livre à la main. Je m'approchai, le cœur battant. Au bruit mou de mes pas sur le sol feutré, elle se retourna quand je fus près d'elle. Ce fut un éblouissement. Elle était devant moi sans fard, intacte, merveilleuse, plus belle encore que tout ce que mon souvenir et mon imagination me faisaient si souvent rêver d'elle, non plus surprise à la dérobée par un trou de muraille, mais révélée tout entière dans la radieuse fluidité du plein air et la lumière blonde du soleil.

Saisi, je dus rougir ou pâlir, trembler ou me figer sur place ; je ne pus en tout cas que balbutier, au bout d'un instant et en m'inclinant très bas :

— Oh ! pardon, mademoiselle... excusez-moi... je ne m'attendais pas à vous voir ainsi...

— Ainsi ?... Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire si belle... C'est la première fois, mademoiselle, que vous vous montrez telle que la nature... que la divine nature... Vous avez donc renoncé à vous enlaidir si abominablement ?

— Je n'y ai pas renoncé, dit-elle. Mais pour vous... pour vous cela n'a vraiment plus de raison d'être. Vous ne m'avez pas trahie, expliqua-t-elle dans un délicieux sourire, et je pense que je puis maintenant avoir confiance en vous.

Elle me tendit sa main, une ravissante petite main fine, blanche, aux mignonnes coquilles nacrées, et j'y posai mes lèvres dévotement.

— Certes, dis-je, mademoiselle, vous pouvez avoir confiance, pleine confiance en moi... Mais d'autres peuvent vous voir qui seraient loin d'inspirer la même confiance !...

— Rassurez-vous, fit-elle, rassurez-vous, mon lieutenant. Personne ne me voit. Il n'y a plus ici que deux officiers, qui sont absents toute la journée et ne soupçonnent même pas mon existence.

C'était une Juliette toute nouvelle que je retrouvais et, en vérité, aussi aimable qu'elle était jolie. Je n'en croyais pas mes yeux et à peine davantage mes oreilles. Que signifiait cette transformation ?

— Vous voyez, me dit-elle en me montrant son livre, j'ai profité de votre permission.

J'examinai le volume avec curiosité. C'était un tome d'une édition ancienne de Racine.

— Excellent auteur, fis-je. Les tragédies de Racine valent celles des Grecs. Et que lisiez-vous là-dedans ?

— *Iphigénie*.

— Touchante pièce. L'avez-vous jouée ?

— Pas à Paris. Je suis trop jeune encore pour qu'on me distribue de grands rôles dans le répertoire. Mais je l'ai jouée dans une tournée de la Comédie-Française.

— Où cela ?

— A Bruxelles.

Je me mordis les lèvres.

— Et Juliette ? dis-je.

— Juliette de *Roméo et Juliette?*

— Précisément.

— Oh ! fit-elle étonnée, comment pouvez-vous savoir ?... Je devais, en effet, jouer Juliette dans une adaptation de la pièce de Shakespeare que l'on préparait au moment où la guerre a éclaté... Mais comment se fait-il que vous soyez si bien informé de ce qui me concerne? Vous connaissiez mon état-civil, mon visage, ma profession... et maintenant voilà que vous connaissez mes rôles !...

— Rosine du *Barbier*, Célimène du *Misanthrope*, Silvia des *Jeux de l'Amour et du Hasard*, énumérai-je en souriant.

— C'est étrange ! s'écria-t-elle en riant de son côté. Et pourtant vous m'avez dit que vous n'étiez jamais venu à Paris !... Expliquez-moi ce mystère.

— Je vous l'ai déjà expliqué en partie, et je vous révélerai le reste plus tard. Pour le moment, fis-je galamment, il y a quelque chose qui devrait tout élucider à vos yeux.

— Quoi ?

— L'amour, dis-je en portant de nouveau à mes lèvres une main charmante qui ne se retira pas.

— Vous m'aimez donc ? fit-elle de la voix dont elle devait jouer Célimène... à Bruxelles.

— Si je vous aime ! fis-je avec transport... Je vous l'ai déjà dit un jour, mais vous ne m'avez pas écouté. Je vous aime, Juliette... Je vous adore !...

La canonnade intense qui mugissait dans le sud-ouest nous empêchait presque de nous entendre. Elle roulait en cataracte ininterrompue, gonflant de ses flots sonores l'horizon écumant, répercutant jusqu'à nous ses bouillonnements puissants, battant nos nerfs et noyant nos tympans.

— C'est horrible ! frissonna la jeune fille. Ce canon qui ne cesse pas !...

— Cela dure-t-il ainsi depuis longtemps ? demandai-je.

— Depuis plusieurs jours, très fort ; mais aujourd'hui le bombardement est particulièrement violent.

Je me rappelai qu'en effet une grosse offensive devait être engagée ces jours-ci dans le secteur de la rive gauche, pour tâcher d'emporter le Mort-Homme et de faire tomber enfin la terrible ligne d'Avocourt à Cumières.

— C'est épouvantable de penser à ce qui se passe là-bas ! dit tout à coup Juliette en changeant de ton et des larmes plein les yeux.

Je crus que la canonnade, à peine supportable il est vrai, la rendait nerveuse et je lui dis :

— Venez, rentrons, on ne s'entend pas. Nous causerons chez moi, si vous le voulez bien, et nous regarderons des livres.

Je lui offris mon bras, qu'elle prit, et nous remontâmes ensemble le long des carrés de pois, de choux et de laitues.

Elle ne fit aucune difficulté pour entrer dans ma chambre, dont je fermai la porte. Le canon ébranlait les vitres, mais n'assourdissait plus nos paroles. La voix de Juliette résonnait mélodieuse, claire et délicieusement timbrée. La mienne tremblait un peu. J'étais extrêmement ému et prodigieusement heureux.

Je fis servir par Schmutz du chocolat, du madère et des gâteaux.

Juliette connaissait mieux que moi ma bibliothèque, ce qui n'était pas étonnant, depuis six semaines qu'elle la pratiquait. Il faut dire qu'elle croyait y retrouver certains volumes ayant appartenu à des personnes de la ville. Mais elle ne se livra à aucune observation déplacée sur la façon dont ils étaient venus chez moi. Elle me lut d'une voix divine des poésies de Lamartine, de Victor Hugo et d'un poète que je ne connaissais pas, nommé Samain, mais qui me plut beaucoup et me rappela notre Chamisso, d'ailleurs lui aussi Français par son origine. Je fis montre de mon savoir en lui exhibant tout ce que je me rappelais des leçons

de son cousin Sosthène Rossignol, ce qui l'amusa follement. Puis, sur ma prière, elle me joua des fragments de *Psyché*.

— Quel talent!... ne cessais-je d'admirer, complètement sous le charme.

Je me jetai à ses genoux, balbutiant d'extase, lui offrant tout ce qu'elle voudrait pour qu'elle consentît à devenir ma maîtresse.

— Non... non... non... secouait-elle sa jolie tête mutine.

J'en perdais moi-même la mienne, au point que je fus enfin assez fou pour lui proposer de l'épouser après la guerre.

— Encore moins!.. répondit-elle à cette déclaration surprenante.

Bien que j'eusse donné tout au monde pour la posséder ce soir même et m'enivrer de son rayonnement, bien que je sentisse en moi bouillonner toute l'ardeur d'un sang impétueux, brûler mes nerfs et s'arquer mes muscles gonflés de désir, je me trouvais aussi incapable de la violer que si une paralysie insurmontable eût ligoté ma vigueur et anéanti mon cerveau. C'est que je l'aimais trop pour la contraindre.

Je la pris cependant passionnément dans mes bras, l'étreignant avec paroxysme, cherchant éperdument ses lèvres et la suppliant d'être à moi.

Elle m'échappa comme une anguille et courut à la porte du vestibule, où je la suivis.

— Juliette!.. Juliette!.. haletais-je. Ne me quittez pas!.. Quand vous reverrai-je?..

— Demain...

— Où?...

— A dix heures... au jardin...

Elle disparut dans un carillon de rires argentins, tandis que la tempête de l'artillerie redoublait de violence et remplissait la maison de secousses profondes.

Je dormis mal ou pas du tout. Les ronflements voisins de Schmutz s'appareillaient avec les grondements lointains de la tourmente. Je me relevais continuellement. Roulant comme un naufragé dans ma chambre, j'apercevais, quand je dérivais vers les fenêtres,les grandes lueurs rouges qui embrasaient le ciel au sud-ouest, se diffusaient en halo jaune, puis violet au firmament nocturne et se reflétaient en phosphorescences roses dans la Meuse sombre. Le jour se leva serein sur les feuillages vert tendre et les buées perle de la rosée. A neuf heures et demie, j'étais aux aguets derrière mes rideaux, attendant l'apparition promise de Juliette Rossignol.

Un ébrouement d'automobile grossit dans la rue et s'arrêta devant la maison. Un instant après, Schmutz, accouru du dehors, s'effaçait dans la position du garde à vous, pour laisser entrer le baron von Werthau.

— *Morgen, Gutester!...*

— *Morgen, lieber Baron... Welche Ueberraschung!...*

— Mon cher, je viens vous enlever. Nous allons au front du Mort-Homme.

— Tout de suite?

— A l'instant. Son Altesse impériale m'a recommandé de vous prendre en passant. Sa grandeur l'attachant au rivage... de Stenay, Son Altesse impériale désire que l'on voie tout au moins au milieu des troupes des officiers de sa maison. Nous rendrons d'abord visite à von Gallwitz, puis nous ferons la tournée des postes de commandement régimentaires.

— Où en est l'attaque ?

— C'était hier le grand jour. Aujourd'hui, c'est plus calme.

— Les résultats sont bons ?

— Peuh!.. médiocres. Beaucoup de sang gâché inutilement.

A ce moment, je vis flotter une robe dans le jardin. Von Werthau surprit mon regard.

— Ah! ah! s'écria-t-il gaîment, je vous y prends, mon garçon!... Mes compliments!... Quelle est cette alléchante poulette?

Je lui fis en peu de mots l'historique de mon aventure. Quand il eut commencé à comprendre :

— Vous dites... Juliette Rossignol?... une actrice de la Comédie-Française?... Comment! Juliette Rossignol est ici?

— C'est elle. Vous la connaissez?

— Je l'ai vue jouer à Paris, au printemps de 1914... Une très jolie fille... Elle tenait de petits rôles avec, ma foi, beaucoup de talent.

— Venez, dis-je, vous allez la voir de plus près. Il faut d'ailleurs que je prenne congé d'elle.

A notre approche, Juliette poussa un petit cri, s'enfouit le visage dans ses mains et voulut fuir. Je la rejoignis.

— N'ayez pas peur, lui dis-je, c'est un ami, le baron von Werthau, officier d'ordonnance de Son Altesse Impériale le Kronprinz.

Rassurée et devenue aussitôt toute souriante, elle reçut avec une grâce exquise les hommages que le brillant aide de camp s'empressa de lui offrir. Jamais elle n'avait encore été si ravissante, ni si aimablement disposée. On parla de Paris, des théâtres, des boulevards, du procès de Mme Caillaux. Il y eut là quelques minutes de conversation absolument charmantes.

Tout fier de l'effet que Juliette produisait sur le baron, plus heureux encore de l'humeur favorable où je la trouvais à mon égard, je lui exprimai en termes des plus tendres mes regrets d'avoir à la quitter inopinément pour affaire de service. Le baron von Werthau s'inclina, lui baisa la main et lui dit qu'il aurait grand plaisir à la revoir avec moi à Stenay.

— Mes sincères félicitations, mon cher! me dit-il, tandis que nous démarrions et que nous nous engagions en vitesse sur la route de Liny. Elle est tout à fait séduisante.

Mais vous devriez l'habiller : elle est mise comme une indigente.

Je rougis, et je dus lui avouer qu'elle n'était pas encore ma maîtresse.

— Alors, dépêchez-vous, et amenez-nous-la bientôt à Stenay. Je vous prédis un joli succès. Seulement... seulement, si vous tenez beaucoup à elle, ajouta-t-il, méfiez-vous : Willi ne mettra pas longtemps à vous la souffler.

Nous traversâmes la Meuse à Vilosnes et nous nous portâmes en direction de Béthincourt par les villages en ruines de Dannevoux et de Gercourt. A mesure que nous nous rapprochions de la bataille et que nous pénétrions dans la zone orageuse de l'artillerie, le tumulte devenait effrayant et les spectacles de la guerre accumulaient autour de nous leurs tragiques images. La route se remplissait de voitures d'ambulances et de cohortes clopinantes de blessés, qui refluaient rudement à l'arrière au milieu des cris, des jurons, des bousculades, du croisement chaotique des obusiers légers, des caissons de ravitaillement et des fourgons à vivres. Des compagnies de renfort, bossues de sacs et d'outils, tanguaient hâtivement à travers champ pour aller occuper des tranchées de soutien. Des chevaux morts ou gambillant grotesquement parsemaient la jachère de leurs membres dressés. Une fumée âcre émanait des éclatements et des terres projetées. Les obus secs des pièces de marine françaises arrivaient jusque-là, mariant leurs explosions sonores et déchirantes aux ronronnements aériens des avions de guet et au bris claqueur de leurs petites bombes. Nous avancions difficilement sur cette chaussée regorgeante et défoncée. Sur notre gauche, les masses drues du bois de Forges étalaient leur pâte brune, que commençaient à nuancer par places des touches verdâtres. Plus loin, le dos plumé de la côte de l'Oie et l'aile ravagée du bois des Corbeaux boursouflaient leurs pentes pustuleuses où crevaient avec des jets noirs les abcès des projectiles. Devant nous, c'était le Mort-Homme, nu, désolé,

fumant comme un volcan, avec ses deux cônes balafrés et sa nuée de petits cratères en éruption. Puis c'étaient Béthincourt, qui achevait de brûler, la ligne glabre de hauteurs que marquait d'un bubon la cote 304, la tache sombre, blanchie de pelade, des bois d'Avocourt et de Malancourt, tandis que, tout à droite, sortant d'un plateau figé, le pic de Montfaucon érigeait dans l'azur sa flèche intacte, par-dessus son église à jour, percée de trous comme une écumoire.

Il nous devint bientôt certain que nous ne pourrions pas atteindre Béthincourt, évacué par nos troupes qui l'avaient conquis l'avant-veille, foyer sinistre que finissait d'anéantir l'artillerie ennemie. Couverte par la cote 251, une couronne de nos mortiers de campagne, dans le fond de l'Homme-Tué, contrebattait infernalement la canonnade française. C'est là que nous laissâmes notre auto pour prendre des chevaux. Abandonnant la route du sud, intenable, nous prîmes, en direction de l'est, le chemin vicinal de Forges, qui longeait nos tranchées de départ et suivait la lisière méridionale du bois. Une petite escorte de uhlans nous accompagnait. L'effroyable bataille tirait vers sa fin. Vingt et un régiment avaient été lancés violemment à l'assaut de cette ligne maudite d'une étendue de moins de dix kilomètres : la 11e division d'infanterie bavaroise, la 192e brigade d'infanterie et le 120e régiment de landwehr sur le bois d'Avocourt et la cote 304, la 85e brigade de réserve sur Béthincourt, le VIe corps d'armée de réserve sur le Mort-Homme et le bois des Corbeaux, la 22e division de réserve sur la côte de l'Oie, sous le commandement général des états-majors du VIIe corps d'armée et du XXIIe corps d'armée de réserve. Soutenus par une artillerie formidable et précédés par une rampe flamboyante de feux de barrage, soixante-dix mille hommes étaient montés au carnage.

Rejoignant la route du ruisseau de Forges et remontant un peu le thalweg, nous arrivâmes au moulin de Raffécourt, où se trouvait le poste de commandement de la

12e division de réserve. Nous y trouvâmes le général von Gallwitz et le général von François. L'agitation et la mauvaise humeur y étaient extrêmes. On considérait l'affaire comme manquée, aucun des résultats que l'on se promettait de cette opération capitale n'ayant été atteint. Le général von François brandissait avec emportement un ordre du jour français daté du jour même, et en nous le mettant sous les yeux sa lippe baveuse tremblait d'une rage concentrée. Cette proclamation, signée Pétain, portait :

Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la deuxième armée ont rivalisé d'héroïsme. Les Allemands attaqueront encore : que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage! *On les aura !*

Après nous être restaurés et avoir transmis les sentiments de gratitude de Son Altesse impériale, nous annonçâmes notre intention de poursuivre notre mission en allant visiter les confins immédiats du champ de bataille. Les chevaux n'étant plus utilisables, nous continuâmes à pied avec une escouade de chasseurs.

Le soleil cuivreux et sans rayons, dans la vibration poussiéreuse d'un ciel mordoré, détachait et enluminait fantastiquement les crêtes foudroyées du Mort-Homme. Par le fond de Fargevaux et la vallée Jacques nous en abordâmes les premières pentes. Nous tenions à gauche une lisière galeuse du bois des Corbeaux, aux arbres équarris, rompus, grimaçant comme des gibets. De temps en temps une lourde détonation caverneuse chargeait l'air de suie et rudoyait le sol, tandis que la chape étouffante du firmament bas se mouchetait des petits cirrus fugitifs des shrapnells. Nous buttions péniblement dans les mottes retournées, les essarts bouleversés, les trous d'obus, les débris de ferrailles. Des vêtements épars, des bottes, des casques, des couvertures, des roues de caissons, des harnachements, des douilles, des fusils, des dislocations d'engins de tran-

chées et des ossements de mitrailleuses, tout un pêle-mêle de lendemain de bataille, toute une brocante de guerre semaient la glèbe éventrée et obstruaient le terrain. Une batterie d'obusiers de 105, limons broyés, flasques claquées, gisait par le travers d'une ravine dans un enchevêtrement hérissé d'affûts culbutés, de gueules déjetées et de tibias de chevaux. Des sifflements et des miaulements rayaient comme des étoiles filantes l'étendue grondante et la basse continue du bruit.

Tout à coup nos chasseurs clamèrent en sautant vivement dans une sape effondrée: « *Achtung! Achtung!* » Un mugissement de sirène fendait l'air et nous arrivait dessus. Nous n'eûmes que le temps de nous aplatir. L'explosion se produisit à dix mètres, nous couvrant de terre, d'éclats, de pierraille et nous empoisonnant de gaz. Je me relevai les oreilles tintantes et en me secouant comme un barbet.

— Êtes-vous touché? dis-je à mon compagnon qui paraissait se remettre debout avec effort.

— Je crois qu'il y a quelque chose, fit-il en se tâtant le flanc. Rien de grave...

— Faut-il envoyer chercher des brancardiers ?

— Ce n'est pas la peine ; je me ferai panser au premier poste.

Puis recouvrant sa belle humeur :

— Voilà qui ne fera pas mal dans le paysage, s'écria-t-il, et la mission de Son Altesse impériale aura été remplie à son honneur!

Nous reprîmes notre expédition, en évitant de nous égarer trop avant dans le sud. Le spectacle que nous avions déjà sous les yeux suffisait d'ailleurs à combler notre curiosité. Quelle que fût la diligence de nos ambulanciers, de nombreux blessés demeuraient encore sans secours sur le théâtre de leurs exploits, remplissant l'horrible scène, aussi loin que portait la lorgnette sous ce ciel de géhenne et dans ce décor saturnin, de leur ignoble remuement larvaire, de leur grouillement et de leurs contorsions.

Gris, répugnants, stercoreux, laissant des baves sanglantes derrière leurs traînements de limaces, ils brandillaient désespérément sur le sol visqueux des moignons convulsifs ou des têtes dandinantes. On en voyait d'occupés confusément à se redresser sur des jambes titubantes, sautillant burlesquement, retombant, roulant, se relevant, pour s'abattre de nouveau et s'acharner en saccades, en soubresauts, en reptations ; d'autres qui, montés sur leurs genoux coupés, accrochaient sur l'herbe ou le roc des gestes simiesques ou balançaient d'un bercement d'ours l'épouvante d'un torse entr'ouvert ; d'autres, debout, la face déchirée et sans yeux, qui tâtonnaient dans le vide, risquaient des pas oscillants, appuyés à leur fusil, pour aller trébucher contre un corps et basculer lourdement le front dans la marne. La plupart cependant, incapables de se mouvoir, palpitants et vautrés, formaient des tas informes ou des loques solitaires, montrant des dos assommés ou des ventres tumescents, des entrailles échappées, des membres tronçonnés, des visages livides ou violets, balafrés de cruor. Ceux auprès desquels nous passions nous paraissaient les plus effrayants. Un gros feldwebel, le bassin pétri par des éclats de fonte et répandu sous lui comme une pâte rouge, râlait bruyamment, hoquetant et spumeux, la tête dans une broussaille. Ployés et contorsionnés, deux petits mousquetaires de moins de vingt ans, en proie à d'affreuses douleurs internes, la mitraille aux intestins ou intoxiqués de miasmes, vomissaient du sang et de l'ordure. Un autre, les jambes emportées, brûlé vif, noir et la peau mangée, suppliait d'un rictus macabre qu'on l'achevât. De toutes parts montaient des cris, des hurlements ; de partout se répondaient, comme une immense plainte, des souffles, des soupirs, des sanglots et des jurons. La meute des blessés, décousue et pantelante, aboyait sinistrement à la mort.

Ceux qui ne gémissaient plus, les tués, étaient en nombre beaucoup plus grand, car on n'avait pas encore commencé à les ramasser. Il y en avait des milliers, dans toutes les

poses, dans tous les modes d'écroulement, dans tous les états de ruine ou de déchiquettement, prostrés parfois par rangs entiers dans un élément de tranchée ou derrière une corne de bois. Sépulcraux et blafards, les plus noblement tombés reposaient du sommeil légendaire du guerrier germain. Mais bien peu offraient cette attitude héroïque. La grande masse de ces corps immolés présentait beaucoup plus l'aspect de l'abattoir ou du charnier que celle du cimetière ou même de la morgue. Tuméfiés, boursouflés, crevant d'exhalaisons, tailladés, charcutés, tranchés, écartelés, excoriés de plaies, fracassés, dilacérés, grillés, rôtis, fumés, ouverts comme des porcs ou dépecés comme de la venaison, les cadavres, baignant dans un jus de sang coagulé, exposaient sur l'étal du champ de bataille leur viande fraîchement abattue et leur rougeoyante charognerie. A travers le cuir des vêtements, les blessures fendaient et labouraient la chair, entamaient et hachaient les viscères, dénudaient les os, vidaient les abdomens, détachaient des quartiers entiers. Des pattes étaient sectionnées et des nuques décapitées. On pataugeait dans la graisse, la fiente et les déchets. Ici, c'était un tronc adipeux, découpé de l'anus au thorax, estomac et intestins à l'air, que dévoraient gloutonnement des rats. Là, une cervelle avait jailli d'un crâne pour venir accommoder d'un ris blanchâtre une paire de testicules. Ailleurs, sous l'effet refoulant d'une poitrine effondrée, une verge se dressait, écarlate et rigide, entre deux cuisses bleues. On passait sur ces corps et on longeait ces abats. Des chapelets de boyaux pendaient aux crochets des arbres comme des rangs de saucisses crues ; d'épouvantables gigots, d'effrayantes entrecôtes, des paquets de tripes traînaient de tous côtés dans la fange pourprée; des pieds et des têtes exsangues gisaient sur l'herbe comme dans du cresson ; des aloyaux rutilaient, des foies luisaient, des rognons suintaient ; on marchait sur des doigts, des vertèbres, des langues et des yeux. Toute la monstrueuse tuerie jonchait de ses victimes innombrablement sacrifiées les flancs du sinistre Mort-Homme et

du hideux bois-des Corbeaux, tandis que se prélassait là-bas, dans sa joyeuse résidence, au milieu de ses généraux de cour, de ses intendants, de ses favoris, de ses maîtresses, de ses policiers et de ses chiens, le singe vaniteux et dissolu pour qui coulait tout ce sang, celui que ses soldats appelaient déjà avec horreur et haine, sans se départir pour cela de leur servile discipline, LE BOUCHER DE VERDUN.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

André Billy : *Ecrit en Songe* (Société Littéraire de France). — Emile Magne: *Le Chevalier de Lignières* (R. Chiberre). — Francisco Contreras : *Les Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole* (La Renaissance du Livre). — A. Zéréga-Fombona : *Le symbolisme français et la Poésie espagnole moderne* (Collection Les Hommes et les Idées, « Mercure de France »). — Jules Bertaut : *Le roman nouveau* (La Renaissance du Livre).— Georges Le Cardonnel et Pierre Lièvre : *Etudes sur Eugène Montfort* (Bibliothèque des Marges).

André Billy a **Ecrit en songe**, en un songe d'une étonnante lucidité, ces variétés ornées de dessins de Laboureur, dessins d'une parfaite précision de trait où se manifeste un sens spirituel du portrait. Le Léautaud de Laboureur compléte et synthétise celui qu'André Billy nous a présenté dans ces pages :

Glabre, il évoquait le vieil acteur de province, le curé défroqué, etc. Le modelé de son visage, retouché par la quarantaine, était d'une nerveuse mollesse, sa peau d'un jaune ecclésiastique. Il portait des bésicles, un col aux pointes évasées et une petite cravate de paysan endimanché.

Léautaud sourira de cette description de son personnage, et il nous dira avec sa philosophie ironique :

— Oui, oui, j'étais peut-être né pour être un dandy. Est-ce qu'on sait ? Un hasard, quelquefois ! Toute la vie est changée. C'est comme les femmes ! Qui sait ? J'étais peut-être né pour avoir des succès ?... Quand j'étais jeune, j'ai eu quelques jolies femmes (voir *Le Petit Ami*). J'en ai aussi manqué quelques autres par timidité, par hésitation, par trop de réflexion. Benêt ! Un pas à faire, un mot à dire, un geste à oser, et c'était fait... Le plus comique, ajoute Léautaud, c'est que tous ces plaisirs : toilette, société, femmes, je ne désespère pas absolument d'en avoir encore quelque chose avant de mourir... Folie !

On peut accueillir toutes les railleries de Léautaud sans se sentir blessé, parce qu'il voit, même en lui-même, le côté comique de la vie...

Que diable ! nous sommes tous comiques, tant que nous sommes. Pour nous peindre vrais, il faut être comiques. La vie est affreuse et

bête. Je ris quand je la regarde. Je veux qu'on me fasse rire quand on me la raconte. Les pleurnicheurs me sont odieux. Ce sont des faibles, des niais. Ils n'ont pas su faire le saut nécessaire, qui fait que le chagrin et la pitié se changent en rire et en moquerie.

En réalité Léautaud est un tendre... qui ne s'ignore pas, mais qui a la pudeur d'une sensibilité, et peut-être d'une timidité qu'il voile sous le masque du cynisme. Un cynisme qui s'exprime par un rire dont il clôt comme d'une ironie tous ses jugements sur l'humanité. Quel dommage que ce curieux des hommes qui a recueilli sur ses contemporains tant d'anecdotes « piquantes ou scandaleuses » (à paraître un jour) n'ait pas fait l'effort de sortir de son rêve dédaigneux et de nous donner quelques comédies. Il eût peut-être été, au théâtre, l'auteur comique qui nous manque tant actuellement.

§

Dans cette « plaisante histoire d'un poète libertin », **Le Chevalier de Lignières**, M. Emile Magne fait plus que mettre en lumière un gracieux poète satirique du XVIIe siècle, il remet à leur vraie place certains écrivains du grand siècle juchés trop haut par la critique officielle et nous montre que le public lettré de cette époque avait le jugement plus sûr que nous. Le chevalier de Lignières représente ce jugement sain d'une race trop aristocratique pour accepter la férule bourgeoise d'un Chapelain ou d'un Boileau. La critique de Lignières rejoint la pensée la plus libre d'aujourd'hui et il y a ainsi dans notre littérature une suite ininterrompue d'écrivains indépendants que l'on pourrait encore maintenant appeler libertins, c'est-à-dire qui pensent librement. A-t-on remarqué que ces écrivains, dédaigneux de toute autorité, méprisant la basse morale et les petites querelles religieuses, sont tous des aristocrates et déjà des républicains? Comme Lignières, ils se refusent à « accepter la moindre entrave » à leur liberté, et à « flagorner » les « puissants de la terre »... et du ciel.

On s'aperçoit en étudiant l'ouvrage de M. Emile Magne que le XVIIe siècle est encore très mal connu et que nous nous faisons une idée très fausse de sa véritable atmosphère : son dévotisme m'apparaît comme un masque posé sur un visage passionné. La vraie pensée de ce siècle raisonnable, c'est la passion, et c'est la libre pensée... On pourrait écrire sans paradoxe que le siècle de Louis XIV fut le siècle de la plus grande incrédulité, et c'est ce

qui a fait sa force contenue : le philosophe Gassendi, dans l'ombre, prêchait à ses élèves, Molière, Bernier, Chapelle, Hesnault, La Mothe, Le Vayer, Rohaut, Cyrano de Bergerac, les préceptes d'une doctrine qui devait avoir, écrit E. Magne, d'innombrables sectateurs. Les philosophes du XVIIIe siècle n'ont fait que continuer la pensée du XVIIe, et si on connaissait mieux ces grands libertins, on ne continuerait pas à dire et à écrire que les Encyclopédistes furent les libérateurs de la pensée française. Peut-être en furent-ils surtout les vulgarisateurs, en y ajoutant un élément de sentimentalité et de religiosité, ainsi que le fit Rousseau et son pauvre vicaire savoyard.

Lignières fut l'ami de Cyrano, lequel ajoutait, écrit E. Magne, à des qualités guerrières, qui lui avaient valu le surnom de « démon de la bravoure », d'éminentes qualités intellectuelles. Poète, dramaturge et philosophe, il avait pour la littérature et pour les sciences une égale prédilection. Mais ses ennemis du XVIIe siècle, le « considérant comme un esprit dangereux, réussirent à le rendre suspect à ses contemporains et à la postérité ». La popularité imprévue que lui valut le drame de Rostand a davantage encore, peut-être, faussé sa personnalité. M. Magne nous dit les occupations intellectuelles de Cyrano, de Lignières et de leur groupe. Ils se réunissaient pour examiner les questions qui préoccupent sans cesse les hommes, l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu. . et les dogmes « croulaient comme des châteaux de carte » sous les attaques de ces « négateurs acharnés ».

Ils considéraient comme des légendes charmantes, mais comme de simples légendes susceptibles d'enchanter les esprits grossiers, les faits de l'Ancien Testament. En particulier, le paradis terrestre leur apparaissait ainsi qu'un rêve de cité future, rénové dans les temps modernes par Bacon et Campanella. A se promener dans la Bible il leur semblait qu'ils parcouraient le royaume chimérique où vivaient *Peau d'Ane* et toutes les héroïnes engendrées par l'imagination populaire.

Ils ne croyaient ni à l'âme immortelle, ni au Dieu principe du mal et du bien, et M. Emile Magne nous cite des aphorismes de Cyrano qui précisent sa parenté intellectuelle avec Montaigne et Voltaire :

A pénétrer sérieusement la matière, vous connaîtrez qu'elle n'est qu'une qui, comme une excellente comédienne, joue ici-bas toutes sortes de personnages, sous toutes sortes d'habits.

Ni le nom d'Aristote, plus savant que moi, ni celui de Platon, ni celui de Socrate ne me persuade point, si mon jugement n'est convaincu par raison, de ce qu'ils disent. La raison seule est reine.

Un honnête homme n'est ni Français, ni Allemand, ni Espagnol : il est citoyen du monde et sa patrie est partout.

Mais Lignières n'a pas la valeur intellectuelle de Cyrano ; il est plus impulsif et plus libertin au sens où nous l'entendons aujourd'hui : jouisseur, épris des femmes, il cherche partout sa satisfaction personnelle. S'il ne disposait d'un certain talent poétique, s'il ne s'était jeté dans la bataille contre les pédants, il serait semblable, écrit M. Magne, « aux frivoles plumets qui encombraient les alcoves des précieuses ».

Voici l'un de ses madrigaux à une dame qui lui avait demandé des vers :

Philis, tu souhaites de moi
Que je fasse des vers sur toy,
Sur ton teint de lys et de rose ;
Sans dissimuler, je ne puis,
Mais, dedans l'état où je suis,
J'y ferais bien quelqu'autre chose.

Mais où il faut admirer le chevalier de Lignières, c'est dans la croisade satirique que, le premier, il entreprit contre les pédants et les Académistes qui obscurcissaient la clarté française. Le premier, en effet, il s'était rendu compte que Chapelain était « un fantoche gonflé de vent » et « dans le concert d'éloges qui accompagnait en tous lieux » ce pédant, Lignières osa lancer ce pamphlet :

La France attend de Chapelain,
Ce rare et fameux écrivain,
Une merveilleuse *Pucelle :*
La cabale en dit force bien ;
Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.

Boileau ne fit que suivre Lignières dans cette critique, et il est même fort probable, écrit M. Magne, que ce fut le chevalier qui eut l'idée de la parodie de « Chapelain décoiffé ».

Boileau reconnut d'abord, discrètement, à Lignières le mérite d'avoir le premier entamé la lutte contre Chapelain :

Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Lignière.

Mais Boileau rêva bientôt « d'avoir seul la gloire de nettoyer le Parnasse de ses pédants » et de ne détrôner Chapelain que pour prendre son sceptre.

Alors Lignières, abandonnant le poète vaincu de la *Pucelle*, se mit à harceler Boileau de ses épigrammes. Ces épigrammes, malheureusement pour la plupart égarées, constate M. E. Magne, atteignirent douloureusement Boileau, qui s'en vengea en traitant dans ses vers Lignières d'idiot. Jugement que les professeurs acceptèrent et admirent sans songer à le vérifier.

De son côté, Lignières accusa Boileau de piller Régnier et Horace :

Sans choix et de mauvaise grâce,
Il pilla presque tout leur bien ;
Il s'en servit avec audace
Et s'en para comme du sien.

Et, blasmant nos meilleurs poètes
Par ses satyres indiscrettes,
Il trouve sa gloire aujourd'huy.

En vérité, je luy pardonne.
S'il n'eust mal parlé de personne,
L'on n'eust jamais parlé de lui.

Et à propos de l'*Epître au Roi*, où Boileau chante le ridicule exploit du passage du Rhin, Lignières composa, en prose, une critique, demeurée inédite et dont M. Magne nous donne dans son volume une analyse minutieuse.

Cette épître, écrit M. Magne, est surtout admirable si l'on souhaite se rendre compte avec quelle habileté Boileau multiplia les plagiats. Il ne s'est pas contenté de dérober leur bien aux anciens. Après avoir volé Ovide, Claudien, Martial, il pille les modernes, des latinistes comme Madelenet, des traducteurs comme Brébeuf. Il a détroussé Corneille de plusieurs alexandrins complets. Enfin, larcin entre tous notable, il a escroqué jusqu'à la *Pucelle* de son ennemi Chapelain.

Mais, par une sorte de dédain aristocratique, Lignières termine sa diatribe en disant que d'ailleurs il ne veut pas désobliger M. Boileau et qu'il ne donnera aucune publicité à sa censure. On devine tout de même que le morceau courut les ruelles et les salons et que Boileau ne l'ignora pas. Il répondit, mais Lignières se tut. Nous le voyons, en sa vieillesse, dans la familiarité du grand

Condé. A la fin de sa vie, il s'occupait à « mettre l'Ecriture sainte en comédie ». Il avait réuni ses œuvres éparses. Elles formaient un « sottisier énorme ». Peut-être, ajoute M. Magne, songeait-il à les publier. Il sentait qu'elles seraient d'une certaine importance pour répandre dans le monde les doctrines de la libre-pensée. Il n'eut pas le loisir de réaliser ce dessein. En 1704, il mourait dans l'impénitence finale en raillant les libertins qui abjuraient leurs erreurs.

Peu après sa mort, conclut M. Magne, Henry-Jules de Bourbon, fils du grand Condé, s'emparait de ses poésies et les livrait au feu, détruisant ainsi aux yeux de Louis XIV et de Mme de Maintenon « la preuve qu'un Condé avait, de son vivant, commandé les cohortes de l'athéisme ».

§

M. Francisco Contreras a réuni en un volume ses études du « Mercure » sur **les Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole**, les faisant précéder d'un essai synthétique sur « le mouvement des lettres modernes », et l'évolution de cette littérature hispano-américaine, aujourd'hui entrée en une période féconde. Ayant pris une part active à notre mouvement moderne, peut écrire très justement l'auteur, lui-même poète, romancier et critique en cette langue espagnole renouvelée et revivifiée, « j'ai la connaissance indispensable pour parler dûment de notre littérature actuelle ».

Après avoir rendu hommage à Ruben Dario, l'artiste extraordinaire qui se fit « l'interprète d'une poésie non encore entendue en castillan » et dont les *Prosas profanas* ont vraiment ouvert « un nouveau cycle dans la poésie castillane », M. F. Contreras nous montrera ce mouvement de rénovation littéraire gagnant l'Espagne, après avoir triomphé en Amérique : « L'influence de Dario sur la poésie espagnole, — dit l'écrivain espagnol E. Carrere, — est évidente. Son œuvre a engendré en Espagne toute une génération de poètes. Ses strophes sont récitées par cœur dans les petits cénacles, ses rythmes sont admirés, ses vers et ses phrases sont imités. »

Je me souviens de Ruben Dario et de cette pensée ardente qui brûlait dans ses yeux noirs, il avait conscience de son génie et souffrait de n'être pas compris des écrivains et des poètes français qu'il aimait. N'était-ce pas à la flamme de la sensibilité ver-

lainienne qu'il avait allumé le flambeau dont il allait éclairer l'âme endormie du Nouveau Monde ?

Dans un petit livre de la collection « les Hommes et les Idées », qu'il consacre à une étude sur **le Symbolisme français et la Poésie espagnole moderne**, M. A. Zéréga-Fombona recherche les origines magiques et religieuses de la poésie et, aboutissant au symbolisme français, constate qu'entre l'état d'esprit des parnassiens et celui des symbolistes, on considère généralement « une solution de continuité qui n'existe pas ». Le Parnasse fut la conséquence logique de « l'éloignement et de la limitation du divin, œuvre de la science du XIXe siècle. Le symbolisme était la réaction vraiment humaine contre la négation de tout ». C'est ce qu'exprimait M. Alfred Vallette dans le premier numéro du *Mercure de France :*

Comme il faut vivre, nous opposerons à la désolante et universelle négation cette affirmation résolue : *moi*.

Etudiant ensuite l'influence du symbolisme français sur la renaissance de la littérature espagnole, l'auteur signale que celle-ci a « évolué d'une suggestion presque complète aux symbolistes français vers un art vraiment autonome, national ». Ainsi que l'écrivait ici même M. V. Garcia Calderon, il a été donné à Ruben Dario de « résumer et de rendre contemporains en Amérique deux états d'âme successifs de la poésie française : le parnasse et le symbolisme ». Et M. Zéréga-Fombona étudie le mécanisme de cette renaissance de la poésie espagnole, au contact de la poésie symboliste. La poésie espagnole vivait depuis plus d'un demi-siècle dans la plus grande inconscience de la réalité, endormie dans la sonorité vide des mots. C'était le règne du cliché et de l'automatisme. Les mots n'avaient plus qu'une signification verbale : « Le jour où saint Ambroise, constate Remy de Gourmont, écrivant des chansons pieuses, méconnut les principes d'Horace devrait être mémorable, car il signale clairement la naissance d'une mentalité nouvelle. » Et, conclut l'auteur, quand « la préciosité de Gautier, la sensualité de Catulle Mendès, les recherches de Baudelaire et des parnassiens produisirent dans l'esprit de Ruben Dario la floraison d'*Azul*, quelque chose de grand et de mémorable passa dans la littérature espagnole ».

§

Voici de M. Jules Bertaut une étude que l'on attendait sur le

Roman nouveau, et qui renouvelle, enfin, nos gloires littéraires un peu fatiguées. Il semble, d'ailleurs, que la critique ici ne fait que consacrer l'élection du suffrage universel, mais on lira avec intérêt l'analyse critique de l'œuvre de ces jeunes maîtres : Henri Duvernois, Jérôme et Jean Tharaud, Edmond Jaloux, Eugène Montfort, Marcel Boulenger, Henri Bachelin, Jean-Louis Vaudoyer, Francis de Miomandre. Le seul reproche que je ferais à M. Bertaut, ce serait peut-être de n'avoir pas mis en tête de son livre une étude d'ensemble sur le roman contemporain, mais le lecteur intelligent la déduira de sa lecture. S'il fallait d'un mot étiqueter ces jeunes romanciers, on les appellerait les réalistes atténués, atténués par le symbolisme qui en a marqué quelques-uns, et particulièrement Miomandre, de son seing.

A signaler, à côté de ce livre, les **Etudes sur Eugène Montfort**, par Georges Le Cardonnel et Pierre Lièvre, avec un curieux portrait de Montfort par Raoul Dufy. Avec Montfort, constate G. Le Cardonnel, nous aboutissons à un « classicisme moderne ». Ce classicisme ne signifie sans doute que la maîtrise acquise par le romancier et la mise au point de sa pensée et de ses sensations artistiques. Il me semble que tout écrivain de talent parcourt lui-même cette courbe de l'évolution littéraire qui va du romantisme de sa jeunesse au classicisme personnel de sa maturité.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Stéphane Mallarmé : *Vers de Circonstance*, avec un quatrain autographe, « Nouvelle Revue française ». — Raoul Ponchon : *La Muse au Cabaret*, Fasquelle. — Tristan Derème : *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot*, Emile-Paul frères. — Paul Fort : *Ballades françaises. Mortcerf*, nouvelle édition revue et augmentée, Figuière.

Caprices, fantaisies adorables et précieuses, quel poète, sûr de son art et habile de son métier, ne s'est délassé à des jeux de ce genre ? Et quelle ravissante, délicate anthologie se pourrait constituer, non seulement des vers des quelques auteurs dont l'humour ou l'extravagance tempérée demeure la raison de survivre dans la mémoire, mais de ces pièces souvent exquises où plusieurs, étant de loisir, se sont malicieusement complu. On songe d'emblée à une collection de mordantes épigrammes ; certes, elles ne seraient à exclure d'un tel recueil, mais plusieurs des

artistes les plus raffinés de notre langue, avec Mallarmé je songe à Marot ou à Ronsard, à Hugo, à Gautier, et surtout à Théodore de Banville, qui, si spirituels qu'ils pussent être, vécurent ignorants de toute malignité. On m'assure que certains auraient déploré la publication des **Vers de Circonstance**, de Stéphane Mallarmé. De moroses esprits, j'imagine, des esprits compassés qui réprouvent le sourire et la bonne humeur ?

Sans doute,la publication de ce recueil est-elle de nature à porter atteinte à la stupide légende que les sots entretiennent autour du nom de Mallarmé. Il serait malaisé de retrouver ici cet homme dont l'unique souci, nul ne l'ignore, a été, sa vie durant, de présenter sous une apparence parfaitement incompréhensible ce qui, selon le précepte de Boileau, pouvait s'énoncer clairement, de rendre mystérieux, trouble et obscur ce qui, naturellement,et en beau langage, eût été parfaitement limpide et accessible aux intelligences les plus obtuses. Parbleu, certes ! — et comment s'opposer à la force unanime de tant de témoignages dont il n'est plus moyen, depuis si longtemps déjà ! de contrôler la valeur ? — on admet de Mallarmé qu'il ait été un singulier éducateur, un esthéticien et un causeur d'une importance exceptionnelle. Non seulement les poètes d'aujourd'hui lui en conservent une gratitude absolue, mais d'autres artistes et tant d'écrivains en prose, des critiques, des peintres, des gens de passage aux marges de la vie intellectuelle, tous ceux, et ils sont nombreux ! qui l'ont approché, qui gardent en eux la ferveur, l'illumination, le pieux et fidèle embrasement de l'avoir approché. « Combien de temps, s'écriait Rodin, la nature mettra-t-elle à façonner un cerveau qui lui soit comparable ? »

Je sais,pour ma part,le plus grand gré aux héritiers du poète : elle qui ne survécut à son père que juste assez pour préparer diligemment la publication de l'œuvre, et lui, le gendre qui en poursuit avec fidélité l'exécution, avec le culte de leur mémoire à tous les deux. Oui, voilà qui est entendu, ce sont babioles, mille et un petits, très petits riens, et si l'activité de Mallarmé se fût bornée à cela, ce serait fort peu de chose. Pourtant ce peu de chose ne serait pas négligeable. Ces babioles gagnent de l'importance à être issues de la même plume que *l'Après-Midi d'un Faune*, que *Don du Poème*, qu'*Un Coup de dés*... ; elles n'y contredisent nullement ; elles contribuent à expliquer à ceux qui

ont besoin qu'on leur explique ; elles affermissent et renforcent l'idée prodigieuse que se sont forgée de Mallarmé tant ceux qui l'ont connu et qui l'aiment, que ceux à qui il ne fut point donné de le connaître, mais qui évoquent, avec pureté, sa figure et qui, par conséquent, l'aiment : car comment ne point aimer l'homme qui a incarné dans son existence terrestre, comme il l'a incorporée dans la forme et la syntaxe de sa poésie, l'essence même, la lumière, l'active et frémissante fulmination de la Pensée, son visage radieux et fascinateur, ô Beauté souveraine, lucide, sereine et absolue !

« Vers familiers, soignés et choyés néanmoins », affirme la préface. Est-ce assez dire ? Les hôtes du mardi soir dans le calme logis de la rue de Rome se souviennent de l'attention que Mallarmé accordait aux mille aspects coutumiers des mœurs, des coutumes, du geste et même de la pensée chez les plus humbles, chez les moins conscients des êtres humains. Il découvrait, dans de minimes circonstances, un vestige des liens qui en déterminaient la fonction nécessaire dans le plan magnifique de l'universelle harmonie. Il dégageait, avec un soin égal, avec un respect aussi attentif, des objets vulgaires et des plus insaisissables abstractions de l'âme concentrée dans la contemplation de son idéal, la magie clairvoyante de son aspect de beauté. Si son langage se faisait, en effet, plus familier, la pensée n'était ni moins pure ni moins subtile ou délicate, ni moins décisive, ni moins ferme. Et c'est pourquoi il est bon qu'on ait enfin publié le trésor de ces quatrains, de ces vers d'albums, de ces dédicaces et envois, de ces quelques sonnets, de ces triolets et de ces rondels ; au surplus, un nombre assez grand, dans un texte plus ou moins authentique, s'étaient depuis longtemps répandus.

Mallarmé tirait une certaine fierté d'avoir mis à l'épreuve et avec un succès constant la bonne volonté et la perspicacité des facteurs de la poste. Comme il avait le juste sentiment que ses quatrains des *Loisirs de la Poste* étaient composés et écrits selon la même méthode et dans le même style que ses grands poèmes, peut-être se p'aisait-il de la sorte à se démontrer la fausseté de cette accusation sempiternelle d'obscurité dont on cherchait à l'accabler?

A de pareille suscriptions sont cependant peu accoutumés les bons serviteurs de l'Administration. Je n'ai pas choisi, je prends au hasard :

Avec l'aurore glaciale
Vite, chez dame Lebrun heurte
Au 20 de la Primatiale
Nancy tout là-bas dans la Meurthe.

Les mots indiquant spécialement la destination (sauf une ou deux fois) ne sont pas même soulignés ; pas une enveloppe n'a, paraît-il, manqué son adresse, et le livre ne nous en donne pas moins de cent vingt-sept.

La partie, non la moins délicieuse et parfaite de l'œuvre menue, consiste en des politesses envers des dames. Au gré de sa double disposition native, Stéphane Mallarmé s'est montré (*Hérodiade*, *Soupir*, *Apparition*, *la Déclaration Foraine*, les pages sur *Berthe Morizot*, etc.), avec quelle ardeur de conviction extasiée, l'adorateur de la Femme qu'il faut que soit tout artiste sensible, ou, avec aisance et distinction, le contemporain empressé, attentif, galant, au fait des convenances flatteuses et des gracieusetés bienvenues. Sur une photographie :

Un mot, au coin, que j'avertisse
La dame qu'ici vous voyez
Dans les fresques du Primatice
A des cheveux blonds déployés.

Ou, pour exceller, — on se souvient des *Eventails* au recueil majeur, — en voici un, non moins précieux si plus à demi-voix et intime :

Palpite,
Aile,
mais n'arrête
Sa voix que pour brillamment
La ramener sur la tête
Et le sein
en diamant.

Un regard, pour conclure, au fabuleux théâtre de Valvins, raconté ailleurs par Paul Margueritte, — et fermons le volume ! charmant pour le rêve et l'ironie. O songe ! quelle destinée, ce poète, comme il tient aux fibres de l'âme ! rompre ou se détacher serait impossible. Il enlace comme il émerveille, on a le sentiment d'en être possédé ainsi que de la part de soi-même la plus éthérée, la plus enviable : l'idéale.

Dès 1884, tel qu'il se pose devant nous, il avait été entrevu,

encouragé ou soutenu également par son aîné, Théodore de Banville. Sachons retenir et méditer ces lignes des *Lettres Chimériques* (déplorablement peu lues et qu'on ignore) :

Ne t'afflige pas, ne désespère pas, et ne crois jamais que tu es seul ! Car tu ne peux avoir une pensée, créer une image, dire une parole, qui ne soient comprises, retenues, admirées si elles méritent de l'être, par la phalange en qui est toute l'intelligence et tout le bon sens incorruptible !... Tu seras glorifié, ou maintenant ou plus tard ; et qu'importe ! Il n'y a pas un moment qui soit la vie et un autre qui ne soit pas la vie, et il n'y a qu'une vérité.

Après tant d'espérances déjouées, toute cette attente et des recherches vaines, nous le possédons, enfin, ce premier, tant désiré, recueil de poésies de Raoul Ponchon, **La Muse au Cabaret**. Ah, qu'il y a longtemps qu'on l'en sollicitait ! Puisque j'ai entr'ouvert ce vieux livre de Théodore de Banville, publié en 1885 — il y a donc plus de trente-cinq années ! — j'en citerai quelques lignes encore, adressées déjà à Raoul Ponchon :

Les libraires ont désiré vos poèmes et ils vous les ont demandés, précisément parce que vous ne le leur offriez pas ; vous aviez bouché vos oreilles avec de la cire, et vous êtes resté sourd aux chants de ces hommes-sirènes. Mais vous avez su aussi résister à de chères voix, ce qui était bien autrement difficile. Car les meilleurs de vos amis, Jean Richepin et Maurice Bouchor, sont venus ensuite, et ont vainement tenté de vous séduire... Résolument vous vous êtes abstenu, et vous êtes resté froid à l'idée d'entendre votre nom hurler dans l'ouragan des foules par les trompettes farouches de la déesse Renommée...

Que de fois de pareilles tentatives se sont renouvelées et chaque fois en vain ! Je me souviens des soirées que, naguère ! à Montigny-sur-Loing ou à Paris, nous passions, Pierre Quillard et moi, à nous exalter joyeusement par la lecture ou la récitation des vers de Ponchon, recueillis par nous dans les colonnes de journaux ! Et l'envie ardente qu'il avait de les connaître, sinon tous, les innombrables, du moins en nombre plus considérable, et de leur consacrer une étude, comme certes ! mieux que tant d'autres ils en sont dignes. Mais non : où les obtenir ? Auprès de l'auteur il eût été superflu d'y songer. Même l'affectueuse sollicitude de M. Jean Richepin avait été interrogée sans résultat : il était loin d'avoir rassemblé tous les poèmes de Ponchon ; plusieurs des plus caractéristiques lui manquaient.

Et nous attendions, non sans impatience, l'heure fatale, où, mort ou vif, ce grand poète serait enfin publié en librairie. Elle a sonné, et, du moins, un premier choix de ses vers si sûrs, si nettement conduits, si sains et si solides, est présenté au public. Elle a sonné, l'heure, mais hélas ! Quillard n'est plus là pour la célébrer, comme elle mérite, et c'est à moi qu'échoit ici le douloureux honneur de remplir sa place...

Si en la Poésie, source et aboutissement de toute l'activité cérébrale, de tout savoir lucide et durable, de toute sagesse, nous n'eussions à travers la vie conservé une inébranlable foi, il eût suffi, chaque quinzaine ou chaque semaine, d'ouvrir un numéro du vieux *Courrier français* ou du *Journal* encore jusqu'en ces temps derniers pour ranimer dans le flambeau prêt à défaillir la flamme sujette à s'éteindre. Avec un bon sens incorruptible, le même homme, dans une forme toujours appropriée, toujours aisée et très subtilement ou ingénûment savante, prenait prétexte des circonstances les plus ordinaires et médiocres de la vie quotidienne, soit pour dauber, dans sa parfaite bonhomie, les ridicules et les travers de son temps sans avoir autrement l'air d'en être offusqué, ni — aux dieux ne plaise ! — indigné, ou pour en extraire le motif d'une exaltation sereine et réfléchie de ce qui, en les choses et les occasions les plus infimes, tressaille obscurément de beauté insoupçonnée ou de secrète grandeur. Personne, mieux que Raoul Ponchon, non pas même son glorieux et prodigieux antécesseur Marc-Antoine de Gérard, écuyer, sieur de Saint-Amant — le bon gros Saint-Amant — auquel il se plaît à rendre un légitime hommage, n'a extrait et mis au jour l'élément lyrique de l'existence de chaque jour. Sans doute, bien souvent il se délecte à ne paraître que le chantre vineux des cabarets, à ne célébrer que goinfreries, beuveries et truandailles. Et pourquoi non, si ce thème lui plaît, et s'il parvient, sans renoncer aux dehors d'une bien humaine et native sensualité, à ne rien abdiquer de la tenue, style, rythme, netteté de la pensée, que se doit à lui-même de conserver en toutes ses attitudes le poète lyrique? Et puis, comme il est partout judicieux et clairvoyant, parfois malicieux, et l'on devine, sans même le connaître, le clignotement du coin de ses yeux, mais jamais il n'est méchant, acharné ni cruel. Dans les sujets les plus scabreux, — je songe entre autres à cet exquis chef-d'œuvre : *Les « Précieuses » non ridicules* — sa

maîtrise garde avec un tact inimaginable le bon ton, la belle humeur amusée, l'ingéniosité fine et spirituelle dans le développement de l'idée. Ailleurs il laisse transparaître, en philosophe tout de même meurtri, quelques traces de mélancolie : généralement il la refoule dans un rire plus ou moins sceptique, mais dans *la Pendule* ou le *Rondel* final, plus rien ne la réfrène, elle est poignante :

Ah! la promenade exquise
Qu'ils ont faite, tous les deux,
Mon corps, ce monstre hideux,
Mon âme, cette marquise,

Dans la Vie, au milieu d'Eux!...
Et l'un et l'autre à sa guise.
Ah ! la promenade exquise
Qu'ils ont faite, tous les deux !

Si mon corps, que le Mal grise,
Prit des chemins hasardeux,
Mon âme dut plaire aux Dieux,
Etant au Bien tout acquise,
Ah ! la promenade exquise !

Le plus habituel du recueil n'est point en ces poèmes où une telle dualité se découvre, mais en des pièces succulentes et simples comme *La Soupe à l'Oignon :*

Quel est ce bruit appétissant
Qui va sans cesse bruissant ?
On dirait le gazouillis grêle
D'une source dans les roseaux,
Ou l'interminable querelle
D'un congrès de petits oiseaux.
Mais cela n'est pas. Que je meure
Sous des gnons et sous des trognons,
Si ce ne sont pas des oignons
Qui se trémoussent dans du beurre !

Il faudrait être indifférent à tout aiguillon de saine gourmandise pour résister à pareille incantation ! Et cette merveille, *le Gigot*, et *la Bouillabaisse*, et *la Salade*, et tous les morceaux où se célèbre le Vin de France, tant et tant d'autres, et *l'Invalide à la gueule de Bois*, ou ces pièces plus ironiques : *Poète prix de Rome, le Vol de la Joconde*, le *Nu dans le crime*, etc., etc...

sans oublier cette évocation vengeresse, si intimement humaine et quasi tragique, *Etrennes Inutiles*...

Et nous n'avons plus, ô Ponchon ! qu'à attendre un nouveau volume. J'ai tant de souvenirs chers : ce compte rendu des salons autrefois, avec Carolus Duran, d'une part, en refrain, et Bouguereau, et ce sonnet exquis de *l'Huître* (série : *ouverture de la Chasse et des Huîtres*), — et *le Bourgeois de Compiègne*, — que sais-je encore ?

Il ne convient guère de s'attarder à la couverture malheureuse du livre de M. Tristan Derème. Ouvrons-en les pages pleines d'humour et de sensible subtilité. Le **Poème de la Pipe et de l'Escargot** ne se compose que d'une douzaine de courts morceaux en vers alexandrins à rimes plates, sauf le premier, par quatrains d'octosyllabes. Le ton est ici fort particulier, nouveau, à la fois familier, amusé du moindre frisson de la brise dans les feuillages et si tendrement nostalgique à l'éveil des souvenirs, au rappel d'espérances attardées. Et il surprend et retient encore par quelque chose de très spécial qui est une sorte, très pudique et même un peu triste, d'attachement à l'amitié, à ses amitiés. Mais il faut pénétrer en l'œuvre de M. Derème, ou mieux, se laisser pénétrer par elle, car lui, bien entendu, enfle un peu, quoique avec une persistante discrétion, sa faconde de bon méridional, et il joue en rapprochant des mots de sentiment assez différents, ou en sonnant des rimes étonnées, paradoxales, pour nous donner à penser que cette sensibilité complexe qui nous charme en lui, il n'y attache aucune importance ; c'est le hasard qui y fait croire, et voilà tout. Lui, il est un brave garçon, rien de plus, qui fume paisiblement sa pipe, et, durant l'orage, indifférent à tous bruits extérieurs, laisse, comme en sa coquille l'escargot, le monde s'écrouler autour de lui.

Seulement nous ne pouvons être les dupes de votre attitude ; vous êtes un poète ému au tréfonds de vous-même, et votre émotion nous gagne ; nous songeons avec vous et nous trouvons un délice en vos doux chants :

> C'est le feuillage noir des platanes que perce
> une flèche de lune et la sonore averse
> des nocturnes. O nuit musicale ! J'attends...
> Et j'attendais que tes bras ivres de printemps
> vinssent avec fraîcheur se nouer à mes tempes.
> Aujourd'hui quelle main rallumera les lampes

et l'espoir, me rendra les blancs oiseaux enfuis
et jonchera de fleurs les routes que je suis ?

Paul Fort réédite, augmenté d'une dizaine de poèmes nouveaux, le volume qui forme la dixième série de ses **Ballades françaises : Mortcerf**. Jamais il n'a poussé aussi loin la liberté de l'humour facile et allègre que dans ces nouveaux chants de *la Guirlande au gentil William* :

La rose libre des montagnes a sauté de joie cette nuit, et toutes les roses des campagnes, dans tous les jardins, ont dit :

« Sautons, d'un genou léger, mes sœurs, par-dessus les grilles. L'arrosoir du jardinier vaut-il un brouillard qui brille ? »

J'ai vu dans la nuit d'été, sur toutes les routes de la terre, courir les roses des parterres vers une rose en liberté !

Mais c'est de *Saint-Mammès*, et de *Nemours*, de *Recloses*, (ô Recloses !), de *Vélizy* et de *Mortcerf* même, visions adorables et mouvantes et radieuses d'Ile-de-France, que, comme précédemment, nous demeurons par-dessus tout éblouis et enchantés, ô Paul Fort, grand poète ami et admiré !

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

M. Copeau et M. Gémier. — THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER : *La nuit des Rois*, pièce en cinq actes de William Shakespeare, traduction de M. Lascaris. — COMÉDIE MONTAIGNE: *Le Simoun*, pièce en 17 tableaux, de M. Lenormand (21 décembre). — THÉATRE ANTOINE : *La Cigale ayant aimé*, pièce en 4 actes, de M. L. Nepoty. — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Les Grognards*, pièce en 7 tableaux de MM. Lenôtre et Cain. — Memento.

M. Gémier, s'établissant aux Champs-Elysées, a tout à coup restreint le fastueux appareil de ses créations ; M. Copeau, reprenant sur nouveaux frais la **Nuit des Rois**, son plus chatoyant spectacle, s'évade pour un moment du décor sévère, nu, un peu sec, où, depuis la réouverture de son théâtre, il anime ses personnages. L'heure est peut-être venue de confronter ces deux rénovateurs du théâtre français.

Non point, comme on s'y attacha trop souvent, dans le dessein de les mettre en lutte. Il s'agit de discerner ce qui, dans leurs recherches, les unit et les sépare. Il ne faut d'ailleurs rien exagérer : les spectacles que MM. Gémier et Copeau offrent à notre jugement demeurent, l'un et l'autre, fort représentatifs de leurs manières, et cela malgré l'apparence.

Ainsi, à la Comédie Montaigne, le metteur en scène du **Simoun** prétend moins, je suppose, à renouveler ses artifices qu'à en limiter le déploiement. Ce que nous retrouvons ici, c'est bien l'énorme scène du Cirque d'Hiver, vue par le gros bout de la lorgnette.

La méthode demeure identique, à ce point que le public de la répétition générale, accoutumé aux spectacles de M. Gemier, s'attendait, d'un moment à l'autre, à voir la salle envahie par une houleuse tribu de bicots, d'âniers, de chameliers, de marabouts, d'émirs et de marchands de cacahouettes. Il n'en fut rien ; et l'on pensa d'abord que les figurants s'étaient mis en grève. Car, en vérité, le *Simoun* pouvait autant que la *Pastorale* justifier ces jeux de foule. Que Firmin Gémier ait ainsi fait litière de triomphes récents, je l'en félicite : « Ici, a-t-il écrit, dans une espèce de manifeste, le texte ne sera en aucun cas sacrifié aux prestiges extérieurs ; mais il s'accompagnera toujours de sa traduction plastique... » Si, par là, il fallait entendre que Gémier et ses acteurs prétendissent jouer bien la comédie, nous pourrions nous dire satisfaits. Cette perfection dans le mouvement, cet équilibre de valeurs, cette variété harmonieuse de gestes et d'expression, cette aptitude à placer corps et visages dans une juste lumière, tout cela fit, à un degré éminent, la réussite de M. Gémier. Cependant, puisqu'il faisait, comme il fut dit, le sacrifice des ensembles où il est sans égal, il eût dû apporter plus de soins à la précision du détail. Il fallait ou bien dédaigner les « prestiges extérieurs » ou bien veiller à ce qu'en toutes choses le goût remplaçât le faste. Le goût, dis-je, et la nouveauté. Or, il n'est rien de plus « vieux théâtre » que ces *fonds* du décorateur Bertin, où le peintre s'imagine qu'il peut évoquer le Sahara au moyen d'une bande de toile découpée en postes et en godrons. Il eût suffi de placer devant un mur d'ocre crayeux les beaux costumes de M. P. Félix, pour colorer d'un ton beaucoup plus africain la pièce de Lenormand. Nous voyons ici moins une erreur de M. Gémier qu'une concession. Ce grand artiste s'inquiète bien à tort de ce qu'on dit dans les brasseries de comédiens et dans les bureaux de rédaction ; il vaudrait mieux pour lui — et pour nous donc ! — qu'il bravât résolument le zèle d'une critique prévenue. Pour parler net, ce qui manque à Firmin Gémier, c'est cette fermeté, ce rigorisme, ce *jansénisme* de Copeau, tant de fois raillé, et ce-

pendant si salutaire contre l'inertie des uns, la complaisance des autres.

Tout cela est regrettable, oui ! Mais tout cela est emporté par cette force éloquente qui est en Gémier et qui anime tout ce qui l'entoure. On dit de lui : « Il est trop acteur ». Non ! Il l'est avec l'âpre rudesse de l'instinct. Rien ne résiste à cela, pas même la stupidité des plus lourds cabotins. Il faut que chacun porte dans le drame sa part de vérité humaine. Tant pis si les yeux ne trouvent point un plaisir sans mélange ! le cœur du moins sera comblé. Ce souffle, cet émoi, cet emportement, voilà ce qui est le propre de Gémier. Il vit et il fait vivre ; cela brise les formules, n'est-ce pas ? et c'est, malgré tout, le théâtre d'hier et de demain, le théâtre...

En septembre 1919, M. Jacques Copeau, au cours d'une conférence, dit le sentiment qui l'animait en son entreprise : *l'indignation.* Encore comprit-on qu'il voulait poliment s'exprimer. L'euphémisme nous plut. Nous partagions le dégoût de Copeau et des siens, pour les marchands de spectacles, leurs paillasses et leurs scribes. Cinq ans de guerre, de solitude, de méditation nous rendaient à Paris assez transformés. Et nous souffrions d'une déconvenue ; il nous semblait que toutes choses, et même le théâtre, devaient comme nous s'être modifiés. Hélas ! le pire s'était encore avili. La présence des Américains servit de prétexte à un déferlement de cochonnerie, que devait suivre, à bref délai, le triomphe du bébête et du ron-ron, cher à ce que les entrepreneurs d'amusements appellent : « le nouveau public ».

Bref, nous attendions beaucoup de Copeau. Il ne nous a point déçus. On peut hardiment dire de cet homme qu'avec Gémier, Rouché, Lugne-Poe et Darzens il a sauvé l'honneur de la scène française. Il a durement lutté, il vainc. Rien ne lui est épargné du triomphe, pas même ses bouffons accessoires. Il nous suffit de savoir qu'un morceau de ruban ne suffira pas à ficeler le directeur du Vieux-Colombier. Et nous pouvons dire maintenant, que, dans l'acclamation comme dans le dénigrement, beaucoup se sont mépris sur le sens de ses travaux. Allons-nous dire que c'est tant mieux ? Oui, M. Copeau nous entendra, ayant un jour approuvé ce propos d'un journaliste : « Il [M. Copeau] ne doit craindre qu'une chose : c'est que « l'union sacrée » des spectateurs se fasse sur son nom. »

J'ai lu de nombreux « tracts » écrits par M. Copeau. Je crois pouvoir en condenser ainsi la substance : « En art dramatique, le superflu vient toujours en déduction de l'essentiel ». Cela peut servir à formuler les lois du goût. C'est par le goût que s'imposent les créations du Vieux-Colombier. Qu'il s'agisse de jouer, de vêtir, d'encadrer, d'éclairer, Copeau obéit d'abord à ce goût qui, disait Voltaire, précède la réflexion. Il la peut heureusement commander, et Copeau nous le montre bien, qui réinventa la discipline comique. A ces causes, nous devons des spectacles parfaits. S'il est vrai qu'à la phrase plus haut citée de M. Gémier il faille prêter des sous-entendus polémiques, force nous est de constater le mal fondé de la querelle. Nous louerons M. Copeau de sa persistance à dépouiller le texte de tout grossissement, de tout procédé optique. Il faut adopter la formule du Vieux-Colombier : « Nous entendons nier l'importance de toute machinerie. » Mais il faut songer à la ténacité des conventions. Que la suppression de l'absurde rampe (où Gémier et Copeau ont tous deux pris le même parti) n'ait pas séduit les directeurs de théâtre comme elle a satisfait le public, voilà bien une chose surprenante. Chacun a pu constater que cette réforme permet aux comédiens d'évoluer dans un rythme à la fois plus naturel et plus harmonieux. Les scènes du boulevard et celles des théâtres subventionnés n'en demeurent pas moins pourvues de ces ustensiles, qui transforment le cadre du spectacle en une sorte de vitrine, où la lumière dévore tout, mouvements, couleurs, visages, où tout brille d'un même éclat mort, ainsi que les pièces sous verre d'un musée de cire...

Pour revenir, disons que Jacques Copeau, homme entier et inflexible, n'a rien cédé « aux servitudes de la scène ». Cela comporte les inconvénients et les avantages de tout ce qui se réclame de l'absolu. Comme ceux d'Adolphe Appia, de Gordar Craig, de Stanislawski, de Max Reinhardt, les travaux de Copeau souffrent d'un excès dans la certitude. Un vieux peintre lyonnais, François Vernay, disait souvent : « Il faut savoir se tromper, du bon côté ». A force de perfection, Copeau a réalisé la « divine marionnette » dont parle Gordar Craig (1). Elle devait se substituer « à la personnalité déchaînée ». Bon. Mais le moment approche où elle nous pourrait imposer des formules scéniques ni plus ni moins con-

(1) Gordar Craig : *De l'art du Théâtre.*

ventionnelles que le réalisme de M. Antoine ou la pompe supernoble de la rue de Richelieu. C'est le moindre défaut des actuels recherches de Jacques Copeau. J'en ai, quant à moi, une autre à leur reprocher : c'est un défaut de sensibilité — tout le contraire de ce qui se passe chez M. Gémier. Voilà justement ce qui sépare ces deux hommes, je veux dire ce qui donne des sens divers aux mots qu'ils emploient.

La compagnie du Vieux-Colombier nous prodigue les joies de l'esprit; et nulle autre. Elle sacrifie l'affectif à l'intellectuel. Ce grief, dont je n'ignore point la déplaisance, il faut qu'on le propose à M. Copeau, et ce moment ne doit pas être manqué, qui est celui de son triomphe. Son œuvre est en danger. Sa probité mérite notre franchise. Eh bien! si tant de merveilles accomplies ont toujours caressé l'intelligence d'un public cultivé, elles ont bien rarement atteint son âme. Il nous a manqué cet accent qui touche le fond de l'homme, ce cri échappé à tous les contrôles, à toutes les disciplines, qui rompt les belles ordonnances et fracasse les règles de l'harmonie. Un geste faux, un manque d'accord des physionomies, une faute d'ensemble, un lapsus, un hiatus, un désordre, qu'on nous accorde cela, une fois, pourvu que le comédien nous arrache à la noblesse de nos plaisirs, pourvu qu'une réplique nous mette les larmes aux yeux! Il y a le petit frisson ; et il y a le grand frisson... Je n'incrimine point la scène de ciment armé ; il peut chanter, le violoncelle de pierre! Il ne s'agit peut-être que de choisir des pièces.

§

Twelfth night, la *Douzième nuit*, que l'on joue au Vieux-Colombier sous le titre : **La Nuit des Rois** fut écrite en 1601, c'est-à-dire qu'elle se place chronologiquement entre les *Joyeuses femmes de Windsor* et *Troïlus et Cressida*. L'intrigue a pour départ un naufrage et pour dénouement la rencontre favorable d'un frère et d'une sœur qui, vivants l'un et l'autre, se croyaient réciproquement engloutis par les ondes. Les vieux auteurs, en Angleterre, en France, en Italie, employaient volontiers ces anecdotes maritimes; Molière n'y répugnait point. Le public aimait cela, et je ne crois pas qu'il ait beaucoup changé. Dans la comédie de Shakespeare, le frère, Sebastien, et la sœur, Viola, se ressemblent au point qu'on les peut confondre. C'est ce que fait la belle Olivia, laquelle, éprise de Viola, déguisée en

page... Mais si je m'y prends de la sorte, il me faudra raconter toute la pièce, et vous la connaissez. Ce qui, selon moi, fait le mérite de l'ouvrage n'est point le sujet, que Shakespeare emprunta au *Farewel to military profession* de Rich. C'est le tact aigu avec lequel le poète traite certaines situations assez délicates. La quatrième scène du second acte, où Viola, travestie en garçon, fait au duc une déclaration galante : « Son secret, comme le ver enfermé dans un bouton de fleur, dévore l'incarnat de ses joues... » ou encore celle où la princesse Olivia presse le faux page de l'aimer : « C'est une gaze de Chypre et non la chair de mon sein qui voile pour vous mon cœur... »; ces épisodes ont un charme assez étrange et que, par un prodige, Shakespeare a su préserver du morbide et du malsain. Qu'il me suffise, pour me faire mieux entendre, de proposer à vos suppositions ce qu'un M. Bataille ou un M. Jacques Richepin eussent tiré d'une semblable équivoque.

En Angleterre on joue la pièce autrement et d'une manière moins pure, moins saine, moins joviale que chez M. Copeau. Sur quelques points, M. Copeau a raison ; sur d'autres, il doit avoir tort. Je chicane en particulier le jeu de l'acteur (1), par ailleurs excellent, qui joue le rôle de Malvolio. Cette énorme caricature du fat ne me semble point louable. Malvolio est une sorte de Basile puritain; au Vieux-Colombier, il fait figure de Tartufe et de Tartufe enragé. De même pour le personnage de Messire André, qui, si l'on s'en tient au texte shakespearien, n'est pas à ce point grotesque. Au vrai, ma critique porte sur le sens même de l'interprétation, qui relève chez M. Copeau de la pure *buffa*. Il se peut que je me trompe. Ce qui est certain, c'est qu'admise l'interprétation du Vieux-Colombier, le spectacle touche à la perfection. L'équilibre en est admirable. Th. Campbell prétendait n'avoir jamais trouvé de comédienne qui rendît bien le personnage de Viola « d'une nature si particulière ». Plus heureux, nous avons Mme S. Bing. Cette actrice joue avec une pieuse intelligence, qui n'exclut point l'enjouement. Cela est vrai de Mme B. Albane, de MM. Jouvet, Bouquet et Savry.

Le **Simoun**, de M. Lenormand, n'est pas un drame. C'est une combinaison de plusieurs drames ou, pour mieux dire, de plusieurs actions dramatiques. L'ouvrage contient pour le moins

(1) M. Savry.

trois intrigues. La principale nous montre un colon français au Sahara, nommé Laurencie; il appelle auprès de lui sa fille Clotilde, née, dix-huit ans plus tôt, d'une épouse que la mort a depuis lors emportée. Clotilde est une vivante image de sa mère. Le colonial, troublé par la solitude, égaré par la fièvre des tropiques, finit par confondre l'épouse perdue et l'enfant retrouvée; Clotilde meurt, assassinée, au moment où l'inceste va s'accomplir, et le rideau tombe devant le visage du père (M. Gemier) où passent toutes les expressions de l'effroi, de la déchéance, du chagrin. Puis ce visage exprime l'apaisement d'une âme enfin délivrée. C'est un sujet de pièce, et même un beau sujet; il en rappelle d'autres, en particulier la *Ville Morte* de M. d'Annunzio et l'*Arabella* de Peele. A ce drame central, si je puis ainsi parler, l'auteur du *Simoun* en a suspendu deux autres, qui pourraient tomber sans rompre le mouvement de l'ouvrage; il y a l'attachement de Laurencie pour la métisse Aïescha, personnage d'une noirceur un peu conventionnelle; et encore l'amour romanesque soudain et tremblant de la jeune Clotilde pour un jeune chef arabe fastueux et colorié comme le couvercle d'une boîte de dattes. La métisse aime, elle aussi, ce beau cavalier; c'est pourquoi elle tue la jeune fille.

En y regardant de près, on s'avise que les trois intrigues du *Simoun* sont parallèles et non point convergentes. Qu'est-ce à dire, sinon qu'aux termes des géométries enseignées par les « maîtres de la critique » l'ouvrage serait moins conduit en dramaturge qu'en romancier?

Il y a du vrai. M. Lenormand, qui par cela s'apparente à maints écrivains nouveaux de l'Europe centrale et septentrionale, cherche à renouveler la formule dramatique au moyen d'un groupement de plusieurs actions toutes juxtaposées en très courts épisodes, ainsi, par exemple, que les chapitres d'un roman d'Elémir Bourges. Chaque tableau du *Simoun* ou des *Ratés* est une courte nouvelle, dialoguée, mise en scène et, en quelque sorte, illustrée. Je crois bien que M. Lenormand d'abord « pense en contes et en romans » et qu'il cherche ensuite la traduction comique et plastique de ses récits. Il la trouve souvent d'une manière incomparable. La scène du *Simoun* où Laurencie fait à un ami l'aveu de son trouble n'est point inégale aux meilleures. Ce n'est pas pour cette cause que nous admirons Lenormand. Qu'il

égale ou surpasse les *forts en scène* les plus habiles, cela n'a qu'une valeur de démonstration. Nous prenons autrement en gré son effort pour briser les moules (à trois et quatre compartiments) où, depuis un demi-siècle, les pâtissiers du théâtre ont coulé tant de sorbets et de pièces montées. Jusqu'en leurs erreurs, il faut aimer les écrivains hardis et désintéressés. Cela est surtout vrai pour le théâtre, où les proxénètes de la pensée ne cachent même plus leurs enseignes.

M. Gémier a joué le personnage de Laurencie avec ses nerfs et son merveilleux instinct. Il a trouvé là un de ses plus beaux rôles ; on n'oubliera jamais les silences de Gémier, ni ses regards ouverts sur le vide ; jamais il ne déploya mieux sa puissance de fascination. M. Dullin fait un marabout sordide et farouche ; c'est une des meilleures compositions de ce rare et noble comédien.

J'ai pris un grand plaisir à la comédie de M. Nepoty, que les critiques des journaux ont généralement maltraitée. Ces messieurs, si tendres d'ordinaire aux pires capusseries et aux plus miteuses mouezyeonades, sont tout à coup devenus bien difficiles. Ils ont, pour évaluer cette pièce légère et sentimentale, changé leurs étalons ; c'est à Molière et à Beaumarchais qu'ils ont mesuré l'auteur de la **Cigale ayant aimé**. Ils lui ont reproché ce qu'ils louent le plus habituellement. Il y a là un mystère qui se peut éclairer d'un mot : la pièce de M. Nepoty, ingénieuse et vivante, occupera la scène durant de longs mois. Voilà ce qu'il est dur d'avaler quand on se promène dans la vie avec une rame de manuscrits sous les bras. Cela est si vrai que les plus féroces diatribes furent signées par de vieux rempilés de l'insuccès, dont certains ont eu plusieurs théâtres tués sous eux...

On a joué au Théâtre Sarah-Bernhardt une pièce de MM. Lenôtre et Cain : **les Grognards**. C'est du Sardou sans roublardise et du d'Esparbès moins le coup de marteau, un ouvrage, enfin, écrit par Ratapoil en gilet de flanelle et chaussé de pantoufles à fleurs.

Memento. — Théâtre des Champs-Élysées : *Les Erynnies*, tragédie antique en 2 actes de Leconte de Lisle. Musique de Massenet. *Beethoven*, pièce en cinq décors, deux ouvertures, une symphonie et un récital de piano. Il y a malheureusement un mirliton et des vers de M. Fauchois. — Comédie-Française : *Maman Colibri*, pièce en 4 actes, de M. Henri Bataille. — Odéon : les comédiens de M. Gavaut ont enfermé

dans l'infranchissable cercle de leur nullité un jeune auteur, M. Revillard, dont la comédie : *Notre Passion*, qui méritait mieux, fut immolée dans le silence d'un soir odéonesque.

Une victoire. — Les jeunes sociétaires des Français ont secoué l'arbre-aux-vieillards. M. Silvain a tenu bon. Mais M. Paul Mounet est tombé. Il a donné sa démission... à partir du 1er janvier, il ne jouera plus que tous les six jours, jusqu'en 1942.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Léon Bloy : *La Porte des Humbles*, « Mercure de France ». — Memento.

A la fin du dernier livre de Léon Bloy, **La Porte des Humbles**, se trouvent quelques pages sur l'Histoire de France, écrites en manière d' « introduction ». L'imagination historique fut, chez Léon Bloy, magique. Il naquit historien, l'esprit, le regard teinté, si l'on peut dire, d'on ne sait quelle matière colorante qui lui transfigurait les spectacles du passé. Ces mots lui déplairaient, d'ailleurs, et il aurait raison. De même que pour la théologie mystique, ce n'est pas lui, eût-il protesté, qui animait l'Histoire, c'est l'Histoire, l'Histoire avec son enseignement, qui l'animait, ce croyant.

En des pages célèbres du *Désespéré*, Marchenoir quitte la Grande Chartreuse avec la volonté fixe, dans une guerre sans merci pour lui-même, de « profaner les puants ciboires qui sont les vases sacrés de la religion démocratique ». Nous connûmes Léon Bloy vers la fin de cette longue guerre qu'il soutint. Ses derniers livres, qu'il écrivait alors, gardent le témoignage des meurtrissures qu'il y reçut. Mais, compensation dûment trouvée, l'on pouvait voir autour de lui, en ces dernières années, des amis nombreux, dont certains lui étaient venus de la manière la plus frappante ; et par delà ce groupe immédiat, son influence s'était répandue parmi des personnes à qui ses écrits furent et sont toujours utiles.

Léon Bloy, fait pour parler aux cœurs connaissant la souffrance chrétienne, aura rempli sa mission, en somme. Rien n'a pu l'en empêcher. Le clergé catholique l'a trop souvent ignoré comme écrivain ; le clergé catholique a des préjugés anti-littéraires, non sans raison. La « Littérature », qui n'est plus qu'une dépendance du machinisme, en est venue à détruire la notion même d'Intelligence. Mais ici, l'on n'a pas voulu prendre garde

que l'on était bien loin de toute littérature. Cependant le catholicisme eût-il accordé à l'écrivain le concours de cette partie de l'esprit public dont il dispose, la tâche de cet écrivain s'en fût-elle trouvée mieux remplie? Moins lentement, moins péniblement, sans doute, avec des effets immédiats et réglés. Mais il fallait probablement qu'elle fût remplie avec peine, dans des conditions jusqu'alors *impossibles*, pour que justement des possibilités nouvelles, dans la Croyance, fussent ajoutées aux possibilités anciennes, et que ceux qu'amena Léon Bloy à la Croyance eussent, par lui, quelque signe nouveau, quelque approfondissement nouveau du sentiment qui était un enrichissement nécessaire de la Foi.

La souffrance fut grande assurément ; plus grande, et beaucoup plus grande qu'on ne pouvait le supposer avant d'avoir lu ce dernier livre... La souffrance, et le trouble. La Porte des Humbles s'est vraiment abaissée, — cette porte basse où il faut que passent certaines destinées pour trouver leur justification, — elle s'est vraiment abaissée, cette Porte des Humbles, jusqu'au point extrême voulu pour que fût laissé, sur son seuil, tout ce qui est, à un degré quelconque en ce monde, satisfaction, avantage, importance.

Léon Bloy, bien avant même d'atteindre à ce seuil des Humbles, avait dû faire le sacrifice de tout cela. Ce ne fut pas sans souffrance, disons-nous, sans angoisse, et on le conçoit. Marcher hors des voies du salut selon le monde s'accompagne d'un péril capable d'ôter à l'âme la sécurité supérieure sans laquelle elle se trouble et peut manquer sa tâche. Pour qu'il risquât de manquer la sienne, tout s'est rencontré, dans la vie de Léon Bloy, à un degré peu commun. Et cependant, avec ses imperfections, son œuvre est un indubitable principe de croyance. Au centre des ombres de l'humilité chrétienne luit une lumière : l'Amour. Elle éclaire les meilleures pages de Léon Bloy, ces pages qui lui ont amené des cœurs. Mais que d'orages !

L'on voit, l'on a vu ailleurs, dans les Littératures de l'Europe, des orageux, des indépendants, des absolus. On ne prononcera aucun nom. Mais il en est un, de ces indépendants, de ces absolus, auquel je puis songer particulièrement, car j'ai passé plusieurs années sur son œuvre. Un absolu, un violent ; et cependant à celui-là (si la souffrance fut, il est vrai, ce qu'elle pouvait et devait être dans son âme), à celui-là les conditions extérieures

suffisantes, quoique au prix de beaucoup de luttes, ne se refusèrent pas. Il put faire pleinement, avec des développements puissants, avec une harmonie non rythmée sous le couteau, ce qu'il avait à faire. Ceci, du moins, pendant une longue partie de sa vie. Nous voyons, dans l'exemple de cet écrivain, — un écrivain anglais, — les dons les moins communs du caractère et du talent, véracité, indépendance, profondeur, et toutes les violences de feu d'un esprit qui suivait sans peur sa destinée, laquelle était de sentir l'héroïsme, nous voyons tout cela s'imposer, sans ravager sa vie.

A Léon Bloy, par contre, l'on aura fait payer jusqu'au bout ses audaces. Mais laissons vite ce point ancien d'histoire littéraire, sans même nous demander s'il sera encore plus ou moins controversé. Toutes les controverses seraient bien inutiles. L'écrivain a payé : ceci vaut pour sa personnalité morale, mais est désormais indifférent en ce qui concerne la destinée de ses écrits. On peut croire à l'avenir de cette œuvre. Léon Bloy aura peut-être été le seul écrivain ayant atteint son « public » sans aucun intermédiaire de la critique. C'est un fait remarquable, le plus notable des faits non livresques, advenu dans les Lettres. Ce manque d'intermédiaire, dont il a tant souffert, se trouve être le trait le plus significatif de la situation de Léon Bloy devant son époque, et de la façon dont cette époque en est enfin venue, çà et là, à l'entendre ! C'est un « public » peu ordinaire que le sien ! Il s'est trouvé des lecteurs grâce à une communion directe, parfaitement extra-littéraire. Point de rapports plus vivants et où soit contenu plus d'avenir. Aucune des voix de la Presse n'aurait pu amener à l'œuvre de Léon Bloy de tels lecteurs ; et s'ils sont venus, ces spontanés lecteurs, c'est précisément parce qu'elles se turent, ces voix de la Presse, et qu'il était écrit que le renom de cette œuvre serait fait, exactement, de leur *silence*.

Mais ce n'était pas à la portée de tout le monde.

MEMENTO. — *Revue Historique* (mai-juin 1920). Roger Doucet : Pierre du Chastel, grand aumônier de France ; *suite et fin*. (L'influence de ce prêtre humaniste auprès de François Ier ne fut ni négligeable, ni fâcheuse. Entre autres circonstances, M. Roger Doucet, dans cette partie finale de son travail, montre la modération de Pierre du Chastel dans l'affaire d'Etienne Dolet ; il étudie sa participation à la fondation du Collège de France, sa personnalité et son rôle comme

érudit, etc.). Louis Halphen : Etude critique sur l'histoire de Charlemagne. VI. Le couronnement impérial de l'an 800.(M. Halphen a publié, ces dernières années, une importante série d'études sur le cycle historique carlovingien. Dans cette étude-ci, M. Halphen, après avoir étudié les textes relatifs au couronnement de Charlemagne, à Rome, rejette la version, principalement basée sur Einhard, d'après laquelle ce couronnement aurait eu lieu par surprise, du fait du pape.) Bulletin historique. Antiquités chrétiennes, par Ch. Guignebert. (Analyse du curieux ouvrage de l'abbé Loisy : « Les Mystères païens et le Mystère chrétien ». On sait qu'il n'est pas indifférent, dans l'étude des origines du christianisme, de connaître aussi bien que possible les religions d'Attis, d'Isis, de Mithra, etc. C'est dans leur ambiance que prend place le Christianisme primitif. Le mot « parenté » ne nous plaît guère ; mais, au point de vue psychologique, il est intéressant d'étudier, en tenant compte de ce cadre, le processus du sentiment chrétien. Ceux à qui ces études sont familières — elles ne datent pas d'aujourd'hui, mais le livre de l'abbé Loisy et d'autres travaux récents sur le même sujet les développent, — sauront, s'ils ne sont pas complètement agnostiques, y apporter le tact voulu, en ce qui concerne le sentiment chrétien.) — *Id.* (juillet-août 1920.) P. Boissonnade : Le mouvement commercial entre la France et les Iles britanniques au XVIe siècle. (Depuis la fin de la guerre de Cent ans, 1453, jusqu'au triomphe des idées protectionnistes qui suit l'acte de navigation de Cromwell et même jusqu'à l'avènement de Guillaume d'Orange, une période de plus de deux siècles s'est écoulée. Développement continu du commerce franco-britannique durant cette période. Importance de l'époque des Tudor à cet égard.) George Nestler Tricoche : Batailles oubliées. Les Anglais à Buenos-Ayres, 5-6 juillet 1807. (La tentative anglaise, dont l'échec de cette expédition marqua le terme, a quelque analogie avec les tentatives allemandes sur les voisins sud-américains des Etats-Unis pendant la dernière guerre. Le succès, comme en 1917, eût menacé la situation des Etats-Unis et, par la création de voisinages plus ou moins puissants, compromis la doctrine de Monroë.) Bulletin historique. Histoire d'Italie. Période du Risorgimento, 1789-1920, par Georges Bourgeois. Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques. Bibliographie.

Nous sommes encore obligé de remettre à une prochaine chronique l'achèvement de ce Bulletin bibliographique des Publications historiques.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La science et les spécialistes. — Je l'ai souvent répété ici, les grandes découvertes en science sont rarement dues à des spécialistes. Les spécialistes n'ont jamais exercé une profonde influence sur le mouvement des idées, et ce n'est guère parmi eux qu'on recrute les novateurs et les véritables inventeurs. Une culture générale est nécessaire pour former des artistes et des savants vraiment originaux. Il n'est même pas rare qu'un homme cultivé se montre plus apte à comprendre les choses de la science qu'un savant spécialiste de laboratoire.

Les œuvres scientifiques de Gœthe sont tout à fait remarquables. Remy de Gourmont a eu des vues plus nettes sur l'évolution et l'adaptation que maints biologistes contemporains : un des premiers, il a compris que la sélection est un principe inopérant. Sa *Physique de l'amour* avait été accueillie avec enthousiasme par Alfred Giard. Les actes des animaux n'y sont point idéalisés, comme dans les *Souvenirs entomologiques* de Fabre d'Avignon. Cet ouvrage, — dont la librairie Delagrave publie une édition « définitive » (le deuxième volume, aussi luxueux que le précédent, vient de paraître), — malgré sa grande valeur, est destiné à vieillir assez vite. Tous les observateurs des insectes imiteront Fabre, mais combien sauront éviter les erreurs d'interprétation dans lesquelles il est tombé?

Voici un écrivain de beaucoup de talent, Charles Derennes, qui publie ses observations sur le grillon des champs, et c'est tout à fait intéressant pour nous, les zoologistes de métier.

Charles Derennes raconte d'une façon simple et émouvante la *Vie de Grillon*, on a l'impression que son récit est une histoire vraie. L'auteur, qui a écrit des poésies, des romans et des contes, manifeste une grande défiance des choses écrites ; il se garde de citer des références, de mentionner des listes d'ouvrages, des noms d'entomologistes, d'employer des termes spéciaux ; sa seule documentation, il la doit à ses yeux. N'a-t-il pas contracté, dès l'enfance, l'habitude d'observer la nature? Ne garde-t-il pas toujours sur lui une loupe ?

Qu'on me permette de rappeler ici un souvenir de ma vie d'étudiant. Le professeur de zoologie de Lacaze-Duthiers était venu, en son laboratoire de la Sorbonne, inaugurer les travaux

pratiques de la licence ès sciences naturelles ; il demanda à ses nouveaux élèves quels étaient ceux qui avaient l'habitude de porter sur eux une loupe. Seul je retirai de ma poche l'instrument aux verres grossissants, qui déjà m'avait bien des fois servi au cours de mes promenades à travers les bois et les champs. Lacaze-Duthiers déclara que c'est à ce signe qu'il reconnaissait les véritables naturalistes, et il me prédit que je deviendrais un biologiste. Il aurait sans doute aussi sacré naturaliste l'auteur de *Vie de Grillon*, et j'espère que le professeur Bouvier, du Muséum, qui a écrit, dans la Bibliothèque du Dr Le Bon, un livre en train de devenir classique sur *la Vie psychique des Insectes*, fera à *Vie de Grillon* un accueil aussi chaleureux qu'à *la Vie des Abeilles* de Maeterlinck.

Charles Derennes, non seulement a fait sur le grillon des champs des observations précises et sagaces, mais encore il a imaginé des expériences ingénieuses et suggestives. Celles relatives aux perceptions sensorielles ont particulièrement attiré mon attention. L'auteur se méfie de « notre si difficilement guérissable anthropomorphisme », et a le sentiment de l'abîme qui doit exister entre le monde sensoriel de l'insecte et le nôtre.

Grillon possède le sens de la vue. Cela ne veut pas dire que sa vision ait rien de commun avec la nôtre ni qu'elle lui ait été donnée — ou qu'il l'ait conquise — en vue des mêmes fins que nous.

Grillon entend, goûte et odore. Par où, comment ? Grillon n'a pas comme nous des organes des sens encombrants et complexes, et il semble bien qu'il soit beaucoup plus riche que nous en sensations. L'auteur est cependant convaincu que nous possédons « en dehors de nos cinq sens classiques, ou au delà d'eux, ou même entre eux, bien d'autres sens destinés à demeurer mystérieux et en conséquence à peu près inutilisés pour nous ». A quoi d'ailleurs nous servirait de discerner, de cataloguer et de cultiver ces possibilités encore ensevelies dans la subconscience ou l'inconscience de l'humanité ?

Tact, vue, ouïe, goût, odorat, ainsi en ont décidé, une fois pour toutes, les vieux instituteurs de notre sagesse et de notre psychologie ; et nous serions bien bons de nous mettre martel en tête, puisque les cinq sens classiques, je dirai même canoniques, semblent suffire provisoirement — depuis des siècles ! — à la toute petite manière dont il nous plaît de démêler le grand imbroglio de l'univers ?

Charles Derennes a eu, au lycée Henri IV, pour professeur de philosophie Victor Delbos, et il paraît ne pas avoir trop souffert de cet enseignement. Pour lui, les mots comme intelligence et instinct ont une signification « aussi bornée et douteuse que celle des catégories de l'entendement ». Il ne se laisse pas prendre non plus au mirage de l'idée de progrès. Il ne croit pas que la complexité organique soit une condition du progrès. Il incline plutôt à croire que qui dit simplification dit progrès, et cela aussi bien chez les êtres créés par la nature que dans les machines dues à l'industrie humaine. En biologie, on invoque souvent, depuis Milne-Edwards, le *principe de la division du travail*, et, comme je l'ai souvent montré dans mon cours libre de Biologie et Psychologie comparée à la Sorbonne, comme je ne saurais trop le répéter dans les leçons que je vais consacrer à *la sensibilité et l'évolution* (février-mars), cela n'a conduit qu'à des considérations fausses.

Charles Derennes évite de tomber dans cette erreur. La différenciation, la spécialisation de nos organes des sens nous a amenés à percevoir le monde sensible « sous des modes étroits et bornés, en tableaux fragmentaires, incohérents ». Seuls jusqu'ici quelques poètes, musiciens, artistes et théoriciens de l'art ont rêvé de jeter des ponts entre nos différents domaines sensoriels ; ce rêve serait inutile pour les insectes, dont les palpes et les antennes constituent à eux seuls un « système sensoriel synthétique, à fins multiples ».

Il y a bien d'autres vues intéressantes dans le livre de Charles Derennes, et écrites d'une façon charmante, mais je n'ose insister, car mon collègue de littérature pourrait me reprocher de m'attarder dans un domaine ne relevant pas de ma compétence.

§

M. Eugenio Rignano, directeur de la revue internationale *Scientia*, est tout le contraire d'un spécialiste. Depuis 1901, il a publié une série de livres, qui ont eu beaucoup de succès ; il y aborde des questions très diverses de philosophie, de psychologie, de sociologie, voire de biologie, de mathématiques. Son récent ouvrage de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine, *la Psychologie du raisonnement*, relève aussi d'une autre rubrique que la mienne ; c'est à un psychologue ou à un philo-

sophe d'en parler, mais son auteur faisant appel à la biologie, notamment dans le chapitre Ier, « de l'Origine des tendances affectives », qu'il me soit permis ici de signaler quelques-unes des idées d'Eugenio Rignano.

Dès la page 2 il est question de la « tendance fondamentale de l'organisme vers sa propre *invariation physiologique* ». Les diverses tendances affectives de l'être, ses « appétits », ses « besoins » auraient pour seul et unique but de rétablir l'état physiologique stationnaire détruit ou troublé en quelque façon. L'animal affamé réagit d'une façon toute différente de l'animal bien nourri. Une anémone de mer finit par rejeter les aliments qu'on dépose près de sa bouche. Un animal exposé à un éclairage modéré tend à se diriger vers la lumière vive, tandis que, dans un milieu d'une grande intensité lumineuse, il présente la tendance contraire. L'étoile de mer, lorsqu'elle est renversée, tend à se renverser, c'est-à-dire à revenir à ses conditions normales de milieu par rapport à la force de gravité. Ayant recueilli des actinies fixées dans des positions différentes et les ayant placées dans un aquarium, Van der Ghinst a constaté chez elles une tendance assez nette à reprendre, en se fixant, la position même qu'elles avaient sur les rochers du littoral.

Tout cela, ce sont maintenant des faits bien connus des biologistes. Il semble, comme je l'ai dit dans mon livre, *la Naissance de l'intelligence* (1909), que les êtres vivants n'aiment guère la variation. Mais, loin de voir là une « manifestation particulière du finalisme de la vie », j'ai essayé de montrer que les lois de la physique et de la chimie, loi des phénomènes réciproques, loi du déplacement de l'équilibre, suffiraient à expliquer les faits de cet ordre.

Rignano voit dans les actes sexuels des manifestations de « tendances effectives éliminatoires ». Les livrées de noces, que beaucoup d'animaux revêtent au moment des amours, dues à un état d'hypersécrétion provoqué par les produits hormoniques des glandes génitales, dénotent une profonde perturbation physiologique. La tendance à l'élimination de l'élément perturbateur deviendrait tendance à l'accouplement sexuel, « moyen propre à effectuer une telle élimination ». Rignano est conduit ainsi à parler des idées de Giard sur l'amour maternel.

En réalité, il y a là des phénomènes assez complexes, mais

qui relèvent de la chimie de l'être vivant, comme Anna Drzewina et moi nous nous efforçons de le montrer dans un livre qui vient de paraître, *la Chimie et la Vie*.

Un autre chapitre du livre de Rignano, « l'incohérence et l'illogicité des rêves », est susceptible également d'intéresser les physiologistes et de donner lieu à des discussions fécondes.

§

Et puisque aujourd'hui j'ai été amené à parler d'ouvrages quelque peu en dehors de ma rubrique, qu'on me permette encore de signaler *l'Abrégé d'histoire générale* que vient de publier, chez Hachette, Charles Richet. La valeur de ce savant tient précisément à ce qu'il a su s'intéresser aux multiples aspects de la vie et de l'activité humaine. Dans ce livre, Charles Richet s'efforce de suivre « la marche de l'espèce humaine vers les vérités sociales, politiques, scientifiques, c'est-à-dire vers le progrès ». Il y a des aperçus sur le mouvement scientifique aux diverses périodes de l'histoire, comparé au mouvement artistique et littéraire; les sciences, après avoir subi un arrêt pendant le siècle de Louis XIV, ont pris leur essor avec la Révolution française.

Partout la science, sans prendre souci des rivalités politiques ou nationales, poursuit méthodiquement son œuvre. Par la richesse des découvertes, par la grandeur des hypothèses, par l'importance des applications, elle prend la direction du monde civilisé. Le génie des savants devient la lumière qui guide les hommes; mais dans leur aveuglement les hommes ne font pas à leur bienfaitrice, la science, la part qui lui est due. Des milliards sont dépensés pour la préparation à la guerre, et de maigres subsides accordés aux recherches scientifiques. Contraste étrange et lamentable ! Les œuvres de mort absorbent tout, et il ne reste plus rien pour les œuvres de vie.

Qu'on médite cette phrase : les œuvres de mort absorbent tout, et il ne reste plus rien pour les œuvres de vie. Le grand public se rend-il compte de la détresse de nos laboratoires ?

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

L'organisation de la Société. — Le Conseil et l'Assemblée. — Le Pacte. — Le secrétariat. — Les finances. — L'organisation technique. — Six nouveaux Etats. — Mesures prises pour prévenir la guerre. — Questions humanitaires. — L'Arménie. — Mandats. — L'Organisation du travail intellectuel. — L'épisode argentin.

La plupart des adversaires de la Société des Nations, à lire les

journaux, sont des adversaires de parti pris, et quoi qu'il arrive. C'est pourquoi ils ne savent pas se servir des armes qui leur sont offertes par la Société même,comme on pourrait s'amuser un jour à le montrer. Ainsi, la Société a du moins la chance d'avoir des adversaires maladroits, ou simplement paresseux. Mais on peut se demander si c'est une chance. Si des faits parlent contre la Société, d'autres parlent pour elle. Il s'agirait donc de savoir de quel côté penche la balance, et le public se soucie peu de ces précisions. En voici pourtant quelques-unes.

L'Assemblée de Genève a adopté une trentaine de résolutions qu'il est bon d'embrasser d'un coup d'œil, afin que chacun puisse y accrocher ses réflexions. Une bonne moitié de ces résolutions se rapporte à l'**organisation de la Société.** Un peu désemparée, l'Assemblée s'est tournée vers les parlements pour fixer les termes de son règlement intérieur, mais les usages parlementaires varient de pays à pays — et l'Assemblée a trouvé en face d'elle le conseil de la Société. On a fini par se mettre d'accord sur le texte suivant :

Le **Conseil et l'Assemblée** ont chacun des pouvoirs et des devoirs spéciaux. Aucun de ces organes n'a le droit de trancher aucune des questions que les traités et le pacte réservent à l'autre. L'un et l'autre ont le droit de discuter et d'examiner toutes les questions rentrant dans la compétence de la Société.

Ce texte n'est évidemment que provisoire. Les deux pouvoirs ne peuvent pas rester rivaux, en tête à tête. Le texte dit encore que « le Conseil présentera chaque année à l'Assemblée un rapport sur l'œuvre accomplie ».On voit que l'Assemblée s'adresse encore, respectueuse, au Conseil pour le prier, par exemple, « de prendre en considération le moyen d'assurer une plus grande publicité de ses délibérations et de ses décisions ». Mais la première session l'a montré, les pouvoirs de l'assemblée souveraine tendront à croître aux dépens de ceux du conseil. Un peu de temps est laissé aux grandes puissances pour en finir avec la guerre et l'exécution des traités de paix. Dès maintenant, différentes propositions relatives à la composition du conseil ont été renvoyées à la commission chargée d'étudier les amendements au Pacte. Car le **Pacte** a besoin d'être amendé.Tout le monde l'a reconnu. Il est si vague sur certains points qu'une commission spéciale a été chargée

d'examiner la portée juridique de l'article 18 (enregistrement des traités).

Le **Secrétariat** s'est développé au fur et à mesure des besoins sous la direction du conseil. L'Assemblée a formulé les règles de son fonctionnement, et comme c'est elle qui paye, elle a demandé des comptes et adopté un certain nombre de résolutions sur la répartition des dépenses et sur **les finances** de la Société.

Complétant l'**organisation technique** de la Société, l'Assemblée a créé un organisme économique et financier, un organisme du transit et un organisme d'hygiène. Ces organismes continuent en quelque sorte l'œuvre commencée par l'Union postale universelle, et c'est probablement dans l'ordre administratif que la Société des Nations rendra ses premiers services.

Enfin l'assemblée a décidé d'admettre **six nouveaux États** dans la Société et d'autoriser les Etats, dont l'admission a été différée, à se faire représenter dans les organismes techniques.

Un deuxième groupe de résolutions se rapporte aux **mesures prises pour prévenir la guerre**. Le projet de constitution de la Cour permanente de justice internationale a été adopté à l'unanimité. L'Assemblée a donné des instructions à la commission permanente militaire, navale et aérienne, et adressé des vœux sur la limitation des armements aux gouvernements. Enfin, l'emploi de l'arme économique a fait l'objet d'une recommandation : le conseil est prié d'instituer une commission internationale du blocus qui sera chargée de l'étude de l'application de l'article 16 du Pacte.

Troisième chapitre, l'assemblée s'est occupée de **questions humanitaires** d'intérêt général. Dans le rapport de M. Nansen sur le rapatriement des prisonniers de guerre, il faut remarquer les remerciements du représentant de la Société des Nations à l'adresse du gouvernement allemand et du gouvernement des soviets. La question du typhus en Pologne a provoqué une manifestation de générosité collective qui contrastait agréablement avec la générosité conditionnelle et stérile dont la plupart des Etats avaient fait preuve jusqu'alors. M. Paderevski prononça à cette occasion un des plus jolis discours de la session, discours d'artiste à tous les égards, parmi tant de discours d'université ou de cantine, diversement laborieux ou éloquents. Et puis la

traite des femmes et des enfants, le trafic de l'opium, les secours aux enfants des pays éprouvés par la guerre.

On ne sait pas dans quelle catégorie mettre **l'Arménie**. Les humanitaires ont dit qu'il fallait absolument faire quelque chose. Les juristes ont demandé si ce pays pouvait être reconnu *de jure*. Les politiciens ont énuméré les difficultés d'une intervention. L'assemblée a fini par charger le conseil de veiller « sur le sort de l'Arménie, au profit de laquelle déjà, à la demande de la Société, se sont manifestées, en plus de la sympathie universelle, la haute intervention du Président Wilson, celles de l'Espagne et du Brésil ». Le bruit court qu'entre temps les bolchévistes ont mis la main sur l'Arménie.

Sur l'importante question des **Mandats** l'assemblée s'est bornée à présenter des vœux au conseil, qui reste maître du champ colonial, jusqu'à la prochaine session, mais qui devra présenter un rapport.

Enfin, l'assemblée a émis le vœu que le conseil « participe dans la plus large mesure possible aux efforts tendant à réaliser l'**organisation internationale du travail intellectuel** ». Mais comme elle a insisté à plusieurs reprises sur la nécessité des économies, on peut se demander comment il faut entendre ces mots : « la plus large mesure possible ».

Tels sont les résultats, dans leur nudité. Il resterait à dire ce qu'ils signifient. Chaque résolution a son histoire. Chacune est le résultat d'une bataille entre les forces qui ont été aux prises pendant toute la session. Le moindre épisode peut servir à montrer le jeu de ces forces ; l'**épisode argentin**, par exemple.

Le chef de la délégation argentine a dit dans son grand discours d'ouverture :

> Le lien qui doit unir les membres de la nouvelle organisation est froidement juridique et contractuel ; il est la conséquence de la nécessité des peuples de vivre en constante relation ; il est réclamé par le devoir de se sacrifier au bien-être collectif pour atteindre l'idéal de justice que l'Humanité convoite ardemment.

La bonne foi et la bonne volonté de l'orateur sont si évidentes qu'on a quelque scrupule à attirer, en toute modestie, son attention sur l'extrême incohérence de ses généreux propos. Lien juridique, devoir, sacrifice, bien-être collectif, idéal : cela fait beaucoup de choses à la fois. Ayant ainsi parlé, l'orateur sortit de la

salle en claquant les portes, parce que les cinq continents mettaient peu d'empressement à suivre les conseils, ou plutôt à obéir aux ordres de l'Argentine. Ce geste a deux significations qui vont en sens contraire. Il révèle, en l'exagérant un peu, la tendance qu'ont tous les États à imposer leur volonté au nom d'un intérêt dit vital, d'une doctrine ou de n'importe quoi, pour le plus grand dommage de la collectivité. Mais, d'autre part, il plaît par son caractère d'audace juvénile. Les chefs de la grande entreprise sont trop exclusivement des politiciens, et des vieux politiciens. Ces gens-là ne songent (sauf un homme d'Etat par siècle) qu'au moment présent. Ils ont une situation à défendre. Le renouvellement de leur mandat est leur préoccupation principale. Après eux, le déluge. La génération au pouvoir est incapable de se renouveler. Elle est prisonnière du passé. La Société des Nations a besoin d'hommes jeunes.

PRICE HUBERT.

LES REVUES

La Revue Mondiale : enquête sur les tendances de la jeunesse. — *Revue des Deux Mondes* et *La Revue de la Semaine* : le comte Tisza, d'après MM. Tharaud et d'après un diplomate. — *La Revue Critique* : fleurs de P.-J. Toulet à Jeanne d'Arc. — *Le Bulletin de la vie artistique* : les beaux-arts et la Russie des Soviets. — *La Revue hebdomadaire* : « La Puissance des Ténèbres » et l'opinion d'Augier, Dumas fils et Sardou, en 1888. — Memento.

MM. L.-J. Finot et Paraf ont interrogé quelques écrivains sur « Les tendances de la Jeunesse française ». **La Revue Mondiale** (1er janvier) publie les réponses. Celle de M. Roland Dorgelès conclut très sagement :

Je suis tout seul ma route, sans même me demander où je vais, et je laisse au temps le soin de conclure.

Voici la consultation de M. Pierre Benoît :

Je crois que l'inspiration essentielle de ceux qui ont fait la guerre est celle-ci : ne jamais refaire la guerre, et pour arriver à ce but, employer n'importe quels moyens, légaux ou illégaux, pacifiques ou belliqueux, humains ou inhumains. Il n'y a pas eu de pire inhumanité que celle qui consiste à courir le risque de 1.500.000 jeunes gens fauchés au bord d'une nouvelle voie sacrée. Tout nous sera bon, je le répète, pour prévenir le retour d'une telle horreur, tout, même si la France devait perdre à cette mise en jeu sa réputation de dispensatrice des lumières et de Christ des Nations.

M. Henri Barbusse se « console en grande partie des défaillances et de l'inutilité des générations mûres » en remarquant : « Ces fils sont plus sages que leurs pères ». « Magnifique génération », écrit M. Binet-Valmer :

Je crois que les tendances politiques et sociales de notre jeunesse sont dirigées vers un idéal français, n'en déplaise à nos internationalistes, et je nomme idéal français l'union de tous ceux qui appartiennent à la terre de France, union indispensable à la tranquillité dont nous avons besoin pour nous relever de la tragique épreuve. Je crois que nous aurons moins d'admiration naïve pour les maîtres étrangers, littérateurs ou savants. Cette formidable armée que nous avons improvisée sous le feu de l'ennemi nous a rendu confiance en le génie de notre race, et, voilà qui est bien singulier, les militaires dont les intellectuels se moquaient auront aussi rendu service à nos philosophes, le génie du maréchal Foch donnera plus d'assurance à cet adolescent qui prépare peut-être aujourd'hui, dans ses promenades solitaires, une œuvre digne de Boutroux ou de Bergson.

M. Carco est gentiment optimiste et M. F. Divoire, pessimiste en souriant.

La gravité du questionnaire apparaît mieux à M. Marcello-Fabri :

Peut-être qu'une vérité essentielle se fera jour au travers de l'épaisseur sanglante, — et, alors, les efforts et les souffrances accumulées, les deuils et les sacrifices consentis pourraient ne pas avoir été tout à fait vains. Cette vérité, c'est la haine de la jeunesse pour la guerre, c'est la haine des Jeunes pour ceux qui y conduisirent ou y laissèrent conduire les peuples. Cette constatation, faite aisément à Paris, doit être à peu près générale en Europe : même les chauvins, aujourd'hui, n'osent plus glorifier la guerre, maintenant qu'ils ont vu l'immensité du carnage, à présent surtout qu'ils respirent les relents putrides dont il est suivi.

Les idées des Jeunes, — en entendant ce mot dans un sens large et qui déborde singulièrement les limites d'une question d'état civil — les idées des Jeunes, où qu'elles aspirent en art, tournent autour d'un même axe : la Paix.

C'est l'idée aussi de M. Paul Fort.

M. Robert Guillou termine par ces mots :

Il y a dans les entrailles de notre jeunesse actuelle plus de vertus qu'on ne pense, et il en est d'elle comme des fleuves : la vase est au fond, l'écume à la surface et le milieu est limpide.

Et M. Henri Marx déclare :

Le maître manque qui enseignerait la marche et le but d'une croisade. Seul, Henri Barbusse, qui pressent si nettement la vie des idées, pourrait grouper autour de son art l'activité impatiente des « jeunes », s'il osait commander...

Assez de surhommes en politique et en art. Voici le temps des hommes d'action réalisant tout le possible de leurs rêves ; voici que : *vivre sa pensée* est un devoir social, quelque chose comme une fonction d'honnête homme.

Où a-t-on vu un « surhomme » politique, dans l'Europe Centrale et Occidentale, parmi ceux qui ont gouverné, depuis 1910, par exemple ? — Des nains partout ! C'est pourquoi l'horreur des années 1914 à 1919 a dépassé les pires fléaux, pourquoi la guerre dure encore et pourquoi, si les peuples ne se réveillent, elle peut rouvrir l'immense charnier.

§

Dans la **Revue des Deux Mondes** (15 décembre), MM. J. et J. Tharaud donnent un récit sobre et très émouvant de la mort du comte Tisza.

« Tisza n'a pas voulu la guerre », disent-ils. « Et le drame de sa destinée, c'est moins son lugubre assassinat que le cas de conscience, d'une haute beauté morale, qui l'a retenu de parler. »

M. le comte d'Apchier Le Maugin, « ministre plénipotentiaire », écrit, au contraire, dans **La Revue de la Semaine** (24 décembre), que Tisza était partisan de la guerre. Ce diplomate n'était à Budapest que « depuis quelques mois » ; mais il « connaissait le comte Tisza depuis « plus de vingt ans » et sa carrière s'est « pour une bonne part passée dans ces pays orientaux ».

A ce titre, M. d'Apchier Le Maugin est intéressant :

... Tisza qui, quelques jours auparavant, avait dit, afin que cela me revînt — car il tenait à ce que je le rapportasse à mon gouvernement : — « Nous ne désirons pas la conquête de la Serbie. Il faut que les Puissances en soient bien persuadées. Nous voulons seulement lui donner une bonne leçon, tout en lui laissant son indépendance comme Etat souverain. Mais, afin qu'elle s'en souvienne et se tienne désormais tranquille, nous entrerons dans Belgrade et lui ferons payer une forte indemnité. Nous n'y resterons pas ; nous ne voulons pas la guerre. » Et comme quelqu'un lui faisait observer que la Serbie était trop pauvre pour payer quoi que ce fût, il avait ajouté — mais ceci ne m'était certainement pas destiné : — « Bah, quand une petite femme a des dettes, c'est bien le moins que ses amis les payent. »

Tout cela, d'ailleurs, n'était que mots : Tisza avait sa guerre. Je n'avais à Budapest aucun caractère diplomatique, mais les consuls généraux des grandes puissances, tous diplomates de carrière, ont toujours joui en Hongrie d'une situation privilégiée, et le comte Tisza tenait tout particulièrement à convaincre l'agent de France de la pureté de ses intentions, que n'étayait guère pourtant cette dernière boutade dont l'écho ne me revint que par l'indiscrétion d'un de ses familiers. Aussi ne laissait-il échapper aucune occasion, sans entrer dans des discussions que ni lui ni moi n'avions qualité pour poursuivre, de tâcher de présenter à moi ou à mon entourage les événements sous un jour aussi favorable que possible à la Hongrie et à lui-même. N'allait-il pas jusqu'à dire, la veille de la rupture entre nos deux pays, à mon secrétaire, M. Nicolet : « Le comte d'Apchier croit que c'est moi qui ai poussé à la guerre. Cela n'est pas. J'ai au contraire tout fait pour l'empêcher, et j'en suis la première et la plus douloureuse victime. »

Et peut-être à cette heure était-il sincère et, mesurant enfin quelles en seraient pour son pays et pour le monde les conséquences, ne voulait-il plus la guerre.

MM. J. et J. Tharaud, eux, citent, au cours de leur bel article, une lettre que Tisza écrivit à l'empereur François-Joseph, le 8 juillet 1914, où nous trouvons ces deux déclarations formelles :

Si, après avoir étudié la situation politique, je pense au bouleversement économique et financier, aux douleurs et aux sacrifices qu'amènera infailliblement la guerre, je ne puis supporter, après la réflexion la plus péniblement consciencieuse, l'idée d'avoir ma part de responsabilité dans l'attaque militaire proposée contre la Serbie.

J'ai l'honneur de déclarer avec le plus grand respect que, pour moi, malgré mon dévouement à Votre Majesté, ou plus exactement à cause de ce dévouement même, il me serait impossible d'accepter la solution d'une guerre à tout prix.

§

La Revue Critique (25 décembre) publie « Derniers Poèmes » de P.-J. Toulet. Voici trois strophes dédiées par le rare poète :

FLEURS A JEANNE D'ARC POUR SA FÊTE EN MAI

a.

Du jardin où la fermière
Pleure en songeant à l'absent
Voici la rose première !
On dirait de la lumière,
Hélas, on dirait du sang.

b.

Et puis voici des pensées :
De mon amie, en sa fleur,
Les prunelles nuancées
Que l'amour fait plus foncées
Avaient la même couleur.

c.

Convient-il mieux à tes larmes
Le lis de candeur vêtu
Dont la France orna ses armes?
Ah ! le deuil même a ses charmes
Que couronne la vertu

§

Le Bulletin de la vie artistique (1er janvier) tient de M. de Lukourski, architecte et peintre russe, des renseignements sur les musées et les collections d'art, dans la Russie des soviets. A Moscou, la commission des Beaux-Arts a pour chefs M. Grabar, conservateur d'un Musée, et Mme Trotskaïa, la femme de Trotsky.

— Mme Trotskaïa obtint d'importants crédits pour la restauration des édifices mutilés, notamment pour le Kremlin. Afin de surveiller les châteaux historiques, celui d'Ostankino, celui d'Arkhangelskoïé, propriété du prince Youssoupoff, collectionneur fameux de Greuzes, l'on créa un corps d'inspecteurs.

« Le souci capital de la nouvelle administration était d'établir l'unité des méthodes en matière de conservation. Le savant M. Grabar s'y employait, secondé par les délégués envoyés par les petites villes de l'empire. Et à Moscou, comme sur tout le territoire, fut décrétée la nationalisation des galeries privées. Les unes, comme celle de M. Morosoff, devinrent elles-mêmes des musées. Les autres furent dispersées dans les dépôts publics.

« On y recueillit aussi les dépouilles des églises.

— De nombreuses déprédations y avaient été commises, a-t-on dit ?

— Il y eut assurément des vols. Mais les transferts, accomplis par des délégués du Soviet, furent assez souvent mal interprétés. Les chefs-d'œuvre qu'on enlevait étaient pour la plupart connus. Dès l'avènement du régime, on les déposa dans les musées : mesure qui, dans la situation troublée où était la Russie, était de stricte prudence, mais dont se plaignaient les populations.

« Le gouvernement bolchevik montrait un vif souci de la conservation des richesses d'art nationales. Les soviets comprennent que c'est là le seul trésor qui subsiste en Russie, et qu'il constitue l'unique garantie des échanges. Ils l'entourent même de soins fort minutieux. »

Les tendances actuelles de l'art en Russie, — d'après *les Nouvelles des Arts*, gazette officielle soviétiste des Beaux-Arts, — sont « futuristes ». C'est, avouons-le, un peu tardif.

L'esprit de révolution n'est pas seulement dans la politique. Il règne dans les arts. De profondes réformes ont été introduites dans les méthodes d'enseignement. Aujourd'hui les maîtres ne sont plus choisis par une autorité permanente, mais élus par les élèves qui, généralement, choisissent à cet effet le plus audacieux de leurs camarades.

L'art moderne russe, comme la politique russe, a rompu avec le Passé. Ils sont tous deux futuristes. Dans l'ordre artistique, une telle conception trouble quelque peu nos habitudes. L'école moderne russe est comme le vin nouveau, elle sera peut-être quelque chose, mais elle n'est encore rien.

Elle se manifeste par l'esprit destructeur, — même au préjudice des monuments. Ainsi l'on a jeté bas les statues de Skobeleff et d'Alexandre II, parce qu'on les jugeait dépourvues d'intérêt.

— Ne s'est-il trouvé personne, au sein des commissions techniques, pour s'aviser que le présent serait le passé — dans l'avenir ?

— Il est évident que toute œuvre réalisée entre dans l'histoire, ne fût-ce qu'à titre de document. Mais les commissions sont composées d'artistes qui condamnent ce qui n'est pas conforme à leur sentiment présent et croient ainsi faire œuvre d'artistes...

Dans **La Revue hebdomadaire** (25 décembre), M. Henri Bidou traite des essais de rénovation du théâtre en France (1886-1896).

Pour le sixième spectacle du Théâtre-Libre, 10 février 1888, Antoine donna *La Puissance des Ténèbres :*

Avant de monter le drame de Tolstoï, Antoine avait consulté les trois princes régnants du théâtre. Augier avait répondu . « C'est moins une pièce qu'un roman dialogué dont la longueur serait insupportable sur une scène française. » — A. Dumas fils : « Au point de vue de notre scène française, je ne crois pas que la pièce de M. Tolstoï soit possible. Elle est trop sombre ; aucun des personnages n'est sympathique, et le langage que parle Akim, par exemple, serait tout à fait incompréhensible chez nous. Le Nikita, si étrange et si vrai, ne paraîtrait qu'ennuyeux au commencement et odieux à la fin. » — V. Sardou : « C'est cruellement beau et très vrai ; mais c'est fait pour être *lu* et non pour être *vu* et, à mon avis, injouable. Tout ce que l'on tentera pour le rendre possible au théâtre ne réussira qu'à le gâter sans profit. »

En réalité, la représentation fut triomphale. Jules Lemaître écrivait : « Le drame de Tolstoï a obtenu un très grand succès de curiosité, de

sympathie et d'émotion » (*Débats*, 13 février). — Faguet : « *La Puissance des ténèbres* a été jouée avec un immense succès d'acclamations. » « Grand et beau succès, ajoutait-il, d'autant plus beau qu'il n'est obtenu par aucun des procédés dramatiques que vous connaissez, et qu'il n'y a pas de pièces d'où l'art de la combinaison et de la composition soit plus sévèrement banni » (*Soleil*, 12 février 1888).

Les trois augures malicieusement interrogés par Antoine en 1888 n'ont disparu qu'en apparence. Ils siègent à l'Académie Française ou y siégeront, afin de pouvoir se tromper avec plus d'autorité. Ils essaieront de fermer le théâtre aux poètes, aux créateurs. Et il y a la scène, les auteurs et les comédiens de M. J. Copeau, Lugné-Poe à l'*Œuvre*, M. Lenormand, chez Gémier, qui annoncent la décrépitude du théâtre commercial des auteurs à la mode d'hier. Pourquoi s'indigner ? Il n'est que de savoir attendre. Tout recommence sous le soleil. M. René Doumic, et il est bien le seul à ne s'en point douter, écrit, chaque quinzaine, sur le théâtre, depuis quatre-vingt-dix ans ; et son premier article retardait déjà d'un beau lustre ! Le pauvre homme n'a rien compris à *L'Homme à la rose* de M. Henry Bataille ; mais, il voue une admiration infinie au *Soupçon* de M. Bourget.

Memento. — *Revue des Deux Mondes* (1er janvier) : « L'armée qu'il nous faut ». — M. Barrès : « La vie légendaire du Rhin ». — M. Brieux: « Augier, chevalier de la bourgeoisie ». — M. F. Gregh : « Poésies » où nous lisons « O Nuit ! » l'un des meilleurs poèmes qu'ait écrits l'auteur.

Le Thyrse (15 décembre) : N° consacré à M. Paul Fort, où il y a un « Imprompte forestier » à sa louange qui est une bien jolie œuvre de M. Albert Mockel. — (1er janvier) : M. Julien Flament : « Contribution à l'étude pathologique du *delirium flamingans* ». — Vers de MM. A. Léger, A. Valentin. — M. F. de Wever : « A propos de Thyl Uylenspiegel ».

Les Marges (15 décembre) : M. Fagus : « Le joyeux Shakespeare ». — « Quelques images » de M. G. de Voisins. — « Mon plaisir au Maroc », par M. J. Borély.

La Nouvelle Revue (1er janvier) : « Un traducteur de Poe », par M. A. E. Trombly, qui oppose Baudelaire à Mallarmé et se prononce contre celui-ci.

Nos « bonnes feuilles » (24 décembre) : « Une heure avec Maeterlinck », par M. R. Valbelle. — Poème de M. Pierre Boissie.

La Revue Critique (25 décembre) : « La poésie sans fil », un bien heu-

reux article de M. A. Thérive. — « En lisant Théophraste », par M. A. Thibaudet.

L'Europe Nouvelle (26 décembre) : « Un document officiel : la terreur blanche en Hongrie ». — (2 janvier) : Les grands industriels allemands devant le désarmement et les réparations », par M. R. Daniel.

Le Crapouillot (Noël 1920) : « S'ils revenaient » : Napoléon, Molière, Ulysse, M. H. Bordeaux, etc., consultés sur l'actualité par MM. P. Reboux, G. Picard, J.-G. Lemoine, A. Le Corbeau, A. Arnoux, A. Warnod, L.-L. Martin, H. Falk. J. Galtier-Boissière, J. Bernier, qui ont tous beaucoup d'esprit.

L'Opinion (1er janvier) : M. A. de Tarde : « Vers la fin de la crise ». — M. L. Hautecœur : « La crise du parti socialiste italien ». — M. Legrand-Chabrier : « Pèlerinage à Marie Bashkirsteff ».

La Renaissance (1er janvier : « L'Enseignement public au Maroc », par M. R. Homo. — « La Prusse, le socialisme et nous », par M. E. Gilson. — M. A. Lamandé : « La leçon de Verlaine ».

Le Feu (1er janvier) : « Poème », M. Emile Sicard. — « La Danse et le Café-Concert à Marseille », par M. Louis Branquier. — « Quelques notes posthumes », de F. Gauzy.

La Revue de Paris (1er janvier) : « Etienne Delécluze et Mlle Justine de Liron », par Mme Marcelle Tinayre. — M. P. de Nolhac : « Souvenirs de la Bibliothèque Vaticane ». — M. P. Denis : « Deux ans en Argentine ».

La Table ronde (25 décembre) : M. P. de Florat : « Des musées de Toscane à l'Echo de Paris ». — « Rhapsodie fantasque », bien curieux, poème de M. Marcel Hauriac. — « Trois poèmes » de M. Gaby-Amade. « Les Almanachs d'autrefois », par M. de Margerie.

Le Correspondant (25 décembre) : « Après le 9 thermidor », par M. P. de la Gorce.

Rythme et Synthèse (décembre) : « Les grands poèmes du passé », par M. P. Jamati. — « Herbe », poème de M. Georges Périn. — « Les douloureuses (1918) », par M. G. Jamati.

La Revue de Marseille (28 décembre). — « La grande désillusion », par Augustus. — « Le sac de Marseille en 1423 », par M. J. de Servières.

L'Action Nationale (25 décembre) : — M. Ch. Andler : « Description d'un institut du Travail » : — M. Louis Plat : « Mousquit la Mousque ».

Les Saisons (hiver) : — « A propos de Courteline », par E. Martinenche.

La Revue hebdomadaire (1er janvier) : « Le Candaulisme », par M. Maurice Donnay. — « Le Théâtre poétique et le théâtre d'amour », par M. Henri Bidou. — « Quelques reflets », poésies de M. H. Martineau. — « La Confédération des Travailleurs intellectuels », par M. J. Germain.

La Revue universelle (1er janvier) : « E. Drumont ou le sens de la Race »,par M. Léon Daudet. —M. E. Pilon : « Ch. Nodier et le roman fantaisiste ». — M. R. Johannet : « La menace de l'Asie ».

Le Monde nouveau (décembre) : M. Cl. Berton : « M. Warren Harding ». —M. Lugné-Poe: « Pour l'avènement d'un monde nouveau ». — « La littérature hollandaise depuis 1830 »,par Mme Lya Berger et le Dr Van Loon.

La Revue Contemporaine (décembre) : M. Maurice Toussaint : « La question de Haute-Silésie ». — M. E. Raynaud : « Les jeux du cirque ». — « Julien Luchaire », par M. Petit.

La Connaissance (décembre) : M. E. Vial : « Marceline Desbordes-Valmore et Caroline Branchu ». — Poèmes de M. Pierre Tournier. — « Fragments de mes vieilles lettres »,par R. Tagore. — « Franchises », esquisses mordantes signées : Le Provincial. — « La pègre dans la littérature », par M. L. Pierre-Quint.

La Revue de l'Epoque (janvier) : « Quelques idées sur le roman et ses destinées », par M. Marcello Fabri. — « Les prétextes lyriques de Gustave Kahn », par M. A. Orliac. — « Gogol », par M. E. Joucla.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. — Exposition Maurice Gueroult, galerie Druet. — Exposition Charles Maurin, galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Troubetzkoï, galerie Georges Petit.
BIBLIOGRAPHIE : Gustave Geffroy : Constantin Guys, librairie Crès.

Un tableau peut-il être un poème ? L'art classique n'en doutait pas. La possibilité d'un rôle important de l'imagination dans la page peinte ne fut mise en doute que lorsque les peintres se mirent à ressasser des anecdotes avec tant de monotonie que tous les bons artistes se rejetèrent à un vérisme absolu. Mais cependant que beaucoup de peintres se réduisaient à la tranche de nature, analogue à la tranche de vie des naturalistes, déjà les maîtres impressionnistes, Renoir ou Monet, se reprenaient à des ordonnances de féeries ou à des symphonies colorées. Après quoi il fut loisible de fonder un tableau sur le lyrisme, à la condition que ce lyrisme fût étayé d'une science parfaite de la construction, de la luminosité et que l'imagination s'appuyât sur des bases solides de vérité décorative. Guillonnet veut que la fantaisie inspire le peintre et lui dicte des variations sur le paysage, sur un paysage animé. Il entend que l'audition d'une symphonie, la lecture d'un poème puissent lui fournir le thème d'une

évocation lyrique où la beauté du milieu, des verdures, des efflorescences, des ciels, des silhouettes humaines et leur réalité contribuent à formuler une rêverie. Bâti des mêmes éléments, le paysage décoratif n'apparaîtra pas le même qu'abordé en vue d'une simple transcription picturale. La recherche poétique lui donne son accent. Cet art d'évocation n'est abordable qu'à des artistes aussi sûrs, possesseurs d'un métier aussi complet, et ayant accumulé devant la nature autant d'études et de dessins que Guillonnet. Au Groupe nouveau, sa tendance s'affirme surtout en deux belles toiles : le *Scarabée* et le *Bourdon bleu*. Une belle écouteuse, comme dit Verlaine, consulte les battements de son éventail. Elle est encore, en sa robe aux multiples volants, un élément de cette symphonie florale verte et rose, dorée de joie automnale, que déjà un grand scarabée à ses pieds se tient prêt à l'entraîner dans la ronde où ses sœurs en robes rosées accueillent le surgissement de l'amant jeune et vainqueur, dont la sveltesse fait craquer la verte armure qui symbolise son rôle de résultante de la beauté des choses et de conseil de volupté de l'heure. Le bourdon bleu apparaît à des baigneuses ravies, tel l'oiseau bleu des contes de fées. Dans des pages d'un caractères féerique moins accentué, les beaux ombrages criblés d'or et les charmilles florées abritent des causeries de jeunes femmes ; des nus apparaissent tout imprégnés de lumière délicate, sur le fond or et pourpre des feuilles empreintes déjà du dernier éclat qui leur sera mortel.

Victor Charreton, parmi des neiges vigoureusement réalistes, parmi des panneaux décoratifs où la joie des saisons (été et automne) se multiplie de la splendeur des roses et de l'incendie pourpre de la vigne vierge, évoque un village d'Auvergne dont le décor monte en sérénité niviale jusqu'à la crête nuancée du coteau, jusqu'au ciel vert et nacré. C'est d'une simplicité d'accent très grande, d'un faire d'une légèreté infinie en ses modulations. Deux silhouettes un peu inclinées, comme en prière, augmentant l'émotion de ce décor où il semble qu'on entend sonner quelque cloche au timbre argentin et grêle. Une roulotte bloquée par les neiges et les boues d'un matin parisien oppose sa carrure à mille reflets durs du sol et de l'atmosphère. C'est d'un art de paysagiste opiniâtre et puissant, résolu à des notations très complètes et qui sait dire toute la complexité des reflets et comment tous les accords de la couleur passent harmonieusement dans le blanc de la neige.

Georges d'Espagnat n'a peut-être encore rien montré qui égale en fluidité, en douceur, en harmonie l'*Innocence* ou la *Dormeuse :* le svelte et joli corps nu de pâtre (de berger d'idylle même) qui symbolise l'innocence, est étendu devant un immense fond de nature d'une construction heureuse et des plus curieuses. Il n'y a dans ce fond aucune ligne modelée, et toute se gradue uniquement par des juxtapositions de tons, d'une souplesse, d'une variété, d'une intimité des plus séduisantes. D'Espagnat est un des meilleurs peintres de la grâce féminine. Il l'affirme ici par des portraits, dont celui de Mme B... et de sa fille est une des belles pages du peintre, tout imprégnée de vie sincère et sereine. En contraste le peintre frappe des accords de vigueur en des portraits d'hommes, solides, très construits, expressifs. Le panneau de Georges d'Espagnat affirme un harmoniste de premier ordre et fécond en trouvailles neuves.

Dabat nous donne un Orient d'un accent particulier, très elliptique, avec des tons d'imagerie populaire agréable ; des verts violents, des pourpres, des ors plaqués durement constituent néanmoins des accords assez fins. Des gouaches tentent de nous donner l'accent familier de la vie arabe ; des femmes au visage découvert potinent au passage d'une femme voilée ; ce n'est point sans valeur, ni sans raideur. Mlle Emma Ciardi expose des *Venise* qui relèvent à la fois du vieil art vénitien du XVIIe siècle et de l'impressionnisme. C'est d'un faire particulier. Aucun reflet n'est oublié, aucun point lumineux dédaigné et l'impression d'ensemble se noie dans tout ce détail. Parmi l'exposition un peu monotone de Carrera, une maison provençale frappe par la vérité d'interprétation du paysage, par la mosaïque mobile et lumineuse du sol et des reflets sur les murs. Henri Lebasque a là quelques-unes de ses meilleures toiles. Son Espagnole est bien campée, sa femme au chapeau vert très élégante. Il côtoie l'anecdote, mais avec légèreté et grâce véritable, et cette figure de jeune fille qui nous propose d'admirer la joliesse des cobayes qu'elle tient sur ses genoux est bien une jolie figure de jeune fille vraiment hâlée par un soleil campagnard mais radieux d'éclairer un jardin bien ordonné. M. Aubertin donne toujours aux falaises, aux criques, aux esplanades de pins qu'il décrit cette solennité silencieuse, cet aspect de terroir de méditation qu'il excelle à rendre. M. Karbowsky peint les flous avec goût, sensibilité et finesse.

M. Gustave Pierre se renouvelle et certaines de ses toiles ne manquent pas d'accent. *Sa Bretonne et son enfant* dans les rochers seraient d'un grand agrément si la composition n'en invoquait si fortement une des maîtresses pages de Louis Legrand. Sa *Bretonne dans les sentiers de Ploumanach*, non dépourvue de caractère et d'une démarche bien observée, est notée et spirituellement.

A la sculpture, un marbre de M. Landowski, des bustes de MM. Bigonnet, Lagod. De belles poteries de Lenoble, une vitrine de vases en métal de Dunand, des objets d'art de M. Bastard (dont un agréable éventail à motif de paons) complètent la très intéressante exposition du **Nouveau Groupe**.

§

M. **Maurice Guéroult** est un peintre remarquable. Il a de l'accent, du relief, il modèle bien. Il a le sens de la silhouette humaine. Il a aussi le sens des groupements de foule, et ses essais en ce genre, pour être clairsemés dans son exposition, sans être travaillés autant que ses portraits, n'en donnent pas moins une indication sur son talent. Il y a notamment dans cette foule, résumée à grands traits, qui se précipite sur le champ d'un meeting d'aviation, du mouvement et de la vérité. M. Guéroult trouverait un chemin personnel dans ces peintures de collectivités, ce qui n'empêche point que parmi ses portraits, dont quelques-uns rappellent (ce qui est un éloge) la carrure, la pleine harmonie et le relief de certaines œuvres de Charles Guérin, il n'y en ait de très solides et de très justes, ainsi cette silhouette de jeune femme en gris, qui est une jolie page, et cet excellent portrait de M. Curnonsky, que nous avons admiré déjà au Salon d'Automne.

§

On a eu l'excellente idée de réunir chez Bernheim-Jeune un ensemble de toiles de **Charles Maurin**, et Arsène Alexandre a très justement dégagé, en une brève préface, l'opportunité de cette exposition et les caractéristiques du talent de cet esprit curieux et chercheur. Maurin n'avait point sa place. Cela provenait surtout de ce qu'il ne s'obstinait guère à la marquer. Il rechercha la diversité dans sa production, ou il obéit souvent à des désirs de renouvellement. Des influences, celles de Courbet, de Manet surtout, se font nettement sentir dans son œuvre, mais son sens de la vie est assez net et personnel pour qu'au moins sur sa grande

étude de femme en noir, si sobre et si pittoresque, on n'hésite point à partager l'avis d'Arsène Alexandre, à savoir que ce tableau est digne du musée. Il y a dans les études féminines de Maurin beaucoup de franchise et de vérité, et le modelé acquis par le dessin est remarquablement ferme et souple. Des projets de grands tableaux (une Annonciation) sont conçus avec simplicité et ont un bel accent. Maurin figurera parmi les maîtres de second ordre, et ses gravures en couleurs se classeront.

M. **Paul Troubetzkoï** anime une petite salle chez Georges Petit de sculptures d'un style très souple, très libre, une sorte d'écriture dans le plâtre, le bronze ou le marbre très nerveuse et aiguë. Cela va du buste à la caricature, en une notation très aiguë du mouvement.

Nous retrouvons là les Tolstoï célèbres de l'artiste, des statuettes très vivantes d'Anatole France et d'Armand Dayot, un beau buste de femme pittoresque et élégant. Une statuette à mi-corps de Carpentier est d'un mouvement singulièrement juste et très esthétique ; au mur quelques beaux dessins.

§

La librairie Crès réédite avec une abondante illustration très bien choisie le livre de **Gustave Geffroy** sur Constantin Guys. Le livre est très vivant et contient tout ce qu'il est possible de savoir sur un artiste qui cachait avec tant de soin sa vie et éparpillait avec tant d'indifférence ses dessins. Geffroy indique bien les influences que Guys a subies, et note avec détail sa lignée.

Sans doute, comme il le dit, Guys influença non seulement des artistes, mais des écrivains; l'article de Baudelaire n'y fut pas étranger et c'est une des formes de l'influence baudelairienne. Guys fut vraiment un artiste très neuf et très complet. Il a, au seuil de l'impressionnisme, une importance réelle. Il a inventé une façon de voir. Il est le premier évocateur de la nuit de Paris. Le métier qu'il s'était créé est très souple et très divers, l'œuvre est d'ailleurs reconnue par tous comme des plus fortes et des plus suggestives.

L'apparente cursivité du faire n'empêche point que certains dessins ou aquarelles n'aient été poussés au degré de perfection que pouvait atteindre cet art de notation.

GUSTAVE KAHN.

L'ART A L'ÉTRANGER

La première exposition internationale d'art moderne à Genève. — Toute bigarrée d'esprit nouveau, la première exposition internationale d'art moderne vient de s'ouvrir à Genève. Elle dissémine ses compartiments dans le hall immense du Bâtiment électoral. Et ce grand espace nébuleux et gris, où flotte à l'ordinaire une atmosphère polaire, s'est illuminé soudain d'une écharpe violente et diverse de toiles, d'aquarelles et de dessins. La tentative était intéressante de condenser ici un groupe de tendances triomphant actuellement dans tous les pays et de mieux démontrer leurs résultats, leurs intentions et le développement qu'elles cherchent à atteindre dans l'avenir.

Sans doute cette exposition n'est-elle pas l'expression de l'esprit universel en art. Bien des écoles en sont absentes et bien des peintres déjà nettement entrés dans l'histoire n'ont point été appelés à y participer. Il faut y voir la concentration de certaines directives originales de la peinture moderne. Le grand attrait de cette manifestation est d'avoir résumé la manière dont ces directives furent interprétées par les nations les plus dissemblables.

Le succès a répondu entièrement à l'initiative des organisateurs. Plus de 23 pays ont envoyé à Genève un total d'environ 2.000 toiles. Ce qui frappe dès l'entrée, c'est la puissance prodigieuse de la couleur qui flamboie et qui chante dans les coins les plus divers, et qui semble monter lentement dans l'air comme un vaste encens.

L'on vit dans un irradiement de forces jeunes qui marquent une renaissante étape et qui font augurer de fières évolutions picturales.

§

La Statuaire. — La sculpture se détache brillamment sur le décor bariolé des toiles. Et c'est elle qui sans doute forme le clou de l'exposition. En quelques groupes harmonieusement distribués nous trouvons indiqués les représentants les plus caractéristiques de la statuaire moderne.

Voici Bourdelle qui nous donne l'*Héraclès* superbe, tendu dans son effort de chasseur justicier. Une *Victoire Argentine* se dresse haute et vive sous son masque d'énergie. La *Femme sculpteur* fait palpiter l'étoffe de son manteau. Et la statue de

Rodin veille près de là, comme un souvenir ardent voué au maître disparu. Il y a dans ces figures un poème de mouvement enthousiaste qui vous prend, vous étreint et vous fait frissonner de joie devant la beauté en marche. Joseph Bernard égrène des corps souples et dansants, tel sa *Bacchante*, sa *Jeune Femme à l'Enfant*, son *Sphinx Moderne*, sa *Canéphore*. Henri Matisse a modelé un torse extrêmement vivant. Sabouraud expose des bronzes remarquables. Marcel Bouraine, qui fut l'âme même de cette exposition, a parsemé la salle de formes évocatrices, entre autres son *Monument des Internés Français*, son *Buste de femme* nimbé de marbre et son *Eve enceinte* qui, en dépit de proportions un peu gigantesques, est toute frémissante de sensibilité. Archipenko donne quelques recherches très personnelles teintées à la longue d'une certaine monotonie. L'Italie est évoquée par un buste de Prampolini. La Suisse apporte des œuvres de Haller, de Karl Angst, de Cila d'Aïre et de James Vibert.

C'est par-dessus tout l'œuvre de Vibert qui demeure la grande révélation de ce salon. Pour la première fois le maître a réuni une série de groupes qui affirment le triomphe de la statuaire symboliste. Négligeant les allégories usées, James Vibert dresse des figures où la recherche plastique s'allie à une pensée profonde. Dans un cortège créateur se succèdent, pareils à une large épopée cosmogonique, *l'Aube*, *l'Aurore*, *l'Arc-en-Ciel*, le *Crépuscule*, la *Nébuleuse* et les *Astres influençant la Terre*. Il n'y pas seulement ici une aspiration de la forme extérieure vers la beauté, mais bien plus, une victoire de la pensée qui brise l'enveloppe où l'on tente de l'enfermer et qui s'épanouit en animant l'inerte matière. Ce triomphe d'une hardiesse extrême, le maître a su le conduire à bonne fin. Et l'harmonie qui en résulte est si parfaite et si totale que l'on n'éprouve nulle surprise devant ce bouleversement des formules traditionnelles. Un frisson nouveau vient de naître en statuaire. Les moules anciens sont brisés et voici qu'une flamme inattendue palpite et monte en affirmant la maîtrise de l'esprit sur l'apparence matérielle. Il faut indiquer encore dans cette même tendance symboliste le groupe de l'*Amour dominant le monde* où toute l'affection humaine est résumée en ces deux corps frémissants qui, par-dessus le globe terrestre, se rejoignent et s'enlacent éperdument. De Vibert toujours, une petite statuette du *Baiser* qui semble une caresse emprisonnée

soudain dans le marbre. De Vibert enfin deux bustes, l'un de Robert de Traz, subtil et délicieux, l'autre de la Muse du sculpteur, harmonieuse comme une chanson latine.

Le symbolisme vient de trouver ici sa résurrection véritable et son envol vers des destinées infinies.

§

La Peinture. — Les toiles se succèdent et s'enchevêtrent en un tel réseau qu'il serait impossible d'étudier ici toutes les œuvres rassemblées. Il importe de réserver la première place aux écoles française et suisse qui dominent nettement l'exposition.

Mentionnons parmi elles, au hasard de la vision, les barques ivres de lumière de Paul Signac, les scènes de Maximilien Luce, hautes en couleur et d'un mouvement si probe. Un effet de mer de Valtat jette sur les roches brunes ses vagues passionnées. Le *Pont d'Orange* d'Hermann-Paul est traité avec une netteté vibrante qui semble faire chanter le paysage. Les Marquet, les Lurçat, les Dufresne, les Othon Friez, les Derain, les Dunoyer de Segonzac, les Lotiron, les Vlaminck voisinent en effets radieux et très personnels. Manguin s'affirme avec toujours plus de force. Deux Vuilliard s'épanouissent comme deux fleurs précieuses aux teintes délicates et souples. Picart-Ledoux et Camoin redisent le poème du soleil et de la mer. Edouard Fer expose une série d'aquarelles niçoises aux tons tendrement juxtaposés. Utrillo traite avec un caractérisme aigu des paysages de banlieue et des coins de Paris. D'Henri Matisse une suite de dessins féeriques. De Marie-Laurencin des lithos, des aquarelles et le portrait au chien rose. Puis toute la gerbe parfumée de printemps et de rêve sonore des œuvres de Mortier, Girieud, Guérin, Chavenon, Mahn, Pierre Laprade, Gerbaud, Dufy. Enfin, dans le coin du souvenir, deux Pissarro si nobles dans leur humilité douc et d'amoureux petits Renoir qui chantent la chair de la femme et le charme mouvant des horizons de Cagnes.

L'école suisse présente un bel ensemble de Ferdinand Hodler, résumant, en une quinzaine de toiles, les manières les plus diverses et les plus caractéristiques du grand disparu. Eric Hermès a des morceaux d'énergique couleur, en particulier son *Alpe*. Darel groupe quelques études tessinoises. Giacometti et Forestier évoquent les fleurs en manières très contrastées.

La Tchéco-Slovaquie, la Pologne, la Norvège, la Suède, le

Japon, l'Angleterre, la Hollande et le Danemark sont représentés eux aussi d'une façon très originale.

Carillonnante et fulgurante de couleurs, la section russe étale quelques recherches hardies et imprévues où le romantisme se mêle aux conceptions les plus modernes. Larionow, Kachinsky, Lebedeff en particulier y révèlent un tempérament des plus curieux et des plus intéressants. L'art décoratif russe, de son côté, s'oriente vers des tendances très novatrices qu'il importe de noter.

La section belge, à part quelques toiles étincelantes, ne caractérise guère le véritable mouvement artistique de ce pays.

Il faudrait pouvoir consacrer encore des analyses détaillées à l'Italie — où Boccioni est particulièrement bien représenté, — à l'Espagne, au Mexique, aux Etats-Unis, à l'Egypte avec Sabbagh, à l'Arménie, au Luxembourg, à l'Allemagne, à l'Autriche et à la Hongrie.

Vouons enfin une mention toute spéciale à la section yougo-slave, qui fut l'une des triomphatrices du salon actuel. Une belle cohorte d'artistes illustre ce pays d'une manière qui lui fait le plus grand honneur. L'on découvre chez ces peintres et ces dessinateurs, outre un travail volontaire et minutieux, une intuition artistique spontanée, un lyrisme naturel qui leur permettent de s'envoler très haut sans que nulle fatigue laborieuse ne se reflète en leurs toiles. Vladimir Becic, Milivoj Uzelac, Miroslav Kraljevic et Zlatko Sulentic ont de splendides évocations et des portraits où frémit une vie intense. De toutes les sections représentées ici la yougo-slave est celle qui atteint l'unité et l'harmonie la plus parfaite. Un seul regret nous saisit en admirant cette phalange d'artistes. C'est que leur ensemble pictural n'ait pu être complété encore par quelques sculptures de l'immense Yvan Mestrovic.

En somme, deux ou trois grands résultats restent acquis à ce Salon. Il a su tout d'abord récapituler certains efforts esthétiques modernes. Il affirme mieux aussi la similitude de tendances qui règne entre quelques écoles d'art des pays les plus divers. Il a permis enfin à ces groupements mêmes de prendre contact, de préciser ensemble leurs recherches et de mieux préparer l'avenir.

Genève, centre mondial, tend à devenir une sorte de forum intellectuel où se concentreront les recherches des artistes et d'où

l'on pourra voir partir, d'un vol annonciateur, les grandes renaissances de l'Esprit.

ÉLIE MOROY.

CINÉMATOGRAPHIE

Le Lys brisé de D.-W. Griffith, après avoir provoqué l'enthousiasme unanime en Amérique et en Angleterre, et secoué d'une émotion admirative une partie du public parisien lors de sa présentation, a, paraît-il, été sifflé dans plusieurs de nos salles et, de toute évidence, a déçu beaucoup de sympathies. Manque d'initiation de la foule en général, sans doute, mais aussi manœuvre maladroite de nos marchands imbéciles qui ont aggravé la brutalité du sujet âprement douloureux et longuement développé en y pratiquant des coupures excessives. L'œuvre en est singulièrement desséchée et la manière de D.-W. Griffith, si riche, si abondante, quelque peu appauvrie. N'importe, j'estime qu'il reste encore assez de ce film pour justifier l'admiration. Dans l'histoire de l'art muet *le Lys brisé* sera une date aussi importante que *Forfaiture*, dont la révélation commença vraiment l'initiation du grand public français au cinéma. Pour ne nous apporter sans doute rien de définitif, *le Lys brisé* n'en ouvre pas moins, grâce aux éléments nouveaux dont il abonde, à l'originalité technique qu'il révèle, une étape nouvelle dans cette progression de l'art cinématographique vers sa perfection absolue, déjà marquée fortement dans le passé par des films tels que *Pour sauver sa race, la Conquête de l'Or, Intolérance, Une aventure à New-York, Mater Dolorosa, les Proscrits, la Fête Espagnole, le Trésor d'Arne, l'Homme du large*. On ne saurait désormais autoriser quiconque à discuter de l'écran s'il ignore de tels films. Leur connaissance est aussi indispensable que l'est celle de certaines œuvres imparfaites et lointaines, telles que les inégales et abondantes poésies des trouvères des XIIIe et XIVe siècles, à l'initiation poétique. Nul intellectuel qui pressent dans l'art muet la naissance d'un art capable de renverser l'ordre complet de la connaissance et de renouveler la poésie et le drame ne saurait se dérober impunément à l'obligation de les étudier.

Le *Lys brisé* de D.-W. Griffith est actuellement, sans doute aucun, le chef-d'œuvre du cinéma dramatique. Mais, lorsqu'on est

resté longtemps enfermé dans une chambre noire, la plus faible lumière éblouit davantage qu'au jour le grand soleil. Et je comprends ici tous les enthousiasmes. Je comprends que ceux qui ont approché l'écran et qui en connaissent les présentes misères restent comme écrasés par tant de science, soient stupéfaits par l'expression d'un génie aussi volontaire. Pourtant la foule ne saurait subir les mêmes réactions et je crois qu'il appartient surtout à la critique d'essayer de juger les œuvres en les situant mieux dans le temps. Il importe bien moins au vulgaire de savoir, par exemple, que telle céramique représente, en raison de la matière, des vernis, de la couleur, des procédés employés, un merveilleux progrès technique, que de trouver à sa contemplation un plaisir nouveau. La foule réclame de la joie d'abord. C'est assez logique. Le métier doit s'effacer devant l'émotion. La valeur d'un film tel que *le lys brisé* reste donc une valeur toute relative.

Il en fut toujours ainsi aux grandes époques de formation d'un art. Et qu'admirons-nous dans les peintures naïves de Ducco et de Cimabüe, sinon, déjà, en puissance, tout l'art de Giotto, et dans Giotto, tout l'art de Raphaël ?

Le cinéma, qui eut aussi ses catacombes au sous-sol du Grand Café, connaîtra la plénitude des grandes œuvres. Mais rien n'est plus émouvant que de le voir se former peu à peu, et notre émotion est légitime lorsqu'une de ses manifestations nous donne l'occasion d'admirer ses progrès.

§

Intolérance, puis *les Cœurs du Monde* nous révélèrent D.-W. Griffith. C'est le premier grand nom du cinéma (1).

Puisque, dans l'état actuel du développement de cet art, rien ne peut — sans outrecuidance, et sans danger — vouloir être complet ni définitif, il nous plaît de reconnaître en Griffith un maître qui a su borner son ambition à un effort constant, volontaire, à une recherche tenace de création. Cet artiste crée. Chacune de ses réalisations, longuement et patiemment étudiées, mûries, nous révèle quelque noble vérité. Ainsi son génie s'affirme soucieux d'émotion grave. Trop de problèmes sans doute se posent

(1) D.-W. Griffith, auteur dramatique, né en 1880 à La Grange (Kentucky), débuta au cinéma en 1908 par *Les Aventures de Dolly*. En douze ans il fit plus de quatre cents films et dont les plus beaux sont *La Naissance d'une Nation*, *Intolérance*, *Le Lys brisé* et *Way down east*.

à la fois pour que les efforts ne trahissent pas un certain désordre, mais c'est assez que quelqu'un nous donne une œuvre qui porte en elle déjà, par la qualité de la recherche, par la science, par la richesse des idées, toutes les grandes œuvres futures.

J'ai cité tout à l'heure Ducco et Cimabüe. L'art de D.-W. Griffith présente bien des analogies avec l'art de tous les primitifs. Les mêmes qualités et les mêmes défauts s'y retrouvent : la discipline en est le caractère dominant ; la recherche de la précision y provoque souvent la sécheresse ; le souci de l'exactitude y devient parfois minutie, la passion de la vérité, brutalité ; le lyrisme, enfin, cet élan, ce souffle par quoi toute grande œuvre vit et règne, en sont presque totalement absents. Dans ses films Griffith s'élève rarement jusqu'à la puissance (excepté à la fin d'*Intolérance*) et le choix des moyens d'expression témoigne souvent d'une certaine puérilité fatigante. Le sujet choisi présente, lui aussi, les mêmes caractères, mais Griffith est Américain. Et si les primitifs ne peignirent avec leur cœur que des madones naïves, c'est qu'ils avaient tout à découvrir dans leur art renouvelé et qu'ils préparaient ainsi la venue des grands maîtres en qui s'affirma la Renaissance.

L'art de D.-W. Griffith tire sa force de sa sobriété.

D.-W. Griffith concentre sur le sujet choisi, sur l'émotion qu'il trahit, toute l'attention du spectateur. C'est ainsi que dans *le Lys brisé*, le martyre poignant de l'héroïne est traduit avec le maximum d'intensité. Le fait divers se hausse jusqu'à la tragédie. Griffith s'empare des personnages, les scrute, les pénètre — et les éclaire. Si leur psychologie nous apparaît néanmoins un peu sommaire, c'est qu'elle est telle en sa réalité. Griffith ne redoute pas certaines outrances. Il veut manifestement qu'aucune équivoque ne soit possible. Il se souvient du public auquel il s'adresse et ce public est d'abord celui de son pays. Ainsi la mimique du boxeur aboutit parfois à la grimace, mais un tel grossissement ne semble intervenir qu'afin que le personnage s'oppose plus violemment au Chinois idéaliste, dont la douceur passionnée et mystique ne se violente qu'à l'instant où le drame parvient à son point culminant. La pauvre Lucy, roulée alternativement vers ces deux extrêmes, est victime de ce jeu épouvantable et la violence a raison contre le beau rêve de paix. Nous retrouvons là l'éternel et simple contraste, dans cette lutte du beau et du laid, du bien et

du mal, employé à l'origine de tous les arts pour exalter la foule.

Ce contraste provoque naturellement le choix de la cadence même du film. Un rythme lent s'oppose à un rythme rapide : image calme, harmonieuse, baignée d'idéal, et image brève, ramassée, violente. Ainsi le désordre de l'action brutale et du crime sera rendue plus profondément sensible en face de l'harmonieuse beauté de l'amour heureux et du rêve. Qu'on se rappelle les scènes si parfaites du combat de boxe alternant avec les scènes de muette admiration de l'homme jaune devant l'enfant secourue et parée en idole. Cette cadence est pour ainsi dire la cadence primaire du cinéma et jusqu'à ce jour la plus féconde. L'avenir dira la foule des rythmes visuels nouveaux et propres au cinéma qu'on peut découvrir et ce qu'on en pourra faire surgir de beauté. Pour l'instant, admirons la richesse d'une simplicité aussi parfaite qui inspira les meilleures parties de quelques-uns de nos meilleurs films.

Le Lys brisé révèle encore une composition savamment méditée et admirablement expressive. Personne, chez nous, si ce n'est parfois Abel Gance dans *J'accuse*, n'a jamais approché la virtuosité de D.-W. Griffith dans le maniement des éclairages (1). Il joue du blanc et du noir avec une science inouïe. Ainsi parvient-il, comme dans cette scène du bouge de White-Chapel, baigné de fumée, où se mêlent tant de races, à nous donner l'impression puissante du relief. Les « passages » de l'ombre à la lumière sont remarquablement réalisés. Un tel modelé est d'un sculpteur autant que d'un peintre.

Les divers tableaux témoignent d'une observation aiguë et d'un grand souci de composition. Si D. W. Griffith fait parfois preuve de mauvais goût, on admire néanmoins son souci du détail poussé jusqu'à la perfection — j'ai dit aussi, parfois jusqu'à la minutie — par quoi pourtant jamais n'est rompue l'unité de l'ensemble. C'est que les moyens employés, soigneusement choisis, sont efficaces. Par là D.-W. Griffith atteint au style, et ce style ne s'est jamais montré plus personnel que dans *le Lys brisé*.

L'atmosphère des scènes est toujours juste. Un petit nombre de décors simples suffisent, mais avec quel art et quelle cons-

(1) D.-W. Griffith travaille d'ailleurs avec une conscience qui ne lui permet d'être ménager ni du temps, ni des moyens. Les effets de lumière seuls, dans le *Lys brisé*, ont coûté plus de 30.000 dollars et 25 électriciens y ont travaillé pendant des semaines pour obtenir les effets désirés.

cience ils sont réalisés ! Nulle déclamation, nul étalage pompeux de science inutile : l'artiste transpose la vie. Où il veut, comme il lui plaît, avec une foi incomparable et tranquille, il enferme sa vision des choses en un décor idéal qui sera pour nous plus vrai que la réalité même.

Les décors où se déroule l'action du *Lys brisé* sont tous remarquables. La rue de Withe-Chapel, où l'homme jaune a ouvert boutique, nous dit son charme triste et mystérieux, sa nostalgie, à toutes les heures ; la vie y est renouvelée sans cesse, et dans l'aube blafarde, notamment, on s'y sent mordu par la brise qui balance une lanterne de papier au-dessus de la boutique de Mauvais-Œil ; et ce brouillard soulevé comme une fumée, mouvant et pénétrant, qui fait frissonner les vieilles charpentes de ce quartier où Battling-Burrows, le boxeur, a son repaire ; et ce repaire même, avec sa misère, son âtre triste, ses murs nus, son grabat, sa table étroite et fragile et l'unique chaise du maître ; et la chambre du Chinois, où tout l'Orient semble se souvenir, avec sa petite fenêtre qui enferme en son carré de lumière toute la pureté infinie des choses du ciel. Cela est d'un art incomparable. Et ainsi se manifeste cette observation pénétrante et comme têtue qui permettra à D.-W. Griffith d'aboutir à des scènes aussi réalistes et aussi belles que le combat de boxe, le martyre de Lucy et la mort du boxeur.

A la discipline que D.-W. Griffith s'impose il soumet également ses interprètes. De là ce souci de composition, cette stylisation des personnages, ces attitudes recherchées qui expriment avec un maximum d'intensité le sentiment nécessaire. De la sorte Griffith force souvent une émotion que des artistes, tels que Lilian Gisch, Donald Crisp et Barthelmess, avec tout leur talent, abandonnés à eux-mêmes, n'eussent point provoquée avec autant de vérité et de force. Et je ne veux pour preuve de cette discipline et de cet art que la facilité avec laquelle D.-W. Griffith parvient à nous faire oublier que son Chinois est un Américain. L'admirable puissance d'expression des attitudes, mieux que le plus habile des grimages, et parfois certain éclairage du front ou des yeux, suffisent à ce miracle. Tout est sincère dans un tel art, et on ne saurait impunément y introduire un truquage dans sa froide nudité, sans risquer de le faire apparaître grossier et de le rendre insupportable.

§

Ce qui manque dans *le Lys brisé*, ce qui manquait déjà dans les films précédents de D.-W. Griffith, c'est le lyrisme. Le sens de l'observation trop aigu l'absorbe, brise l'élan. Et cette poésie pénétrante de certaines parties de *Pour sauver sa race* ou de *la Conquête de l'Or* de Thos. Ince, son élève, est trop absente de ses œuvres. Constatons-le avec un bien vif regret, car je suis convaincu que la poésie trouvera précisément dans le cinéma, contrairement à la croyance générale, un de ses plus prodigieux moyens d'expression. Le monde infini des images idéales se révélera à l'écran, quelque jour, avec une intensité jamais égalée et un merveilleux pouvoir de rayonnement. Griffith transpose la vie essentiellement, en y ajoutant, jusqu'à la pire acuité, cette émotion et cette vision personnelles par quoi une œuvre s'impose. C'est assez. D'autres, s'inspirant de sa pensée et de sa manière large, transposeront les songes éblouis et magnifiques de leur imagination et c'est ainsi qu'une forme d'art encore incomplète parviendra à sa perfection.

Le mauvais goût n'est pas absent des œuvres de D.-W. Griffith. Dans *le Lys brisé*, par exemple, je n'aime pas, au début et à la fin, ces images du port et des cloches du temple, qui sont dignes de la plus mauvaise collection de cartes postales « artistiques ». Je n'aime pas — quoi qu'on en ait — le geste de Lucy contraignant son visage douloureux à sourire. Je n'aime pas le personnage de Mauvais-Œil chargé de trop de convention et d'arbitraire. Je n'aime pas certaines puérilités, comme je n'aime pas tout non plus dans la poésie et dans l'art américain. Mais, sans doute, le grand malaise du public est dû tout entier à la fable. Et il faudrait faire le procès du scénario qui est mélodramatique et qui n'est sauvé du ridicule que par ce haut sentiment d'humanité qu'il tend à exalter en nous.

Rodin disait qu'il ne faut pas attribuer trop d'importance aux thèmes que l'artiste interprète. Çela est certainement vrai d'un art qui a déjà atteint ses sommets et réalisé des œuvres définitives, mais non du cinéma où il reste pour ainsi dire tout à découvrir. Nous avons parfois tendance à nous attacher surtout aux moyens d'expression. Nous avons tort. Car tous les problèmes se posant à la fois dans l'art cinématographique, les auteurs doivent avoir

seulement beaucoup à dire. Nous devons réclamer d'eux qu'ils « disent » beaucoup de choses.

Pourtant les films de D. W. Griffith ont tous une prétention philosophique. Mme Germaine Dulac, le metteur en scène de la *Cigarette, la Fête Espagnole, Malencontre*, etc., le rappelait récemment à l'occasion d'une conversation qu'elle eut avec Griffith et qu'elle nous rapporta : « Une même idée philosophique semble le dominer : celle du progrès de l'évolution humaine, toujours retardée par les forces brutales de la réalisation. C'est le thème d'*Intolérance* et, sur une variante, celui du *Lys brisé*. Le Chinois et la pauvre petite girl des bas-fonds de Londres sont frères, bien que de races différentes, par l'égalité de leur évolution spirituelle. Mais toutes les puissances de l'obscurantisme, fortes de leurs droits de tradition représentés par le Boxeur, se dressent contre leur union pour l'anéantir, comme Cyrus le Barbare détruit Babylone la Civilisée, dans *Intolérance*. »

Si les idées philosophiques de D.-W. Griffith sont discutables, la technique, grâce à laquelle il les exalte est bien la plus parfaite que nous ayons vue à l'écran. Une telle science n'a pas encore été égalée. Mme Germaine Dulac rappelait notamment ce que nous devons à ce magnifique ouvrier de la première heure : la découverte des premiers plans qui isolent l'expression, ce jeu intérieur qui visualise par l'attitude, par l'opposition, le tréfonds de l'âme, si différent du jeu dramatique ; cette étude des images floues qui fondent, estompent certains traits ; ces projections irisées ou dégradées en une même teinte qui encadrent l'écran ; les tentatives de taches colorées sur le noir de la photographie...

Si l'exemple d'une telle œuvre de création provoque l'émulation féconde, c'est encore assez pour justifier notre admiration. Le résultat nous prouve la puissance des moyens employés et nous suggère les possibilités de l'avenir. Et puisse *le Lys brisé* avoir ouvert une porte de plus à l'initiation totale et avoir révélé à quelques-uns l'expression élargie d'un art unique, incomparable entraîneur de foules, l'art de la prochaine renaissance universelle. Cette grandeur simple qu'on peut atteindre à l'écran, cette force rayonnante, j'attends que, quelque jour, un poète enfin s'en empare et fasse surgir du monde merveilleux des images, dans un souffle de lyrisme irrésistible, la vérité des temps nouveaux. Il n'est nul autre moyen capable d'en imposer pareillement la beauté, d'un

seul coup, au cœur de tous les hommes et d'exalter ainsi les races dans un commun et fécond idéalisme.

LÉON MOUSSINAC.

ARCHÉOLOGIE

Alexis Forel : *Voyage au pays des sculpteurs romans*, H. Champion, F. Boissonnas (quai de la Poste, 4, Genève), 2 vol. — Dr Skevos Georges Zervos : *Rhodes capitale du Dodecanèse*, Ernest Leroux. — L. Gielly : *L'Ame Siennoise*, De Boccard.

Je ne crois pas exagérer en disant à M. Alexis Forel, à propos de sa très belle publication : **Voyage au pays des sculpteurs Romans**, qu'il peut être regardé comme un homme favorisé du sort. Il a fait en France un des plus beaux voyages qu'on puisse entreprendre à la recherche d'un art, d'une architecture qu'il aime et dont il parle avec tendresse ; il publie de son ouvrage une édition superbe, accompagnée de croquis, de dessins dans le texte et de délicieuses aquarelles qui contribuent à en faire un des livres les plus remarquables qu'on puisse imaginer ; enfin il a eu le courage de ne pas entreprendre un travail dogmatique, mais de s'abandonner à ses impressions, de raconter ses promenades, — ce qui n'empêche nullement les digressions et dissertations sur des points précis et les théories générales. — M. Alexis Forel se défend aussi bien d'avoir voulu faire un ouvrage trop savant et systématique ; mais il a ses idées et les expose à mesure, par exemple lorsque, parti de Suisse, il descend le Rhône pour gagner Avignon, la Provence, et étudier Arles avec son cloître célèbre et le portail de Saint-Trophime, — où se manifesta une première Renaissance, toute régionale d'ailleurs, qui n'eut pas le loisir de se développer, mais dont on retrouve les traces à Orange, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, à la cathédrale de Vaison, à Sainte-Marthe de Tarascon comme au cloître de Montmajour. Arles, en effet, offre des éléments classiques mélangés aux parties romanes, — l'ordonnance corinthienne des chapiteaux, — tandis que du même côté la façade de Saint-Gilles, dont M. Alexis Forel donne une description somptueuse, apparaît surtout, avec la beauté des figures, de l'ornementation, d'un art mi-païen, mi-chrétien plus remarquable encore, où les deux traditions se pénètrent et même se complètent. Les traces de cette école régionale se retrouvent encore en remontant le Rhône, — à Romans,

à Valence, — mais elle n'y a laissé que des bribes, et l'influence de l'art du nord se fait déjà sentir. — L'itinéraire de l'auteur nous conduit cependant en Auvergne, où il indique les caractéristiques des églises régionales, — la disposition spéciale des absides et du clocher ; le reste de l'édifice est secondaire, l'intérieur peu accueillant et d'une atmosphère de crypte. D'ailleurs on y trouve des coins admirables comme le portail de Notre-Dame du Port, à Clermont.— En Limousin, nous passons à Uzerche, ville forte du moyen âge, restée intacte avec ses tours et murailles, ses jardins en terrasses, son église flanquée au portail d'une tour de garde et le décor pittoresque de la vieille porte Barachaude. Recherchant les œuvres caractéristiques des écoles régionales, M. Alexis Forel gagne la Saintonge, le Poitou en passant par Saint-Savin et Le Dorat pour arriver aux églises de l'ouest : Aubeterre, dont il ne reste que la délicieuse façade ; Saint-Amand-de-Boixe, Chateauneuf-sur-Charente, Lichières, etc... dont il indique chaque fois les particularités. C'est encore Echillais, Surgères, Vouvant en Vendée, Parthenay, Poitiers, enfin, avec la délicieuse façade de Notre-Dame-la-Grande. — Il étudie les autres écoles régionales et la suite de l'ouvrage conduit le lecteur en Bourgogne, à Autun, Dijon, la Charité et Saint-Benoît-sur-Loire, Fontgombault, Avallon, Vézelay ; dans le Velay, à Notre-Dame du Puy ; aux porches et cloîtres du Languedoc : Beaulieu, Carennac et Souillac dans la Dordogne ; à Cahors et Rodez ; devant le jubé d'Albi ; à Moissac et au cloître de Saint-Bertrand-de-Comminges ; à Toulouse et Elne, pour gagner enfin Bourges, Loches, Angers, Le Mans, — et le Porche Royal de la cathédrale de Chartres. — Toutes les églises qui se rapportent à son sujet, il les étudie avec abondance et pittoresque ; il donne même leur atmosphère et leur paysage. Il suit de la sorte la filiation de l'art, les influences d'une école sur l'autre, — qui ont préparé la merveilleuse floraison, dans la France du nord de la Loire, des grands édifices de la période gothique et dont les types les plus complets restent toujours Paris, Amiens et Reims. — M. Alexis Forel s'en défend sans doute, mais son ouvrage est une thèse. Incidemment il établit ainsi que la Renaissance romane a commencé par être, surtout, classique et romaine, pour être influencée ensuite par le byzantinisme, dont l'apport a été si longtemps méconnu. S'il fait l'école buissonnière, il suit ainsi toujours son idée et

présente des conclusions logiques. Mais il s'échappe volontiers en digressions se rattachant plus ou moins au sujet et auxquelles il semble prendre un véritable plaisir. C'est ainsi qu'il s'attarde devant le pont et le château d'Espalion, le port de La Rochelle, qu'il disserte sur Dijon au xve siècle et la guerre des Suisses, sur le pont de la Charité et les restes *habités* de l'église Sainte-Croix, sur le délicieux cloître de Cahors; plus loin sur la « Vierge protectrice » du musée du Puy, sur le caractère toulousain, les villes et châteaux de la Loire, etc. C'est qu'il a voulu surtout donner des promenades et impressions. Sans doute il décrit volontiers, même par le détail, les œuvres qu'il recherche; mais en suivant cette exploration des vieilles architectures qu'il connaît et qu'il aime, il ne fait pour ainsi dire jamais étalage d'érudition, — s'excuse lorsqu'il doit appuyer sur certains détails techniques. Ses impressions sont d'un curieux très averti, et il néglige les textes, les paperasses, les chartes pour établir la différence, la variété toujours nouvelle des édifices, — où se manifeste le caractère local, l'apport souvent de toute une région.

Il faut ajouter que dans son exploration il a été secondé par Mme Forel, qui a joint au texte des croquis et dessins, le suivant pas à pas, ainsi que des séries d'aquarelles, le plus souvent remarquables : le palais de Justice d'Espalion, le pont d'Uzerche, l'abside et le cloître de Cahors, le vieux Beaulieu et la Dordogne, la Charente à Angoulême, Chenonceaux, pour n'en citer que quelques-unes, sont des planches exquises, ainsi que celles qui donnent de précieux détails comme la porte de Saint-Etienne à Périgueux, la porte sud de Notre-Dame-du-Port à Clermont, le portail de Chartres, etc. — C'est dire que si les auteurs de ce *Voyage au pays des sculpteurs romans* ont droit à toutes nos félicitations, les éditeurs peuvent en prendre une belle part, car ils ont présenté un ouvrage de toute beauté.

§

Un très beau volume encore a été consacré par le Dr Skevos Georges Zervos, délégué à la conférence de la Paix, à **Rhodes capitale du Dodécanèse** et qui est, avec d'abondantes illustrations, autant un recueil iconographique qu'un travail historique et descriptif. Il indique la succession des vieilles époques depuis les âges pélasgiques et la période mycénienne (xve siècle avant J.-C.) et apporte des indications sur les premières villes

du pays, — Camiros, Ialyssos, Lindos, — dont les ruines subsistent, leur exploration ayant même donné de véritables trésors archéologiques (1). C'est ensuite la période homérique, avec l'histoire régionale du VIIe au Ve siècle et la fondation de Rhodes en 408, la chronique locale, avec le siège de Dimitrios, la succession des faits durant les IIIe et IIe siècles, la guerre de Mithridate et le second siège de la ville au Ier siècle avant J.-C., la période romaine et la période byzantine, qui conduisent à l'époque de l'installation des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. C'est l'époque surtout (1307-1522) dont il reste d'admirables vestiges, mais que l'ouvrage de M. G. Zervos ne nous présente que d'après d'anciennes estampes, le plus souvent difficiles à reproduire. — Ce fut ensuite le siège de Mahomet II (1480), le dernier siège et l'occupation de Rhodes par Soliman II (1522). Le volume enfin donne l'historique de l'île sous les Turcs, le protectorat des Etats occidentaux, — la situation actuelle et les aspirations de la population. — Il contient un très grand nombre d'illustrations et, nous l'avons dit, se trouve être surtout un album. Peut-être offre-t-il en trop d'abondance des reproductions de vases, encore que certains soient très remarquables, de forme comme de décoration. C'est que la céramique a beaucoup donné dans les fouilles; à côté sont des statues et statuettes antiques, des motifs de décoration, des colliers, des monnaies, l'illustration des fouilles et quelques restitutions, la reproduction d'anciennes gravures pour la période du moyen âge, puis des photographies de l'état actuel, des peintures de la cathédrale, des céramiques, des tentures, vêtements, étoffes, broderies, bijoux, des pages de manuscrits, des peintures religieuses, etc. Il y a même des planches en couleurs, très heureusement venues et qui complètent cet aperçu intéressant d'une des plus vieilles civilisations de la Méditerranée orientale.

§

De M. L. Gielly j'ai plaisir enfin à indiquer un petit volume

(1) Des fouilles ont été exécutées ailleurs, par exemple à Vroulia, où l'on a retrouvé jusqu'à des fondations de maisons, leur plan par terre. Strabon mentionnait une autre série de villes existant à Rhodes : Nittia, Kravi, Cratinia, etc. Les Rhodiens de l'antiquité avaient de nombreux comptoirs dans la Méditerranée, jusqu'aux Baléares, et le temple d'Athéna à Lindos, au dire de Pline, possédait même un buste de la belle Hélène, remis par elle après la prise de Troie « en témoignage de repentir et de bonne conduite ».

sur l'**Ame Siennoise**, qui donne son histoire mouvementée et tragique, décrit les édifices et le paysage harmonieux où se place la ville. Un long chapitre est consacré au Dôme, la cathédrale, qui a sa beauté, mais reste d'un art spécial à l'Italie et ne nous fait pas oublier nos grandes églises du nord. A côté de l'édifice, M. L. Gielly en signale un autre, inachevé, qui constitue une très belle ruine et devait être un agrandissement de la cathédrale ancienne ; et près de là, encore, le baptistère, crypte et seconde église indépendante. A propos de la décoration intérieure du Dôme, l'auteur constate qu'elle est restée toute profane, et à chacune des scènes qu'elle représente se trouve pénétrée d'éléments antiques ; en Italie, l'art profane orne les églises comme les palais. — Il donne cependant la physionomie de la ville, parle de ses rues étroites aux maisons crénelées, aux portes rébarbatives, mais derrière lesquelles s'étendent de délicieux jardins. Avec les rivalités de famille à famille, la jalousie et les excès du caractère italien on se battait à Sienne de maison à maison, et, lors d'une amnistie pour les meurtres, on a cité ce détail qu'il revint du fait huit cent quatre-vingt-quinze personnes dans la cité et six cents dans la campagne environnante. — D'ailleurs, il a raison de dire que Sienne est une des villes italiennes qui ont le mieux conservé la physionomie du passé. De même il évoque la vie locale du moyen âge à travers un curieux roman écrit par le pape Pie II, — œuvre de jeunesse qui lui fut d'ailleurs amèrement reprochée, — et raconte enfin le siège célèbre du XVIe siècle contre Charles-Quint et où se trouva Montluc. — Il y a d'ailleurs bien d'autres choses intéressantes dans le petit volume de M. L. Gielly : sur le caractère de la peinture siennoise qu'il étudie avec amour, sur le couvent de Monte-Olivieto, les villas des environs, le vieil usage du Palio, etc... Mais je dirai surtout que le livre ne donne pas que de sèches descriptions ; il vit, il chante, traduit des émotions dont on sent la sincérité. — Ce sont là des qualités trop rares pour qu'on ne les indique pas, lorsque, par chance, on se trouve les rencontrer.

CHARLES MERKI.

LETTRES ANGLAISES

La production des livres en Angleterre en 1920. — Cubisme et Dada. — Critique et Imprimerie. — H.-G. Wells : *Russia under the shadows*, Hodder and Stoughton, 6 s. — Mr Arnold Bennett. — Les romanciers. — Ouvrages

biographiques. — *The Autobiography of Margot Asquith*, Thornton Butterworth, 25 s. — Lieutenant-Colonel Charles A'Court Repington : *The First World War*, 1914 1918, 2 vol., Constable, 42 s.

Si nous devons en croire les statistiques que vient de publier la *Publishers' Circular*, le nombre des volumes anglais qui ont vu le jour en 1920 dépasse celui de 1919 de 2.382 unités, s'élevant au total de 11.004. Il y en a bien près de onze mille que je n'ai pas lus, que je ne lirai jamais, et que personne ne lira peut-être jamais !

Si j'ai si peu souvent rédigé ma chronique au cours de l'année dernière, la raison en est justement cet accroissement de matière imprimée. Pendant les années de guerre, on s'était habitué à un agréable farniente, et depuis l'armistice la vague de paresse nous a atteint, nous aussi, de sorte que, après avoir lu un livre, l'effort était trop grand de prendre une plume, même réservoir, et de rédiger quelques appréciations sur le contenu du volume. De temps à autre, l'éminent directeur du *Mercure* me rappelait à mes devoirs avec une insistance aussi ferme que péremptoire.

Alors, profitant du sursaut provoqué par ses injonctions impératives, je lui écrivais qu'il y en avait trop de ces ouvrages, que je ne parvenais pas à faire mon choix, et que, dès que j'aurais découvert le chef-d'œuvre, je lui consacrerais une chronique entière. C'est ainsi que la fin de l'année arriva, à ma vive surprise. A une époque où le monde formule des vœux et exprime des souhaits, j'ai pris la résolution d'écrire régulièrement mes dix-huit chroniques annuelles. Au fond, je n'osais pas avouer à mon redoutable directeur que j'étais en grève, protestant par mon inaction contre les tarifs de rétribution des chroniqueurs qu'on n'a pas augmentés depuis le siècle dernier, je crois, en dépit du renchérissement de tout, de la perte au change pour quiconque vit outre-Manche et de l'augmentation générale des salaires de tous les heureux humains qui ont le bonheur d'exercer des métiers manuels. C'est avec l'espoir que ma bonne volonté me vaudra quelques doublons, ou plutôt quelques guinées de plus, que je me remets à l'œuvre et reviens aux statistiques de la *Publishers' Circular*. Il y a peu de publications aussi précieuses pour le critique littéraire ; il y puise des informations d'un intérêt palpitant. Il y apprend, par exemple, que s'il a lu les 1.217 romans parus en 1919, il a dû faire un effort de plus pour lire les 2 104 publiés en 1920, soit 887 de plus !

En comptant 300 jours ouvrables, le critique a eu pour tâche journalière la lecture de 37 volumes, rien qu'en anglais. S'il s'est borné aux seuls romans, en admettant qu'il puisse lire douze heures par jour, il a consacré à chacun une heure trois quarts. Pensez-vous que ce soit une existence acceptable ? Ne vaudrait-il pas mieux aller ramer sur les galères, ou bien casser des cailloux sur les routes d'un pays à tremblements de terre où les paysages ressemblent à des tableaux de Picasso? Car, même quand on s'adonne à la critique littéraire, il faut bien de temps en temps accompagner un collègue critique d'art dans les expositions. Et en ce moment, il y a une exposition Picasso, aux Leicester Galleries.

C'est vraiment attristant. Je ne dis pas que ce ne soit pas conforme à la réalité ; tout se voit en ce bas monde, et il suffit de savoir où, quand et comment ouvrir les yeux. Par exemple, les malheureux habitants des régions dévastées, si on promenait de ville en village une exposition ambulante de Picasso, ne manqueraient évidemment pas de s'écrier : « Comme c'est bien ça ! » Et ils en concluraient que ce peintre est le plus puissant des réalistes ; mais pour fuir l'obsession de leurs maisons en ruines, de leur immeubles cubistés à la Boche, ces braves gens s'en vont en pleine campagne, où les tranchées sont comblées ou recouvertes de végétation, où les arbres massacrés par les obus ou empoisonnés de gaz asphyxiants ont poussé de nouvelles ramures couvertes d'un épais feuillage.

Après le grand succès qu'elle remporte à Londres, l'exposition Picasso sera transportée à Dublin et à Cork où les Irlandais, cubistés par les représailles autant que de leur propre initiative, apprécieront particulièrement ce genre de réalisme artistique. Ce n'est pas sans plaisir que je vois le cubisme envahir la littérature, sous le nom de dada, — j'entends la littérature productrice, originale ; roman, poésie, etc. La tâche ingrate de la critique est infiniment facilitée. Si je ne succombe pas à l'effort que me cause ce surcroît de travail, j'espère présenter dans une prochaine chronique les fondements de cette critique nouvelle ; la littérature dada, soumise à la critique kaka dont elle restera baba, me souffle un collaborateur anglais pour qui notre langue n'a pas de mystères. En anglais, on dira « la critique haha », et si l'un de mes lecteurs peut m'expliquer pourquoi, je lui offrirai la série de nos œuvres complètes, avec une dédicace à chaque volume, quand

j'aurai trouvé un éditeur assez gaga pour risquer son argent sur une chance aussi fugace. Je dois cependant, avertir cet éventuel bénéficiaire que j'ai découvert un imprimeur féru d'appliquer aux arts graphiques les théories que j'élabore. Il expérimente en ce moment des machines inventées spécialement et des caractères que personne n'a jamais vus. La même feuille sera imprimée sous tous les angles possibles, en long, en large, de haut en bas et de bas en haut, en travers et en diagonale, dans le temps et dans l'espace. En ces jours de papier cher, on ne s'imagine pas quelles économies on arrive ainsi à réaliser.

J'ai le profond regret de ne pouvoir recommander à mes lecteurs un seul roman franchement cubiste, ou nettement dada. Mr H. G. Wells a été empêché par un voyage en Russie bolchéviste de s'essayer dans ce genre et nul doute qu'il n'y fût d'emblée passé maître. Il se contenta de publier une relation de son voyage, **Russia under the shadows**, où, si la forme est restée normale, les idées au moins sont complètement dada. D'après des confidences qu'a bien voulu condescendre à me faire mon illustre ami Mr Arnold Bennett, on peut espérer qu'avant peu le subtil et industrieux auteur appliquera au roman et surtout au théâtre les théories dada ingénieusement adaptées à ce pays brumeux. Il a la conviction que la majorité des acteurs de génie qu'on rencontre dans les tavernes de Charing Cross Road et de Saint-Martin's Lane n'éprouveront aucune difficulté à incarner simultanément les personnages les plus divers appartenant à toutes les époques et à tous les mondes. Les artistes de music-hall, comme George Robey, ne sont-ils pas des précurseurs en ce genre ?

En attendant que ces courageux pionniers ouvrent la voie, il faut bien convenir que les romanciers font preuve d'un conservatisme désespérant. Comment, après les délices du cubisme et du dada, prendrait-on un plaisir sans mélange à des œuvres comme *The Rescue*, de Joseph Conrad ; *The Captives*, de Hugh Walpole ; *The Romantic*, de May Sinclair ; *They went*, de Norman Douglas ; *In chancery*, de John Galsworthy ; *Lady Lilith*, de Stephen Mc Kenna ; *The Vanity Girl*, de Compton Mackengie, et une vingtaine d'autres de mérite non moins insigne ?

Si les romanciers ont fait preuve de tant de pusillanimité, certains indices font espérer que les biographes, autobiographes et

mémorialistes ont plus d'audace. L'un des principaux avantages de ces théories nouvelles, c'est qu'elles n'exigent aucune préparation, aucune étude, aucun apprentissage. Dès qu'un auteur a choisi son genre, il peut s'écrier :

> Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
> Et pour leur coup d'essai bâclent des coups de maître.

Comment a-t-on pu si longtemps patauger dans les bourbeuses ornières du travail méthodique selon les vieilles formules ? Les futuristes voulaient jeter bas les cathédrales : comme ils avaient raison ! Détruisons toutes les vieilles règles ; dans le commerce, ce sont les méthodes modernes qui capturent la clientèle et assurent les grosses recettes ; dans l'art et la littérature, c'est la même chose. Foin des vieilles entraves, il n'est d'autre but que le succès et de remplir ses poches. Un commerçant dont la boutique est vide, un artiste ou un écrivain qui crève de faim sont également des sots et des ratés. La thèse est pratiquement démontrée. Quel plus bel exemple que **The Autobiography of Margot Asquith** ? Voilà l'autobiographie où l'on peut aisément discerner l'application des principes dada. Démonstration, l'épigraphe empruntée à Blake : « La Prudence est une riche et laide vieille fille à qui l'incapacité fait la cour. » D'autres épigraphes aux pages suivantes, les versets 5, 6, 7 du Psaume XXXIX ; une pensée d'Epictète, et ensuite on en découvre à chaque page dissimulées dans le texte. Il faudrait remonter loin dans le cours des années pour rencontrer l'exemple d'un livre sur lequel aient été publiés de si nombreux et de si copieux comptes rendus. Les organes les plus puritains de la presse quotidienne et périodique lui ont consacré des colonnes et des pages ; d'éminents écrivains en ont fait « l'analyse critique ».

Le résultat : une masse extravagante de dissertations incohérentes. Pourquoi ? Parce qu'aucun des commentateurs n'a su voir qu'il s'agissait là tout simplement d'une autobiographie dada. L'art dada, c'est de dire tout ce qui vous passe par la tête, sans suite, sans lien, sans cohésion, sans raison. Il faut parler beaucoup de soi-même et raconter sur autrui toute sorte d'histoires indiscrètes, porter ses amis aux nues et lancer des coups de pied dans les tibias de ceux qu'on n'aime pas. Margot Asquith a fait de ces règles une application magistrale ; elle en a été récompensée,

ainsi qu'il convient à la vertu des enfants gâtés. Elle voulait surtout beaucoup d'argent, elle en a eu à profusion, car ses droits d'auteur ont été à la hauteur de son génie. On a dit que cette autobiographie s'était aussi prodigalement vendue, non à cause de ses mérites, mais parce que c'est un livre à scandale. Encore une erreur ! Qu'est-ce que le scandale ? Un préjugé d'un autre siècle. En réalité, ça n'existe pas. Quand on a vraiment le sens du dada, on ne se préoccupe pas de ces vieilles lunes. Et Margot Asquith est un rare spécimen du dada appliqué à tous les actes de la vie.

Mrs Asquith a révélé au monde ébaubi les extraordinaires talents qu'elle possède, avec témoignages à l'appui, comme les Pilules Pink pour personnes pâles. Coquelin a garanti qu'elle était une grande actrice ; de fameux jockeys la tiennent pour une écuyère émérite ; Mr Gladstone et cent autres témoignent qu'elle est un grand penseur politique ; les gens du bas peuple l'admirent comme une sociologue pratiquante ; pour sa correspondance, elle dépasse Mme de Sévigné ; quand elle compose, elle éclipse Balzac, Bossuet, Voltaire et Saint-Simon ; quand elle danse, les plus grandes ballerines versent des larmes de ravissement ; quand elle dessine, les plus fameux artistes se pâment de saisissement ; quand elle joue des instruments, les virtuoses s'émerveillent ; quand elle grimpe aux arbres ou sur les toits, les chats et les oiseaux s'extasient ; le moindre de ses actes révèle une supériorité éblouissante sur le reste des mortels qui, au lieu d'apprécier leur privilège de vivre à une époque qui a produit une telle sur-femme, manifestent une basse envie et crient au scandale.

En raison d'une supériorité non moins aveuglante, un autre autobiographe a été tourné en dérision. Dans son cas aussi, les principes dada qu'il a appliqués avec un art consommé ont été méconnus. Toute sorte de bruits incorrects ont couru sur la part que les commandants des armées alliées ont eue dans la victoire. Certes, il y a fallu la collaboration de tous les talents combinés à l'utilisation de toutes les incapacités intellectuelles et physiques, mais il y eut à l'arrière-plan, dirai-je dans la coulisse, des directions prépondérantes, des metteurs en scène qui réglaient le rôle des acteurs applaudis du public. Il fallait leur rendre justice, à ces génies modestes, et comme un des principes dadas veut qu'on ne soit jamais si bien servi que par soi-même, le lieutenant-colonel

Charles A'Court Repington, C. M. G., s'est chargé de raconter comment il a gagné la guerre. La relation est contenue dans deux gros volumes : **The First World War, 1914 to 1918**. L'éminent soldat se borne toutefois à ses expériences personnelles, et il avoue avoir omis, par discrétion, des faits et des noms. Mais il apparaît que dans les événements de ces années mémorables il a joué un rôle capital. Il a rencontré tout le monde, il a donné des conseils aux politiciens qui ne les ont pas suivis et aux militaires qui en ont profité, mais sans empressement. A coup sûr, si les lumineux avis du colonel avaient été mis en pratique, quelle victoire les Alliés n'auraient-ils pas remportée dès le début des hostilités ! Lui et le colonel Rousset étaient les deux stratèges qui eussent dû, avec l'aide d'Hilaire Belloc, diriger les opérations. Mais il serait vain de récriminer. « Let bygones be bygones », et retournons aux « personal experiences » du colonel : il n'est pas de lecture plus agréable, d'un intérêt plus captivant. C'est un long film tout fourmillant de personnages, et où sont présentées les révélations les plus inattendues sous une forme piquante et avec un humour qui s'ignore. Les théoriciens dada les plus exigeants conviendraient sans nul doute que ces deux volumes constituent un monument édifié selon les pures règles de la doctrine.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ALLEMANDES

Franz Hessel : *Pariser Romanze*, Berlin, Ernst Rowohlt. — Annette Kolb : *Zarastro, Westliche Tage*, Berlin, S. Fischer. — Memento.

Certains Allemands qui aimaient la France ont beaucoup souffert pendant la guerre, et ils commencent maintenant à nous entretenir de leurs déchirements. Si l'on fait valoir que c'est tant pis pour eux, on aura certainement raison. Leurs plaintes n'en sont pas moins intéressantes à lire et valent qu'on s'y arrête. Le hasard réunit aujourd'hui dans cette chronique deux volumes d'une inspiration différente et qui nous sont arrivés en même temps au *Mercure*. Voyons ce qu'ils disent.

M. Franz Hessel, pour donner une forme à ses regrets du Paris d'avant la guerre, a eu l'idée de rédiger le journal fictif d'un soldat allemand qui porte sans conviction l'uniforme de guerrier et qui n'a d'autres pensées que celles qui ramènent à sa patrie d'é-

lection. Cette **Pariser Romanze** nous est présentée comme le « Journal d'un disparu », pages de regrets et de souvenirs adressés à un ami français. C'est par la Suisse que ce combattant ennemi est censé faire parvenir ses cahiers à « Claude », le compagnon de sa vie parisienne, lui-même mobilisé en France dans les bureaux. Que lui dit-il ? Qu'il ne songe qu'à s'évader par la pensée vers le passé récent qui avait pris son âme tout entière. « Dans mes rêves je suis toujours à Paris. » Et il ajoute qu'il n'écrira rien au sujet de l'époque actuelle que d'autres considéreront comme une « grande époque », mais qui le glace et l'épouvante.

Qu'est devenu notre monde, Claude ? Songes-tu parfois au bon temps, où toutes les nations du Montparnasse se réunissaient à la Clauserie des Lilas ? C'était le puissant Norvégien Lynge, qui, avec sa barbiche grise, ressemblait plus à un capitaine de vaisseau qu'à un peintre... Là était assis le petit moscovite Dmitry, avec sa tête de tatar, et sa jolie dame florentine caressait tendrement les cheveux clairs de ta Paméla, de Chelsea, magnifique et hardie. Le maigre Américain Harold s'entretenait de boxe avec notre large Bronner. Et le rouge Hollandais Bouts parlait avec empressement au délicat et merveilleux enfant Ephrussi, des Balkans... Et parfois ils se réunissaient tous autour de la table du poète français et se mettaient, chacun avec sa particularité, à parler la même langue, le français qu'ils aimaient et qui leur était commun, comme les élus parmi les peuples, le jour de la Pentecôte.

Une fois, l'on parla de la possibilité d'une guerre européenne. Je crois que c'était à l'époque des disputes diplomatiques d'Algésiras. Alors le chevaleresque barde de l'Ile-de-France (*sic*), qui était assis au milieu de nous, se mit à rire. Il rejeta en arrière sa mèche de cheveux, noire comme de l'encre, et s'écria : « Guerre européenne ? Nous tous nous n'avons qu'un seul ennemi, la Chine ! Nous sommes trop petits. Elle nous engloutira. Nous autres, depuis la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique, nous ne sommes que quelques gouttes d'eau ; la Chine, c'est la mer. » Et, pour appuyer sa démonstration, il peignait une carte du monde, avec des gouttes d'absinthe, sur la table de marbre. Et aujourd'hui le même poète, à la table duquel nous étions les hôtes, écrit des chants de haine contre les *boches*. Comment comprendre cela ? Qu'en penses-tu, Claude ? Est-ce que tu nous détestes, toi le juste, qui savais toujours peser et expliquer les vertus et les vices des nations avec sagesse ?...

On est stupéfait devant un pareil monument d'inconscience. Mais passons... Le héros de M. Franz Hessel aime Paris, le Paris

du passé et du présent, son atmosphère, sa température morale, et il en parle à chaque page de ses cahiers, pendant qu'on le dresse à la guerre en 1915, recrue allemande à trente trois ans, pendant qu'il fait du service de garnison à Thorn en Prusse, ou qu'il garde des voies en Pologne, jusqu'au moment de son départ pour le front, où il disparaîtra. Concédons-lui qu'il en connaît assez bien certains agréments. Il n'ignore rien des cabarets de Montmartre et des bistros de Montparnasse. Le quartier Latin est pour lui un lieu familier et les sentiers du Bois lui ont révélé tous leurs secrets. Au milieu d'une demi-corruption, mêlée d'intellectualisme, il se prend au charme singulier d'un petit compatriote venu à Paris pour se perfectionner dans l'usage du français. Il l'initie naturellement aux séductions de la capitale et c'est un nouveau prétexte à chanter encore une fois la gloire de nos monuments et la saveur spéciale de certains endroits, comme le Thé de Ceylan et le Bal des Quat'z'Arts. Mais Arnold (c'est le nom du héros en question) va disparaître dans la bataille, victime anonyme d'une cause qu'il exècre, au moment où il achève de relater à son ami Claude les impressions d'ivresse et de joie qu'il garde de Paris.

Qu'aurait bien pu répondre Claude à cet indiscret compagnon de fête ? Qu'il ne l'accuse en aucune façon d'être responsable de la guerre... Mais qu'enfin il aurait pu lui témoigner avec un peu plus de tact des regrets qu'il éprouve à ne plus jouir tranquillement de l'hospitalité française. Sous ces regrets on aimerait pouvoir deviner au moins un peu de remords.

Le cas de Mme Annette Kolb est bien différent. Née d'une mère française et d'un père bavarois, elle avait vécu jusqu'à la guerre dans l'amour passionné de ces deux patries. Nous l'avons vue analyser, dans un petit volume publié il y a une dizaine d'années, ce double sentiment qui, pour un esprit orné comme le sien, pouvait offrir de multiples agréments. Quand éclata le conflit de juillet 1914, il fallut choisir. La situation particulière de Mme Annette Kolb l'empêchait de le faire. Elle n'eut donc qu'une idée : arrêter coûte que coûte et par tous les moyens possibles une lutte qui lui faisait horreur. Dans ce dessein, elle entra en relation avec les organisations pacifistes de tous les pays et se rendit en Suisse à plusieurs reprises, pour agir personnellement en faveur de la paix. Ce sont les notes quotidiennes d'un de ces séjours, qui

dura du 1er février 1917 jusqu'à l'armistice, qu'elle offre aujourd'hui au public. **Zarastro** est le journal d'une désabusée, car, à vrai dire, les efforts de Mme Kolb n'aboutirent qu'à un résultat, c'est de la faire passer pour un agent français dans les milieux allemands et pour un agent allemand dans les milieux français.

Il est assez difficile de suivre, page par page, les démarches et les impressions de l'auteur, car le plus souvent elle les voile d'un épais mystère. Les gens qu'elle fréquente à Berne, son centre d'activité, ont été affublés de pseudonymes à peu près impénétrables. Elle voit quotidiennement Fortunio, Telramund et Ortrude, souvent Aramis, Abigaïl et quelquefois Martin im Walde et A. H. Paix. Le lecteur comprend vaguement qu'il s'agit de l'ancien directeur de Krupp, Muehlon, du pacifiste Fried, directeur de la *Friedenswarte*, du couple Hohenlohe et de bien d'autres que l'on ne pourrait désigner à coup sûr que si l'on avait été témoin des tractations qui eurent lieu en Suisse au cours des années 1917 et 1918 et dont l'histoire n'a pas encore été écrite. Quelques noms furent révélés dans la presse, mais nous n'avons pas souvenir d'y avoir vu celui de Mme Annette Kolb. Son rôle paraît cependant ne pas avoir été négligeable et certains propos qu'elle rapporte ont une valeur documentaire. Elle rappelle qu'en janvier 1917 elle a eu l'occasion de voir le secrétaire d'Etat Zimmermann et qu'elle lui a parlé de l'Alsace-Lorraine. Le ministre lui répondit qu'il faut tenir compte de l'opinion en Allemagne. Sur quoi il s'attire cette réponse qui fait allusion au truquage de l'opinion, au moment de la déclaration de la guerre : « En quatre jours nous l'avons jeté dans le mensonge, peut-être parviendrons nous à l'en faire sortir en huit. »

Il faut signaler encore l'attitude de Mme Annette Kolb au moment des dévastations, lors du recul allemand du printemps de 1917. L'explication officielle des « nécessités militaires » la jette dans une frénésie d'indignation, qui lui fait traiter le haut commandement allemand de « ramassis d'idiots devenus fous ».

Une tempête s'éleva en moi et elle fut d'autant plus violente qu'elle se déchaînait dans le vide et que rien ne s'opposait à sa furie, que les racines de mon être qu'elle déchirait, faisant jaillir de mes yeux des larmes froides, telles les gouttes d'eau d'une pluie d'orage... Ce n'était plus supportable ! Elle m'était étrangère la race qui commandait de

pareilles choses et qui n'avait pas honte de les faire exécuter. Et j'étais touchée, moi aussi ! Complice sans avoir aucune part dans le crime.

C'est alors que Mme Kolb rédigea sa protestation qui parut dans le *Journal de Genève*, grâce à l'appui de Romain Rolland et dont ses adversaires faillirent faire un mauvais usage. Elle eut également l'occasion d'intervenir en faveur des déportés des régions occupées et nous raconte (malheureusement seulement en note) son entrevue avec le secrétaire d'Etat Solf.

Il faudrait citer d'autres conversations, d'autres impressions, celle que lui produisit par exemple le bombardement de Saint-Gervais, le Vendredi-Saint 1918. A Berne, à Zurich, à Genève, dans l'Engadine, elle eut l'occasion de voir bien des gens et d'assister aux conversations les plus significatives. Mais ce qu'il est difficile de rendre, c'est l'atmosphère qui se dégage de ce journal. Car Mme Annette Kolb écrit avec ses nerfs aussi bien qu'avec son cœur. La température et le décor exercent leur influence sur son humeur autant que les événements politiques. Ses rêves, dont elle en raconte plusieurs, jouent un rôle considérable dans ses démarches. Nous ne nous intéressons pas moins à ses cauchemars qu'à ses colères. Pour une missionnaire de la paix, elle paraît se préoccuper beaucoup de ses toilettes et de celles des autres. Son livre est tout autre chose qu'un vulgaire reportage. C'est le roman d'une femme angoissée et trépidante, dont on suit avec intérêt les chimères et les désespoirs. Mme Annette Kolb a tenu à nous prévenir, dans une page d'introduction, qu'elle était profondément dégoûtée. Elle n'est pas la seule. Mais tout le monde ne l'est pas pour la même raison.

Memento. — Le *Forum*, qui nous fait l'agréable surprise de revenir un peu à la littérature, publie, dans son fascicule d'octobre (paru le 6 décembre, ainsi que l'annonce la manchette), un curieux article de l'essayiste Paul Hatvani, intitulé *Das Erlebnis Voltaire*, au cours duquel l'auteur reproche aux Allemands de ne jamais avoir eu dans leur histoire un événement semblable à l'action de Voltaire en France. Ce n'est malheureusement qu'un canevas, où certaines idées mériteraient d'être précisées. M. Hatvani appelle Rousseau « le dadaïste de son époque », ce qui est assez joli.

Signalons, dans la *Revue de Genève* (décembre), la chronique allemande de M. Robert Curtius, un des seuls écrivains d'éducation européenne que possède encore l'Allemagne. Né à Strasbourg, où il a fréquenté des milieux de culture française, il est le fils de ce fonctionnaire

allemand qui publia les *Mémoires* du chancelier Hohenlohe. M. Robert Curtius croit pouvoir discerner, dans la vie intellectuelle de l'Allemagne d'aujourd'hui, des influences asiatiques et il cite, à l'appui de sa thèse, les ouvrages de Martin Buber que nous avons analysés ici-même, au fur et à mesure de leur apparition. Nous croyons que M. Curtius exagère. Il aurait peut-être raison si le bolchevisme triomphait en Allemagne. Mais cela n'en a pas l'air. Les influences asiatiques, on pourrait, au besoin, les retrouver aussi à Paris, en insistant sur la vogue des *Mille et Une Nuits* et de l'orientalisme de nos modes féminines.

HENRI ALBERT.

LETTRES TCHÉCO-SLOVAQUES

Karel Klostermann : *Amour tardif*. — Antal Stasek : *Richesse*. — F.-X. Svoboda : *Proie charmante*. — Alois Mrstik : *En remontant le Vah*.

Avec M. Karel Klostermann nous retrouvons toute la Bohême bourgeoise, honnête, inconsciente du prix du temps, mais non de celui de la vertu, que cet auteur s'entend par un sensualisme très sain à mettre à l'épreuve. Son **Amour tardif** n'est vraiment pas banal dans son milieu désespérément quelconque et décrit avec une minutie désarmante. M. Koubachta — 65 ans, vieux garçon, épicier et aubergiste— ne vit que par et pour ses principes, qui lui servent de piédestal et de bouclier, régissent sa vie monotone malgré sa variété, vie qu'il accepte — par principe — puisqu'elle lui permet de ne pas faire violence à ses principes. D'ailleurs libéral, — encore par principe, — il vit bien avec tout le monde, ne détestant que les fainéants et les prodigues. L'horreur suprême pour lui est le mariage. Or il s'oublie avec cette prodigieuse Mme Nahlovska, sa nouvelle ménagère, et, — toujours par principe,— accepte d'avance la paternité du gosse conçu, de notoriété publique, dans les forêts où Koubachta, par principe, ne mettait pas plus les pieds qu'à l'église. Dès lors la belle et habile séductrice, par des cajoleries et des menaces, par des brutalités et des sarcasmes injurieux, comme par des attentions délicates, finit par faire abandonner au vieux tous ses principes. La dégradation de cet homme, jadis si autoritaire, est une pitié. Après lui avoir interdit de fréquenter ses meilleurs amis, Nahlovska interne Koubachta dans une chambre du fond, s'empare des affaires, et finit par installer un véritable mauvais lieu dans cette maison où, autrefois, même une honnête femme risquait d'être

mal vue. Et Koubachta, isolé du monde, meurt d'une attaque lorsque, son neveu venu en véritable saint Georges le délivrer, il se rend compte des ignominies accumulées. Nahlovska gagnera tous les procès, mais ne sera guère heureuse, avec son rejeton, à Prague. La maison et le commerce de Koubachta seront repris par un Juif avec lequel entrent la prospérité et quelque air de progrès dans une contrée si arriérée, et le livre s'achève à la fin de la guerre avec tous les autres héros vieillis, discutant par trop inutilement du sacrifice nécessaire au progrès. — Ah ! si M. Klostermann, lui, avait le sens du sacrifice nécessaire dans l'art, quel beau livre eût-il fait là ! Avec sa connaissance de l'humanité, avec ses dons de constructeur et de narrateur, il nous eût donné peut-être son chef-d'œuvre et Koubachta et le Docteur Kosejk, et la Nahlovska et la mère Kopecka auraient pu passer pour types de leur genre même à l'étranger. Certes, ce n'est pas du jour au lendemain qu'on transforme un dur-à-cuire comme Koubachta ; mais un seul volume suffisait à développer tous les mobiles de la conversion. S'il y a là un beau problème de composition, il semble n'en exister aucun de style, de raffinement quelconque. La phrase va, simple, claire, juste, sans prétention et sans ambition apparente. Après tout, faire une œuvre, *son* œuvre avec ses propres moyens, n'est-ce pas déjà une belle ambition ? Pour ne pas s'écouter écrire M. Klostermann n'en a pas moins des qualités de vrai maître.

La campagne — c'est le mot — que mène, depuis une trentaine d'années, la jeune critique tchèque contre le manque de caractère artistique, de raffinement et même d'élévation de nos arts et lettres, ne manquera pas d'avoir son effet sur la génération actuelle. Mais qu'aussi certains « anciens » se décident à essayer de se rajeunir sous l'influence de ces douches, n'est-ce pas bon signe ? Bon signe ne veut pas précisément dire bon résultat. M. Antal Stasek ne pouvait-il pas rester fidèle à sa façon d'écrire ? Il y a, dans son dernier roman, un désagréable mélange de deux genres, de recettes et de sursauts d'énergies nouvelles, qui gênent plus qu'ils n'éveillent l'admiration. N'était précisément cet art d'accommoder des restes, ce livre pouvait être un petit bijou. Toucher au socialisme, à la lutte des classes, être loyal dans la présentation des coryphées de chaque camp et viser, au fond, surtout à la transformation des cœurs et des esprits,

n'était pas sans danger, puisqu'il fallait éviter et le parti pris violent et la neutralité fade, et les tirades et la philosophie. **Richesse**, de cet auteur, mène au chemin de Damas les esclaves de leurs milieux, de leurs gloires et de leur argent. Il leur montre la nécessité de se construire des richesses, un bonheur, une indépendance de tout préjugé, oui, mais qui leur soient enfin à eux propres. Le grand fabricant Marvan a des millions, mais il veut les honneurs qu'il obtient au moment même de sa ruine matérielle. Richesses et honneurs, il les voulait surtout pour son enfant que, seuls, son ennemi acharné, l'anarchiste Vacha, et l'institutrice Valburga savaient ne pas être de lui. L'intrigue, un peu en mine à retardement, sous le bonheur de ce vaniteux, mais bon et honnête garçon de Marvan, — une intrigue qui eût mieux fait de ne rappeler en rien le *Secret* de Krasnohorska et Smetana, — amène à ceci : Valburga épousera Marvan ruiné, décidée à lui laisser l'illusion de son bonheur paternel et surtout à le mener vers une vie absolument nouvelle, dont le seuil se trouvera, après les nuages de fumées des nombreuses usines, sous le tilleul paternel en fleur et dominant une belle campagne desséchée qu'un orage bienfaisant va tout à l'heure ramener à la vie. — Un livre où la misère matérielle et morale des ouvriers n'est pas plus sympathique que celle uniquement morale des industriels et nombreux agents interlopes « flaireurs de cadavres vivants » ; où la haine de l'anarchiste et du révolutionnaire s'arrête là où commence la douleur de l'adversaire ; où, sans propagande féministe, c'est la femme qui est moralement la plus forte et où, malgré certains défauts trop vieux ou trop jeunes, apparaît bien ce besoin d'une complète émancipation du joug de préjugés, dont celui de la richesse est le pire.

De M. F.-X. Svoboda, ce sexagénaire de haute taille et si crâne, dont voici la **Proie charmante**, dirai-je qu'il est un romantique attardé ? Non pas ! romantique impénitent, joyeux par-dessus les douleurs qu'il découvre, et analyse avec tant de finesse et d'ailleurs une franchise qui frise la naïveté, une subtilité qui touche à la manie, un plein-airisme tout impressionniste, une psychologie profonde dépourvue de toute pédanterie. Ce poète a le bistouri à la main et ce savant une fleur à la boutonnière. Et lorsqu'il s'en prend aux « états d'âme » de ses bonnes gens, c'est aussi la chair qui saigne et les nerfs qui se bandent. Et il

faut toujours que quelque pré ondule, que le trèfle embaume, ou que le soleil se joue dans les branches des arbres. Ses œuvres, tout extraordinaires qu'elles puissent paraître, sont cependant plus vécues, plus observées qu'inventées, et ceux qui connaissent Svoboda ne s'étonnent pas davantage du romantisme de certains dénouements ou situations que d'une ellébore le long de nos routes. L'invraisemblance d'aucun livre n'a jamais surpassé l'invraisemblance de la vie. Ainsi ce drame n'est-il pas sinon de tous les jours, du moins de tous les dimanches? La « Proie charmante », c'est cette petite femme de soleil et de fleurs, faite pour la joie, et qui sera la victime de l'éducation, du milieu, de l'époque, de l'hérédité compliquée sur ces terres à grands seigneurs. Mme Dymak porte un fardeau terrible : une peur hystérique que son propre père, même mort, dénonce son infidélité et qu'elle soit tuée par un mari détesté. Ses transes commencent l'après-midi et montent en crescendo absolument affolant jusqu'à minuit. Alors reviennent la paix et la gaieté et le droit gaminement inconscient de recommencer les toujours mêmes fredaines en l'absence de l'époux. Tour à tour cet être charmant apparaît papillon et oiseau, hibou et tigre, d'ailleurs énigme à soi-même et à ses amis, jusqu'au moment de la grâce. Car la clarté se fait : le salut serait dans le seul retour vers l'ami chéri des forêts natales, le beau forestier Valenta, celui qui la trompait, dans l'étable, avec la maîtresse de son père; mais comme ceux qui devraient être heureux de sa paix, *à cette condition*, semblent ne pas le comprendre, elle se tue. Svoboda, par son art exempt non de recherches mais d'artifices, par la subtilité de ses développements et le coloris de ses paysages si vivants, tellement saturés d'odeur d'écorce ou de fanes de pommes de terre, désarme toute critique. On en est l'ami ou on ne l'est pas, voilà tout.

Sous le titre **En remontant le Vah**, M. Alois Mrstik vient de publier, chez Otto, le récit de ses voyages en Slovaquie. C'est encore l'un de ceux qui sont venus chez nous, de la Moravie voisine, riche et exubérante de ses costumes populaires, non pour distribuer des conseils, mais pour s'émerveiller. Il voit certes nos misères et nos tristesses, mais surtout il voudrait, de tous ses sens, jouir de ces beautés quasi intactes, quoique journellement menacées par la cupidité et la félonie juives et magyares. Le Vah est la rivière « nationale » par excellence, que tous les

poètes ont chantée, puisque symbolisant par sa douceur et ses rages, par ses services, son charme, puis par sa disparition avec le meilleur sol de la patrie, dans les mers étrangères, la Slovaquie tout entière. Et la voici, ruban argenté, à nouer ce joli bouquet. Cependant, au milieu de ces simples de nos prés, détonent quelques fleurs de serre. Ici, comme dans toute la belle et grande œuvre des frères Mrstik, la volonté de faire bien, trop bien, de donner une forme artistique même aux sujets populaires est presque trop sensible. Le monocle ne sied qu'aux gentilshommes pur sang — demandez à M. Henri de Régnier, — ou aux imbéciles. M. Mrstik, nourri de grande culture, possède admirablement ses sujets et son métier, mais son désir du progrès lui fait quelquefois perdre la sacro-sainte simplicité. Citons une page non à l'appui de ce que nous venons de dire, — la traduction enlevant précisément la nuance en question, — mais à titre de curiosité. Il s'agit d'une visite à l'un de ces nombreux chalets aux milliers de moutons de la montagne slovaque. Après avoir failli être dévoré par de gros chiens de bergers, l'auteur trouve devant le chalet le jeune pâtre,

... un joli adolescent, poussé tout en hauteur, tel un bouillon blanc en fleur. Sous le large chapeau, dans une face bronzée et adoucie par le sourire brillaient deux bons yeux bleux, et la bouche fumait la « *zapekacka* » (courte pipe à ornements de fer-blanc ou d'argent) sans laquelle un pâtre ne serait pas Slovaque. Une culotte mince de molleton ; les « opanky » (scandales de cuir) serrées aux chevilles, de larges manches d'une chemise de lin et un collet négligemment rejeté sur les épaules augmentaient le charme printanier de cette sveltesse.

Du seuil il aperçoit le pâtre en chef, le *Batcha*.

Soyez le bienvenu, la *jintchitsa* (petit lait spécial) sera prête à l'instant, — répondit le Batcha, en se redressant au fond de la pièce. Il était tout simplement effrayant. La pièce tout entière était remplie de l'énorme corps, large et haut, du vieillard. De sa face fruste, boucanée mais non rasée, un seul œil se fixa sur moi avec une tranquillité donnant la chair de poule ; le second était coulé. Tel un cyclope, le vieux s'étendait là en hauteur et en largeur, éclairé à peine, dans la pénombre, par le scintillement de la flamme et les fentes de la *kolyba*. Il cligna son unique œil et, de sa bouche édentée, fit une aimable grimace de bienvenue. En mon for intérieur je ris de ce monstre épanoui, dont l'unique œil me prenait si bienveillamment et si doucement pour cible. — De ma

vie je n'ai vu un tel *Batcha !* Pour sûr que vous êtes né *batcha*, lui dis-je gaiment, ne pouvant retenir mon enthousiasme. — Bien sûr, mon cher Monsieur, voici cinquante ans que je viens au *salas* (l'alpe). — Il rangea une fourrure, m'invita à m'asseoir et revint à son lait. Un petit bergerillon mit avec précaution sa pipe dans la braise et, s'asseyant par terre, attendit que la fumée sortit par le tuyau, ce qui lui donna le temps de me dévisager avec curiosité. Le *Batcha* respirait lourdement comme un haut fourneau en train de s'éteindre. Penché au-dessus du baquet il baignait ses bras poilus dans le lait, pétrissant le fromage caillé. Son costume n'était pas moins étrange. Sa mince culotte de molleton, il ne l'a ôtée durant les 50 ans de séjours au chalet. La chemise, enduite de suif mêlé de suie (contre la vermine), recouvrait un large torse velu. Le fond, tout crasseux, d'un chapeau sans bord reposait sur la longue tignasse noir-gris et coupée en rond, comme une casserole sans pieds. De larges *opanky* complétaient l'accoutrement. Le Batcha se redresse, tenant à la main une motte de fromage de brebis, qu'il pose sur une planche de bois au fond. — Ça va nous donner de la *bryndza* — m'explique-t-il. Je scrutais la tête bronzée du vieillard, remplie de gaillardises latentes, et pensais à la chanson bien connue : *Je suis un Batcha bien vieux, je ne vivrai plus jusqu'au printemps, et le coucou ne chantera plus pour moi, autour de mon chalet.* — Mais celui-ci vivra bien, et survivra plus d'un printemps. Et sa stature de roc tournera peut-être éternellement autour des chalets de Likava. Il suspendit le chaudron au-dessus du feu, l'emplit de petit lait, mit sur le feu un morceau de souche pourrie, et s'essuya bras et mains. — Si on ne cuisait pas le petit lait, il ne serait bon à rien ; bien cuit, il sera...comme du café, — fit-il en se tournant vers le feu, étendant ses bras humides comme pour le bénir. Le garçonnet me tendit un morceau de fromage doux sorti du petit lait. En le mangeant avec un peu de pain d'avoine du batcha, je fis des yeux le tour de la *kolyba*. C'est donc ça le sanctuaire du paradis pour les bergers : c'est là où, autour du feu païen, le batcha règne en roi et où, au ronflement de sa cornemuse, il ourdit ses simples rêves ? Dans ce pur air de la montagne, fort comme du vin et saturé de résine, de menthe et de toutes les épices des prairies, il mène, sa vie d'ascète dans une tranquillité confiante en la volonté de Dieu, n'aspirant à rien qu'à un pauvre mince gagne-pain. C'est dans la *kolyba* que naissent ces merveilleuses légendes des monts Tatry, les contes des forêts profondes, les chants tristes des pâturages slovaques. C'est sur le *salas* que se réfugie l'enfant slovaque avec ses plaintes et ses joies, c'est là qu'il pleure et qu'il pousse des cris d'allégresse, qu'il gémit et qu'il jubile.

Cela ne rappelle-t-il pas le Victor Hugo de certains courses

dans les Pyrénées ? Dans l'original tchèque le rapprochement s'impose mieux.

JANKO CADRA.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Les Novateurs. — Leopoldo Lugones : *El libro de los Paisages,* Ctero y Garcia, Buenos-Aires. — Memento.

Presque tous les grands écrivains ont été, à leur époque, révolutionnaires : depuis l'antiquité, les préoccupations rhétoriques ont fait obstacle à l'essor du génie, de sorte que celui ci a dû les combattre pour se manifester. Toutefois, tous les écrivains révolutionnaires n'ont pas été de grands écrivains. Il y a deux sortes de **novateurs** : ceux qui adoptent des formes nouvelles pour se réaliser comme il leur est nécessaire ; ceux qui forgent de nouveaux systèmes pour concrétiser ou pour créer des tendances ; ou, en d'autres termes, ceux qui innovent pour eux-mêmes, et ceux qui innovent pour les autres. Les premiers se trompent rarement ; par contre, les seconds le font souvent : leurs innovations ne sont parfois autre chose que des régressions. Que donne d'autre, en réalité, la manie du concettisme ou du primitivisme témoignée par certains novateurs d'hier et d'aujourd'hui ? Mais, en général, tous accomplissent une tâche importante, car tous contribuent plus ou moins à faire avancer les lettres dans leur évolution naturelle, vers plus de sincérité, plus de vie, plus de finesse, plus de perfection-

M. Leopoldo Lugones, le poète argentin bien connu, a été dans nos lettres un novateur fécond. M. Lugones est un lyrique de grande voix et un artiste original, en même temps qu'un créateur vigoureux aux facultés multiples, et un esprit audacieux et cultivé, toujours à la recherche de vues et de formes nouvelles. Ainsi, il a réalisé une œuvre de création et d'innovation aussi vaste qu'intéressante, en tous les genres, principalement en poésie. Débutant au moment où notre révolution moderniste commençait à gagner le continent, il se mit naturellement du côté des avancés, conduits par Ruben Dario, alors à Buenos-Aires. Dans son premier livre, *Las Montanas del Oro*, véritable Eldorado de poésie, il s'affirme créateur de beauté neuve en même temps que solennisateur de nouvelles idées. Dans un verbe magnifique aux images larges ou éblouissantes comme des fleurs

monstrueuses ou des gemmes fantastiques, il chante la rédemption de l'homme moderne, le triomphe de « la Voix sur le Roc » ; il interprète les grandes forces de la nature ou symbolise les délires de sa névrose sentimentale. Ce sont des chants apocalyptiques ou tourmentés, qui trahissent certaines influences : celles de Hugo, de Poe, de Baudelaire, de Walt Whitman, de Lautréamont, mais qui accusent un accent vigoureux, une imagination opulente, singulière. Cependant, le poète y fait usage du vers classique ou bien d'un vers libre mono-rythmique à peine rimé. On dirait qu'ayant tout donné à l'idée et à l'image, il se contente des formes les plus amples ou les plus faciles. Mais bientôt, prenant à cœur son rôle de champion d'un mouvement qui tendait principalement à relever notre poétique de l'état misérable où l'avait réduit le pseudo-classicisme espagnol du XVIIIe siècle, ce que le romantisme n'avait su faire, il s'adonne à un labeur ample et minutieux de rénovation et d'innovation des formes. Ainsi, dans *Los Crepusculos del Jardin* et *Lunario Sentimental*, il se montre artiste du style et du vers à la fois consciencieux et audacieux. Dans la préface de ce dernier livre, il renchérit sur le mérite du poète novateur qui, rejetant le lieu commun et enrichissant la rime, — que M. Lugones croit indispensable à la versification moderne, — aide au développement naturel du langage et du vers. Il rajeunit donc l'élocution dans le but de la mettre d'accord avec la sensibilité moderne : il use de nouveaux tours syntaxiques, stylise la réalité actuelle et la vie quotidienne, adapte le procédé symboliste de transposition sentimentale qui consiste à donner aux choses de la nature les sentiments humains et aux états d'âme l'extériorité de la matière. (La priorité concédée en ce point au poète J. Herrera y Reissig est une erreur, comme l'a démontré l'excellent critique uruguayen Lauxar.) Il ouvrage le vers en vue de lui donner de nouvelles ressources : il emploie de nombreux vocables et d'innombrables rimes inusitées, tirés du lexique scientifique ou du langage courant ; il essaie le vers libre au rythme changeant, soutenu par des rimes parfaites. Et voici que l'auteur, devenu poète mondain, chante, dans *Los Crepusculos del Jardin*, les féminités modernes exquises et fragiles, en des sonnets ou des madrigaux d'un sentimentalisme frivole et d'une exécution impeccable, qui font penser parfois au somptueux lyrique du *Chariot d'Or*, ou bien, converti en rimeur ironiste, voici

qu'il invective, dans *Limario Sentimental*, le lyrisme romantique symbolisé par la lune, en poèmes équivoques d'un humorisme rare et d'un ton déconcertant qui rappelle l'étrange chanteur de *Notre-Dame-la-Lune*. Bien des critiques se sont perdus à chercher la signification de ces recueils. La pièce liminaire du premier et la préface du second autorisent à croire que ce sont surtout des passe-temps spirituels et des exercices de technique poétique neuve. Au surplus, on y sent bien que ce qui intéresse le poète est moins le motif que la forme. Sans doute, le novateur n'est pas toujours heureux ; quelquefois, il tombe dans le maniérisme ou le prosaïsme, il abuse de la terminologie scientifique ou du mot vulgaire, n'arrive pas à équilibrer l'échelle du vers libre. Mais, en général, ces livres comportent une contribution d'une grande importance à notre réforme poétique. Et le poète vigoureux et fervent de *Las Montanas del Oro* ? Le poète fervent et vigoureux reparaît dans un petit poème héroïque, *Gesta Magna*, et en quelques pièces des *Crepusculos* et même du *Lunario*. Il se manifeste complètement dans un recueil consacré au Centenaire national, *Odas Seculares*. Libéré des influences lointaines, il s'inspire à présent des suggestions profondes de la Race, de la Tradition, du Terroir. Sur un ton élevé, bien que purgé d'exagérations juvéniles, il loue les « Hommes » représentatifs et les « Choses utiles et magnifiques » de son pays ; les *proceres*, les gauchos, les grenadiers de la Révolution ; la Plata, les Cordillères, les cités historiques, et il consacre « aux Troupeaux et aux Moissons » de la Pampa un long poème descriptif, sorte de nouvelles géorgiques, plein du sentiment de l'effort humain et du parfum âpre de la terre vierge. C'est une poésie ample et vivante, dans laquelle on sent toute l'âme du poète épris d'héroïsme et d'amour de la nature, où l'on voit tout son art fait de vigueur naturelle et de recherche passionnée ; nationale par les racines traditionnelles et l'intention commémorative, elle est universelle, éternelle, par l'amplitude du sentiment et l'excellence de la forme. L'étrange chanteur révolutionnaire d'avant-hier, l'artiste déconcertant frivole ou ironique d'hier se montre donc aujourd'hui, simplement, un grand poète mondonoviste. Ce continuel changement de modalités qui a déconcerté la critique est la manifestation de la qualité primordiale de notre poète : le protéisme intellectuel qui lui permet d'aborder avec succès tous les

genres, toutes les manières, tous les tons. M. Lugones est une personnalité multiple aussi singulière que puissante. Malgré les diverses modalités qu'il a cultivées et les influences qu'il a dû accueillir, comme tous les champions de notre révolution moderniste, il est toujours lui-même. Dans tous ses ouvrages, il est parfaitement reconnaissable par la grandeur ou la rareté de l'image, la singularité du style ou du vers, la vigueur inépuisable du lyrisme, l'inquiétude extraordinaire de la pensée toujours en quête de formes ou de concepts nouveaux. Sans doute, ce sont les attitudes différentes du créateur qui déterminent les changements de sa manière. Quelquefois, en effet, il se manifeste directement, se livre d'une façon complète ; tandis qu'ailleurs il s'exprime avec ambiguïté, sarcastiquement, comme s'il couvrait son sentiment par une sorte de pudeur mentale. Il procède de la sorte, indubitablement, par dépit de l'incompréhension de son milieu, et peut-être aussi par divertissement artistique. Tous les poètes novateurs se sont plu à de pareils jeux qui leur permettent de mettre en pratique leurs trouvailles techniques. Et que font les jeunes d'aujourd'hui, quand ils cherchent un art inédit, sinon cela ?

Dans les derniers recueils qu'il a publiés : *El Libro Fiel*, *El Libro de los Paisages*, M. Lugones s'exprime directement, nous confiant ses sentiments les plus intimes ou ses sensations les plus intenses, dans une belle spontanéité. Le premier est un bouquet de rimes consacré à la douce compagne de sa vie. Il y chante ses souvenirs sentimentaux, ses heures d'amour, ses complaintes de passion, sur un ton mineur, ému et simple, que satisfont parfois les cadences des vieilles chansons de son pays. Dans **El Libro de los Paisages**, résumant l'inspiration de l'*Ode aux troupeaux et aux moissons*, le poète, en profonde communion avec la nature, nous donne ses impressions lyriques de la campagne, de la mer, de la saison et de l'heure en poèmes rapides, mélodieux et légers, en dépit de la parure parfois lourde de la rime riche. Ainsi, il esquisse des paysages du terroir où siffle la grive et fleurit, « comme une jeune fille », le pêcher ; des marines aux eaux lumineuses, que sillonnent les mouettes envolées vers les étoiles ; des soirées estivales bercées par les merles et parfumées par les genêts ; des aurores où le soleil oriental « répand un tremblement d'or, — comme un caillou sonore — en un arbre de cristal... » Certes, le cosmopolite sentimental qu'il y a en

M. Lugones dessine aussi des paysages lointains qu'azure la neige polaire ou que calcine le soleil équatorial, mais la note antochtone prédomine. Naturellement, ce ne sont pas des peintures objectives, des visions impassibles ; ce sont des images ouvragées, de stylisation minutieuse, mais suggestives, chargées de rêve et d'immensité, parfois, des états d'âme. Et voici qu'en son amour du naturel le poète célèbre les musiciens ailés des bois, qui se balancent dans les hautes branches, au risque de se teindre d'azur. Voyez l'alouette qui chante « en plein ciel, — et son chant est le centre — palpitant de l'univers » ; le « *fédéral* qui gonfle sa poitrine où saigne le soir, — avec le brio d'un hussard du soleil » ; le « maître *carpintero* (pivert) — à « casquette rouge, qui va dès le matin taraudant son bois ». Ecoutez les merles dont les modulations « évoquent les matins d'or » dans la gloire du printemps ; le *tero* qui crie, « dressant son panache noir, — l'éperon de son coude prêt » ; le pito-juan, qui « demande à Jean : le sifflet, Jean ; le sifflet, Jean »; le perroquet qui « peut chanter un tango complet », « et qui selon la personne qui frappe à la porte, — crie : le lait, ou : le facteur ». Amusez-vous avec le hornero qui travaille si joliment sa maisonnette de paille et d'argile, « qui de la paille et de l'argile — est un architecte bizarre » ; ou bien avec le *chingolo*, qui « n'abandonne pas les alentours — de la maison familiale, — où, comme un enfant, il joue sur le mortier et le four... ». « Chincolito de ma vie, lui dit le poète avec émotion, chincolito de ma vie, — toi qui fus mon compagnon — au temps joyeux — de l'innocence fleurie. — Qui me donnera sans retard — de revenir à ces délices, — comme en la saison propice — le chardon redevient en fleurs. » Ce sont les oiseaux de la campagne argentine, comme les voient l'imagination populaire ou l'innocence des enfants. Ils font penser à ces petits oiseaux de bois peint ou étoffé qui charment les jeux et stimulent les rêves de l'enfance. Ce sont des notes de grâce et de spontanéité réellement originales dans notre poésie. Ainsi, M. Lugones affirme dans ce livre son attitude de poète mondonoviste inaugurée dans les *Odas Seculares*, en sa modalité la plus directe : la stylisation de la nature du Nouveau Monde, domaine encore vierge pour l'art. Comment ne pas m'en réjouir, moi qui, dans mon éloignement, ai fait le possible pour fomenter le bienfaisant mouvement qui commence de triompher en nos Lettres ?

Memento. — Carlos Ibarguren : *La Literatura y la Gran Guerra*, Cooperative « Buenos Aires », Buenos Ayres. Le distingué écrivain, auquel on doit d'autres volumes intéressants nous donne ici une analyse des œuvres littéraires que la guerre a fait surgir surtout en France, remarquable par sa fidélité et par l'esprit idéaliste qui l'anime ; nous croyons qu'un tel livre en traduction intéresserait le public français. — Julio Vicuna Cifuentes : *La Cosecha del Otono*, Edition « Minerva » Santiago (Chili). M. V. Cifuentes, qui s'est distingué comme critique et écrivain de folk-lore, se montre en ce recueil de vers poète intense et artiste charmant. — J. Torrendell : *El Ano literario*, Edition Tor, Buenos Ayres. Recueil d'articles de critique que cet écrivain bien connu a publié pendant l'année dernière, dans la revue *Atlantida* ; M. Torrendell est un critique perspicace et délicat, dont les opinions ont une autorité justifiée.

Sous le titre *Mexico Moderno*, une revue mensuelle de lettres et d'art aussi intéressante que bien présentée a commencé de paraître à Mexico. Dirigée par l'excellent poète M. E. Gonzalez Martinez, elle renferme différentes rubriques critiques consacrées à la production littéraire, musicale et artistique nationale et étrangère, dont l'une aux livres français, rédigées par des auteurs compétents ou connus, comme MM. Loera y Chavez, Torres Bodet, M. Toussaint, etc. Elle réunit en outre la collaboration des meilleurs écrivains du Mexique, et même des autres Républiques hispano-américaines. Dans les premiers numéros que nous avons reçus, nous remarquons un excellent travail sur le « Concepto de la Historia Universal », de M. Antonio Caso ; de beaux sonnets de M. Gonzalez Martinez : « El Poema de los Sietes Pecados » (numéro du 1er août) ; une intéressante nouvelle, « Olga Vanof », de Mme Maria Enriqueta, et des vers très délicats de M. Alfonso Reyes (numéro du 1er octobre). Dans le dernier numéro M. Estrada refuse de commenter mon livre *les Ecrivains contemporains de l'Amérique Espagnole*, parce que je ne parle pas beaucoup des écrivains mexicains ; mais n'a t-il pas vu que ce livre est formé par mes chroniques du *Mercure*, où je ne peux m'occuper que des auteurs qui m'envoient leurs ouvrages? Dans l'excellente revue argentine *Nosotros* des changements de direction et de rédaction se sont produits. M. Roberto Guisti, qui, de concert avec M. Alfredo Bianchi, dirigeait avec tant de talent cette publication, s'est retiré de ses fonctions pour raisons politiques. Il a été remplacé par M. Julio Noé, écrivain jeune mais très cultivé, qui s'est fait remarquer par de brillants travaux critiques. *Nosotros* poursuit sa belle besogne de revue d'avant-garde à la fois hardie et pondérée. Malheureusement, sa rubrique des Lettres Hispano-Américaines, qui jusqu'à présent avait été tenue par des auteurs jeunes mais compétents, est confiée actuellement à un écrivain, M. Luis Pascarella,

qui est un romancier et un sociologue distingué, mais qui n'est nullement un critique littéraire. Nous signalerons dans le dernier numéro (septembre) un intéressant article de M. Paul Groussac sur le « Théâtre de Dumas et de Musset », une bonne étude de M. Manuel Galvez sur « Eça de Queiroz romancier » et de beaux poèmes de Mlle Alfonsina Storni.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Bismarck : *Gedanken und Erinnerungen*, III. Band.

Bismarck avait ordonné qu'aussitôt après sa mort l'éditeur Cotta fasse paraître le tome III de ses **Pensées et Souvenirs**. La famille du Chancelier obtint de cet éditeur qu'il ajournât l'exécution de la volonté de Bismarck. Après la fuite du Kaiser en Hollande, la maison Cotta fit imprimer ce tome III, mais une action lui fut intentée à la suite de la protestation d'officiers haut placés, auxquels le petit-fils du prince avait lu des passages de ce tome, et celui-ci fut supprimé. De plus, des lettres de Guillaume II y ayant été insérées par Bismarck, l'ex-empereur intenta un procès à Cotta pour lui interdire de les publier. Un jugement du 24 décembre 1920 a fait droit à la demande du Kaiser. La publication intégrale du tome III reste donc impossible. Cotta en a toutefois fait paraître des portions importantes dans la *Neue Zürcher Zeitung* et dans *Il Tempo*. La publication complète ne nous apprendra de plus que quelques détails.

Ce tome III est court : 189 pages. Le 1er chapitre peint d'abord l'admiration que Guillaume, n'étant encore que prince, avait pour Bismarck. Quand la maladie du Kronprinz rendit certain en 1887 que Guillaume ne tarderait pas à régner, ce dernier envoya à Bismarck un projet de rescrit adressé « à ses collègues » les princes allemands et visant à augmenter leur subordination à l'Empereur. Il exprimait en même temps le désir qu'il fût envoyé scellé à tous les représentants de la Prusse dans l'Empire pour être remis aux destinataires le jour de son avènement. « Je demande bien respectueusement à Votre Altesse Impériale la permission de le jeter immédiatement au feu », répondit Bismarck, et dans une lettre de 10 pages, il exposait les dangers de la conservation, en 22 endroits différents, de documents scellés de ce genre et donnait à Guillaume une leçon de droit constitutionnel.

Bismarck en vient ensuite au conflit qui, après l'avènement de Guillaume, résulta de la divergence de leurs idées sociales. Le Chancelier pensait qu'il fallait « mettre les ouvriers à la raison s'ils murmuraient », que limiter la durée du travail était les forcer à chômer, et qu'on devait laisser leur liberté aux patrons en cas de grève. L'Empereur croyait au contraire arriver rapidement à la réconciliation des classes par des lois protectrices des ouvriers. Bismarck finit par céder.

Il assouvit ensuite sa haine par des railleries contre l'entourage du Kaiser et contre Bœtticher. J'ai publié dans le *Mercure* du 1er juin 1920 une analyse du récit de celui-ci sur le renvoi de Bismarck. Il semble bien que Bismarck se trompait (tout au moins en ce qui concerne Bœtticher), en croyant qu'on le desservait auprès du souverain. Les autres ministres pensaient d'ailleurs comme celui d'entre eux qui a dit à Bismarck : « Ce que l'Empereur désire doit être fait », à quoi le Chancelier répondit : « Je suis heureux que le pouvoir royal que j'ai trouvé chancelant en 1862 soit maintenant si solide. »

Bismarck finit par comprendre, en janvier 1890, qu'il pourrait être congédié. Au cours d'une discussion avec Guillaume il en eut la confirmation. Lui ayant dit : « Il semble que je gêne Votre Majesté », il n'en reçut pas de réponse, ce qui équivalait à un oui.

Bismarck hésitait, voulant tantôt partir et tantôt rester. Alors survint l'incident de la visite que lui fit l'Empereur, le 15 mars 1890, à 9 h. du matin, à l'occasion d'une conférence que le Chancelier avait eue avec Windthorst, le chef du centre catholique. L'Empereur avait informé Bismarck, la veille, de sa visite par une lettre, mais celle-ci étant arrivée une demi-heure après la fermeture des bureaux, ne fut ouverte que le lendemain. Le prince, mal réveillé, fit savoir à l'Empereur, avec des circonlocutions polies, qu'il l'avait ainsi forcé à s'éveiller à 8 h. et demie. L'Empereur répondit que le courrier était parti la veille et blâma la réception de Windthorst. Bismarck revendiqua alors le droit de recevoir chez lui des hommes politiques. « Même si moi, votre souverain, je vous le défends ? » dit Guillaume. Bismarck répondit que oui.

L'Empereur parla ensuite du nouveau Reichstag, des assurances sociales et des autres points sur lesquels il savait être en

désaccord avec Bismarck. Finalement, il en vint à son désir favori, celui de faire une seconde visite au Tsar. Bismarck, tirant alors de son portefeuille un document, dit qu'il avait reçu depuis quelques jours un rapport du prince Hatzfeldt, l'ambassadeur d'Allemagne à Londres, où étaient relatées, d'après une source digne de foi, des appréciations très vilaines du Tsar sur Guillaume. Ce dernier demanda des précisions. Bismarck essaya de les éviter. L'Empereur lui ordonna de lire le rapport. Bismarck refusa de lire lui-même des choses si blessantes, mais tint toujours le rapport dans sa main comme un appât. L'Empereur le prit, le lut, devint pâle et agité. « Ce rapport contenait, en effet, écrit Bismarck, des choses vraiment méchantes. L'Empereur rompit alors la conversation et, contre son habitude, me tendit avec indifférence la main dans laquelle il tenait le casque. »

Sous l'influence de sa colère, Guillaume écrivit à Bismarck pour lui reprocher de ne pas lui avoir communiqué 14 rapports du consul à Kiev où il était dit que « les Russes étaient en plein déploiement stratégique pour aboutir à la guerre ». Le Kaiser déclara « trouver ces rapports excellents ». La critique qu'en fit Bismarck le mit encore plus en rage. Il exigea la révocation de l'ordonnance défendant aux ministres prussiens de traiter avec le Roi des affaires de leur département sans passer par l'intermédiaire du ministre président. Bismarck s'y refusa, mais offrit sa démission. Le même jour, à midi, l'Empereur lui envoya le chef du cabinet civil pour la lui demander. Bismarck en composa alors le brouillon lentement et en réfléchissant. L'Empereur envoya encore un aide de camp pour faire dire qu'il attendrait le document jusqu'à 2 h. de l'après-midi. Bismarck répondit qu'il était prêt en tout temps à signer sa démission pure et simple, mais qu'il lui fallait du temps pour la rédiger en des termes répondant à sa position historique.

Bismarck trace ensuite un portrait haineux de Guillaume II qui, dit-il, a les défauts de chacun de ses ancêtres. « Il n'y a qu'un seul de ses aïeux dont il semble n'avoir rien hérité, et c'est son grand-père Guillaume Ier. » Bismarck continue par un panégyrique de ce dernier.

Après avoir critiqué Caprivi pour avoir échangé Zanzibar contre Helgoland et n'avoir pas renouvelé le traité de contre-assurance avec la Russie, Bismarck conclut en disant : « Pour toutes ces

raisons je vois en perspective de graves dangers pour l'Allemagne et aussi pour l'Europe. Plus la catastrophe se produira tard et plus elle sera terrible. »

C'est ce qui n'est point certain, mais ce qui l'est est que Bismarck *ment* en cachant que de 1886 à 1890 il a travaillé à la provoquer.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

L'abbé Pierre Lelièvre : *Le Fléau de Dieu*, Ollendorff. — Pierre Loti : *La Mort de notre chère France en Orient*, Calmann-Lévy. — Elisabeth Fox Howard : *Comment les quakers ont servi pendant la guerre*, Société chrétienne des amis, 20, Avenue Victoria. — [Scherz : *Il Cerchio Nuovo ou le Xe Cercle d'Enfer*, l'Ecole Emancipée, 29-31, rue Sainte, à Marseille.

Le livre de M. l'abbé Pierre Lelièvre : **le Fléau de Dieu**, est un des bons récits de la première période de la guerre, à laquelle il a pris part comme aumônier. M. l'abbé Pierre Lelièvre, vicaire à Ménilmontant, se trouvait en Bretagne quand survint l'agression des Boches et se hâta de rentrer pour offrir ses services. Ce sont ses impressions au jour le jour qu'il donne en un récit très simple et qui vaut par les faits et les impressions. Dirigé sur Laon lorsque se produisit la débâcle, le recul des nôtres après Charleroi, il se trouva sur le front, bientôt, dans le désarroi et le malaise de cette période tragique. On ne savait rien encore des combats livrés sur la frontière, du recul qui allait amener l'ennemi presque sous les murs de la capitale, mais on entendait le canon. Les nôtres se repliaient du côté de Marles et de Toulis, parmi la fuite des populations envahies, traînant les malades, les enfants, quelques meubles hissés sur des carrioles. Les nouvelles qu'on donnait de l'invasion, de la boucherie, que les Allemands voudraient bien nous voir oublier maintenant, étaient horribles. Les armées françaises continuant leur repli, l'auteur donne en cours de route, d'après les indications recueillies, quelques détails sur les premiers combats et qui en disent long sur l'imprévoyance de cette guerre. On avait bientôt abandonné Laon comme Reims, car ni l'une ni l'autre de ces villes n'avait été préparée pour être défendue. D'ailleurs les troupes ne se plaignaient pas de la fatigue dans ces journées tragiques, mais de reculer encore et toujours. Enfin ce fut l'arrêt sur la Marne et la série de batailles qui devaient arrêter l'ennemi et le contraindre à la retraite :

Montmirail, Champaubert, Esternay, les marais de Saint-Gond, etc. Mais la dévastation de tout ce pays ravagé, pillé, sali par l'Allemand donnait un étrange spectacle. M. l'abbé Lelièvre raconte certains épisodes de la bataille et les constatations faites sur le terrain, de même qu'il indique des détails qui ne sont pas toujours à l'avantage des nôtres. Il se trouve passer quelques jours aux environs de Reims et raconte l'incendie de la cathédrale. Ce fut ensuite la course à la mer, puis les combats livrés pour la défense d'Arras ; l'hiver passé à Barly-Fosseux, près de Simencourt, et l'offensive ensuite dans le secteur d'Ecurie-Roclincourt, où l'auteur se trouva blessé. Ce fut du reste la fin de sa campagne, car il resta impotent. Mais son récit est curieux avec les péripéties qu'il rapporte, les réflexions qu'il a consignées, même l'état général de l'Europe qui termine l'ouvrage. L'invasion allemande fut bien « le fléau de Dieu », la dévastation furieuse de notre pays trop confiant et qui ne voulut jamais croire la guerre possible, — tant qu'il a payé son imprévoyance avec cinq années de dévastations et de deuils.

Pierre Loti a publié un nouveau volume, réunion d'articles écrits en faveur des Turcs, dont il est resté un partisan convaincu : **la Mort de notre chère France en Orient.** Il y déplore qu'on ait donné Smyrne aux Grecs dont il raconte diverses horreurs, et nous savons qu'ils viennent de tourner casaque avec une désinvolture qu'on ne saurait trop admirer. Il dit également du mal des Arméniens, mais n'excuse nullement les massacres commis par les Turcs, toutefois qu'il tienne à nous les présenter comme de braves gens, ayant toutes les qualités, de même que leurs ennemis ont tous les défauts. Sans doute, les Turcs nous ont fait la guerre plus humainement que les Boches ; mais peut-être cela vient-il seulement de ce qu'ils sont en retard sur ce chapitre comme pour bien d'autres. Quand on parle des massacres d'Arméniens, d'ailleurs, il semble toujours qu'on exagère ; qu'eux-mêmes ont provoqué la Turquie et qu'on a inventé les choses atroces pour corser le drame. Quant à notre prédominance en Orient, elle est bien précaire, sans doute, mais surtout du fait de la politique : « La mainmise anglaise s'étend sur toute l'Asie », s'écrie-t-il ; mais je crois bien que l'Angleterre aura plutôt, de ce côté, quelques désagréments, avec le bolchevisme et l'Inde surtout, et que l'avenir est encore gros de menaces et de coups.

Une curieuse publication de la Société chrétienne des « Amis » : **Comment les Quakers ont servi pendant la guerre**, par Mrs Elisabeth Fox Howard, est un exposé de la doctrine et l'historique de la secte pour laquelle tout conflit armé est essentiellement anti-chrétien. Les quakers sont, paraît-il, au nombre d'un million 150.000 en Amérique, — pays où les sectes furent toujours florissantes, et peuvent être comptés parmi les précurseurs de la Société des Nations ; mais ils sont en nombre également en Angleterre. Certains se mirent dans les ambulances, — ce qui était déjà, paraît-il, contre les idées de l'association ; d'autres s'occupèrent de secourir les Allemands et Autrichiens restés en Angleterre, — mais quand on songe au sort des nôtres, on peut trouver qu'ils avaient bien du temps de reste. Enfin ils vinrent au secours de nos pays du nord dévastés par l'ennemi, et pour la reconstitution des provinces envahies leur œuvre fut bienfaisante. On les trouvait également en Hollande, s'occupant des réfugiés belges, à Salonique, en Corse, à Corfou et Alger où ils secoururent les Serbes ; chez les Russes enfin, mais où leur œuvre fut entravée par le Bolchevisme, etc. Il y eut encore « l'Ambulance des Amis », qui dirigea une douzaine d'hôpitaux du côté franco-anglais. Mais les Quakers refusèrent toujours le service armé. Pour les forcer à défendre la patrie britannique on les emprisonna bientôt, mais sans résultat. Ils prêchent la paix, le désarmement, la fraternité... Bonnes âmes, mais « chues de la lune ».

De M. Scherz on peut citer une curiosité encore : **Il Cerchio nuovo ou le Xe Cercle d'Enfer**, — retardé par la Censure, paraît-il, et qui donne un supplément au poème du Dante adapté aux faits de l'époque. On y condamne les Bavards, ceux qui ont débité des fausses nouvelles — et les « femmes de cœur léger », qu'on voit danser avec des « esquelettes », comme dirait ma concierge, du fait qu'elles ont plutôt rôti le balai quand elles étaient sur la terre. Ce sont ensuite les transfuges, puis « un damné mystérieux, vêtu de blanc, assis sur un trône et couronné d'or » et qui reçoit une pluie de sang » ; — plus loin la clique des mauvais prêtres ; l'île du Mensonge, où l'on a confiné les journalistes ; les semeurs de haine ; les jouisseurs qui se sont empiffrés, et les hypocrites et les Nécrophores, ainsi que « la Plèbe sotte et féroce qui a permis le règne de la Bête »,

etc... Pour terminer on trouve l'Apocalypse et les Sept globes de feu. Le volume enfin contient des illustrations de l'auteur.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LES RAPPORTS FRANCO-BELGES. — Les journaux ont parlé d'un malentendu entre la France et la Belgique. C'est beaucoup de bruit pour des incidents d'une importance très secondaire.

Mais ce bruit est extrêmement fâcheux en ce sens qu'il fait exulter les pangermanistes, les pannéerlandais, sans parler des activistes et des socialistes moscovites. On attache chez nous une attention hors de mesure à de vaines et mesquines questions d'amour-propre ; c'est le grand défaut des petits pays. Cependant il existe entre la France et nous un lien essentiel, une situation exceptionnelle. Les autres pays de l'Entente ne sont pour nous que des associés. N'oublions pas qu'au début de la guerre nous n'avons pas adhéré au fameux pacte de Londres. La France seule, depuis la paix de Versailles, est devenue notre alliée formelle. Elle est la seule nation avec qui nous ayons signé un traité d'alliance militaire. Ce traité constitue jusqu'à présent l'unique garantie concrète de notre indépendance. Le reste est de pur verbalisme.

Cette alliance militaire sera-t-elle le prélude d'une alliance économique ? Gardons-nous de répondre hâtivement à cette question qui est, comme la plupart des questions économiques, d'un ordre infiniment complexe. La France est un pays protectionniste, nous sommes un pays de libre échange. La tâche sera difficile de concilier ces contraires, mais des terrains délimités d'entente pourront se trouver si l'on veut bien y apporter une bonne volonté réciproque.

C'est énoncer un truisme que d'écrire que la politique domine encore les relations entre pays et que les rapports économiques en sont fonction. Ce n'est certainement pas en confiant la direction de nos affaires étrangères à des mains maladroites et frustes, inexpertes à éviter les froissements, que nous améliorerons les rapports politiques et commerciaux avec ce grand pays de France si sage, si harmonieux, et si fermement soucieux de courtoisie et de correction dans les procédés.

Ne reculons pas devant un examen de conscience. Avant la guerre, nos deux principaux représentants diplomatiques, le baron Guillaume à Paris et le baron Greindl à Berlin, méconnaissaient lourdement les intentions pacifiques de la France. On connaît leurs rapports qui sont des monuments de mauvaise foi ou d'incompréhension stupide. Les Boches, quand ils occupèrent Bruxelles, découvrirent ces papiers dans les archives du ministère des Affaires étrangères et s'en servirent comme d'un des instruments les plus utiles de leur propagande. Le baron Guillaume n'en demeura pas moins, pendant plus d'une année de guerre, le représentant officiel de la Belgique à Paris et il faut admirer la patience dont usa à son égard et le quai d'Orsay et M. Raymond Poincaré, président de la République, dont les actes avaient été si bizarrement déformés par ce singulier diplomate. La France tint toujours, guidée par son haut tact, à ne point s'immiscer dans nos affaires intérieures, même quand celles-ci, comme ce fut alors le cas, n'étaient point inspirées d'un tact égal à son égard.

Pendant la guerre, les activistes menèrent une criminelle propagande antifrançaise dans les positions militaires occupées par les troupes flamandes. Ils représentaient notamment les Flamands de Lille, Dunkerque, Arras, Hazebrouck, Saint-Omer, etc., comme de malheureuses victimes ployées et gémissantes sous le joug français. Le ministre flamingant Poullet tolérait cette basse propagande, dont notre grand journal *le Soir* a publié quelques extraits particulièrement répugnants.

Dans le premier cabinet Delacroix, nous eûmes, en la personne de M. Paul Hymans un ministre des Affaires étrangères de grande culture et de haute distinction qui sut, en conformité de notre intérêt national, poursuivre une politique nettement francophile. C'est sous son ministère qu'un détachement de nos troupes se joignit aux troupes françaises qui occupèrent Francfort.

Cependant cette politique de la ligne droite rencontrait des adversaires au sein même du gouvernement d'union nationale. Mais, il faut bien le dire, cette union était et est restée plus apparente que réelle. Au sein de l'ancien cabinet Delacroix, un socialiste comme M. Vandervelde, un flamingant comme M. Poullet ou un politicien comme M. Jaspar faisaient payer cher leur concours. On n'entendait qu'eux; ils manœuvraient habilement les groupes des couloirs et finissaient généralement par avoir le dernier mot,

presque toujours au détriment de l'intérêt national, car ce sont exclusivement des hommes de parti, à cette nuance près pour M. Jaspar, notre ministre actuel des Affaires étrangères, que pour celui-ci l'essentiel est de détenir un portefeuille et de paraître jouer un rôle en relief (depuis l'armistice cet avocat, qui n'avait jamais été député, ni exercé aucune influence en dehors de la basoche, a successivement et stérilement exercé les fonctions de ministre des Affaires économiques de l'Intérieur, de la Guerre par intérim et des Affaires étrangères, sans posséder d'autres titres à ces hautes fonctions qu'un imperturbable aplomb, une confiance illimitée en soi et un infatigable entregent). Or donc, la politique de M. Paul Hymans fut sourdement minée. M. Vandervelde, en sa qualité de socialiste orthodoxe et pacifiste, préférant le mirage de la Société des Nations à la réalité d'un accord militaire, M. Poullet, au titre de flamingant hostile à l'influence française, M. Henri Jaspar, pour trouver un point d'appui dans certains groupes de la Chambre, s'ingénièrent à soutenir la thèse anglaise chaque fois qu'elle paraissait contredire la thèse française. Cependant la France est notre alliée et l'Angleterre ne l'est point. Quoi qu'il en soit, ces messieurs s'ingénièrent si bien, que la noble Belgique de Liége, de Haelen et de l'Yser connut la honte de voir son gouvernement s'opposer au passage par notre territoire des armes et munitions destinées à la Pologne. Celle-ci fut sauvée par Weygand, mais si notre expansion économique y doit rencontrer certains obstacles, nous saurons à quels conseillers d'abdication nous en prendre. Ce vilain geste n'aura pas été non plus pour rehausser le prestige de notre gouvernement aux yeux de la France. Il fut commis en l'absence de M. Paul Hymans, qui démissionna aussitôt qu'il l'apprit.

Notre pays n'est pas responsable de ces lourdes fautes politiques. Il possède instinctivement le sentiment du devoir et de l'honneur. Un homme d'Etat de chez nous, M. Jules Renkin, a nettement mis le doigt sur la plaie en dénonçant la représentation proportionnelle. Aucun parti ne se trouva assez puissant pour prendre le pouvoir, les grands courants d'opinion sont entravés par un système qui permet à tel ou tel partisan hybride de se faire élire avec quelques milliers de voix. Le flamingantisme, la démagogie bénéficient de cet état de choses ; des groupes et des sous-groupes se constituent au sein du Parlement, et c'est de leurs

intrigues, tractations, compromissions et marchandages qu'émane le gouvernement. Un tel système aboutit à des résultats paradoxaux. Alors que tout commande de nous rapprocher de la France, les exigences conjuguées des groupes flamingants et révolutionnaires nous imposent pour ministre des Affaires étrangères un homme dont le principal mérite à leurs yeux est précisément d'avoir fait échec à la politique française.

Ces lignes traduisent le sentiment de l'opinion éclairée de la Belgique. La *Nation belge*, notre grand journal d'union nationale, n'hésitait pas à exprimer l'angoisse que nous éprouvons à voir l'entente franco-belge, non pas menacée, non pas compromise, mais desservie par l'« internationalisme » de l'un (M. Vandervelde) et l' « antagonisme » de l'autre (M. H. Jaspar).

Une telle situation explique, si elle ne les justifie pas, les paroles regrettables que d'aucuns prêtent à M. de Margerie, ambassadeur de France à Bruxelles. Il ne faut pas oublier que nous sommes un peuple soucieux jusqu'à en être ombrageux de notre totale autonomie.

Mais que M. Henri Jaspar et sa tourbe clérico-flamingante relisent donc la fable de la « grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf »...

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Russie.

Une simple citation. — Je viens de recevoir une collection de journaux bolchevistes de l'année 1920. Dans la *Pravda* de Petrograd (organe officiel du soviet de Petrograd) j'ai trouvé un article sous le titre suivant : *Le socialisme et la lutte contre l'ordure*. Je me bornerai à le citer en traduction française et je suis sûr que mes lecteurs sauront apprécier combien le niveau de la culture matérielle auquel le pouvoir bolcheviste a ramené la Russie est élevé.

Le socialisme — écrit la *Pravda* — est le plus important des mouvements d'idées. Le socialisme, c'est l'anéantissement de tout esclavage, de toute exploitation d'un homme par un autre homme. Le socialisme, c'est le bonheur pour l'humanité entière. Le socialisme, c'est un superbe épanouissement de la science et de l art. Tel est le socialisme dans ses réalisations.

Mais la lutte pour le socialisme est une autre chose. Cette lutte, le

prolétariat se voit obligé de la mener dans les conditions d'une effrayante désorganisation économique, de la famine, du froid et de leurs satellites fidèles : les épidémies. Dans une atmosphère pareille la lutte pour les idéals les plus grands se transforme parfois en la lutte la plus prosaïque contre les poux et contre la plus dégoutante ordure.

Il y a quelques mois, le camarade Lenine disait : — « Nous devons vaincre les poux ; sinon, les poux feront faillir notre révolution. » — Aujourd'hui on doit dire la même chose de l'ordure — qui s'est accumulée partout chez nous en une quantité si terrible et menace de nous submerger complètement.

La lutte contre l'ordure n'a en elle-même rien de sublime, rien d'attirant ; c'est une lutte très prosaïque, la moins intéressante ; c'est une lutte dont autrefois étaient chargés les domestiques, les nettoyeurs et autres éléments semblables du prolétariat,éléments inférieurs. Mais aujourd'hui, c'est le prolétariat, souverain suprême de la Russie soviétique, qui doit mener cette lutte. Le prolétariat, qui pose devant lui le problème de la révolution mondiale ! Le prolétariat qui vit un moment du plus grand enthousiasme !

Mais l'histoire est sans pitié. Elle a posé le problème d'une telle façon que la victoire du prolétariat et la réalisation des plus grands idéals du communisme ne sont possibles que si le prolétariat sait vaincre l'ordure et se décrotter (*sic*).

Pendant l'hiver, l'ordure était moins dangereuse. Nous en souffrions seulement dans les maisons parce qu'elle était la principale cause de la propagation du typhus. L'ordure dans les cours et dans les rues était enchaînée par la glace.

Mais voici le printemps qui s'approche. Dans quelques semaines la neige fondra et les ordures qui se cachent sous elle fondront aussi. Des ruisseaux de boue couleront par les rues de Moscou et des autres villes, répandant des miasmes et empoisonnant l'air. Ces ruisseaux empoisonneront aussi les fleuves et les puits. Les hommes s'empoisonneront avec cette eau. Dans ces conditions, l'apparition et le développement effrayant du typhus, du choléra et d'autres maladies sont inévitables. Les épidémies faucheront leurs victimes par dizaines et par centaines de milliers. Nous payerons cher notre malpropreté, notre paresse, notre manque de volonté pour entrer énergiquement en lutte contre l'ordure.

D'après les statistiques officielles du gouvernement bolcheviste, le chiffre des personnes atteintes du typhus en 1920 a été de 5 millions et demi.

Tout commentaire est superflu.

G. ALEXINSKY.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Jour de l'An. — Un livre sur Paris. — Dialogue.

Je n'aime pas les jours de fête. Je ne saurais trop dire pourquoi. Effet de caractère, ou de la solitude encore plus morale que physique dans laquelle j'ai toujours vécu ? Toujours est-il que je les trouve bêtes, ridicules, et que je m'y sens dépaysé. Si je ne craignais de paraître romanesque, je dirais que, ces jours-là, j'ai encore plus mal à l'âme. Pourquoi pas ? moi aussi ! Je suis allé dîner, le **jour de l'An**, dans une maison amie. On m'y réservait une surprise. On y connaît mon grand amour pour le XVIIIe siècle. Quand j'arrivai, après un moment d'attente, mes amis parurent. Le mari s'était habillé, à l'aide d'étoffes sans prix mais fort adroitement disposées, le visage fort bien grimé, en une sorte de marchand vénitien comme devait en montrer la Sérénissime République à son déclin. La femme, les cheveux poudrés, décolletée et parée dans le même genre, figurait assez bien une de ces femmes de ce temps comme en montrent certains pastels. Ils m'accueillirent ainsi et je fus, pour un instant, dans leurs paroles, le Comte de Rivarol, pour lequel je n'ai d'ailleurs qu'un goût médiocre, auquel ils venaient présenter leurs hommages. C'était charmant, et tout autre jour j'eusse joué ma partie dans ce jeu. Mais je n'y étais pas. J'étais éteint, malade, désenchanté. Je pensais à la vieillesse, à l'affaiblissement. La pensée de la mort m'occupait. Il faut noter cela, surtout. S'il m'arrivait de mourir cette année, on pourrait s'émerveiller de mon spiritualisme qui m'aurait fait si bien deviner les choses. Il fallut rentrer les costumes et la soirée se passa dans le silence. Beau jour de l'an, comme on voit. Mes chats et mes chiens l'ont passé meilleur que moi. Ils ont eu, ce jour-là, un repas de luxe dont ils m'ont fait l'honneur de ne pas laisser une bouchée.

§

J'ai projeté, pendant longtemps, d'écrire un **livre sur Paris**. Pas un livre historique. Pas un livre documentaire. Pas un livre savant. Non ! Un livre de promenades, un livre d'impressions, un livre de souvenirs, un livre de flâneur, dans lequel je me serais encore beaucoup raconté. Qui connaît Paris, même dans les Parisiens ? On connaît le quartier où on est né, celui où on a ses affaires ou son travail. Le reste ?... Autant parler de

provinces lointaines, qu'on visite tout à fait par hasard, à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement. Il est même des gens, dans certains quartiers, qui n'en sont pas sortis dix fois dans leur vie et qui ne connaissent de Paris que ce qu'ils en voient de leurs fenêtres. Quand j'habitais rue Rousselet, ma concierge, âgée de soixante-dix ans, qui était née rue Saint-Romain, n'avait jamais dépassé la région comprise entre la rue de Babylone et la gare Montparnasse, le boulevard Montparnasse et la rue de Rennes. Vous lui parliez de l'Opéra, du Louvre, de l'Arc de Triomphe ? Elle hochait la tête, comme si on lui eût parlé des Pyramides ou du Niagara. Cette espèce de paresse, ce manque de curiosité ont d'ailleurs leur charme. Nous leur devons d'avoir autant de Parisiens qu'il y a de quartiers dans Paris, et que l'habitant des environs du Luxembourg soit si différent, par l'allure et la physionomie, d'un fidèle habitué du quartier de l'Europe, et le petit rentier de la Barrière de Vincennes d'un artisan de la Butte-aux-Cailles.

Il y a surtout très peu de gens qui savent jouir de Paris. Regardez autour de vous. Je ne parle pas des provinciaux, que l'étalage de Potin suffit à éblouir, ni des étrangers, qui sont bien excusables. Je parle des Parisiens, les vrais et les autres. Le flâneur, qu'on dit être si fréquent chez eux, y est au contraire très rare. J'entends le vrai flâneur, qui n'a rien de commun avec le badaud qu'émerveille un camion en panne, un passant écrasé ou la sortie des sociétaires de la Comédie-Française. Il peut y avoir autour d'eux de la lumière, des pierres historiques à n'en plus finir, des nuances d'atmosphère jamais les mêmes, un ciel souvent délicieux, ils ne paraissent guère s'en douter. Et pourtant, tout ce qu'on découvre quand on sait s'arrêter et regarder : l'aspect quelquefois surprenant des maisons, le paysage inconnu jusqu'alors de telle rue, la couleur encore non remarquée de tout un quartier. Rien qu'une affiche, au flanc d'une vieille maison, éclatant de toute sa couleur et de ses lettres énormes, sous le soleil, après la pluie ! Ou une simple rue, vue d'une certaine façon. Par exemple, la rue des Saints-Pères, vue de tout à fait en bas, d'une impériale d'omnibus. La vue charmante de la place Saint-Sulpice, regardée de la rue du Four, par la rue des Canettes. La rue Tournefort, vue du bureau de police au coin de la rue Vauquelin, un jour de pluie, avec la montée luisante de ses pa-

vés, et la Tour Clovis dans le fond, au-dessus des arbres du Lycée Henri-IV, dans la brume légère de l'eau. La rue La Rochefoucauld, le soir, silencieuse, montueuse, blanche dans un faible éclairage. Les boutiques également sont un ravissement par leur diversité. Celles des quartiers tranquilles, éclairées modestement, propres, peu animées par la vente. On a envie d'entrer s'y reposer un peu, à côté des bonnes têtes qu'on y voit. Celles des marchands de poissons, quai du Louvre. La vie mystérieuse que de vivre dans ces boutiques ! On se fait une idée de l'épicerie, de la boulangerie, de la boucherie, de la mercerie, de la chapellerie, de presque tous les commerces. Mais celui-là ! Toute cette eau autour de soi, enfermée dans du verre, et pleine de poissons qui s'agitent sans cesse ! C'est gris, vert, moussu, plein d'une humidité qui vous pénètre déjà du dehors. Il semble qu'on doive y avoir la sensation de vivre sous l'eau, dans une sorte de cloche marine. Et les boutiques de marchands d'oiseaux, pleines de pépiements perpétuels, de bruits d'ailes, de coups de becs qui picorent, sans compter un perroquet qui se met soudain à bavarder, ou tel oiseau, tout à coup, à pousser son air ! Par le bruit, une forêt vierge en petit, je ne vois pas d'autre comparaison. Passez de là aux boutiques des quartiers riches, garnies de glaces qui multiplient leur mobilier à perte de vue, et dans lesquelles des commis élégants comme des mannequins manient des choses chères sous les yeux de clients qui les regardent à peine ! Il en est ainsi à l'infini, pour les quartiers, les rues, les boutiques. Ce n'est jamais le même aspect, le même paysage, la même couleur. Au contraire, un perpétuel changement. Tel quartier doit être vu le matin, au printemps. Tel autre à midi, en plein été. Celui-ci, à l'automne, vers cinq heures du soir. Celui-là, la nuit, en hiver, dans la claire sécheresse du froid. Ici, il faut la pluie. Là, le dur soleil. Là encore, la neige qui assourdit tous les bruits. Et tout cela est encore variable au possible. Le même quartier, à cause de deux rues très différentes, peut demander, pour être vu, à la fois le matin et le soir, le soleil et la pluie. Il n'y a rien de fixe. Le tout est de savoir regarder.

Il me semble que je l'ai su, moi qui me suis tant promené dans Paris, qui ai mené ma vie dans presque tous ses quartiers, qui y retrouve, à chaque pas, tant de souvenirs. Voici la rue Molière. Une maison accotée à la fontaine, presque d'angle avec la rue

Richelieu : c'est là que je suis né. Voici l'avenue du Maine, autrefois chaussée du Maine, et qui devait être bien différente : c'est là que j'ai été en nourrice. Voici le quartier des Martyrs, le quartier Rochechouart, toute la région comprise entre les rues Saint-Lazare et Lamartine, la rue Rochechouart, le boulevard Rochechouart et la rue Blanche : c'est là que j'ai passé mon enfance, gamin libre, la clef de la maison dans ma poche, flânant à toutes les boutiques, regardant à toutes les fenêtres, lent et curieux, silencieux et attentif. Voici un parcours que j'ai fait bien souvent et que je ne peux m'amuser à refaire, certains soirs, sans un peu d'émotion : la rue des Martyrs, la rue Fléchier, la rue Le Peletier, la traversée des boulevards, le Passage des Princes, toute la rue Richelieu jusqu'à la Comédie-Française. C'est le chemin que je faisais avec mon père, au moins deux fois par semaine, pour aller passer la soirée avec lui dans son trou de souffleur à la Comédie-Française. Voici tout un quartier de la rive gauche : là j'ai été un jeune homme fort pauvre, travaillant ferme, en m'amusant, pour apprendre tout ce qui me plaisait, là j'ai commencé à écrire pour de bon. Où est-il ce temps, que je refaisais jusqu'à vingt fois la même page jusqu'à ce qu'elle me satisfasse? Et tous les métiers que j'ai faits, çà et là : à seize ans, « bisto » dans une maison de produits chimiques, puis employé dans une compagnie d'assurances, puis employé au journal *La République française*, puis employé dans une maison d'eaux minérales, puis « tribun » chez un fabricant de gants, puis clerc d'avoué, puis secrétaire d'administrateur judiciaire, tout cela en travaillant toujours chez moi, le soir, à écrire d'une façon ou d'une autre. Et je suis devenu critique dramatique, puis gazetier à ma façon, et j'écris maintenant en courant, toujours pour m'amuser, et guère plus riche qu'autrefois, ayant plus de désirs! Ne trouvez-vous pas que c'est là une belle carrière ? Que de promenades, aussi, que de flâneries! Je viens de dire que j'ai été clerc d'avoué. On m'envoyait dans tous les quartiers, pour une expertise, un conseil de famille, une affaire de justice de paix. On s'étonnait, quelquefois, quand je rentrais, que j'eusse mis deux heures pour aller à deux pas, ou une journée quand deux heures suffisaient. Mon Dieu! je n'étais jamais bien loin de l'endroit où je devais être. Seulement, au lieu de repartir, je m'asseyais sur un banc, ou j'explorais des rues, regardant tout

ce qui remuait devant mes yeux, repassant les mille choses qui me revenaient à l'esprit. On me plaisante, quelquefois, parce que, si on parle devant moi d'une rue, je dis souvent : « Ah! oui, la rue... Il y a au coin, à gauche, un épicier, ensuite un marchand de parapluies, après un cordonnier, puis, je crois bien, un marchand de lingerie... L'autre coin, c'est un bar, avec un marchand de tableaux à côté, puis une sorte de petite crèmerie restaurant, un tailleur, aussi, ensuite un hôtel... » C'est que les gens, en général, ne voient rien, ne retiennent rien. Ce sont les femmes, surtout, qui ont le don de ne rien voir. J'en parlais un jour avec Remy de Gourmont. Il me disait : « Ce n'est pas manque d'attention. C'est question de tenue. Il leur faut marcher les yeux baissés, sous peine d'être prises pour ce qu'elles ne sont pas. » C'est très galant comme explication, mais c'est bien faux. Il y a aussi, dans ces souvenirs, le chapitre de l'amour, on s'en doute bien. Rue de Vaugirard, tout près de la rue Monsieur-le-Prince, un certain hôtel. C'est là que j'ai eu mon premier rendez-vous sérieux, après des relations, à peu près platoniques, de plusieurs mois. J'avais dix-huit ans. J'étais si adroit et si hardi, et ma partenaire ou me ressemblait si bien ou n'osait pas montrer son savoir, que je ressortis tel que j'étais entré. Ensuite, faubourg Saint-Jacques, une certaine maison, qu'on a démolie depuis : c'est là que j'ai vécu ma première liaison, suite au brillant début que je viens de dire. Je me suis montré comme séducteur également sur la rive droite. Rue Godot-de-Mauroi, par exemple. J'avais un peu plus de vingt ans. Une comédienne, élève de mon père, et qui fit souvent des tournées avec Mounet-Sully, m'avait invité là à déjeuner chez elle. Une fort jolie fille, grande, brune, trente ans au plus, et qui devait être fort agréable. Après le déjeuner, retirés tous les deux dans un petit salon, elle fort peu habillée dans une toilette d'intérieur, elle s'étendit sur une causeuse et se mit à me parler de l'amour, offrant à ma vue là une jambe, là un bras, là un sein. Je comprenais bien, mais, en même temps, j'avais peur de me tromper, et là encore je sortis tel que j'étais entré. J'en ai eu, de ces succès, une demi-douzaine... Je me suis rattrapé d'autres fois. Par exemple, une des petites rues qui vont du quai à l'avenue du Trocadéro, la rue Debrousse, je crois, dont le rez-de-chaussée des maisons est bordé d'un petit jardinet entouré d'une grille. Un soir, passé minuit, je reconduisais par

là, chez elle, une charmante femme. La conversation, pendant le chemin, nous avait mis en train. Je ne pouvais monter chez elle à cause de son mari. Nous ne pouvions songer à revenir chez moi à cause de la distance. Tout était désert. Dans l'encadrement de la porte d'une des maisons de cette petite rue, nous fîmes l'amour, là, tout debout, assez agréablement.

C'est tout cela, mille choses, mille circonstances, mille souvenirs, que j'aurais racontés dans ce livre. Que de portraits de gens, également divers d'allures et de situation, de métier et de caractère, de mœurs et de moralité ! J'avais pris et amassé, dans ce projet, bien des notes. Elles ne me serviront pas. Une grande partie de ce que je viens d'écrire n'a même plus aucun sens. Il n'y a plus d'omnibus, partant plus d'impériales, sur lesquelles je faisais, dans le jour ou le soir, de si délicieuses promenades, plongeant du regard, par les fenêtres, dans les intérieurs des maisons, surprenant des détails d'intimité, des tableaux de vie domestique, jouissant de la vue d'une rue ou d'un quartier. Les communications multipliées ont effacé beaucoup des particularités qui faisaient les Parisiens si divers entre eux. Paris a perdu une grande partie de son charme. La guerre l'a rempli d'une foule d'individus qui baragouinent les idiomes les plus surprenants. On ne voit plus partout que banques et cinémas, luxe clinquant et vulgaire. Le bruit, l'agitation, la foule s'y opposent à toute promenade. Que de choses, aussi, on a démolies, vieilles, pittoresques, charmantes, que d'autres on a construites, bêtes, laides, uniformes ! Bien des quartiers ne sont plus reconnaissables. Un livre comme celui que je projetais aurait tout l'air d'un vieux livre, démodé dès sa publication. Moi-même, peut-être, à cause de tout son changement, je n'aime plus Paris comme je l'ai aimé. Je n'aurai écrit de ce livre que les pages qu'on vient de lire.

§

Dialogue. — J'étais monté, l'autre soir, dans le train, pour rentrer chez moi. J'étais seul dans le compartiment. A la première station, un voyageur monte, qui se met aussitôt à siffler et à chanter d'une manière infernale. Je n'aime guère le bruit. Je pensais justement à la matière de la présente gazette. Impatienté à la fin, je lui dis : « Vous ne pourriez pas nous ficher la paix ? Vous n'êtes pas dans une ménagerie. »

Il me répliqua : « Il y a au moins un ours. »

Je le regardai. Il avait un visage chafouin, ridicule.
Je répliquai : « Un ours est moins laid qu'un singe. »
Il répliqua : « Un singe est plus malin. »
Je répliquai : « Pas si malin : il a produit l'homme. »
Le dialogue s'arrêta là.

MAURICE BOISSARD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Léon Chancerel : *Jean-Julien Lemordant ;* Quesnel, Coûtances. 6 »

Camille Mauclair : *Watteau* ; Renaissance du Livre. 4 »

Folklore

E. Ganziani et A. Van Gennep : *Costumes, mœurs et légendes de Savoie.* Avec 50 illust. en couleurs ; Dardel, Chambéry. 80 »

Géographie

Vivien de Saint-Martin et F. Schrader : *Atlas universel de géographie* ; Hachette. 1re livraison : France S. E. Iles britanniques. Colombie, Vénézuela, Ecuador. 7 »

7e livraison : Espagne et Portugal. Indochine, Puissance du Canada. 7 »

Histoire

Gaston Dodu : *Trois mois à Paris sous la Terreur, pluviôse, ventôse, germinal an II* ; Hachette. » »

Daniel Halévy : *Le Courrier de M. Thiers* ; Payot. 20 »

Gabriel Hanotaux : *Histoire de la nation française.* Tome III : *Histoire politique.* 1er vol. : *Des origines à 1515*, par P. Imbart de La Tour. Illust. de J. Patinou ; Plon. » »

Linguistique

Lazare Sainéan : *Le Langage parisien au XIXe siècle* ; Boccard. 25 »

Littérature

Pierre Adam : *Contribution à l'étude de la langue des Mémoires de Saint-Simon. Le vocabulaire et les images* ; Berger-Levrault. » »

Pierre Adam : *Etude sur le vocabulaire du chansonnier historique. La Régence, 1715-1723* ; Imp. Arts graphiques. Jarville-Nancy. » »

Marcel Braunschvig : *Notre littérature étudiée dans les textes.* II : *Le XVIIIe siècle et le XIXe siècle* ; Colin. 16 80

Jean-Marie Carré : *Gœthe en Angleterre* ; Plon. 15 »

Luc Durtain : *Face à face ou le poète et toi* ; Monnier. 6 »

A.-E.-M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire*, manuscrit inédit. Avec une introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson. Tome II ; Van Oest. » »

Adrien Huguet : *Le Marquis de Cavoye, 1640-1716.* Avec 9 planches ; Champion. 20 »

Frédéric Lachèvre : *Mélanges*. (Le libertinage au XVIIe siècle) ; Champion. » »
Pierre Lasserre : *Les Chapelles littéraires : Claudel, Jammes, Péguy* ; Garnier. 6 90
Le Livre des oraisons de Gaston Phébus, mis en français par Jean Vorle Monniot ; La Sirène. 6 »
René Martineau : *Promenades biographiques : Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Balzac, Chabrier, Corbière, Huysmans, etc.* ; Libr. de France. 12 »
Maurice Montigny : *En voyageant avec Mme de Sévigné* ; Champion. 6 »
Jean Rostand : *La Loi des riche* Grasset. 5 »
Ernest Seillière : *George Sand mystique de la passion, de la politique et de l'art* ; Alcan. 10 »
M. Serban : *Alfred de Vigny et Frédéric II* ; Champion. 3 »
M. Serban : *Pierre Loti, sa vie et son œuvre* ; Champion. 5 »
Stendhal : *Lettres à Pauline*. Edition annotée et présentée par MM. L. Royer et R. de la Tour du Villard. Avec le portrait de Beyle par Boilly et ceux de Pauline et Caroline Beyle ; La Connaissance. » »
Tallemant des Réaux : *Le Cardinal de Richelieu, sa famille, son favori Bois-Robert*. Introduction et notes de Emile Magne. Portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

René Arcos : *Pays du soir*. Avec un frontispice par Frans Masereel ; Le Sablier, Genève. 4 50
Lieut.-Col. de Thomasson : *Les préliminaires de Verdun d'après des documents inédits*. Avec 9 croquis et une carte ; Berger-Levrault. 12 »

Poésie

Alice de Bary : *Le Feu dans l'âtre* ; Payot, Genève. 4 50
Jules Bernex : *A l'Ombre de la coiffe blanche* ; Sant'andrea et Marcerou. 5 75
Georges Chennevière : *Poèmes 1911-1918* ; Monnier. 6 »
Chrysès et Fontelroye : *Les Merveilleuses confidences* ; La Tribune. » »
André Corbier : *L'Aube sur le jardin* ; Revue des Indépendants. » »
Robert de Ganzo : *A celles qui furent nos amantes* ; Paris. » »
Franz Hellens : *La Femme au prisme* ; Edit. Sélection, Bruxelles. » »
Albert Hennequin : *La Hotte des simples, 1911-1914* ; Office général d'édition. » »
Marie Jonesco : *Les Poèmes du silence*. Préface de Jean Richepin ; Figuière. » »
Louise Lafay : *Impressions et souvenirs* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël » »
Georges Linze : *Ici*, poèmes d'Ardennes ; Chez l'auteur, Liége. 2 50
Jean-Aubert Loranger : *Les Atmosphères* ; S. e. n. d. » »
Paul Pée : *D'anciens baisers*. Avec une glose de Raymond Colleye et un portrait de l'auteur par Joris Minne ; Edit. Lumière, Anvers. » »
Georges Piguet ; *Dilections*. Images de Pierre Hessat ; Picart. 6 »
Ernest Prévost ; *L'Ame inclinée* : Jouve. 3 50
Paul Valéry : *Album de vers anciens, 1890-1900* ; Cahiers des amis des Livres, n° 5 ; Monnier. 6 »

Politique

Léon Rouillon : *Pour la Turquie* ; Grasset. 4 »

Roman

René Benjamin : *Amadou bolcheviste* ; Fayard. 6 50
Georges Denoinville : *La Réconciliation de deux âmes* ; Jouve. 5 »
Charles-Henry Hirsch : *L'Enchainement* ; Flammarion. 7 50
Dr Charles Ladame : *Enfantines* ; Revue Romande, Lausanne. » »
Charles Le Goffic : *L'Abbesse de Guérande* ; Plon. 7 50
Camille Lemercier d'Erm : *Léda* ; Les Gémeaux. 2 50
Jean Renaud : *Du Sang sur la ville* ; Grasset. 6 75

Sciences

Marcellin Boule : *Les Hommes fossiles.* Avec 239 figures ; Masson. 40 »

Sociologie

Rudolf Steiner : *Le Triple aspect de la question sociale* ; Fischbacher. 5 »

Théâtre

Octave Charpentier : *Les Vierges de mai,* pièce lyrique en 2 actes ; Le Croquis. » »

Carmen del Pozo : *Au Clair de la lune,* comédie merveilleuse en 4 actes ; Lamberty, Bruxelles. 6 »

Jacques Toutain : *Liberté,* drame en 4 tableaux, en vers ; Sansot. 5 »

Ambroise Vollard : *Le Père Ubu à la guerre.* Dessins de Jean Puy ; Grès. 3 »

Voyages

Jean Mélia : *La ville blanche, Alger et son département* ; Plon. 8 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le 25e anniversaire de la mort de Verlaine. — Le Livre français et la Douane — Prix littéraires. — Les archives littéraires des écrivains et des artistes morts pour la France. — Le gouvernement du Havre et sa politique en Belgique occupée. — La sépulture de Laurent Tailhade. — Le tombeau de Duranty. — Le Bolchevisme et les Juifs. — La librairie Stock. — Ponson du Terrail, William Busnach et la Poésie. — Souvenirs de Lord Byron. — Deux morts : une descendante de Burns et un personnage de roman anglais. — La prison de Saint-Lazare. — M. Charles Maurras et le mot « Poésie ». — Opinions. — Erratum. — Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Le 25e anniversaire de la mort de Verlaine. — On sait que les amis de Paul Verlaine ont dernièrement décidé de reporter de janvier à mai, où la température est plus clémente, leur pèlerinage annuel au jardin du Luxembourg.

Ils se sont réunis néanmoins suivant l'ancien rite le dimanche 8 janvier, dans la matinée, pour déposer une palme au pied de son monument. C'est qu'il y avait ce jour-là un quart de siècle que Verlaine est entré dans la gloire. Ils ne pouvaient se dispenser de commémorer ce demi-jubilé, et cet hommage exceptionnel n'implique en rien, d'ailleurs, l'abandon de leur projet.

Une affluence nombreuse rappelait les plus belles réunions d'avant-guerre et prouve que le nombre des amis de Verlaine s'accroît chaque jour. En dépit d'un ciel indécis et d'une bruine légère, les assistants n'eurent pas trop à se plaindre de la rigueur de la saison. M. Fernand Gregh célébra, en phrases éloquentes, les vertus de l'auteur de *Sagesse,* dont toute l'inspiration vient du cœur, et dit son emprise grandissante sur les âmes, puis Mme Segond-Weber déclama, à sa louange, un beau poème de M. Gustave Kahn :

Pour tes cris de passion et ta soif d'au delà,
Pour ta belle rumeur et pour ta chanson douce,
Les poètes à qui ton verbe dévoila
Tant d'orées de forêts et de vertes pelouses,

Tant de musique éparse au printemps de leur cœur,
Tant de baisers chantant aux jardins de l'aurore,
Tant de caprice ému et de sanglot moqueur,
Tant d'azur triomphal et tant d'oiseaux sonores,
Les poètes et leurs frères d'esprit, tes fervents,
Apportent à ton ombre, au pied du monument,
Rançon de ta détresse, hommage à ton génie,
La palme de la gloire aux branches infinies.

On se rendit ensuite à la Maison des Etudiants pour le déjeuner traditionnel, qui fut servi dans la grande salle des fêtes, dont le décor médiéval et le relent scholastique semblaient vouloir associer au souvenir de Paul Verlaine celui de François Villon. M. Gustave Kahn présidait. A l'heure des toasts, il prit la parole, et, après avoir récapitulé l'œuvre des Amis de Paul Verlaine et donné un souvenir ému aux disparus, il annonça la résolution des survivants de se constituer désormais en société, pourvue d'une existence légale (1).

Des allocutions furent prononcées par M. Georges Izambard, ancien président du groupe ; par M. Léon Bocquet, au nom de la Société des Poètes Français ; par M. Marinetti, au nom de la Jeunesse italienne ; par M. Han Ryner et Mme Vera Starkoff. On applaudit une délicieuse improvisation de Mme Marcelle Tinayre, qui apportait l'hommage des prosateurs aux poètes, « ces prétendus inutiles dont le chant est aussi indispensable à l'ordre établi des choses que la voix du rossignol durant les nuits d'été ». Mmes Segond-Weber, Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Marie Marcilly et Cæcilia Vellini charmèrent tour à tour l'auditoire en interprétant des vers de Verlaine. Mme Segond-Weber redit l'Ode de Gustave Kahn déclamée le matin même au jardin du Luxembourg. Mme Régine Le Quéré récita des vers de Jean Moréas et d'Ernest Raynaud en hommage à Verlaine. M. et Mme Danilos, Mme Hedwige Marquetty chantèrent quelques-uns de ses poèmes mis en musique par divers compositeurs. Et l'on se sépara à une heure fort avancée, lentement, comme à regret, emportant de cette fête d'art et de poésie un inoubliable souvenir.

Nous avons relevé les signatures suivantes des assistants à la cérémonie ou au banquet : Aressy, Jane Aressy, Aubault de la Haulte Chambre, Marguerite Bacri-Daninos, Anna Bass, Nicolas Beauduin, R. Béranger, Emile Bertin, Léon Bocquet, Karl Boës et Mme, Louis Boisse,

(1) Nous recevons depuis lors de nombreuses demandes de renseignements, des adhésions et des fonds. Nous croyons devoir préciser que la société « légale » n'existe pas encore. Ce sera bientôt chose faite, et nous donnerons ici, avec l'essentiel des statuts, toutes les indications utiles. On se doute d'ailleurs, qu'il ne s'agit ni d'un objet ni d'une réglementation sévères... mais seulement de former un groupement cohésif de la multitude éparse des « Amis de Verlaine ».

André Boll, G. Boucher, Jean Bourguignon, Frédéric Boutet, Lucienne F. Boutet, E. de Bragance, Alcanter de Brahm, Louise-Catherine Breslau, H. Bricard, Paul Brindeau, Jeanne Broussan-Gaubert, Bruneau et Mme, Canudo, Paul Castiaux, Marguerite Castiaux, F.-A. Cazals, Marie Cazals, Victor Charreton, Sophus Claussen, Francisco Contreras, E. Coulon, Marcel Coulon, Lucien Daninos, Henri Dickson et Mme, G. Dufrenoy, Louis Dumur, Hans Ekegardt, Marcello Fabri, André Fontainas, M. Fournie, G. Fuss-Amoré, Elisabeth et Gisèle Fuss-Amoré, Ernest Gaubert, Félix George, M. Gillaud, L. Ginestou, J. Goldstein, Louis de Gonzague-Frick, J. Goyard, Charles Guérin, Félix Guy, André Hellé, A.-F. Herold, Ch. Houin, Jane Hyrem, Adèle Izambard, Georges Izambard, M. Izambard, Thomas Jean, Gustave Kahn, Rachel Gustave-Kahn, Maurice Landeau, L'Anonyme Inconnu, Gabriel de Lautrec, Mme Vve Lecarpentier, Régine Le Quéré, Henriette Maillard, Henry Malherbe, William Malherbe, Marie Marcilly, F.-T. Marinetti, A. Marque, Hedwige Marquetty, René Mauro, Alexandre Mercereau, A. Messein, Georges Migot, Robert Mortier, Antoine Orliac, Doctoresse Pelletier, Jean Peské, Pinelli, A. Narbonne, Numa Patlagean, René Pinard, Michel Pouritz, Povolodzky, L. et A. Quentin, Rachilde, Yvanhoé Rambosson, Ernest Raynaud, Madeleine Roch, Jeanne Ronsay, Léon Roux, Han Ryner, Saint-Georges de Bouhélier, H. Saint Jean, Jean et M. Saint-Paul, Henri Schaeffer, Segond-Weber, Emmanuel Siblik, Adolfo Sierra, André Spire, Véra Starkoff, Marcelle Stigny, H. Therwil et Mme A.-M. et Helwig Thiellement, Mme Thylde-Lebar, Marcelle Tinayre, P. Trimouillat, Joseph Uzanne, A. Vallette, Valmy-Baysse, A. Van Loon, C. Vellini, Albert Verdot, Georges Verlaine et Mme, Maurice-Verne, E. Vidal, Marc Vidal et Mme Pierre Vierge, Vitalis Morin, Léon Weissmann, Ed. Willermoz, Maurice Wolff, A. Zéréga-Fombona, Zingg, M. Zuchard.

La veille, une manifestation organisée par M. Maurice Landeau, directeur de *Belles-Lettres*, avait eu lieu à la salle Récamier. Le programme comportait une conférence d'Ernest Raynaud, une causerie de M. Landeau, des récitations de poèmes de Verlaine auxquelles prirent part Mmes Laka, Moréno, MM. Dorival, Roger Gaillard, de la Comédie-Française, Mmes Dorys, Vellini, Gabriel-Jules Martin, M. Amédée Chivot, et des chants de Mlle Germaine Filliat. On y joua l'*Assomption de Paul Verlaine,* interprétée par Mmes Régine Le Quéré, Henriette Lechek, MM. de Bragance, Marseilhan, et les *Fêtes galantes*, féerie-ballet en deux actes, musique d'Adrien Remacle.

La partie chorégraphique avait été confiée à Mme Jeanne Ronsay, qui y fit merveille avec son école de danses. Mlle Jane Gatineau, chargée de la partie de chant et qu'accompagnait au piano Mme Herbot-Guigard,

acheva de contribuer au succès de cette curieuse réalisation scénique de l'œuvre de Paul Verlaine.

Et ce fut ensuite le couronnement du buste du poète, au cours duquel furent récités des vers de Mme Delarue-Mardrus, de Mme Henri de Régnier, Raymond de la Tailhède, Gustave Kahn, Fernand Gregh, Fontainas, Y. Rambosson, et le beau poème de Sébastien-Charles Leconte, *Verlaine au Paradis*, que la voix chaude et vibrante de Mme Le Quéré fit littéralement acclamer.

§

Le Livre français et la Douane. — La douane française n'a pas l'air de se douter que si « l'expansion de la pensée française » est un mot dont on a sans doute un peu abusé ces temps-ci, la chose n'en est pas moins très importante, et cette administration travaille de son mieux à enrayer la vente du livre français à l'étranger.

On sait que la librairie a pour principal et pour ainsi dire unique moyen de vente les dépôts d'éditeurs chez les libraires détaillants. Le *dépôt* implique la faculté de *retour* des invendus. Or, par l'extrait suivant d'une lettre de M. Albin Michel à la presse, on verra la situation faite par la douane à l'édition française :

Par une application désastreuse de certaines lois fiscales nouvelles, probablement mal interprétées, les livres français « en retour », arrêtés en douane française sont grevés de frais énormes, et leur retrait soumis à des formalités telles qu'il est des cas où il est plus avantageux de les abandonner en douane, purement et simplement.

La loi a bien prévu que l'éditeur pourrait éviter de payer la taxe sur ces livres, mais l'administration met alors en jeu le Commissaire de Police (qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire). Après examen de votre comptabilité, que vous devrez lui apporter (comme c'est simple !), le Commissaire pourra certifier que les livres retournés, détaillés par quantités et par titres, *sur papier timbré*, sont bien des livres français en retour.

Pour comble, lorsque les colis de livres, ayant passé d'administration en administration, de service en service (chemin de fer, douane, agent en douane, etc...), défaits, visités et revisités et rafistolés tant bien que mal, arrivent enfin chez l'éditeur, dans un état lamentable, ils ont été soulagés de quelques volumes. Et l'éditeur est impuissant à en imputer la perte à quiconque.

Il n'est pas difficile de prévoir que si de tels errements subsistent, les éditeurs français renonceront, à bref délai, à envoyer des livres à condition à l'étranger.

A la suite de la publication de cette lettre, l'*Intransigeant* insinua qu'il « serait sans doute assez compliqué de distinguer ces « retours » des volumes imprimés à l'étranger ». A quoi M. Albin Michel répondit :

1° Que les livres qui nous sont retournés ont généralement vu l'étalage et

sont défraîchis, un simple coup d'œil suffit pour les distinguer d'un livre tout neuf sortant des presses.

2° Qu'il est tout à fait facile, même à un homme qui n'a pas les moindres notions du métier d'éditeur, tel que le douanier, de reconnaître si un livre a été imprimé à l'étranger ou s'il a été imprimé en France : il suffit de regarder la page de couverture sur laquelle sont imprimés le nom et l'adresse de l'éditeur et la dernière page du livre où il y a le nom et l'adresse de l'imprimeur ; ces deux noms sont obligatoires.

Si le livre porte le nom d'un imprimeur étranger (et son adresse), il doit payer la taxe de 1 fr. 10 d'impôt sur le chiffre d'affaires ; s'il porte la firme d'un imprimeur français, il doit passer et repasser la frontière en franchise, et c'est ce que nous demandons.

Ce dernier alinéa n'est même pas exact, car si l'éditeur français a fait imprimer à l'étranger, l'ouvrage a payé la taxe lors de son entrée en France. S'il est envoyé ensuite « à condition », « en dépôt », à un libraire détaillant étranger, il doit pouvoir être « retourné » sans payer une seconde fois la taxe. Mais là encore le douanier y retrouverait aisément ses oreilles : quelques exemplaires défraîchis d'un livre fabriqué à l'étranger, parmi ceux d'un colis contenant maints autres titres d'ouvrages fabriqués en France, ne sauraient être confondus avec la livraison de volumes neufs et en nombre faite par un imprimeur étranger. Et puis l'expéditeur est un libraire et non un imprimeur.

Pour finir, voici le relevé d'un état de frais payés le 15 janvier dernier pour deux caisses de livres de 80 kilos (sans compter les frais de transport : 40 fr. 40, et la disparition de trois volumes) :

Droits d'entrée Chambre de Commerce (entrepôts)............	8,80
Impôts..	10,45
Descente en Entrepôts sous escorte de douane..............	7,00
Déclaration et quittance..................................	3,50
Permis..	1,40
Formalités en douane......................................	5,00
Démarches et Intervention.................................	3,00
Timbre Enregistrement, affranchissements et taxe fixe.....	3.50
Total..........	42,65

Le ministère des finances ne jugera-t-il pas qu'il est temps d'aviser?

A. V.

§

Prix littéraires. — Le prix de littérature coloniale, décerné par le jury littéraire de la Société coloniale des artistes français, a été décerné cette année pour la première fois. Le lauréat est M. Jean Marquet, pour son livre *De la rizière à la montagne*.

§

Les archives littéraires des écrivains et des artistes morts

pour la France. — On annonce que les Archives littéraires des écrivains et des artistes morts pour la France réunissent aujourd'hui plus de 2.500 documents.

Cette collection, acceptée par l'Etat, est déposée aux Bibliothèque et Musée de la Guerre, qui ont pour but d'en assurer la conservation et d'en donner communication aux personnes qui en feront la demande.

Les archives littéraires groupées en une collection indépendante, susceptible d'être augmentée et complétée, seront officiellement inaugurées dès que sera réalisée l'installation même des Bibliothèque et Musée de la Guerre dans un local plus vaste. (M. Georges Montorgueil nous dit que le château de Vincennes a été choisi pour recevoir ce « laboratoire d'histoire ».)

Rappelons que le bureau des Archives littéraires est ainsi constitué : Présidents : MM. Jean Richepin, Léon Bonnat et Vincent d'Indy ; vice-présidents : Adolphe Brisson, Edmond Perrier et Pierre Wolff ; secrétaire général : Gaston Tournier ; secrétaire adjoint : Pierre Chapelle ; trésorier : Henri Leblanc ; trésorier adjoint : Léon Bailby.

§

Le gouvernement du Havre et sa politique en Belgique occupée.

Monsieur le Directeur,

Dans son intéressant article sur le *Gouvernement du Havre et sa politique en Belgique occupée*, paru dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1921, M. Maurice des Ombiaux semble croire qu'à la suite de l'arrestation de MM. Coppée père et fils et des témoignages de M. de Broqueville en leur faveur, la politique de guerre suivie par le ministère belge à l'égard du pays occupé a été mise en question.

Partant de ce point de vue erroné, M. des Ombiaux mena fait et cause pour l'ancien chef du cabinet au Havre, poursuivi, selon lui, par d'injustes accusateurs.

A la vérité, c'est accorder à l'affaire Coppée une importance qu'elle ne mérite guère et c'est envisager sous un angle exagéré le rôle que M. de Broqueville y a joué.

MM. Coppée ont été arrêtés sous l'inculpation d'avoir fourni au gouvernement allemand le benzol dont celui-ci se servait pour ses sous-marins.

Interrogés séparément, ils déclarèrent avoir reçu de M. de Broqueville l'autorisation d'exploiter leurs mines de charbon pour les besoins du pays, dût l'ennemi en prélever une partie, mais, sur la demande du juge d'instruction, ils affirmèrent n'avoir jamais parlé au chef du gouvernement de la fabrication des sous-produits, l'autorisation ministérielle s'étendant à leur avis à cette fabrication.

La défense fit interroger M. de Broqueville, qui déclara à son tour

avoir autorisé l'exploitation du charbon et n'avoir jamais reçu de demande au sujet des sous-produits (benzol).

Revenant quelques jours après sur cette déclaration, M. de Broqueville informa la justice de ce qu'il venait de découvrir chez lui des notes datées de 1917 et où se trouvait consignée l'autorisation accordée à MM. Coppée pour l'exploitation de la houille et de ses sous-produits.

Au juge d'instruction qui se rendit le jour même chez lui pour prendre possession de ces documents, M. de Broqueville répondit qu'il les avait déposés il ne savait plus bien où ; que,du reste, il devait se rendre au Sénat et qu'il priait le magistrat de repasser chez lui un peu plus tard.

Deux heures après les notes étaient remises au juge par l'ancien ministre.

Un journal ayant fait observer qu'il aurait été intéressant de faire expertiser ces documents si miraculeusement retrouvés, M. de Broqueville, dans l'interrogatoire qu'il subit le lendemain, déclara qu'en effet les documents livrés à la justice n'étaient pas authentiques,que c'étaient des copies de notes prises en 1917 et qu'il avait détruites, parce qu'elles contenaient des secrets d'État.

De ces témoignages contradictoires semblait résulter que M. de Broqueville avait autorisé la fabrication des sous-produits (benzol), les Allemands dussent-ils s'en emparer.

Dans ces conditions, M. de Broqueville devait fatalement partager la responsabilité de MM. Coppée.

C'est pourquoi la Chambre des mises en accusation estima qu'il appartenait au Parlement, en vertu de la Constitution, de se prononcer sur l'importance de l'intervention de l'ancien Chef de Cabinet, dans l'affaire Coppée.

Devant la Commission parlementaire réunie pour l'entendre, M. de Broqueville, modifiant à nouveau ses déclarations, affirma n'avoir émis qu'une simple opinion, et certifia que dans l'affaire Coppée chacun avait agi sous sa propre responsabilité et suivant sa conscience.

A la quasi unanimité de ses membres, la Commission parlementaire estima que M. de Broqueville avait fait preuve d'inconséquence et de légèreté.

Voilà à quoi se réduit l'affaire Coppée.

M. Maurice des Ombiaux met en cause dans son article « un membre de la justice dont le rôle fut de livrer aussitôt à la publicité, avec les commentaires les plus tendancieux,la déposition de M. de Broqueville».

Cette légende a pris fin depuis que les défenseurs de MM. Coppée ont reconnu, dans une lettre publiée par plusieurs journaux belges, que la

communication à la presse des témoignages de M. de Broqueville avait été faite non par l'un ou l'autre magistrat, mais par eux-mêmes.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GEORGES MARLOW.

9 janvier 1921.

§

La sépulture de Laurent Tailhade. — Le 12 janvier, nous avons reçu la lettre suivante, accompagnée d'une découpure de l'article de M. A. t'Serstevens : *Laurent Tailhade à la fosse commune*, publié par *Comœdia*, le 10 janvier :

Paris, le 11 janvier 1921.

Cher Monsieur,

Laurent Tailhade ne peut être mis à la fosse commune. Comme obole, j'offre un abri perpétuel dans mon caveau de famille, où se trouve mon père, son fidèle ami, au cimetière des Batignolles. Et c'est de tout cœur.

Bien votre ami,

GEORGES VERLAINE.

La souscription de *Comœdia* était close depuis la veille, n'ayant duré que quelques heures grâce à la libéralité de M. Sacha Guitry, et l'offre du fils de Paul Verlaine, formulée en des termes d'une si admirable simplicité, n'avait plus d'objet. Ce sera un précieux souvenir pour Mme et Mlle Tailhade, à qui nous avons transmis la lettre de M. Georges Verlaine.

Mais une autre concession perpétuelle attendait la dépouille de Laurent Tailhade. En avril 1920, sur l'initiative de M. Léon Riotor, la 2e Commission du Conseil municipal de Paris a proposé « d'accorder une concession de deux mètres superficiels dans le cimetière du Sud et d'ouvrir un crédit de 400 francs pour verser à l'administration de l'Assistance publique la part qui lui revient dans la valeur de cette concession ». Cette proposition a été adoptée.

La somme de 3.000 francs demandée par *Comœdia* ne représentait donc pas le prix d'une concession perpétuelle, mais celui du loyer d'un caveau provisoire occupé dans le cimetière de Combs la-Ville depuis novembre 1919, augmenté des frais de transfert du corps et d'inhumation au cimetière Montparnasse.

La souscription de *Comœdia*, qui a produit plus de 4.000 francs, suffirait à elle seule, et nous ne saurions trop louer notre confrère d'avoir publié l'appel de M. A t'Serstevens. Mais le *Journal du Peuple*, le *Populaire* et *Bonsoir* ont de leur côté ouvert une souscription, et le total des sommes recueillies est supérieur à 6.000 francs. Le reliquat de cette somme, déposée entre les mains de M. L. de Gonzague-Frick, sera incorporé à une nouvelle souscription qu'on se propose d'ouvrir en France et à l'étranger en vue de l'érection d'un monument. — A. V.

§

Le tombeau de Duranty. — Voici que reparaît, avec *la Cause du beau Guillaume*, le nom de Duranty aux étalages des librairies. C'est décidément le destin de cet écrivain que d'être exhumé de loin en loin par de zélés admirateurs. Déjà, en 1879, Emile Zola avait décidé Charpentier à rééditer *le Malheur d'Henriette Gérard*, la première édition (Poulet-Malassis) de ce roman étant épuisée.

Aujourd'hui, par caprice de lettré, M. Félix Fénéon donne un regain d'actualité au mystérieux romancier dont Zola a dit : « Il n'est personne de nous dont il ait fait un confident et qui puisse écrire un jour une biographie complète. Tout son passé, toute sa jeunesse est comme un livre fermé à jamais... »

Malgré son peu de sympathie pour l'école naturaliste, qu'il jugeait trop colorée, trop truculente, ce fondateur du Réalisme faisait autorité chez les écrivains du *groupe de Médan*. Zola prenait son avis, lui soumettait certains de ses manuscrits ; Alexis, qui avait adapté *Mademoiselle Pomme* pour le Théâtre-Libre, voyait en Duranty une manière de Stendhal ; M. Léon Hennique consacra une importante étude, dans *le Voltaire*, au *Malheur d'Henriette Gérard ;* Huysmans et Maupassant considéraient, à leurs débuts, cet auteur comme un maître.

Duranty mourut à la Maison Dubois le 9 avril 1880 et fut inhumé provisoirement au cimetière de Saint-Ouen. Ses restes furent transférés au Cimetière du Père-Lachaise en 1885 ; cette dernière cérémonie a laissé à M. Henry Céard — qui fut de Médan, lui aussi, un souvenir dont la précision... picturale est tout à fait dans la note « durantyste » et qu'il nous a rapporté un jour que nous nous promenions en sa compagnie au Cimetière du Père-Lachaise.

Les os, dans une petite boîte, un matin de novembre et de brouillard, furent exhumés en ma présence du Cimetière de Saint Ouen et, en ma présence encore, réinhumés à gauche de la Chapelle, 53e division, je crois bien, dans un terrain acheté par des souscripteurs, lesquels m'avaient nommé secrétaire de leur Comité.

Le jour de l'inauguration de l'humble monument, je prononçai un discour dont je possède le texte (imprimé nulle part). Je me revois m'appuyant sur la grille fraîchement peinte en couleur de faux argent et *me salissant la main à mesure que je parlais...*

Ces deux derniers mots ne rendent-ils pas la chose « visible à la lecture », comme le voulait l'esthétique réaliste ?

Avant de quitter le Père-Lachaise nous allions la revoir, cette tombe. Elle se trouve à gauche de la Chapelle dans un chemin dénommé « Avenue Feuillant », à cent mètres de Balzac...

Une pierre couchée : un bloc de granit gris-fer portant cette inscription *Duranty, 1833-1880*. La grille, jadis peinte en couleur de faux argent, est aujourd'hui rongée par la rouille...

§

Le Bolchevisme et les Juifs.

Paris, ce 22 janvier 1921.

Mon cher ami,

Quelques lecteurs me demandent des détails complémentaires sur la brochure « *Qui gouverne la Russie* » publiée à New-York par l'association « Unité de la Russie », que j'ai signalée en note dans mon article du *Mercure* (15 janvier 1921) sur la *Renaissance de l'Antisémitisme*.

Cette brochure insiste sur la prépondérance de l'élément juif dans les sphères dirigeantes du mouvement bolchéviste en Russie.

Voici, d'après une analyse de la dite brochure que donnait récemment le *Morning Post*, les chiffres statistiques les plus intéressants.

Sur 503 hauts fonctionnaires de l'Etat en Russie, 406 sont Juifs, 29 seulement sont Russes. Il y a aussi 34 Lettons, 12 Allemands, 12 Arméniens, 3 Finnois, etc... En outre, des 42 journalistes qui dirigent l'opinion publique, 41 sont Juifs, un seul russe : Maxime Gorki.

Sur les 22 membres du Conseil des commissaires du peuple, il n'y a que 3 Russes : Lénine, Tchitchérine et Mandelstam. Les membres juifs du Conseil sont au nombre de 17 et le reste est constitué par 2 Arméniens.

Le Commissariat de guerre, dirigé par Trotzky, comprend 43 membres, mais pas un seul Russe. Il est composé de 34 Juifs, 8 Lettons et 1 Allemand.

Le Commissariat de l'Intérieur, dirigé par le Juif Apfelbaum (Zinovief), comprend 64 membres, dont 2 Russes, 45 Juifs, 11 Lettons, 3 Arméniens, 2 Allemands et 1 Polonais.

Le Comité des Affaires étrangères, dirigé par Tchitchérine, qui y représente seul l'élément russe, comprend 17 membres. Les seize autres membres sont 13 Juifs, 1 Arménien, 1 Letton et 1 Allemand.

Le Commissariat de l'Echiquier comprend 30 membres, dont 26 Juifs, 2 Russes, 1 Letton et 1 Polonais.

Le Commissariat de la Justice comprend 19 membres, dont Steinberg et Trotzky. Pas un Russe n'y figure, mais on y trouve 18 Juifs et 1 Arménien.

Le Commissariat de l'Hygiène se compose de cinq membres : 4 Juifs et 1 Allemand. Pas un seul Russe.

Le Commissariat de l'Instruction publique comprend 53 membres, dont 2 Russes seulement : mais il y a 44 Juifs, 3 Finnois, 2 Allemands, 1 Letton et 1 Hongrois.

Le Commissariat de l'Aide sociale comprend 6 membres, tous Juifs.

Le Commissariat de la Reconstitution de la Cité de Jaroslaw a deux membres : 2 Juifs.

Les délégués de la Croix-Rouge bolcheviste sont huit : 8 Juifs.

Les Commissaires provinciaux sont au nombre de 23 : 21 Juifs, 1 Russe, 1 Letton.

La Commission d'enquête sur les actes antérieurs de l'administration de l'Empire russe comprenait 5 Juifs et 2 Russes.

La Commission d'enquête sur l'assassinat de l'Empereur Nicolas II avait dix membres : 7 Juifs, 2 Russes, 1 Arménien.

Le Conseil suprême de l'Economie générale, dirigé par un Russe, Rykoff, comprend 56 membres, dont 45 Juifs, 5 Russes, 3 Allemands, 2 Lettons et 1 Arménien.

Le bureau du premier Soviet des ouvriers et soldats de Moscou comprend 23 membres : pas un seul Russe, mais 19 Juifs, 3 Lettons et 1 Arménien.

Le Comité exécutif central du 4e congrès panrusse des Soviets des ouvriers de l'armée rouge, des paysans et des cosaques comprenait 34 membres, dont 33 Juifs et un seul Russe. Le comité du 5e congrès des mêmes Soviets comprenait 62 membres, dont 43 Juifs, 6 Russes, 6 Lettons, 2 Arméniens, 1 Allemand, 1 Tchèque, 1 Géorgien, 1 Imérétien et 1 Karaïm.

Le Comité central du parti social démocratique des ouvriers comprend 12 membres, dont 9 Juifs et 3 Russes.

Comme on peut le voir, ces chiffres viennent à l'appui de ce que je disais dans mon article et démontrent qu'en parlant de 3/4 de Juifs je n'étais pas au-dessus, mais au-dessous de la vérité.

Croyez, etc... GEORGES BATAULT.

§

La librairie Stock. — Le mardi 8 février prochain, à 9 heures du matin, a lieu, en l'étude de Me Dutertre, notaire, l'adjudication du fonds de libraire-éditeur fondé à Paris au Palais-Royal, en 1710, par Dabo et exploité depuis 1885 par P.-V. Stock, 155, rue Saint-Honoré, devant le Théâtre Français.

Cette vente — nous citons le catalogue — est répartie en 102 lots comportant 4.000 ouvrages, dont 720 clichés, 1.100 empreintes et environ 1.100.000 volumes, brochures ou fascicules.

Chronologiquement, la librairie eut successivement pour propriétaires :

De 1710 à 1816 Dabo, puis Duchesne et la veuve Dabo ; de 1816 à 1836, Barba, puis Barba et son fils ; de 1839 à 1885, Christophe Tresse ; Nicolas Tresse ; Mme Tresse (veuve de Nicolas). L'association de P.-V. Stock avec sa tante Mme Tresse va de 1885 à 1896.

Pendant 118 ans (jusqu'à l'incendie du théâtre en 1900) la maison fut installée sous les arcades de la Comédie-Française.

Les locaux actuels, beaucoup moins vastes que les anciens, doivent être livrés au nouvel occupant le 15 mars.

C'est une partie considérable de la littérature et du théâtre de ces quarante dernières années qu'il faudrait évoquer pour parler de la seule firme Tresse-Stock et P.-V. Stock. Que de beaux et grands noms à ce catalogue, depuis Villiers de l'Isle-Adam, qui, par l'intermédiaire de Coquelin Cadet, y publia une de ses premières œuvres (un monologue :

le Chapeau Chinois — 1878), jusqu'à Guillaume Apollinaire, avec l'*Hérésiarque et Cie* — 1910). Et comment oublier la collection des auteurs étrangers avec des noms comme Kipling, Wilde, Swinburne (préface de Maupassant), Shelley, Tolstoï, etc. ; la collection sociologique sur les couvertures rouges de laquelle on lisait les noms des Kropotkine, des Reclus, des Stirner ; la collection théâtrale dominée par ces deux maîtres : Becque et Curel ; la collection des romans où toutes les écoles sont représentées depuis les symbolistes comme Paul Adam et Moréas (*le Thé chez Miranda* — 1886), jusqu'aux naturalistes comme Hennique (*Pœuf* — 1887), Descaves (*Sous-Offs* — 1889) et J.-K. Huysmans (treize volumes depuis *En rade* — 1887 jusqu'à son dernier livre, *les Foules de Lourdes* — 1906).

Que d'anecdotes, que de faits intéressant l'histoire littéraire nous ont été contés par P.-V. Stock dans son petit cabinet orné seulement de deux portraits : celui du colonel Picquart (ah ! les combats de l'*Affaire*...) et celui de J.-K. Huysmans.

Huysmans avait été amené chez Stock par Hennique ; le roman qu'il apportait, *En rade*, n'avait pas fort enthousiasmé l'éditeur ; mais *Là-Bas* était aux trois-quarts terminé, et pour ce livre comme pour tous ceux qui suivirent Stock marcha à fond, en ami autant qu'en éditeur. Car ce Lorrain (M. Stock est de Metz ; Curel, autre Messin, fut témoin à son mariage), ce Lorrain est un enthousiaste, voire un batailleur.

Et pendant que, tout en allant et venant de son bureau à sa boutique, il nous retraçait à grands traits l'histoire de sa maison, nous nous surprenions à regretter que les formes du commerce actuel ne permettent plus à un libraire comme celui-là de continuer à vivre au milieu de ses onze cent mille volumes...

§

Ponson du Terrail, William Busnach et la Poésie. — Un cinquantenaire qui vient de passer bien inaperçu, c'est celui du vicomte Ponson du Terrail (mort en janvier 1871).

Pourtant le public connaît encore *Rocambole* — quand ce ne serait que par le cinéma ; et c'est déjà quelque chose à l'actif d'un romancier populaire que d'avoir trouvé un nom comme celui-là pour un de ses ténébreux héros.

Ce mérite à part, Ponson du Terrail était un homme fort aimable et empressé à plaire à ses amis. Parfois même il se montrait trop empressé, comme en témoigne cette anecdote récemment contée par M. Paul Peltier.

Un ami du romancier, l'avocat Frédéric Thomas, lui avait envoyé un volume de fantaisies intitulé *les Vieilles lunes d'un Avocat*. Ponson du Terrail répondit par un remerciement en vers daté de la « gare de la

rue Saint-Lazare (*sic*), le 18 avril 1863 », et où se trouve ce quatrain :

> J'ai reçu, mon cher Avocat,
> D'aimables vers, un charmant livre,
> Qui tout à l'heure vont me suivre
> Sur mon vieux galet d'Etretat...

Or, le volume de l'avocat était en prose. Le bon vicomte n'y avait pas regardé de si près ; il n'avait pas ouvert le livre ; car il est permis de croire que la disposition typographique au moins l'aurait renseigné. Simple étourderie, en somme.

Il y avait plus que cela dans le cas de William Busnach, cet auteur dramatique qui était dans l'impossibilité de discerner à l'audition les vers les mieux martelés de la prose la plus plate.

Busnach assistait un jour, à l'Odéon, à une conférence de Laurent Tailhade, sur les animaux.

Des acteurs vinrent déclamer des poèmes : *les Petits Lapins*, de Raoul Gineste ; *le Hareng saur*, de Charles Cros ; *l'Ane*, de Victor Hugo, des fables de La Fontaine, etc.

Après une lecture qui avait paru l'intéresser particulièrement, Busnach se tourna vers son voisin — lequel était Aristide Bruant — et lui dit :

— Ce n'est pas mal du tout, ça ! C'est en vers ?

— Tais-toi donc, infirme, lui répondit l'autre de sa plus rude voix de cabaret. Tu vas nous faire remarquer ! C'est *les Chats* de Baudelaire...

Bien entendu, Busnach se piquait d'être poète. Il avait même publié en 1879 un certain volume versifié...

§

Souvenirs de Lord Byron. — L'Angleterre a gardé pour lord Byron une admiration militante et qui, pour lui, comme pour Shakespeare, pour Carlyle ou pour Dickens, s'est traduite par la transformation en musée de sa demeure.

Mais, alors que pour les autres il s'agissait de maisons indépendantes, — pour l'auteur de *Child Harold* on n'avait à aménager que deux pièces, qui furent occupées par l'illustre poète dans l'abbaye de Newstead. Ces deux pièces : la chambre à coucher et le cabinet de travail, ont été maintenues en état et seront désormais un lieu de pèlerinage pour les admirateurs du poète.

Ce qui lui avait appartenu et qui se trouvait dans les autres salles de l'abbaye vient d'être vendu aux enchères et celles-ci furent très disputées. Une petite bibliothèque en acajou atteignit 240 livres sterling et deux autres 120 livres chacune, soit, au cours actuel du change, environ 18.000 et 7.500 francs.

§

Deux morts : une descendante de Burns et un personnage de roman anglais. — Isabella Burns Halden, décédée récemment à Whitworth, près Rochdale, en Angleterre, était une descendante directe du célèbre poète Robert Burns. Née, il y a quatre-vingts ans environ, près de la grande cité de Glasgow, à Bridgeton, elle avait perdu, il y a quatorze ans, son mari, Thomas Halden, qui tenait un commerce d'épicerie. Elle laisse une nombreuse descendance : sept enfants, seize petits-enfants et deux arrière-petits-enfants.

L'autre décès, c'est celui du prototype du célèbre roman de Marion Crawford : *M. Isàacs,* un certain Jacob qui vient de mourir, âgé de 71 ans, à Simla dans les Indes.

Jacob était un Arménien, robuste, au teint olivâtre, aux cheveux noirs. Il tenait à Simla un magasin de bijouterie — ou plus exactement de revendeur. Sa connaissance des pierres précieuses était sans rivale. On raconte qu'il vendit un jour un joyau connu sous le nom d' « Imperial » au Nazim de l'Hyderabad — en dépit de l'interdiction du gouvernement indien.

Il avait eu d'ailleurs maille à partir avec les tribunaux.

Ce modèle parfait du marchand asiatique était bien fait pour inspirer des romanciers ; aussi, fut-il choisi non seulement par Marion Crawford, mais encore par Rudyard Kipling, qui l'a pris pour modèle du joaillier de Simla dans *Kim.*

§

La prison de Saint-Lazare. — La disparition de la prison de Saint-Lazare, annoncée depuis près de vingt ans, a été de nouveau à l'ordre du jour ces temps derniers ; il existe ainsi certains sujets qui, pour alimenter la chronique, reviennent périodiquement et donnent, à peu de frais, l'article où les souvenirs historiques se mêlent agréablement à l'érudition archéologique.

La prison de Saint Lazare représente à merveille le bon sujet d'article. On n'a que l'embarras du choix dans les « évocations du passé » lorsqu'on parle de « l'antique prieuré de Saint-Lazare ».

Tout s'y trouve : les lépreux « chers à Saint Louis » ; l'oratoire du « bon saint Vincent de Paul » ; la fustigation du pauvre Beaumarchais ; les « sombres jours de la Terreur » ; Mlle de Coigny ; André Chénier ; Rouché ; Hubert Robert, etc. Puis, pour finir sur des faits plus récents et qui parlent plus directement à la mémoire du lecteur, voici pêle-mêle : Mme Clovis Hugues ; Louise Michel ; Steinheil ; Caillaux ; Mme Bessarabo, etc., etc.

La question sociale ne doit pas être négligée non plus lorsqu'on parle de Saint-Lazare et des « malheureuses qui s'y trouvent hospitalisées » ; ni la question religieuse, à cause des bonnes sœurs, leurs gardiennes ;

ni la médecine vénérologique, à cause du dispensaire, ni la chanson montmartroise, à cause d'Aristide Bruant, etc., etc...

Fort heureusement pour nos amis des diurnales, Saint-Lazare ne disparaîtra pas de sitôt. La nouvelle de sa démolition était prématurée. Renseignements pris « aux meilleures sources », il n'y a qu'un fait nouveau depuis le vote émis à ce sujet par le Conseil général de la Seine en 1910 : c'est la location, avec promesse de vente, des terrains situés à Pantin, au lieu dit « la Courtillière », et sur lesquels s'élèvera la prison nouvelle...

Ce n'est pas la semaine prochaine.

§

M. Charles Maurras et le mot « Poésie ». — M. Charles Maurras ne peut souffrir le mot poésie (au singulier ou au pluriel) quand il est appliqué à ses vers.

Lorsque *l'Action Française* annonça que son *Almanach pour 1921* allait publier les *Inscriptions et les sentences*, une secrétaire imprudente fit suivre ce titre du mot *poésies*. M. Maurras vit la morasse de cette annonce ; il s'empressa de téléphoner au journal :

— Veuillez dire à Mlle de M... (la secrétaire coupable) que lorsqu'elle va réciter des vers dans un salon, ce sont des poésies ; mais quand j'annonce des vers dans *l'Action Française*, ce sont des poèmes.

§

Opinions. — Les citations suivantes sont extraites de deux lettres que nous venons de recevoir :

1. — Que diable, monsieur, suivez l'exemple des grandes revues ! Elles se modernisent et ne restent pas à vagir sur les élucubrations des poétaillons de 1890 !

2. — Décidément, quoique une des plus vieilles revues de France, le *Mercure* reste, parmi les grandes revues, la plus jeune, c'est-à-dire la plus vivante.

Nous remercions également nos deux correspondants.

§

Erratum. — Dans notre écho *Une « Académie des Lettres »*, paru dans notre dernier numéro, p. 575, l. 25, au lieu de « 14 romanciers », lire : « 11 romanciers ».

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — Nous rachetons au prix de 3 francs l'un les numéros suivants : année 1915, no 416 ; année 1916, no 422 ; année 1920, no 517.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.